



**HAL**  
open science

**Le parler des Branès Nord-Taza (nord-ouest du Maroc).  
Étude phonologique-phonétique d'un parler arabe jebli  
(montagnard)**

Saïda Larej Hejjaji

► **To cite this version:**

Saïda Larej Hejjaji. Le parler des Branès Nord-Taza (nord-ouest du Maroc). Étude phonologique-phonétique d'un parler arabe jebli (montagnard). Linguistique. Université d'Aix Marseille, 2020. Français. NNT : 2020AIXM0341 . tel-04915254

**HAL Id: tel-04915254**

**<https://shs.hal.science/tel-04915254v1>**

Submitted on 27 Jan 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# UNIVERSITÉ D'AIX-MARSEILLE

École doctorale 355 : Espaces, Cultures, Sociétés  
Institut de Recherches et d'Études sur les Mondes Arabes et Musulmans (IREMAM)

THÈSE DE DOCTORAT

Discipline : Mondes arabe, musulman et sémitique  
Spécialité : linguistique arabe

Soutenue le 7 décembre 2020, par :

**Saïda LAREJ**

## **Le parler des Branès Nord-Taza (nord-ouest du Maroc). Étude phonologique-phonétique d'un parler arabe *jebli* (montagnard)**

Devant le jury :

<b>M. Fouad BRIGUI</b>	Professeur, Université de Fès, Maroc.
<b>M. Jairo GUERRERO</b>	Maître de conférences, Université d'Aix-Marseille.
<b>Mme Mena B. LAFKIOUI</b>	Directrice d'études/Directrice de recherche, École des hautes études en sciences sociales/CNRS LIER-FYT.
<b>Mme Catherine MILLER</b>	Directrice de recherche, Université d'Aix-Marseille/IREMAM, Directrice de thèse.
<b>M. Christophe PEREIRA</b>	Professeur, INALCO, Paris.
<b>Mme Ángeles VICENTE</b>	Profesora Titular de Universidad de Zaragoza, Espagne, Co-directrice de thèse.



## RÉSUMÉ

Cette thèse se veut une contribution à la réflexion sur les particularités phonologiques et phonétiques des parlers arabes jbala du nord-ouest du Maroc. Des parlers qui renfermeraient, selon les linguistes, les traces de l'arabe introduit au Maghreb par les premières conquêtes arabo-musulmanes (VIIe -VIIIe siècles). Le parler de référence sur lequel se base cette recherche est celui de la tribu Branès, située au nord de la ville de Taza, au nord-ouest du Maroc.

En 1917-18, l'arabisant français G. S. Colin recueillait des données linguistiques du parler des Branès. Il le qualifiait de parler arabe d'une tribu amazighe d'arabisation récente. Ce fut la première description dialectologique d'un parler arabe *montagnard* du nord du Maroc. Dans les années 1930, le même auteur intègre ce parler dans un groupe linguistique qu'il distingue au nord-ouest du Maroc et désigne par parlers jbala (ou montagnards) pré-hilaliens. Groupe qu'il répartit entre deux zones. La première comprend les parlers qu'il nomme « parlers septentrionaux », allant du détroit de Gibraltar à l'ouest de Ouazzane, dont l'influence de l'arabe andalou est par ailleurs incontestable. La deuxième comprend ceux qu'il désigne par « parlers méridionaux », située entre Ouazzane et Taza. Les critères de répartition ne sont pas clairement exposés, mais le degré d'influence du substrat amazigh sur l'ensemble de ces parlers semble être le plus décisif. Ainsi, cette influence serait plus importante dans les parlers de la deuxième zone que dans ceux de la première. Ce qui se traduit par une arabisation « récente » des parlers méridionaux, selon l'auteur. Depuis cette date, le parler des Branès (parler branès) illustre les parlers jbala méridionaux dans la dialectologie arabe marocaine.

Selon la dialectologie maghrébine, le substrat amazigh ainsi que l'influence de l'arabe andalou seraient majoritairement à la base des traits linguistiques particuliers qui caractérisent les parlers jbala par rapport aux autres variétés de l'arabe dialectal marocain. Mais des travaux portant sur l'influence amazighe sur ces parlers sont quasi-inexistants. L'absence de documentation écrite et de données linguistiques suffisantes ont certainement freiné les tentatives de recherche. Cependant, depuis la fin du XXe siècle, date d'un renouveau des études linguistiques dans la région nord-ouest du Maroc, les enquêtes linguistiques sur le terrain se sont multipliées, sans pour autant atteindre une prétendue exhaustivité. Aujourd'hui, le chercheur se trouve en possession de

données actualisées ou nouvelles lui permettant de nouvelles perspectives de recherches linguistiques sur le Nord-Ouest marocain.

Dans ce cadre propice à la recherche sur les parlers jbala, nous proposons, un siècle après la description de G. S. Colin (1921), de vérifier la valeur des propos de l'auteur sur une influence amazighe plus importante sur les parlers méridionaux et une arabisation tardive de leurs locuteurs ; propos réitérés par les dialectologues jusqu'à aujourd'hui. Pour ce faire, nous présentons une étude du parler branès sur le plan phonologique-phonétique, où l'accent est mis sur : 1) le relevé et l'analyse des traits distinctifs du parler, par rapport aux autres variétés de l'arabe dialectal marocain. 2) les études comparatives intra-dialectale (parler branès-autres parlers jbala) et inter-langues (parler branès-variétés amazighes du nord-ouest du Maroc) en synchronie de deux traits principaux : la spirantisation et l'affrication.

**Mots clés :** Dialectologie, phonologie-phonétique, parlers jbala, Branès, Taza, pré-hilalien/non-hilalien, arabe, berbère/amazigh, arabisation.

## ABSTRACT

This thesis is intended as a contribution to the reflection on the phonetic and phonological peculiarities of the Jbala Arabic dialects in the North-West of Morocco. According to linguists, these dialects contain traces of the Arabic varieties introduced into the Maghreb during the first Arab-Muslim conquests (7th-8th centuries A. D.). The dialect on which this research is based is that of the Branes tribe, located north of the city of Taza, in northern Morocco.

The French Arabist G. S. Colin collected the earliest linguistic data on the Branes dialect in 1917-18. He described it as an Arabic dialect spoken by a recently Arabized Berber tribe. It was the first dialectological description of a *montagnard* type of Arabic variety in northern Morocco. In the 1930s, the same author integrated this variety into a larger linguistic group that he identified in the North-West of Morocco, calling it “the pre-Hilali Jbala dialect” (the word “Jbala” meaning “mountain dwellers” in Moroccan Arabic). He then divided this group into two areas. The first one includes what he called “the northern dialects”, which extend from the Strait of Gibraltar to the west Ouazzane and were indisputably influenced by Andalusian Arabic. The second one includes what he refers to as “the southern dialects”, located between Ouazzane and Taza. The classification criteria are not clearly stated, but the degree of influence of the Berber substratum on all of these dialects seems to be the most decisive one. Similarly, this influence appears to be more important in the dialects of the second zone than in those of the first zone. In the author’s view, this is an indication that southern dialects have been Arabized more recently. Since Colin’s classification the Branes dialect has epitomized the southern Jbala dialect type for dialectologists working on Moroccan Arabic varieties.

According to Maghrebi dialectology, the Berber substratum as well as the influence of Andalusian Arabic are the main sources of the particular linguistic traits that characterize the Jbala dialects compared to other varieties of Moroccan Arabic. However, work on the Berber influence on these dialects is almost nonexistent. The lack of written documentation and sufficient linguistic data have certainly hampered research attempts. Nevertheless, linguistic surveys in the field have multiplied since the revival of linguistic studies in the northwestern region of Morocco at the end of the twentieth century. While an exhaustive description of the

whole region is a long way off, linguists are now in possession of updated or new data allowing them to gain new perspectives for research on this area.

In this favorable context, and a century after Colin's description, we intend to verify the validity of the author's remarks (still supported by dialectologists to this day) concerning a more significant Berber influence on the southern dialects and a later Arabization of their speakers. In order to do so, we present a study of the Branes dialect at the phonetic and phonological levels, with a focus on: 1) the identification and analysis of the distinctive features of this dialect, compared to other varieties of colloquial Moroccan Arabic; 2) the synchronic comparative intra-dialectal (Branes dialect *vs* other Jbala dialects) and inter-linguistic study (Branes dialect *vs* Berber dialects of northwestern Morocco) of two main features: spirantization and affrication.

**Key words:** Dialectology, Phonology, Phonetics, Jbala dialects, Branès, Taza, Pre-hilali/Non-hilali, Arabic, Berber/Amazigh, Arabization.

## DÉDICACE

*À mes parents*

*À Adil, Haroun, Nadia*

*À mes informatrices et informateurs*





## REMERCIEMENTS

À l'issue de ces années de recherche, je tiens à remercier chaleureusement mes directrices de recherche, Madame Catherine MILLER et Madame Ángeles VICENTE, pour leur soutien, leur disponibilité et leurs précieux conseils.

J'exprime ma gratitude aux membres du jury, Madame Mena B. LAFKIOUI, Monsieur Fouad BRIGUI, Monsieur Christophe PEREIRA et Monsieur Jairo GUERRERO pour avoir accepté d'évaluer cette thèse.

Mes remerciements s'adressent également aux personnels de l'IREMAM et de la médiathèque pour leur accueil et leur aide. Un grand merci à Bérangère CLÉMENT et à Nathalie COTELLE. Un merci tout particulier à Hawa ABDILLAHI FARAH, avec laquelle j'ai eu un grand plaisir à échanger sur le phénomène de contact des langues.

Au Maroc, je remercie les personnels des différentes communes visitées pour leur aide précieuse dans le recueil des données linguistiques. Je remercie chaleureusement les familles qui m'ont accueillie chez elles et qui ont donné de leur temps pour répondre à mes questions.

Enfin, mes vifs remerciements vont à ma famille et à ceux qui me sont chers. Un immense merci à Latéfa, Aïcha et Zayneb.



## ABRÉVIATIONS ET SIGLES

AC : arabe classique

acc. : accompli

adj. : adjectif

ADM : arabe dialectal marocain

adv. : adverbe

API : Alphabet Phonétique International

ASM : arabe standard moderne

C : colonne (dans les tableaux)

c : consonne

F ou fém. : féminin

I, M, F : renvoient aux positions des consonnes dans le mot : I (initiale), M (médiane), F (finale).

inacc. : inaccompli

L : ligne (dans les tableaux)

M ou masc. : masculin

P ou pl. : pluriel

S ou sing. : singulier

v : voyelle

1, 2, 3 : renvoient aux personnes (1<sup>er</sup>, 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> personne)

+ : existe, Ø : n'existe pas ou morphème zéro, +/- : existe plus ou moins

/ / : transcription phonologique

[ ] : transcription phonétique

> : passe à

< : provient de



## CONVENTION DE TRANSCRIPTION ET DE TRANSLITÉRATION

Le système de translittération utilisé dans cette recherche est celui de la dialectologie arabe maghrébine. Il est basé sur la norme *DIN 31635* employée pour la translittération des phonèmes de l'arabe classique<sup>1</sup> en caractères latins et vulgarisée par la revue orientaliste *Arabica*. Des modifications ont été apportées à cette norme par les dialectologues afin de transcrire les réalisations phonétiques présentes dans les dialectes arabes.

Phonème de l'arabe classique	Symbole phonétique (API)	Caractère arabe	Mode et lieu d'articulation
ʔ	[ʔ]	ء	occlusive laryngale sourde <sup>2</sup>
b	[b]	ب	occlusive bilabiale sonore
t	[t]	ت	occlusive dentale sourde
ṭ	[θ]	ث	fricative interdentale sourde
ǧ	[dʒ]	ج	affriquée prépalatale sonore
ħ	[ħ]	ح	fricative pharyngale sourde
x	[x]	خ	fricative vélaire sourde
d	[d]	د	occlusive dentale sonore
ḍ	[ð]	ذ	fricative interdentale sonore
r	[r]	ر	alvéolaire vibrante sonore
z	[z]	ز	fricative alvéolaire sonore
s	[s]	س	fricative alvéolaire sourde
š	[ʃ]	ش	fricative prépalatale sourde
ṣ	[s <sup>ʕ</sup> ]	ص	fricative alvéolaire sourde emphatique
ḍ	[d <sup>ʕ</sup> ]	ض	occlusive dentale sonore emphatique
ṭ	[t <sup>ʕ</sup> ]	ط	occlusive dentale sourde emphatique
ḏ	[ð <sup>ʕ</sup> ]	ظ	fricative interdentale sonore emphatique
ʕ	[ʕ]	ع	fricative pharyngale sonore <sup>3</sup>
ǧ	[ɣ]	غ	fricative vélaire sonore
f	[f]	ف	fricative labiodentale sourde
q	[q]	ق	occlusive uvulaire sourde
k	[k]	ك	occlusive vélaire sourde
l	[l]	ل	latérale sonore alvéolaire
m	[m]	م	occlusive bilabiale sonore nasale
n	[n]	ن	occlusive dentale sonore nasale
h	[h]	ه	fricative laryngale sourde
w	[w]	و	semi-consonne bilabiale sonore
y	[j]	ي	semi-consonne prépalatale sonore

<sup>1</sup> L'arabe « classique » ou « littéraire » désigne la même variété d'arabe.

<sup>2</sup> ou occlusive *glottale* sourde, terme que nous utilisons parfois dans cette recherche.

<sup>3</sup> ʕ ou ʕ : symboles de transcription de la consonne fricative pharyngale sonore. Le symbole « ʕ » est conservé dans les citations et dans certains titres d'ouvrages. Ailleurs, nous utilisons « ʕ ».

Les symboles utilisés pour transcrire les réalisations phonétiques que l'on rencontre dans le parler branès sont ceux de la dialectologie arabe maghrébine. Ce sont les suivants :

➤ Consonnes :

Symbole	API	Désignation
<u>b</u>	[β]	bilabiale sonore spirantisée
ḃ	[b <sup>s</sup> ]	occlusive bilabiale sonore emphatique
ṭ	[t̪ <sup>s</sup> ]	affriquée dentale sourde
ẓ	[ʒ]	fricative postalvéolaire sonore.
ḏ	[d̪z]	affriquée dentale sonore
g	[g]	occlusive postpalatale sonore
ṛ	[r <sup>s</sup> ]	dentale vibrante sonore emphatique
z	[z <sup>s</sup> ]	sifflante sonore emphatique
č	[tʃ̪ <sup>s</sup> ]	affriquée prépalatale sourde
<u>k</u>	[ç]	occlusive postpalatale sourde spirantisé
l̪	[l <sup>s</sup> ]	dentale latérale sonore emphatique
m̪	[m <sup>s</sup> ]	occlusive bilabiale sonore nasale emphatique
n̪	[n <sup>s</sup> ]	occlusive dentale sonore nasale emphatique

➤ Voyelles :

- longues : ā [a:], ū [u:], ī [i:], ē [e:], ō [o:].
- brèves : a [a], u [u], i [i], ə [ə].

Pour ce qui est des signes employés dans la transcription des enregistrements, nous avons :

::: : pause dans le récit du locuteur ou paroles incompréhensibles

[...] : coupure dans le texte

## CARTES, TABLEAUX ET FIGURES

### CARTES

Carte n° 1 : Position géographique de la tribu Branès -----	51
Carte n° 2 : Famille des langues afro-asiatiques (ou chamito-sémitiques) -----	55
Carte n° 3 : Répartition géographique des dialectes arabes -----	67
Carte n° 4 : Premiers foyers d'arabisation et de diffusion de l'arabe au Maghreb -----	69
Carte n° 5 : Répartition géographique des dialectes/langues amazighs -----	80
Carte n° 6 : Populations du Maroc septentrional -----	88
Carte n° 7 : Parlers arabes du nord-ouest du Maroc -----	192
Carte n° 8 : Parlers jbala <i>qāla</i> et <i>ʔāla</i> au nord-ouest du Maroc -----	201
Carte n° 9 : Variétés linguistiques amazighes au Maroc -----	214
Carte n° 10 : Tribus amazighophones rifaines -----	215
Carte n° 11 : Réalisations phonétiques du <i>qāf</i> ( <i>q</i> ) dans les parlers arabes Nord-Taza -----	245
Carte n° 12 : Carte ethnolinguistique du nord du Maroc -----	278
Carte n° 13 : Parlers jbala dans la première moitié du XXe siècle -----	279
Carte n° 14 : Tribus de la région nord de Taza au début du XXe siècle -----	280

### TABLEAUX

Tableau n° 1 : Traits communs aux parlers villageois (jbala-villageois) du Maghreb -----	73
Tableau n° 2 : Sources des données utilisées dans la comparaison intra-dialectale -----	95
Tableau n° 3 : Données sur les informateurs enregistrés -----	102
Tableau n° 4 : Récapitulatif des enquêtes de terrain -----	102
Tableau n° 5 : Phonèmes consonantiques arabes et variantes dans le parler branès -----	106
Tableau n° 6 : Spirantisation dans les variétés amazighes et le parler branès -----	111
Tableau n° 7 : Relevé des variantes [b] et [β] dans le parler branès -----	114
Tableau n° 8 : Fréquences des variantes [b] et [β] par position dans le parler branès -----	116
Tableau n° 9 : Relevé des variantes [t], [t̪], [t̪] dans le parler branès -----	123



Tableau n° 10 : Fréquence des variantes [t], [t̥] et [t̥] par position dans le parler branès -----	126
Tableau n° 11 : Relevé des variantes [d] et [d̥] dans le parler branès -----	129
Tableau n° 12 : Fréquence des variantes [d] et [d̥] par position dans le parler branès -----	131
Tableau n° 13 : Relevé des variantes [d̥], [d̥] et [t̥] dans le parler branès -----	135
Tableau n° 14 : Fréquence des variantes [d̥], [d̥] et [t̥] par position dans le parler branès -----	136
Tableau n° 15 : Variantes de /d/ par position dans les schèmes verbaux : [d̥], [d], [t̥], [d̥] ----	138
Tableau n° 16 : Variantes de /d/ par position dans les noms d'action et substantifs : [d̥], [t̥], [d̥] et [d]-----	139
Tableau n° 17 : Récapitulatif de la distribution des variantes de /d̥ / -----	140
Tableau n° 18 : Relevé des variantes [k] et [k̥] dans le parler branès -----	141
Tableau n° 19 : Fréquence des variantes [k], [k̥] par position dans le parler branès -----	142
Tableau n° 20 : Réalisations du <i>ǧīm</i> (ǧ) dans les dialectes arabes modernes d'après Zaborski (2007) -----	158
Tableau n° 21 : Relevé des variantes [ʒ] et [ǧ] dans le parler branès -----	163
Tableau n° 22 : Fréquence des variantes [ʒ] et [ǧ] par position dans le parler branès -----	164
Tableau n° 23 : Distribution de l'affriquée [ǧ] dans le parler branès -----	168
Tableau n° 24 : Distribution de la variante [ǧ] dans les parlers arabes du nord-ouest du Maroc -----	169
Tableau n° 25 : Relevé des variantes [š] et [č] dans le parler branès -----	176
Tableau n° 26 : Fréquence des variantes [š] et [č] par position dans le parler branès -----	177
Tableau n° 27 : Récapitulatif des occlusives et leurs variantes dans le parler branès -----	182
Tableau n° 28 : Fréquence des affriquées [t̥] [č] et [ǧ] dans le parler branès -----	183
Tableau n° 29 : Parlers arabes du nord-ouest du Maroc : traits phonétiques distinctifs -----	190
Tableau n° 30 : Parlers jbala : traits phonétiques distinctifs -----	195
Tableau n° 31 : Parlers jbala <i>qāla</i> du nord-ouest du Maroc -----	202
Tableau n° 32 : Parlers jbala <i>ʔāla</i> du nord-ouest du Maroc -----	203
Tableau n° 33 : Lieux d'attestation de la variante glottale [ʔ] (< q) sur le territoire Jbala-----	205
Tableau n° 34 : Répartition des parlers jbala selon le degré de spirantisation -----	208
Tableau n° 35 : Distribution des occlusives et fricatives correspondantes dans les parlers amazighs ghomara et le parler branès -----	229
Tableau n° 36 : Spirantisation dans le parler branès et les parlers amazighs du nord-ouest du Maroc -----	238
Tableau n° 37 : Affrication dans le parler branès et les variétés amazighes	

du nord-ouest du Maroc -----	240
Tableau n° 38 : Parlers jbala sud-est : traits phonétiques distinctifs -----	244
Tableau n° 39 : Similitudes et différences des traits discriminants dans les parlers jbala sud-est -----	246
Tableau n° 40 : Parlers arabes du nord du Maroc : traits phonétiques distinctifs -----	281

## **FIGURES**

Figure n° 1 : Classification traditionnelle des langues sémitiques -----	56
Figure n° 2 : Répartition des parlers jbala selon le degré de spirantisation -----	209
Figure n° 3 : Répartition des parlers jbala selon les variantes sourdes [q] et glottale [ʔ] du <i>qāf</i> -----	210



## TABLE DES MATIERES

<b>RÉSUMÉ</b>	<b>1</b>
<b>ABSTRACT</b>	<b>3</b>
<b>DÉDICACE</b>	<b>5</b>
<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>7</b>
<b>ABRÉVIATIONS ET SIGLES</b>	<b>9</b>
<b>CONVENTION DE TRANSCRIPTION ET DE TRANSLITÉRATION</b>	<b>11</b>
<b>CARTES, TABLEAUX ET FIGURES</b>	<b>13</b>
<b>TABLE DES MATIERES</b>	<b>17</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>21</b>
1. Objectif de la thèse	24
2. Problématique et hypothèses	25
3. Méthodologie	26
4. Structure de la thèse	27
<b>PREMIÈRE PARTIE :</b>	<b>31</b>
<b>LES BRANÈS DANS LEURS ENVIRONNEMENTS HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET SOCIOLINGUISTIQUE</b>	<b>31</b>
<b>CHAPITRE 1. LES BRANÈS : HIER ET AUJOURD’HUI</b>	<b>33</b>
1.1 Notion de tribu	34
1.2 Les Branès hier : une tribu amazighe historique	38
1.2.1 Les Branès dans les sources arabes médiévales	38
1.2.1.1 Les Branès chez Ibn Khaldūn	39
1.2.1.2 Localisation des Branès chez les autres auteurs arabes médiévaux	41
1.2.2 Les Branès dans les sources modernes	42
1.2.3 les Branès au début de la colonisation française.	47
1.3 Les Branès aujourd’hui	48
1.3.1 Représentations sociolinguistiques des Branès : ni Jbala ni Amazighs	48
1.3.2 Quelques données géographiques et démographiques sur les Branès	51
<b>CHAPITRE 2. LES LANGUES EN CONTACT : ARABE ET AMAZIGHE</b>	<b>53</b>
2.1 La langue arabe	53
2.1.1 Langue arabe : branche sémitique de l’Afro-asiatique	54
2.1.1.1 Espaces arabophones	56
2.1.1.2 États de la langue arabe	57
2.1.1.3 Représentations de la langue arabe	59
2.1.1.3.1. Le locuteur arabophone et sa langue	59

2.1.1.3.2. Di/tri/tetra/pluri-glossie de l'arabe	60
2.1.2 Dialectes et dialectologie arabe	63
2.1.3 Classification des dialectes arabes modernes	66
2.1.3.1 Dialectes maghrébins : hilaliens/non-hilaliens	68
2.1.3.1.1. Critères historiques et sociolinguistiques de la distinction	69
2.1.3.1.2. Les traits distinctifs entre parlers hilaliens et non-hilaliens	71
2.1.3.2 Situation linguistique au Maroc	74
2.1.3.3 Les parlers jbala (nord-ouest du Maroc)	76
<b>2.2 La langue amazighe</b>	<b>79</b>
2.2.1 Répartition géographique de la langue amazighe	79
2.2.2 Classification des dialectes/langues amazighs.	81
2.2.3 Contact de langues et changements linguistiques	82
<b>DEUXIÈME PARTIE :</b>	<b>85</b>
<b>ÉTAT DE LA RECHERCHE, CADRE THÉORIQUE-MÉTHODOLOGIQUE ET TRAITS DISTINCTIFS DU PARLER BRANÈS</b>	<b>85</b>
<b>CHAPITRE 3. ÉTAT DE LA RECHERCHE, CADRE THÉORIQUE ET METHODOLOGIE</b>	<b>87</b>
<b>3.1 État de la recherche</b>	<b>87</b>
3.1.1 Jbala : une notion qui reste à définir	87
3.1.2 Parlers jbala : état de l'art.	90
3.1.2.1 Travaux sur les parlers jbala avant l'indépendance du Maroc	90
3.1.2.2 Travaux sur les parlers jbala après les années 1990	92
3.1.2.3 Université marocaine et coopération marocaine, française et espagnole	93
3.1.2.3.1 Premier intérêt de l'université marocaine	93
3.1.2.3.2 Travaux issus de coopération	94
<b>3.2 Cadre théorique</b>	<b>99</b>
<b>3.3 Cadre méthodologique</b>	<b>100</b>
3.3.1 Corpus	100
3.3.1.1 Méthode de collecte des données	100
3.3.1.1.1 Observation participante	100
3.3.1.1.2 Entretien.	101
3.3.2 Les locuteurs	101
3.3.3 Traits discriminants et méthode de relevé des traits	102
3.3.2.1 Traits discriminants	102
3.3.2.2 Méthode de relevé des traits distinctifs	103
<b>CHAPITRE 4. PARLER BRANÈS : TRAITS DISTINCTIFS</b>	<b>105</b>
<b>4.1 Spirantisation</b>	<b>107</b>
4.1.1 Notion de spirantisation.	107
4.1.2 Spirantisation dans les parlers jbala	107
4.1.3 Spirantisation dans la langue amazighe	109
4.1.4 Spirantisation dans le parler branès	112
4.1.2.1 La bilabiale occlusive sonore /b/	113
4.1.2.1.1 /b/ chez G. S. Colin (1921)	113
4.1.2.1.2 /b/ dans le parler branès actuel.	114
4.1.2.2 La dentale occlusive sourde /t/.	118
4.1.2.2.1 /t/ chez G. S. Colin (1921)	119
4.1.2.2.2 /t/ dans le parler branès actuel.	123
4.1.2.3 La dentale occlusive sonore /d/	128
4.1.2.3.1 /d/ chez G. S. Colin (1921)	128
4.1.2.3.2 /d/ dans le parler branès actuel.	129

4.1.2.4 La dentale occlusive sonore emphatique /d/	133
4.1.2.4.1 /d/ chez G. S. Colin (1921)	133
4.1.2.4.2 /d/ dans le parler branès actuel	135
4.1.2.5 L'occlusive postpalatale sourde /k/	140
4.1.2.6 Traces de la spirantisation dans l'écrit	145
<b>4.2 Affrication</b>	<b>147</b>
4.2.1 Affrication : généralités	147
4.2.1.1 L'affrication dans la langue amazighe	147
4.2.1.2 L'affrication dans la langue arabe	149
4.2.1.2.1 L'affrication dans les variétés arabes orientales	151
4.2.1.2.2 L'affrication dans les variétés arabes maghrébines	153
4.2.1.2.3 Les réalisations phonétiques du ġim (ج) de l'arabe ancien	156
4.2.2 L'affrication dans le parler branès actuel	159
4.2.2.1 L'affriquée prépalatale sonore [dʒ]	159
4.2.2.1.1 Répartition des variantes [ʒ] et [dʒ] dans le parler branès	163
4.2.2.1.2 Contextes d'apparition de l'affriquée [dʒ] dans le parler branès	164
4.2.2.2 L'affriquée prépalatale sourde [tʃ]	171
4.2.2.2.1 Répartition des variantes [ʃ] et [tʃ] dans le parler branès	176
4.2.2.2.2 Contextes d'apparition de l'affriquée [tʃ] dans le parler branès	177
4.2.2.3 L'affriquée dentale sourde [ts]	180
4.2.2.4 L'affriquée dentale sonore [dʒ]	181
<b>4.3 Récapitulation</b>	<b>182</b>
<b>TROISIÈME PARTIE :</b>	<b>185</b>
<b>COMPARAISON INTRA-DIALECTALE ET INTER-LANGUES</b>	<b>185</b>
<b>CHAPITRE 5. COMPARAISON INTRA-DIALECTALE (PARLER BRANÈS-AUTRES PARLERS JBALA)</b>	<b>187</b>
5.1 Les parlers arabes du nord-ouest du Maroc : vue d'ensemble	188
5.2 Parlers jbala	193
5.1.1 Parlers jbala spirants	196
5.2.2 Parlers jbala intermédiaires	197
5.2.3 L'affrication dans les parlers jbala.	199
5.2.4 Le qāf : discriminant entre les parlers jbala.	200
5.2.4.1 Parlers jbala qāla	201
5.2.4.2 Parlers jbala ʔāla	203
5.2.4.2.1 Répartition géographique des parlers jbala ʔāla.	204
5.2.4.2.2 Variabilité de [ʔ] dans les parlers ʔāla	205
5.2.4.2.2.1 Le genre et la réalisation glottale [ʔ]	206
5.2.4.2.2.2 L'âge et la réalisation glottale [ʔ]	206
<b>5.3 Récapitulation</b>	<b>208</b>
5.3.1 Distinction des parlers jbala par la spirantisation et l'affrication	208
5.3.2 Distinction des parlers jbala par le discriminant qāf.	210
<b>CHAPITRE 6. COMPARAISON INTER-LANGUES : PARLER BRANÈS-PARLERS AMZIGHS DU NORD-OUEST DU MAROC</b>	<b>213</b>
<b>6.1 Spirantisation dans les parlers amazighs du nord du Maroc</b>	<b>217</b>
6.1.1 Spirantisation dans les parlers rifains	218
6.1.1.1 La bilabiale b dans les parlers rifains	218
6.1.1.1.1 La spirantisation de b dans le mot aḍbib.	219
6.1.1.1.2 La spirantisation de b dans baṭaṭa et nabil.	219
6.1.1.2 La vélaire k dans les parlers rifains	220

6.1.1.3 Les dentales dans les parlers rifains.	222
6.1.2 Spirantisation dans les parlers ghomara	224
6.1.2.1 La bilabiale b dans les parlers ghomara	225
6.1.2.2 La vélaire k dans les parlers ghomara	225
6.1.2.3 Les dentales dans les parlers ghomara	226
6.1.3 Spirantisation dans les parlers amazighs ghomara et les parlers arabes jbala	228
<b>6.2 Affrication dans les parlers amazighs du nord-ouest du Maroc</b>	<b>231</b>
6.2.1 Affriquée [d̪ʒ] dans l'amazigh rifain	231
6.2.1.1 Palatalisation de la vélaire gg en [d̪ʒ]	231
6.2.1.2 Réalisation phonétique de žž en [d̪ʒ]	232
6.2.1.3 Réalisation phonétique de ll en [d̪ʒ] : innovation locale	232
6.2.2 Origine de l'affriquée [tʃ] dans l'amazigh rifain	234
6.2.2.1 Palatalisation de la vélaire kk en [tʃ]	234
6.2.2.2 Réalisation de lt en [tʃ] : innovation locale	234
6.2.3 Affrication dans les parlers amazighs ghomara	235
6.2.3.1 Affriquée [d̪ʒ] dans les parlers amazighs ghomara	235
6.2.3.1.1 Affriquée [d̪ʒ] dans les emprunts arabes	235
6.2.3.1.2 Affriquée [d̪ʒ] dans les mots amazighs ghomara	237
6.2.3.2 Affriquée [tʃ] dans les parlers amazighs ghomara	237
<b>6.3 Récapitulation</b>	<b>237</b>
<b>6.4 Substrat amazigh et parlers jbala sud-est</b>	<b>241</b>
6.3.1 Bilabiale spirantisée ɸ et postpalatale spirantisée ɸ : substrat amazigh.	241
6.3.2 Affriquée [d̪ʒ] : trace de l'arabe ancien	243
6.3.3 Parlers jbala sud-est : similitudes et divergences	244
<b>CONCLUSION</b>	<b>249</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>255</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>277</b>
1. Cartes et tableaux	277
2. Corpus transcrit et traduit	282

## INTRODUCTION

La dialectologie arabe distingue les dialectes arabes, variétés vernaculaires, en deux grands groupes géographiques. Le premier comprend les dialectes orientaux, le second renferme les dialectes occidentaux ou maghrébins. Au sein des dialectes maghrébins, une subdivision en deux groupes est établie entre parlers pré-hilaliens ou non-hilaliens et parlers hilaliens ou bédouins. Les bases à l'origine de la seconde distinction sont d'ordre socio-historiques. C'est, en effet, en se basant sur les conquêtes arabo-musulmanes du Maghreb que W. Marçais (1956) proposa le modèle du processus d'arabisation du Maghreb. Un modèle accepté aujourd'hui par les spécialistes.

Le Maghreb a été arabisé en deux temps. La première arabisation a eu lieu dès la première conquête, à partir du VII<sup>e</sup> siècle. Elle a touché principalement les villes existantes ou nouvellement fondées : Kairouan en Tunisie, Constantine et Tlemcen en Algérie et Fès au Maroc. Elle est à l'origine des parlers que les linguistes désignent par « préhilaliens/non-hilaliens ». La seconde arabisation remonte à l'arrivée progressive des tribus bédouines au Maghreb, entre le XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, en provenance d'Égypte. La première tribu arabe arrivée au Maghreb est celle des Banu Hilal. C'est l'ethnonyme de cette tribu qui a donné naissance à la désignation des parlers de la seconde arabisation par « parlers hilaliens ». Ces derniers se sont diffusés dans les plaines du Maghreb.

La distinction entre les deux catégories de parlers maghrébins porte, entre autres, sur deux macro-discriminants (Taine-Cheikh 1999). Le premier concerne les interdentes ; le second porte sur le mode de réalisation phonétique du *qāf* (*q*) de l'arabe ancien. Les interdentes sont présentes dans la majorité des parlers bédouins et absentes dans les parlers non-hilaliens, de façon très générale. Quant aux réalisations du *q*, elle est sourde [q] dans les parlers non-hilaliens et sonore [g] dans les parlers bédouins. Cependant, cette dichotomie non-hilaliens/hilaliens est nuancée depuis quelques années. De nouvelles études linguistiques, conjuguées aux facteurs extra-linguistiques tels que les mouvements de populations et l'urbanisation croissante des villes du Maghreb, relativisent cette répartition.



Les parlers non-hilaliens sont à leur tour distingués en parlers citadins et parlers montagnards ou villageois. Les premiers, qui étaient les parlers arabes en usage dans les anciennes villes du Maghreb, sont en régression, voire en voie de disparition. Par contre, les seconds se maintiennent particulièrement dans les régions montagneuses du nord de l'Algérie et du Maroc (Guerrero 2018). Ils se maintiennent à Jijel et Collo, au nord-est de l'Algérie, et dans la montagne des Trara, au nord-ouest du pays. Au Maroc, ils sont bien implantés au nord-ouest du pays, dans la région Jbala. Les parlers non-hilaliens sont considérés aujourd'hui, d'une certaine façon, comme les *vestiges* des premiers parlers introduits au Maghreb par les conquérants arabo-musulmans. Ceux du Nord-Ouest marocain ont été, par ailleurs, influencés par l'arabe andalou des communautés andalouses, qui ont migré vers le nord du Maroc, à partir du Xe siècle. En outre, il convient de rappeler qu'ils sont également les témoins de l'arabisation des premières populations amazighes. Ils présentent des traits linguistiques assez particuliers, dont l'influence du substrat amazigh les distingue nettement des autres variétés arabes du Maghreb. Ce qui en constitue un matériau de première importance pour les recherches sur l'histoire linguistique du Maghreb et sur le processus d'arabisation historique de la zone.

Au Maroc, quelques parlers non-hilaliens montagnards jbala ont fait l'objet de descriptions dès les débuts du XXe siècle. G. S. Colin (1921) fournit une description du parler de la tribu Branès. É. Lévi-Provençal (1922) réalise celle des parlers des tribus Slès, Fichtala, Beni Ouriaghel et El-Jaïa, situées dans la vallée moyenne de l'oued Ourgha. Dès cette époque, É. Lévi-Provençal (1922 :18) introduisait une distinction au sein des parlers de la zone sud-est de la région Jbala. Il relevait une influence amazighe plus importante dans le parler arabe de la tribu Branès Nord-Taza, décrit par G. S. Colin (1921), que dans les parlers décrits par lui-même.

Toutefois, c'est G. S. Colin (1945 [1937]) qui proposa une distinction au sein des parlers jbala. Il les répartit entre parlers septentrionaux et parlers méridionaux. Les premiers sont situés entre le détroit de Gibraltar et l'ouest de Ouazzane. Ils comprennent également les parlers arabes de la confédération Ghomara. Les seconds sont situés entre Ouazzane et Taza. D'après G. S. Colin (1945 : 226), ce sont les parlers de populations amazighes, senhaja et zénètes, installées dans leurs territoires actuels, après la première conquête arabo-musulmane. Les Senhaja, situés au moyen Ouergha, sont composés des Senhaja de Ghaddou et de Mosbah. Les Zénètes sont constitués des tribus Marnissa, Branès et Tsoul. Ces derniers occupent la zone nord de Taza. Les

parlers des Marnissa et des Branès se situent dans l'extrême partie orientale de la zone Jbala. Ils sont en contact avec les parlers amazighs du Rif.

G. S. Colin (1945 : 226-27) indiquait qu' « Il faudrait donc peut-être voir dans ces parlers montagnards méridionaux des parlers moins anciens que ceux du groupe septentrional. Les menues différences que l'on constate entre ces deux groupes pourraient alors provenir de deux causes principales : a) une évolution des parlers citadins voisins, qui se serait produite durant l'espace de temps qui sépara l'arabisation des Ghomara de celle des Senhaja-Zenata ; b) la non-identité des substrats berbères ».

L'explication avancé par G. S. Colin pour justifier cette distinction repose sur deux points. Cependant, en comprendre la signification exacte pose quelques difficultés. Ainsi, pour le premier point, il semblerait que l'auteur tente de fournir une explication du processus d'arabisation de la zone Jbala, en se basant sans doute sur le modèle que W. Marçais proposait dès les années 1930. Il évoque deux groupes de population, les Ghomara d'un côté et les Senhaja-Zénètes de l'autre. Non-loin de ces groupes montagnards, se situent deux villes, Fès au sud du territoire Ghomara, et Taza au sud du territoire du deuxième groupe. Les Ghomara auraient été arabisés, depuis Fès, plus tôt que le groupe méridional. Ce dernier aurait été arabisé plus tard, depuis la ville de Taza. Sauf que l'arabe de Taza avait déjà subi quelques altérations, avant sa diffusion vers le nord de la ville. Quant au second point, il est plus clair. Les Ghomara et les Senhaja-Zénètes avaient des variétés amazighes différentes, d'où le substrat amazigh différent que l'on retrouverait dans les parlers méridionaux.

Notre tentative d'explication présente sans doute des insuffisances, mais cette distinction des parlers jbala en deux groupes est à reconsidérer. La littérature continue de mentionner une influence amazighe plus importante dans les parlers méridionaux et une arabisation plus tardive de la zone méridionale, alors qu'aucune étude ne vient appuyer cette distinction. Rappelons ici que les parlers méridionaux se résument au parler des Branès, décrit par G. S. Colin. Signalons également que ce problème de classification a déjà été soulevé par L. Messaoudi (2001 : 148) et plus récemment par F. Brigui (2019 : 8).

## 1. Objectif de la thèse

Notre thèse est née du constat que la répartition des parlers jbala formulée par G. S. Colin (1945 [1937]) en deux groupes ne reflète pas la réalité linguistique de la région Jbala. Cette distinction, que d'aucuns mentionnent sans jamais expliciter à quoi elle renvoie véritablement, mérite d'être examinée.

Aborder cette question pouvait paraître une gageure, il y a quelques dizaines d'années. Mais, aujourd'hui, grâce aux descriptions accumulées sur les parlers de la région, la tentative semble beaucoup moins périlleuse. C'est dans ce cadre que nous proposons de vérifier la validité de la répartition proposée par G. S. Colin et réitérée par la littérature traitant des parlers jbala. Nous l'abordons à travers l'étude phonologico-phonétique du parler de la tribu Branès Nord-Taza. Puisque la littérature le considère, indirectement, faute de disposer d'autres descriptions, comme étant celui qui représente les parlers méridionaux, il nous servira de parler de référence dans notre recherche. Cependant, notre travail d'analyse ne porte que sur les traits phonologiques et phonétiques particuliers qui caractérisent le parler branès, par rapports aux variétés arabes urbaines et bédouines de l'arabe dialectal marocain (ADM).

Ainsi, notre recherche s'inscrit dans la tradition dialectologique arabe, dans ses dimensions descriptive et comparative, basée essentiellement sur des données linguistiques réelles issues des enquêtes de terrain. Cependant, nous n'hésiterons pas à faire appel aux travaux théoriques sur la langue arabe et ses variétés dialectales en cas de nécessité. Nous mettons ainsi en relation la théorie et la recherche empirique, dans le présent travail. Donc, cette recherche a pour ambition de :

- dégager les principaux traits phonétiques distinctifs du parler branès. Ils serviront de discriminants dans l'approche comparative qui suivra ce premier travail.
- mener une étude comparative entre le parler branès et les autres parlers jbala. Les éléments de comparaison seront les traits discriminants. Le but est de vérifier la validité de la répartition des parlers jbala entre septentrionaux et méridionaux.
- mener une étude comparative entre le parler branès et les variétés amazighes rifaines et ghomara. La comparaison portera sur deux phénomènes phonétiques relevés dans le

parler branès : la spirantisation et l'affrication. Le but étant de mesurer l'influence de la langue amazighe sur le parler branès.

## **2. Problématique et hypothèses**

Notre intérêt pour les parlers jbala est apparu, en 2012, à l'issue de notre travail de Master 2 sur le parler de la tribu Branès. Nous avons réalisé une étude comparative en diachronie avec les données de G. S. Colin (1921). Par la même occasion, nous avons élargie la comparaison aux parlers des autres tribus Jbala dont les données étaient disponibles. Nous avons alors constaté des similitudes importantes sur les différents niveaux de l'analyse linguistique, entre les parlers comparés. Par ailleurs, en octobre 2012, des résultats d'enquêtes linguistiques, menées sur plusieurs lieux de la région Jbala, par les étudiants en Master et Doctorat des Universités de Fès et d'Oujda, ont été présentés, à l'occasion d'un colloque organisé par l'Université de Tétouan. Participant à cette manifestation<sup>4</sup>, nous y avons relevé également des ressemblances entre les parlers jbala décrits. A partir de ce constat, la pertinence de la répartition des parlers jbala par G. S. Colin s'est posée et de nombreuses interrogations sont apparues.

La répartition des parlers jbala ne repose sur aucune étude approfondie. Dire que les parlers méridionaux renferment plus de substrat amazigh et que la zone nord de Taza a été arabisée plus tardivement que la zone septentrionale reste basée sur des hypothèses. Le problème qui se pose est que l'on continue à réitérer cette distinction, alors que nous pensons que la réalité est toute autre. Est-ce que les parlers de la région nord de Taza, dont le parler branès est la référence, présentent des traits phonétiques et un substrat amazigh différents des parlers septentrionaux ?

Aborder la problématique relative à l'histoire de l'arabisation de la région nord de Taza n'est pas chose aisée. L'inexistence d'études historiques sur l'arabisation de la région et le manque de documentation écrite ancienne sur les parlers jbala rendent la tâche difficile. A l'inverse, tenter une approche comparative en synchronie entre les parlers jbala nous semble représenter une tentative réalisable, au vu du matériau disponible à ce jour. Dans ces conditions, notre question centrale est de savoir si le parler branès présente des traits phonétiques spécifiques

---

<sup>4</sup> Nous remercions la Professeure Dominique Caubet pour son invitation à cette manifestation.

et un substrat amazigh qui le distingueraient des parlers septentrionaux. Nous tenterons d'y répondre à travers les sous-questions suivantes :

- quelles sont les principales caractéristiques phonétiques du parler branès ?
- quelles sont les ressemblances et les différences phonétiques entre le parler branès et les autres parlers jbala ?
- quelles sont les traits phonétiques que le parler branès partage avec les variétés amazighes rifaines et ghomara ?

Partant de cette problématique et des questionnements qu'elle soulève, nous émettons les hypothèses suivantes :

- le parler branès Nord-Taza partagerait les principaux traits phonétiques avec les autres parlers jbala.
- une étude comparative entre le parler branès et les autres parlers jbala permettrait d'entrevoir une nouvelle classification des parlers jbala.
- une étude comparative entre le parler branès et les variétés amazighes du nord-ouest du Maroc, sur les plans de la spirantisation et de l'affrication, nous permettrait de déceler le type de substrat amazigh du parler branès.

### **3. Méthodologie**

Notre recherche porte sur un parler qui a été décrit il y a exactement un siècle par G. S. Colin (1921). Nous l'avons nous-même revisité en 2012. Nous disposions par conséquent de matériau sans doute suffisant pour la présente recherche. Cependant, nous avons été amenés à procéder à de nouvelles enquêtes de terrain et à de nouveaux enregistrements. Cela nous a permis de visiter un nombre important de lieux sur le territoire des Branès et sur le territoire des amazighophones voisins, notamment la tribu Gzennaya<sup>5</sup>. Nous avons ainsi rassemblé un corpus d'environ 25 heures d'enregistrement. Il nous a permis de procéder à l'analyse interne et à l'identification des traits principaux du parler des Branès, chez les différentes générations des deux genres.

---

<sup>5</sup> S'agissant de l'orthographe des tribus amazighophones du nord du Maroc, nous utiliserons à la fois l'orthographe courante et celle des berbérissants, notamment celle de M. Lafkioui, au chapitre 6.

Étant donné, l'objectif de la présente recherche qui est de mener une étude contrastive à l'échelle de la région nord-ouest du Maroc, il était impossible d'élargir la comparaison à tous les niveaux de description linguistique, dans le cadre de la présente thèse. Nous nous sommes donc concentrés sur le plan phonologique et les réalisations phonétiques des phonèmes consonantiques en particulier. Les données pour les deux langues sont issues d'enquêtes de terrains.

L'approche utilisée pour traiter ces données est celle de l'analyse synchronique propre à la dialectologie arabe. Nous avons ainsi réalisé trois niveaux de description complémentaires :

- une description interne des traits phonétiques consonantiques du parler branès.
- une description contrastive
- une description sociolinguistique.

L'objectif de la méthode comparative n'est pas seulement de comparer le parler branès avec les parlers jbala et les parlers amazighs, mais il est également de comprendre et d'expliquer, dans la mesure du possible, la diffusion de l'arabe dans la zone nord de Taza. On dispose aujourd'hui d'assez de données linguistiques pour cela, alors que les données historiques qui pourraient nous aider sont peu nombreuses. L'usage de la linguistique au service de l'histoire de l'arabisation et des mouvements de population pourrait donner des résultats probants. Ceci est particulièrement réalisable dans les zones montagneuses, réputées être conservatrices.

#### **4. Structure de la thèse**

Afin de mener à bien notre étude, nous l'avons organisée en trois parties. La **Première partie** est consacrée aux locuteurs et à leur parler. Nous avons suivi une logique de raisonnement qui demandait, avant toute chose, *de comprendre l'organisation sociale de la tribu Branès*, et plus largement celle des groupements humains du nord-ouest du Maroc. Ceci nous a amené à questionner le caractère opératoire de la notion de tribu pour parvenir à définir la tribu Branès, à travers les récits historiques et la situation contemporaine (**Chapitre 1**). Ce questionnement et ce passage par les sources historiques et anthropologiques ont permis d'appréhender le travail de terrain différemment. Ainsi, nous partions réaliser nos enquêtes

linguistiques en sachant qu'une tribu est un agglomérat de groupes issus de différents « Ailleurs » et non pas un ensemble homogène et permanent. Ce qui a son importance sur le plan linguistique, car chacun amène un peu de son usage linguistique depuis son lieu d'origine.

Nous avons également présenté les langues qui sont à l'origine du parler des Branès (**Chapitre 2**). L'amazighe, langue autochtone, et l'arabe, langue des conquêtes, sont en contact depuis le VIIe siècle après-J-C. Le parler des Branès, étant un parler non-hilalien, il conserve les traces des premiers contacts entre les deux langues. Cela nous a permis de comprendre le processus d'arabisation du Maghreb et de percevoir la diversité et la complexité linguistique du Maghreb et de la région qui nous intéresse.

La **Deuxième partie** est consacrée à l'état de la recherche et aux cadres théorique et méthodologique (**chapitre 3**) qui nous ont permis de relever et d'analyser les traits linguistiques caractéristiques du parler branès. Ces traits sont :

- la spirantisation des occlusives de l'arabe ancien *b, t, d, k* et *ḏ*
- l'affrication. Le parler branès présente les affriquées [tʃ], [dʒ] et [tʃ].
- l'assourdissement de l'emphatique *ḏ* de l'arabe ancien.
- les réalisations du *qāf (q)* de l'arabe ancien.
- la sonorisation du préfixe de l'inaccompli *t-* en *d-*
- l'amuïssement du « *-h* » dans les pronoms suffixes de la 3PSF « *-ha* » et de la 3PPM « *-hum* »

Par ailleurs, nous avons joint à l'analyse des consonnes un élément du système vocalique qui nous semble important dans la partie comparative intra-dialectale arabe ; bien que notre analyse porte uniquement sur les consonnes. Il s'agit de la diphtongaison des voyelles longues *ī* et *ū* en *-ay* et *-aw*, respectivement.

Dans le **Chapitre 4**, une étude du parler branès assez exhaustive en synchronie et en diachronie a été réalisée, uniquement pour les trois premiers phénomènes. Ainsi, l'analyse de la spirantisation, de l'affrication et de l'assourdissement de *ḏ* a été menée pour deux raisons. La première a été guidée par la fréquence de ces phénomènes dans le parler branès. Ce sont là les traits les plus lourds qui caractérisent le parler. La seconde raison est née de la possibilité qui

s'offrait à nous de mener une étude comparative diachronique. En effet, le travail de G. S. Colin (1921) représentait un *trésor* qu'il fallait exploiter. Par conséquent, la confrontation de nos données à celles de G. S. Colin paraissait incontournable. Cela nous a permis d'examiner l'évolution du parler branès Nord-Taza sur une période d'un siècle exactement.

La **Troisième partie** est dédiée à l'étude comparative intra-dialectale entre le parler branès et les autres parlers jbala et inter-langues entre le parler branès et les variétés amazighes du nord-ouest du Maroc. La comparaison intra-dialectale (**Chapitre 5**) porte sur les discriminants cités ci-dessus. En outre, nous avons élargie la comparaison à tous les parlers arabes de la région, afin d'esquisser une image de la distribution géographique par types de parlers arabes.

La comparaison inter-langues (**Chapitre 6**) porte uniquement sur les phénomènes de spirantisation et d'affrication. Ce sont particulièrement ces deux phénomènes que les linguistes considèrent être à la base du substrat amazigh des parlers jbala. Nous avons confronté le parler branès aux différentes variétés amazighes. Dans un premier temps, l'étude contrastive a porté sur les parlers rifains voisins du parler branès ou voisins des autres parlers arabes du nord de Taza, qui se trouvent en contact avec les parlers amazighs rifains et senhaja. Dans un deuxième temps, nous avons comparé le parler branès et les parlers des Ghomara. Cet élargissement aux parlers ghomara, bien éloignés géographiquement du parler branès et des parlers méridionaux, nous a été dicté par l'observation de G. S. Colin (1945). Il indiquait que les parlers méridionaux auraient sans doute un substrat amazigh différent des parlers septentrionaux. On sait, d'après G. S. Colin, que ces derniers sont les parlers des Ghomara. La comparaison entre ces deux catégories de parlers a permis d'apporter quelques éclaircissements sur la question du substrat amazigh présent dans le parler branès.





**PREMIÈRE PARTIE :**

**LES BRANÈS DANS LEURS ENVIRONNEMENTS HISTORIQUE,  
GÉOGRAPHIQUE ET SOCIOLINGUISTIQUE**



## CHAPITRE 1. LES BRANÈS : HIER ET AUJOURD’HUI

Le terme Branès<sup>6</sup> désigne aujourd’hui l’ethnonyme d’une tribu du nord de la ville de Taza. Celle-ci se compose de quatre fractions, dont l’une d’entre elles, les Awraba<sup>7</sup>, a été largement mentionnée par les auteurs arabes médiévaux, à la fois pour son opposition aux premières conquêtes arabo-musulmanes du Maghreb et pour son soutien à Idriss I<sup>er</sup>, fondateur de la dynastie Idrisside (VIII<sup>e</sup> siècle). Les deux termes, Branès et Awraba, sont conjointement mentionnés dans les sources arabes médiévales. Les Branès représentent l’une des deux branches amazighes qui forment la *nation* des Berbères, selon Ibn Khaldūn (1332-1406). L’autre branche étant constituée par les *Butr*. Les Branès apparaissent sous forme de confédération de tribus amazighes dont les Awraba seraient le pilier. La question qui se pose aujourd’hui est celle de savoir s’il y a un lien entre les Branès et Awraba historiques et les Branès et Werba d’aujourd’hui.

Les Branès d’aujourd’hui sur lesquels porte notre recherche linguistique seraient-ils les vestiges de la tribu historique décrite par Ibn Khaldūn ? De même pour les Werba, quel lien ont-ils avec la tribu historique Awraba ? Comment interpréter la présence des deux désignations aujourd’hui dans le même espace géographique, au nord de Taza ? Voilà des questions auxquelles nous nous trouvons confrontées dans la présente étude. Cependant, y répondre relève d’une recherche historique qui revient à l’historien de mener<sup>8</sup>. Ce que nous proposons pour notre part dans ce chapitre est un aperçu de l’histoire des Branès à travers les sources médiévales et les

---

<sup>6</sup> En arabe, il est orthographié البرانس (al-Barānis) ou البرانص (Al-Barāniṣ). Nous employons l’orthographe *Branès*, utilisée dans la littérature. La prononciation en arabe local est *Brānās/Brānāṣ*.

Les deux termes *Brānīs* et *Awraba* se rencontrent également en Algérie. *Brānīs* est le nom d’une commune de la Wilaya de Biskra. *Awraba* est celui d’une tribu, à Tahouda. Nous remercions Amal Ibabar (doctorante, ENS Bouzareah Alger) pour la communication de ces informations. Elle réalise sa thèse de doctorat sur les patronymes en Algérie. Selon elle, le patronyme *Roubi* serait la *nisba* (le relatif) donné aux membres de la tribu *Awraba*. Il serait intéressant de s’interroger sur les liens qui pourraient exister entre les groupes des deux pays.

<sup>7</sup> Le terme *Werba* pourrait désigner les *Awraba* historiques. Cependant, ils forment aujourd’hui une fraction de tribu et non une tribu.

<sup>8</sup> Selon l’historien M. Mezzine (2003), les *Awraba* font partie des groupements humains qui occupent les montagnes du nord du Maroc, avec les Ghomara et les Kutama. D’après « les premières descriptions qui nous sont parvenues de ces montagnes, et jusqu’à celles du XVI<sup>e</sup> et début XVII<sup>e</sup> siècles, il semble que les principaux habitants de ces hauteurs soient les Ghomara, les Kutama et les Auraba » (*ibid.*, 318). Les tribus Ghomara occupaient les montagnes du Nord du Maroc et les tribus Kutama, Awraba et Houara occupaient les « régions intermédiaires » (*ibid.*, : 326). Ainsi, la répartition de la population du nord du Maroc est « à peu près claire dans ses grandes lignes » au XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles (*ibid.*, : 310).

données actuelles. Mais, au préalable, nous commencerons par interroger la notion de *tribu* afin de cerner la structure sociale de la population qui nous intéresse.

### **1.1 Notion de tribu**

En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle où certains pays du monde arabo-musulman connaissent des situations socio-politiques instables, marquées par des guerres et des conflits, le thème de la tribu refait surface. Il est réinvesti par les spécialistes des sciences sociales afin d’appréhender ces instabilités à travers l’analyse de la tribu et de sa relation avec le pouvoir central. Depuis son apparition, en anthropologie, la notion de tribu n’a cessé de donner lieu à des modélisations toujours remises en question. La conception évolutionniste, du XIX<sup>e</sup> siècle qui distingue l’évolution de l’humanité en trois stades (la sauvagerie, la barbarie et la civilisation avec la cité-État), est supplantée par celle de l’école fonctionnaliste anglo-saxonne (Evans-Pritchard : 1940) selon laquelle la tribu est « un mode de gestion du politique dans les sociétés sans État » (Bonté, 2004 : 82). Cette dernière sera elle-même remise en cause, en particulier par M. Godelier qui voit dans le concept de tribu une « sorte de hiéroglyphe d’une langue morte qui reste à déchiffrer » (Godelier 1973 : 125).

La conception segmentaire, élaborée par E. Evans-Pritchard dans les années 1930 suite à son étude des populations de l’Afrique de l’Est (Evans-Pritchard, 1937, 1968), qui intègre la dimension territoriale de la tribu et analyse celle-ci en tant que système politique, est mise en application dans le domaine amazigh par E. Gellner dans les années 1960, à travers l’étude des tribus amazighes de l’Atlas au Maroc (Gellner 1969). Ce dernier eut une grande influence sur « l’anthropologie des sociétés musulmanes tribales » (Bonté, 1991 : 25). Pourtant, cela n’a pas empêché les controverses autour de sa conception de la tribu de se poursuivre jusqu’au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Pour les spécialistes de cette aire, le modèle segmentaire de la tribu paraît inadéquat à l’explication de l’organisation sociale des sociétés de l’aire arabo-musulmane, du fait des hiérarchies et des déséquilibres démographiques qui apparaissent entre segments. Évoquant le modèle segmentaire des sociétés amazighes au Maghreb, H. Roberts (2005) note qu’ « à ce jour, aucun de ses détracteurs, « interprétativistes » ou « empiristes », n’a fourni une perspective alternative sur les systèmes politiques berbères qui soit cohérente ou claire ». C’est dire la difficulté à cerner la notion de tribu dans le monde arabo-musulman et le retour permanent sur le thème des structures sociales et politiques des sociétés arabo-musulmanes.

La difficulté d'une définition consensuelle de l'objet tribu demeure, particulièrement, en raison de la forte polysémie des « termes qui désignent la tribu ou ses composantes » (Bonte 1991 : 16), alors que les anthropologues s'accordent sur les éléments constitutifs d'une tribu : un territoire commun, un langage commun, une culture commune et un nom commun. Ainsi, face à la diversité des discours sur cette catégorie, et sans une conception alternative des structures sociales des sociétés traditionnelles arabo-musulmanes, le modèle tribal demeure le seul moyen pour appréhender ces structures. Sa permanence s'expliquant en partie par « sa capacité d'adaptation à des contextes diversifiés » (Bonte 1991 : 15).

À partir des années 1950, apparaît un nouvel intérêt pour les sociétés tribales arabo-musulman et « l'abondance des recherches maghrébines sur la tribu appelait une mise au point » (Nicolas 1961 : 539). C'est Jacques Berque (1954) qui le fera dans son article intitulé « qu'est-ce qu'une tribu nord-africaine ? », dans lequel il étudie la structure sociale de la population amazighe *Sekaoua* du Haut Atlas occidental marocain. Il en conclue que ni le système généalogiste arabe au Maghreb d'Ibn Khaldūn ni les hypothèses des savants français au Maghreb du début du XXe siècle ne permettent d'expliquer la structure du peuplement du Maghreb. Il est vain, ajoute-t-il, de chercher à reconstituer l'histoire des tribus au Maghreb en se basant sur l'onomastique, car les noms se répètent et se répartissent sur différents lieux.

La question est reposée par Bonte (1987) dans l'introduction de la revue *L'Homme* portant sur les « Tribus en Afrique du Nord et au Moyen-Orient ». Il se demande s'il est encore légitime de questionner de nouveau le thème de la tribu en cette fin du XXe siècle pour tenter de comprendre les « organisations sociales et politiques » en Afrique du Nord et au Moyen-Orient, sans rejeter pour autant les critiques formulées auparavant à l'encontre de ce concept. Par la suite, de nombreux articles et ouvrages collectifs, majoritairement du domaine de l'anthropologie, tentent de comprendre les raisons du maintien des structures tribales.

Ainsi, en 2004, l'ouvrage collectif *Tribus et pouvoirs en terre d'islam* est consacré à la relation entre l'islam et le système tribal qui résiste dans de nombreux pays arabo-musulman aux changements socio-économiques, à la mondialisation et aux guerres (Hosham Dawod 2004 : 9). John Shoup (2006) interroge dans son article « Are still tribes in Morocco? ». Ben Hounet (2009) se demande ce qu'est devenu le concept de tribu depuis Bonte (1987) et propose de revenir sur le concept de tribu en anthropologie pour en « définir les contours ». Dans l'introduction de la revue *Etudes rurales* consacrée à « La tribu à l'heure de la globalisation »,

Bonte et Ben Hounet questionnent « pourquoi s'intéresser encore à la tribu ? » (Bonte et Ben Hounet, 2009 :13). Ben Hounet (2009) intitule son article : « Que faire de la tribu ? À propos du phénomène tribal en Algérie et dans le monde musulman », à la suite des guerres apparues au Moyen-Orient et des conflits en Kabylie.

Au-delà de toutes les interrogations sur la notion de tribu, il apparaît que « les tribus sont des réalités concrètes, identifiées comme telles et nommées » (Bonte, 1987 : 7) dans les sociétés arabo-musulmanes. Au Maroc, la réactivation de la tribu par l'État comme levier économique dans le développement agricole local (Tozy et Lakhssari, 2004) en est une illustration.

Pour ce qui est du Maroc, les premières études sur l'organisation et l'administration des tribus et des villes ont été réalisées par des officiers français dès la fin du XIXe au Maroc<sup>9</sup> et en Algérie<sup>10</sup>, dans le but de faciliter la mise en place du protectorat français au Maroc. En 1904, la Mission Scientifique du Maroc est créée. Elle publie ses travaux dans *Archives marocaines*<sup>11</sup> dès 1904 et dans la collection *Villes et tribus du Maroc*<sup>12</sup> dès 1913. Le Comité d'Etudes Berbères est créé en 1915 avec sa publication *Archives Berbères*<sup>13</sup>. Ces publications devaient constituer un fonds documentaire dans le but de faciliter le contrôle politique et administratif des populations des territoires à administrer. Un questionnaire<sup>14</sup> est établi par le Comité d'Etudes Berbères, en 1915, dans le but de faciliter l'enquête des agents auprès des tribus insoumises. Il faut signaler également le travail de R. Montagne (1930), officier de renseignement, « sociologue colonisateur » (Nicolas 1961 : 533), sur les *Chleuh*, au sud du Maroc.

À partir de la deuxième partie du XXe siècle et de l'indépendance du Maroc, les études portant sur les tribus rentrent dans un nouveau cadre : « Avec Jacques Berque la sociologie rurale marocaine franchit le seuil de la colonisation pour accéder au niveau de l'explication scientifique » (Nicolas 1961 : 539). Aujourd'hui, on dispose d'études sur de nombreuses tribus,

---

<sup>9</sup> Le Chatelier, Alfred, 1902, *Notes sur les villes et tribus du Maroc en 1890*, Impr. De A. Burdin, Angers. Réalisé par l'auteur à partir de données recueillies lors de son voyage en 1889-1890 au Maroc.

<sup>10</sup> La Martinière, Henri Poisson de, Napoléon Lacroix, 1894-97, *Documents pour servir à l'étude du Nord-Ouest africain*, T. 1, édité par le Gouvernement général de l'Algérie, services des affaires indigènes (Alger).

<sup>11</sup> *Archives marocaines* : Publication de la Mission scientifique du Maroc, de 1904 à 1936.

<sup>12</sup> La collection *Villes et tribus du Maroc* est publiée dès 1913 par la Mission scientifique française au Maroc. Les données proviennent particulièrement de la documentation réunie par les agents du Service des Renseignements.

<sup>13</sup> *Archives Berbères* est une publication du Comité d'Etudes Berbères de Rabat. Ce comité a été créé dans le but de centraliser les travaux établis dans les différentes Régions sur les populations berbères du Maroc et d'en retirer des résultats pratiques concernant l'organisation et l'administration des tribus.

<sup>14</sup> *Archives Berbères*, 1915, vol I, fascicule 1, « Questionnaire sur la Société Berbère », p. 11-20. C'est ce questionnaire que l'officier G. Trenga utilisera, en 1915-16, pour réaliser son enquête sur la tribu Branès, encore insoumise à l'administration coloniale française (cf. 1.2.3 ci-dessous).

en particulier sur les tribus du sud du Maroc, dont la plus récente, M-L. Gélard (2003), concerne le groupe berbérophone des *Aït Kabbach*. Mais qu'en est-il des populations du nord du Maroc ?

Pour le nord du Maroc, en 1926, dans l'introduction de la publication de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines consacrée aux *Rif et Jbala*, H. Basset signalait le peu de connaissances ethnographiques réalisées par les Français sur cette région. Il semblerait que les données collectées par les Espagnols qui contrôlaient cette zone aient été ignorées par les auteurs français de l'époque. Mais, à partir des années 1930, des études ethnographiques et anthropologiques sont réalisées pour quelques tribus berbérophones du Rif. C. S. Coon (1931) étudia la tribu *Gzenaya*, D.M. Hart (1976) s'intéressa à celle des *Aït Waryaghar* et R. Jamous (1981) étudia celle des *Iqarçiyen*.

En ce qui concerne les travaux anthropologiques propres aux Jbala, on relève ceux de H. J. R. Munson (1981, 1991) et de J. Vignet-Zunz (1991, 2001, 2014). Les deux auteurs s'interrogent sur le système d'organisation sociale des populations des montagnes du nord du Maroc. Pour H. JR. Munson, dont J. Vignet-Zunz résume le point de vue ainsi : « l'essence tribale repose sur le principe segmentaire ; or, ni les Jbala, ni les Rifains ne présentent les caractères qui définissent la segmentarité ; ils ne sont donc pas organisés selon le schéma tribal » (Vignet-Zunz, 2014 : 42). J. Vignet-Zunz ajoute que « les Jbala [...] seraient davantage une société paysanne que tribale » (*ibid.*)

Pour ce qui concerne les Branès, à la fin du XIXe siècle, De la Martinière (1894-1897 : 462) les qualifiait d' « Arabes de langue et de territoire, mais se rattachant à l'élément rifain par la nature de leurs villages » et ajoutait qu'ils « ont adopté les coutumes des djebala ». Il rapportait qu'ils sont divisés en cinq tribus. Chacune des tribus est subdivisées en trois fractions, de force à peu près égale en termes de nombre de fusils par fraction. Ici, on pourrait penser qu'on est en présence du modèle segmentaire de la tribu, où l'on retrouve l'égalité entre les segments. Mais en 1915, on apprend dans une monographie réalisée par un officier de renseignement français, dans le but de faciliter l'occupation française des territoires autour de Fès, que cette tribu ne compte plus que quatre fractions et que « autrefois les Branès comprenaient 5 khoms, c'est-à-dire qu'ils étaient divisés en 5 fractions de force à peu près égale » (Trenka 1916 : 205). Les membres de la fraction qui a presque disparu ont été annexés à une autre fraction, « et depuis, les Branès compte 4 'Reba' (quatre quart) » (*ibid.*).



## 1.2 Les Branès hier : une tribu amazighe historique

### *1.2.1 Les Branès dans les sources arabes médiévales*

L'intérêt porté par les orientalistes de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle au monde amazigh et à la conquête arabo-musulmane du Maghreb est de nouveau réinvesti par les chercheurs. Certaines hypothèses sur la signification de la division des Amazighes en deux grands groupes ethniques, *Butr* et *Branès*, et sur la localisation des tribus du Maghreb sont remises en cause. Les chercheurs et historiens d'aujourd'hui, qui tentent d'apporter de nouveaux éclaircissements sur le sens à donner à cette dualité généalogique et sur les mouvements des tribus, accordent un intérêt tout particulier à la relecture des auteurs anciens grecs et latins, aux sources arabes médiévales et aux approches disciplinaires telles que l'archéologie, la géographie et la linguistique.

Pour ce qui est de l'ethnonyme *Branès*, s'il désigne aujourd'hui un groupement humain et un toponyme, plus ou moins identifié et délimité géographiquement, au Moyen Âge, il était mentionné dans les sources arabes pour désigner une des deux grandes branches du peuplement amazigh du Maghreb, aux côtés des *Butr*. Il apparaît dans les textes arabes médiévaux dès la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Cependant, aucune définition claire n'en est fournie par les auteurs de ces textes.

Avant de chercher à comprendre qui sont les *Branès* et ce que nous apprennent les sources sur le terme *Branès* principalement et sur celui de *Butr*, accessoirement, la définition de quelques termes relatifs aux espaces du Maghreb, s'impose. Ainsi, que signifient chez Ibn Khaldūn *al-Maghrib*, *Ifrīqiyya*, *al-Maghrib al-Awṣat*, *al-Maghrib al-Aqṣā* ?

Pour ce qui d'*Al-Maghrib*, c'est un terme qui désigne le lieu où se couche le soleil, par opposition à *al-Machriq*, lieu où il se lève. Il représente le territoire des Amazighs, « cette deuxième nation du Maghrib (la première étant composée d'Arabes) » (Ibn Khaldūn, p.1887)<sup>15</sup>. C'est une zone qui englobe l'ensemble des territoires du bord de la Méditerranée, allant

---

<sup>15</sup> Ibn Khaldūn, *Tārīkh Ibn Khaldūn*. [En ligne] <http://www.alwaraq.net/Core/waraq/coverpage?bookid=116>  
Nous avons consulté l'essentiel des sources arabes médiévales sur le site *alwaraq.net*, dans leur version en arabe. Les éditions des ouvrages ne sont pas indiquées par l'éditeur du site, d'où l'absence de données sur l'édition et l'année de publication de ceux-ci. Nous indiquerons par conséquent l'auteur et le numéro de la page uniquement. Par ailleurs, les citations traduites de l'arabe et des autres langues vers le français sont le fait de notre traduction.

approximativement de la frontière entre la Libye actuelle et l'Égypte jusqu'à l'Atlantique. À l'intérieur de cette zone, se trouvent, d'est en ouest, la Libye septentrionale actuelle, la Tunisie actuelle (*Ifriqiyya*), le Maghreb centrale (*al-Maghrib al-Awṣat*), qui correspond à l'Algérie septentrionale actuelle jusqu'à l'oued Melouya, et le Maghreb Extrême (*al-Maghrib al-Aqṣā*) situé entre l'oued Melouya et l'Atlantique.

Quant aux termes Butr et Branès, aucune étymologie n'est fournie dans les sources médiévales. Selon l'historien Y. Modéran (2003), la liste des ethnonymes amazighs est très réduite avant le IXe siècle. Ce n'est qu'à partir de cette date que la liste fournie par les géographes arabes devient importante (Modéran 2003 : 699). La division des Amazighs en Butr et Branès n'apparaît dans les textes, pour la première fois, qu'en 697 ap. J.-C. Et c'est au Xe siècle qu'elle constitue une clé que le chroniqueur et géographe Ibn Hawqal (Xe siècle) juge « essentielle à la compréhension du monde berbère, puisqu'il pouvait citer près de 200 tribus affiliées à l'une ou l'autre 'race' [Branès et Butr] » (Modéran 2003 : 733).

#### 1.2.1.1 Les Branès chez Ibn Khaldūn

Chez Ibn Khaldūn, nous sommes en présence du modèle de la filiation généalogique, le nasab, auquel les Arabes ont traditionnellement fait appel pour perpétuer la mémoire de leur passé. Nous apprenons ainsi que le monde amazigh est divisé en deux branches : Butr et Branès dont l'ancêtre est commun. Les Butr descendent de Mādḥaghīz al-Butr et les Barānis de Burnus, deux fils de l'ancêtre Māzīgh ibn Kan'ān. Sept branches, voire dix chez une source de l'auteur, compose la tribu des Branès et quatre branches composent celle des Butr. Les Branès sont : Hawwara, Azdāja ou Wazdāja, Mastāta, ṢAjīsa, Awrāba, Kutāma, Sidwīkch, Banū Thābit et Sanhāja. Les Butr sont : Addāsa, Neffūsa, Dariya et Banu luwa al-Akbar (Ibn Khaldūn, p.1888). Leurs ancêtres seraient originaires d'Orient, lieu qu'ils auraient quitté après la mort de leur chef Goliath, tué par David. Ibn Khaldūn reprend ce mythe d'origine des Amazighs aux premiers généalogistes arabes et amazighs.

C'est Ibn Khaldūn qui rendra célèbre le terme Branès, en parallèle avec celui de *Butr*, dans son *Kitāb al-ṣībar (le Livre des exemples)*. La deuxième partie de l'ouvrage et la plus importante est consacrée à l'histoire des Amazighs, du VIIe au XIVe siècles. L'auteur (Ibn Khaldūn pp. 1896, 1898) rappelle, à plusieurs reprises, le grand nombre d'« habitants du Maghreb ancien » et celui de ses tribus. Il fait leur éloge, « privilège qu'il n'accorde à aucune

des nations dont il retrace l'histoire dans *Le livre des exemples* » (Cheddad 2012). Il rappelle ses sources, composées de généalogistes arabes et amazighs (Ibn Khaldūn, p. 1918) et finit par présenter la généalogie des deux branches amazighes avec leur nombreuses ramifications.

L'ethnonyme Branès est cité par l'auteur dans des opérations de résistance à la conquête arabe, au VIIe siècle. Les fractions les plus nombreuses et les plus puissantes parmi les Amazighs à l'arrivée des musulmans en Ifriqiyya sont Awraba, Hawwāra, Sanhāja et Kutāma chez les Branès et Neffūsa, Znāta, Mataghra et Nafzāwa chez les Butr (Ibn Khaldūn, 1922). Les Branès avaient à leur tête Kusayla Ibn Lamzam Al-Awrabi de la fraction des Awraba<sup>16</sup>. Ils étaient chrétiens et embrassèrent l'islam très tôt. Mais ils avaient apostasié sous le gouvernement d'Abu-l-Muhājir, quatrième gouverneur d'Ifriqiyya (Tunisie), nommé en 674. Ce dernier les combattit la même année à Tlemcen et les ramena à l'islam. La fraction Awraba est alors à la tête de la confédération Branès.

Concernant leur localisation au VIIe et VIIIe siècles, plusieurs lieux sont cités par l'auteur. Au début de la conquête arabe, « le territoire des Hawwara et des tribus des *Brānes* [...] était aux environs de Tripoli et de Barqa comme l'ont signalé Al-Masʿūdī et Al-Bakrī » (Ibn Khaldūn, p. 1919). En 674, ils sont vaincus et islamisés avec leur chef Kusayla, après leur apostasie, par le gouverneur d'Ifriqiyya Abu l-Muhājir, à Tlemcen<sup>17</sup>. En 681, Kusayla est emprisonné, avec Abu l-Muhājir par Uqba bnu Nāfiṣ, qui revient au Maghreb pour son deuxième gouvernement d'Ifriqiyya. En 681-682, les Branès, avec d'autres tribus amazighes et les Byzantins, attaquèrent Uqba bnu Nāfiṣ à Tahūda (sud-est de l'Aurès), qui revenait de sa conquête du Maghreb Extrême (Maroc). Il détenait Kusayla prisonnier auprès de lui durant son raid vers l'ouest. Le gouverneur et la partie de l'armée qu'il n'avait pas envoyée à Kairouan, au retour de l'ouest, trouvèrent la mort dans cette bataille.

À la suite de la victoire amazighe sur les Arabes, « tous les Berbères du Maghreb et les Byzantins se groupèrent autour de Kusayla qui marcha sur Kairouan » (Ibn Khaldūn, p. 1923). Il régna cinq années sur la ville, avant d'être vaincu et tué à Mems, à environ cinquante kilomètres de Kairouan, en 688. A l'issue de la bataille, les Arabes pourchassèrent les Amazighes jusqu'au l'oued Melouya, situé à l'est du Maroc. Les Branès sont définitivement soumis en 698. Les

---

<sup>16</sup> Ibn Khaldūn (p. 1246) rapporte que « Kusayla était roi des Awraba et des Barānis ».

<sup>17</sup> Ibn Khaldūn (p. 1922) indique que « lorsqu'Abū l-Muhājir arriva à Tlemcen en 55/674, Kusayla était au Maghreb Extrême avec sa tribu Awraba et d'autres tribus, il le captura et lui proposa de rentrer dans l'islam, ce qu'il accepta ».

Awraba perdirent de leur vigueur, s'installèrent à Walili (Volubilis) et se firent oubliés, jusqu'à l'arrivée d'Idris Ier, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. En 761, nous les retrouvons au nord du Maroc, à Nukūr, dans un événement où les Branès aidèrent l'émir de la ville, Saʿīd Ibn Idrīs, à chasser les *Majūs* (les Normands), qui avaient envahi la ville par mer<sup>18</sup>. Ibn Khaldūn signale, à son époque, au XIV<sup>e</sup> siècle, des fractions Branès sur l'ensemble du Maghreb, des environs de Tunis jusqu'à Volubilis. Il mentionne clairement les noms de Senhaja et d'Awraba (Ibn Khaldūn, p.1894), de la tribu des Branès, lorsqu'il définit et délimite le territoire du Maghreb Extrême (Maroc actuel).

### 1.2.1.2 Localisation des Branès chez les autres auteurs arabes médiévaux

Au VIII<sup>e</sup> siècle, Ibn ʿAbd al-Hakam (803-871) est le premier chroniqueur arabe à citer les Branès dans des événements qui se sont produits, entre 687-700 et 720, au début de la conquête arabe de l'Afrique du Nord (Modéran, 2003). Il rapporte deux traditions. La première concerne l'organisation administrative de la nouvelle province d'Ifriqiyya (Tunisie) que le général arabe Hassān Ibn An-Nu'mān met en place à la suite de sa victoire sur la Kāhina et la résistance amazighe en 701, dans les Aurès : « il (Hassān) soumit à l'impôt les *ʿAjam* (les non-Arabs) d'Ifriqiyya et les Amazighs qui professaient le christianisme comme eux dont la majorité étaient des Branès et très peu de Butr » (Ibn Abd al-Hakam, p. 76). La seconde tradition est relative à la ville de Tanger et à l'arrivée dans cette ville du gouverneur Mūsa B. Nusayr. L'auteur indique qu' « il est le premier gouverneur à conquérir Tanger, ville peuplée de tribus berbères Butr et Barānis encore insoumis » (Ibn Abd al-Hakam, p. 84).

Au VIII<sup>e</sup>, ils sont localisés au nord du Maroc, à Nukūr, par Al-Bakri (m. en 1094). Il rapporte qu'ils avaient attaqué l'émir Saʿīd Ibn Idrīs (m. vers 804), petit-fils du fondateur de l'émirat de Nukūr (710-1019) au nord du Maroc, dans le Rif, sans précisions sur la date. Il les aurait vaincus et gouvernés ensuite pendant 37 ans<sup>19</sup>. Il signale également que les *Majūs* (les Normands) envahirent la ville par mer, en 761, la pillèrent pendant huit jours et qu'ils furent expulsés par la force, sans évoquer l'aide des Branès, contrairement à ce que rapportera Ibn Khaldūn au XIV<sup>e</sup> siècle.

Au IX<sup>e</sup> siècle, certaines fractions sont situées au « pays de Zāb » (région au sud des Aurès), par l'historien et géographe Al-Yaʿqūbī (m. vers 897). Il mentionne les Branès lorsqu'il

---

<sup>18</sup> « Les Branès se regroupèrent autour de Saʿīd et les en expulsèrent » (Ibn Khaldūn, p.1966).

<sup>19</sup> Abū ʿubayd al-Bakrī, *Al-Masālik wa l-Mamālik*.

[En ligne] <http://www.alwaraq.net/Core/waraq/coverpage?bookid=1127>

décrit les villes et leurs habitants à l'ouest de Zāb, « pays de l'Idrisside Al-Hassan bnu Sulaymān », dont la première ville est Hāz, « ensuite, viennent des villes après celle-ci habitées par des Sanhāja et des Zawāwa connus sous le nom de *Barānis* » (Al-Yaṣqūbī, p. 47).

Au Xe siècle, le géographe Al-Istakhrī (m. après 951) parle des deux branches des Amazighs. Les Butr dont quelques fractions sont installées en Andalus et les Branès au Maghreb. Il ajoute que « tous les Berbères Branès sont répartis dans tout le Maghreb, depuis l'est de la mer byzantine (méditerranée) » (Al-Istakhrī, p. 18).

Au XVe siècle, nous avons une indication sur les Branès de la région de Taza, fournie par l'historien égyptien Al-Sakhāwī (1428-1498), dans son ouvrage sur la biographie des personnalités importantes du IXe/XVe siècle. Il cite le nom d'un savant : « Ibn Ahmad al-Jamāl al-Tāghī al-Barnūsī al-Tāzī, de la tribu des *Barānisa t-Tāzī* [...] et Taza fait partie de la région de Fès » (Al-Sakhāwī, p. 942).

Au début du XVIe siècle, Léon l'Africain ou Hassan al-Wazzān décrit en quelques lignes *Jabal al-Barānis* (montagne des Branès). Il la localise à 23 km au nord de la Ville de Taza. Il ne précise pas le nom de la tribu qui l'habite, mais il ajoute que la montagne est « habitée par une tribu riche et puissante, possédant beaucoup de chevaux et ne payant aucun impôts... » (Al-Wazzan, p. 360).

### ***1.2.2 Les Branès dans les sources modernes***

Depuis quelques décennies, des chercheurs s'intéressent de nouveau aux tribus amazighes et arabes du Maghreb, dont les noms ont traversé l'histoire depuis le haut Moyen Âge. Parmi ces chercheurs et pour ce qui concerne les Branès et la fraction Awraba, qui semble avoir dominé les autres fractions, trois chercheurs se singularisent par leurs hypothèses : Yves Y. Modéran (2003), A. Siraj (1995) et A. Bouzid (1996). Le premier apporte un éclairage nouveau sur la division des Amazighs en Branès et Butr. Les deux autres émettent l'hypothèse d'un nouveau territoire originel pour les Awraba, la fraction la plus importante des Branès au début de la conquête, en se basant sur les sources arabes médiévales.

Y. Modéran (2003) consacre la dernière partie de son ouvrage au « monde berbère au temps de la conquête arabe ». Il y analyse la dichotomie Butr/Branès chez les auteurs arabes

médiévaux, et chez les orientalistes du début du XXe siècle. Il procède, pour se faire, à une nouvelle interrogation des sources arabes médiévales et gréco-latines. L'objectif étant d'établir une nouvelle image des habitants du Maghreb à l'arrivée des Arabes. Il s'interroge avant tout sur l'étymologie des mots Butr et Branès et constate que l'on ne trouve d'explications ni chez les premiers généalogistes, ni chez Ibn Khaldūn. Les premières hypothèses sur cette dualité généalogique ont été avancées par les orientalistes du début du XXe siècle, chez lesquels, depuis E. F. Gautier, l'habitude s'était imposée d'aborder la question de la dichotomie Butr/Branès à partir de l'œuvre d'Ibn Khaldūn. Ainsi, E. F. Gautier, se basant sur cette division, identifie les Butr aux Amazighs nomades et les Branès aux sédentaires. G. Camps, délaissant cette dichotomie généalogique, identifie les Branès aux Paléoberbères et les Butr aux Néoberbères (grands nomades chameliers venus de Libye vers l'ouest du Maghreb et entrés dans la masse des Branès à partir de l'Antiquité tardive) (Modéran, 2003). W. Marçais voit dans les mots Branès et Butr une distinction basée sur la longueur du vêtement porté par les uns et les autres, le *burnus* (cape à capuchon). Les Branès (pluriel de *burnus*) portent une cape longue, d'où leur désignation par « Branès ». Les Butr, dont la racine arabe BTR signifie « couper », portent une cape courte (*ibid.*).

Y. Modéran (2003) avance une hypothèse pour le moins surprenante mais intéressante sur l'origine des deux termes. Pour le terme « Branès », qui nous intéresse ici, il remonte à une tradition rapportée par le philosophe Al-Kindi (m. en 961). Celui-ci signale la décision prise par le gouverneur d'Égypte, Abd Allah Ibn Abd Al-Malik, en 705, faisant suite à l'ordre de son père, le calife Abd al Malik ibn Marwān, d'arabiser l'administration et de remplacer le copte par l'arabe dans l'administration en Égypte. Al-Kindi signale qu' « ...il congédia Ashnas de Diwan, et nomma Ibn Yarbū' al Fazarī de la tribu de Hims à sa place, et il interdit le costume des *Barānis* ».

Y. Modéran (2003) indique que, par l'expression « costume des *Barānis* », les Arabes désignaient les scribes coptes. Il ajoute que des textes arabes du Xe siècle suggèrent qu'en Égypte, les clercs chrétiens étaient désignés par leur longue cape (chape monastique) de « porteurs de burnus ». De là, « porteurs de burnus et chrétiens devinrent ainsi synonymes dans ce pays » (Modéran 2003 : 801). Mais, quel est le rapport avec les Branès du Maghreb, nous demandons-nous ? Y. Modéran émet l'hypothèse selon laquelle les Arabes auraient désigné, à leur premier contact avec les Maures (Amazighs) de Byzacène (Tunisie actuelle) et de Numidie

(nord de l'Algérie actuelle), les habitants de ces territoires par « Barānis » du fait de leur évangélisation et « auraient hérités d'un surnom que les Arabes avait pris l'habitude en Égypte d'attribuer aux autochtones christianisés » (Modéran 2003 : 802).

Ainsi, pour l'auteur, les premiers Branès étaient « les Berbères du cœur de l'Afrique byzantine, installés dans les provinces autrefois les plus profondément romanisés » (Modéran 2003 : 790). Il les localise à la fin du VIIe siècle, avant leur soumission, entre le sud-ouest de la Byzacène et l'Aurès en Algérie. Entre le VIIIe siècle et le Xe siècle, ils ne sont plus qu'un groupe isolé, en Algérie occidentale ou au Maroc. Au Xe siècle, Ils sont répartis sur tout le territoire de l'Afrique du Nord et l'ethnonyme Barānis va « véritablement prendre une réelle importance en devenant le surnom commun de plusieurs dizaines de tribus, dont les Awraba de Kusayla » (Modéran 2003 : 789).

Quant à A. Siraj (1995), il propose une relecture des sources arabes médiévales pour éclairer l'histoire des *siècles obscures* qui séparent la fin de l'Antiquité du début du Moyen Âge, dans le nord du Maroc (Maurétanie Tingitane). Dans son ouvrage sur la Maurétanie Tingitane, il procède à une étude de géographie historique sur le nord du Maroc avant la conquête arabe au VIIe siècle. Il se base pour cela sur les écrits arabes médiévaux et les représentations qu'avaient leurs auteurs de la période antique préislamique de l'Afrique du Nord. Il consacre deux-tiers de son ouvrage aux itinéraires maritimes et terrestres et aux toponymes du nord du Maroc, rapportés par les sources arabes. Le but étant de brosser un tableau de cette région avant l'arrivée des Arabes.

Dès lors, c'est à travers les toponymes que nous découvrons les noms des habitants des territoires du nord du Maroc. Pour ce qui nous intéresse, la tribu des Branès n'est liée à aucun lieu de cette région. Ceci rejoint l'observation d'Y. Modéran, qui précise qu'il n'y a aucune trace du terme Barānis dans les sources gréco-latines. En revanche, nous avons un toponyme qui nous révèle l'histoire des Awraba, et qui nous conduit à sa présence dans l'Antiquité au Maroc. Il s'agit de *Walīli* (*Walīla*) ou Volubilis, qui est au VIIe siècle la « ville des Awraba » (Siraj 1995 : 510). L'auteur rappelle que l'historiographie arabe médiévale rapporte que les Awraba s'installèrent à Volubilis, après leur défaite en Ifriqiyya et leur poursuite par les Arabes vers l'ouest du Maghreb. Il en déduit que cette tribu a été forcée de quitter un territoire à l'est du Maghreb pour trouver un refuge en dehors de la portée des Arabes. L'auteur se demande pourquoi les Awraba se seraient-ils réfugiés à Volubilis, sur le mont Zerhoun, après leur défaite

en Ifriqiyya ? Il propose une réponse à cette question qui va à l'encontre de tout ce qui a été proposé auparavant, sur la localisation des Awraba et sur leur installation à Volubilis.

Contrairement à la tradition historiographique médiévale et moderne qui donnent pour origine géographique des Awraba l'Aurès ou les confins algéro-marocains, A. Siraj situe leur habitat d'origine dans le Maghreb occidental, au Maroc. Il propose de rapprocher l'ethnonyme Awraba de celui d'un ancien peuple maurétanien, les *Ouerbicae*. Ces derniers sont mentionnés par Ptolémée. Ils auraient eu pour habitat la région du *Gharb* au Maroc. Par conséquent, le terme Awraba ne serait finalement que l'arabisation de ce nom ancien. Ils auraient contrôlé l'importante cité romaine Volubilis, après son abandon par les Romains en 285 et avant la conquête arabe. Ils auraient été les maîtres des tribus de la région grâce à « leur puissance qui a évolué pendant de longues années auparavant » (*ibid.*). Avec Kusayla à leur tête, ils auraient constitué une « sorte de royaume berbère dont l'organisation fut semblable à celle des royaumes berbères préromains » (*ibid.*). Ce royaume se serait étendu vers l'est jusqu'à l'Oranie actuelle. Ils ne se seraient installés dans la partie orientale de l'Afrique du Nord qu'après la prise de Kairouan par Kusayla. C'était une installation temporaire. Ils n'ont pas eu le temps de s'y fixer. Les Arabes les ayant vaincus et expulsés de l'est du Maghreb, ils revinrent à leur lieu d'origine (Siraj 1995).

Les Awraba auraient occupés le pied de la montagne de l'Aurès « pendant une période qui pourrait se limiter à l'espace chronologique allant de la bataille de Tahūda<sup>20</sup> à la prise de Kairouan par Kusayla d'une part et la défaite des Awraba et leur exode vers l'ouest d'autre part » (Siraj 1995 : 514). Ainsi, en revenant vers Volubilis, « les Awraba semblent connaître parfaitement leur chemin du retour et lieu de refuge. Ils ne faisaient, en fait, que retourner dans leur pays original, auprès de quelques-uns de leurs clans qui, apparemment n'ont pas quitté le pays au moment de la poursuite de l'armée de Œuqba » (*ibid.*). L'auteur ajoute qu'Idris Ier a choisi de s'installer à Volubilis en raison de la puissance et de la domination des Awraba dans la région de Volubilis à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

En ce qui concerne A. Bouzid (1996), sa recherche sur la tribu des Awraba s'inscrit dans le cadre d'un « projet de recherche visant à établir un catalogue des tribus berbères dont les noms sont consignés dans l'historiographie arabo-musulmane d'époque médiévale. Parmi ces tribus, les Awraba ont très tôt défrayé la chronique par le rôle qu'ils ont joué dans les premiers événements

---

<sup>20</sup> En note 6, ci-dessus, nous avons indiqué qu'une tribu appelée Awraba se situe aujourd'hui à Tahouda, en Algérie. Quel lien pourrait-t-elle avoir avec les Awraba de la bataille de Tahouda ?



de la conquête arabe et le soutien qu'ils ont apporté aux Idrissides de Fès » (Bouزيد 1996 : 217). L'auteur s'appuie sur certaines traditions historiques arabes, jusque-là négligées, selon lui. Il s'appuie également sur quelques éléments géographiques qui n'ont pas été retenus dans les différentes tentatives de localisation des Awraba. L'auteur propose une hypothèse semblable à celle d'A. Siraj (1995). Il pense qu'il y a ressemblance et rapprochement entre les *Ouerbicae* de Ptolémée et les Awraba. Ils auraient habité la même aire géographique, de l'Antiquité classique jusqu'à aujourd'hui, qui est la Maurétanie Tingitane. Il ajoute que « Le massif des Aurès, Mems, la région de Tlemcen ou les confins algéro-marocains n'auraient été en fait que des lieux de rencontres et de batailles souvent décisives entre Awraba et les Arabes au cours de cette longue entreprise de conquête du Maghreb » (Bouزيد 1996 : 232).

Ce que l'on retient de la lecture des traditions rapportées par les sources arabes médiévales et des hypothèses émises par les chercheurs modernes est qu'il est difficile d'avoir une définition claire de la confédération des Branès, dans sa composition, son identification, ses déplacements et sa localisation. Entre le chroniqueur Ibn ʿAbd al-Hakam qui les mentionne en Tunisie actuelle et à Tanger, au début de la conquête arabe, Ibn Khaldūn qui situe certaines fractions en Libye actuelle, à Tlemcen, au sud-est des Aurès et ensuite à Kairouan, au début de la conquête, Al-Bakri qui les cite au nord du Maroc au VIIIe siècle, al-Yaʿqūbi qui situe certaines fractions au sud des Aurès, au IXe siècle, et Al-Istakhrī qui les répartit sur tout le Maghreb, au Xe siècle, sans compter le passage à la Péninsule Ibérique pour certains d'entre eux, la question de la confédération ou tribu Branès, comme celle des autres tribus du Maroc et du Maghreb, nécessitera de nombreuses recherches avant d'arriver à établir une probable histoire des tribus du Maghreb au Moyen Âge.

Pour la fraction Awraba, nous constatons également des traditions entrecroisées et parfois contradictoires. Les uns les situent à l'ouest du Maghreb et tentent de localiser leur origine au Maroc, à travers les *Ouerbicae* de l'Antiquité. Les autres les situent dans le Maghreb central (Camps 1984) ou sur un territoire allant de l'ouest des Aurès jusqu'à Volubilis (Talbi, *Et*). Y. Modéran (2003 : 698) considère que : « La localisation des Awraba au temps de la résistance animée par Kusayla reste confuse »

Finalement, hormis les données historiques sur le soutien des Awraba au fondateur de la dynastie Idrisside (788-974), Idriss I<sup>er</sup>, à la fin du VIIIe siècle, l'histoire des Branès et des Awraba reste obscure. La localisation actuelle de la tribu Branès et de leur fraction *Werba*, au

nord de Taza, soulève la question de leur présence dans cette zone. Les Awraba, Ont-ils rejoint un résidu de la tribu Branès, après leur défaite face aux premiers conquérants arabes ? Faisaient-ils partie des tribus qui ont quitté Fès avec les Idrissides, lors de leur expulsion de la ville ? Ou à l'inverse, n'ont-ils pas toujours habité leur territoire, au nord de Taza, avec leur confédération Branès, si l'on prend en considération leur rapprochement avec les *Ouerbicae* de l'Antiquité ? Dans l'état actuel de la recherche sur les mouvements des populations du Maghreb, nous sommes tentés de rappeler les propos de M. Mezzine (2012 : 39) : « Des noms de tribus ou de confédérations, comme les Senhaja, Masmouda, Zenata, Butr, Branès, qui ont traversé le temps, ressemblent aujourd'hui plus à des reliques d'un passé toujours présent qu'à une réalité sur le terrain ».

### ***1.2.3 les Branès au début de la colonisation française.***

Au début du XXe siècle<sup>21</sup>, L'officier de renseignement G. Trenga réalise une monographie très détaillée (Trenga 1916) sur la tribu Branès à partir de témoignages oraux et de sources écrites telles que celles d'Ibn Khaldūn et *Raoud al-qirtās*<sup>22</sup>. Comme nous l'avons signalé plus haut, les agents devaient collecter les informations sur les tribus et zones encore insoumises. G. Trenga rapporte ainsi que :

- « Les Branès racontent encore que leur installation dans le pays date de Mouley Idris I<sup>e</sup>. A cette époque vivait près de Haskoura<sup>23</sup>, le puissant Abdel Mejid Louerbī, chef de la tribu païenne des Ouerba, qui possédait également un palais à Khiber (Zerhoun) » (Trenga, 1916 : 200).
- Idriss I<sup>er</sup> et Rachid (son serviteur) seraient arrivés à Zerhoun chez le secrétaire d'Abdelmajid. Le fqih<sup>24</sup> de la communauté se serait converti le premier, bientôt suivi de dix autres. Lorsque Idris I<sup>er</sup> décida de se mettre en campagne, le secrétaire alla retrouver Abdelmajid pour l'en informer. Le chef se convertit également et donna sa fille Kenza en mariage à Idris I<sup>er</sup>. Les Awraba le proclamèrent Imam. Bientôt ils sont rejoints par les Ghiyata.

---

<sup>21</sup> Pour une description assez exhaustive de la tribu Branès et de son rôle dans la résistance à l'expansion coloniale française dans la région nord-Taza, au début du XXe siècle, cf. El-Ouardi (2017 (texte en arabe)).

<sup>22</sup> Chronique du Maroc médiéval, rédigée par Ibn Abī Zarʿ al-Fāsī (m. 1320 (?)).

<sup>23</sup> Jbal Haskoura est situé chez les Oulad Jro, rapporte Trenga (1916).

<sup>24</sup> Lettré en sciences religieuses, assurant parfois la fonction de maître d'école coranique.

- Les Awraba auraient choisi la couleur rouge pour l'étendard à porter pour les combats. Le rouge selon eux est la couleur du mal. Depuis, cette couleur est porteuse de chance pour eux.
- « Les Branès possèdent encore la hampe et la soie du premier étendard. Il est confié à la garde du Moqqadem de Sidi Mohammed bel Hadadia (Oulad Aïssa Ouerba) ».
- Les Oulad Hammou (Tirbiyin) sont les seuls à pouvoir prétendre à le porter les jours de combat, parce que la légende veut que Mouley Idris leur ait confié ce soin au début de ses conquêtes » (*ibid.*, p. 202).

Comme on peut le constater à travers ces quelques renseignements, il semble que les Branès soient encore attachés aux souvenirs et aux traces d'un passé lié à Idriss Ier, au début du XXe siècle. Une mémoire préservée et revivifiée aujourd'hui à travers, notamment, la rencontre d'*el-lāmma d-əl-bərriya* (assemblée d'*əl-bərriya*<sup>25</sup>). Une assemblée qui se tient dans un lieu qui abrite un oléastre, situé dans la localité d'*El-Gouzat*. Un endroit où Idris Ier aurait contracté son union avec Kenza, fille du chef des Awraba, au VIIIe siècle. Elle réunit chaque année, en été, un nombre important de visiteurs pour un moment dédié à la récitation du Coran et à la spiritualité.

### **1.3 Les Branès aujourd'hui**

#### ***1.3.1 Représentations sociolinguistiques des Branès : ni Jbala ni Amazighs***

Au début du XXe siècle, G. Trenga (1916 : 216-18) décrivait la structure de la tribu Branès en ces termes : « chaque famille étendue est désignée par *Oulad Foulan* ou *Drari Foulan*, enfant de X, ou encore par le relatif formé du nom de l'ancêtre [...] On la dit *Goulsa* (pl. *goulasi*) ou encore *Outad* (piquet). Plusieurs familles apparentées sont appelées *khout* (frères), elles forment la *jemaa* ou le clan. Ces familles ne sont pas toujours nécessairement installées dans le même village, et un village peut abriter plusieurs *jemaa* ou parties de *jemaa* qui ont leurs parents dans d'autres agglomérations. Plusieurs *goulasi* forment la *jemaa* (réunion, clan), plusieurs *jemaa* forment la *fakhda* ou fraction, plusieurs *fakhda*, [forment] le *reba'* ou quart (à l'origine), enfin plusieurs *reba'* la *qebila* (tribu). Toutes ces appellations sont confondues par le peuple qui, par

---

<sup>25</sup> *əl-bərriya* « oléastre ».

exemple, emploie souvent et arbitrairement le mot « *khout* » pour désigner la *jemaa*, la fraction ou le *reba'*, ou encore le mot *adam* pour le mot *fakhda* ».

Depuis l'indépendance du Maroc, l'organisation administrative du territoire a vu naître des communes depuis le début des années 1960. La composition décrite par G. Trenga (1916) semble n'avoir conservé que les noms. Ainsi, on retrouve la tribu Branès avec ses quatre fractions : Werba, Bni Bou Yaala, Taïfa et Bni Feqqous. Il semblerait que les identifications claniques soient moins évoquées par la nouvelle génération.

À la question que nous posions à nos interlocuteurs sur leur identité tribale, les adultes, en particulier les hommes, s'identifiaient comme *bernoussi* et faisaient appel à la terminologie relative à la structure de la tribu, citée ci-dessus par G. Trenga (1916). Ils parlaient de *qbīla* (tribu), *xums* (fraction), *xams xmās* (cinq cinquièmes, i.e un nombre de fractions d'égale importance), etc. Mais, la jeune génération semble ignorer la notion de tribu et son organisation sociale. La vie moderne et les découpages administratifs, depuis l'indépendance du Maroc, ont introduit des références identitaires plutôt basées sur les lieux que sur la tribu ou le clan. Ils se désignent aujourd'hui généralement par les lieux d'habitation. Comme le précise Vignet-Zunz (2017 : 21, note 1) « le terme de tribu ne fait plus partie de la terminologie officielle de l'administration, on parle de communes rurales lesquelles reprennent souvent les anciennes limites et dénominations tribales ». Par contre, « l'Autre » est désigné par son appartenance ethnique. Ainsi, les Branès parleront de leurs voisins en termes de Senhaja, Tsoul, Ghiyata, Chleuh<sup>26</sup>, Hyayna, etc. Par ailleurs, qu'ils soient jeunes ou plus âgés, ils se disent généralement arabes et n'appartenir ni aux Jbala ni aux Amazighs.

Lors de nos enquêtes, nous évoquions systématiquement avec nos interlocuteurs la question d'une identité amazighe de la tribu. Certains d'entre eux, notamment les hommes d'un certain niveau d'instruction, citaient Ibn Khaldūn et sa répartition des Amazighs entre Branès et Butr. Mais la grande majorité « n'ont jamais entendu parler de leurs origines berbères » comme le rappelait G. Trenga (1916 : 200), il y a plus d'un siècle. Rappelons qu'il est difficile de répondre à la question de l'identité d'un groupe humain, sans une étude ethnographique approfondie. Notre objectif, à travers nos questions, était de retrouver les traces d'un souvenir linguistique amazigh

---

<sup>26</sup> Chez les Branès, c'est un nom générique désignant tous les Amazighs.

dans la tribu. Les réponses obtenues ne contenaient aucune référence à un tel passé. La langue arabe restant la seule référence linguistique des Branès.

Quant à la question du rattachement des Branès aux Jbala, tel qu'il est mentionné dans la littérature sur le nord-ouest du Maroc, les réponses de nos interlocuteurs ne laissent aucune ambiguïté à ce sujet. On apprend, en effet, que le terme *Jbala* désigne avant tout les populations situées à l'ouest de leur territoire, dont la zone d'habitation se situe entre Taounate et Tanger. Ces populations sont désignées par Jbala, non pas par rapport à la topographie des lieux qu'ils occupent, c'est-à-dire les montagnes, mais plutôt par leur costume et leurs parlers. Le costume des femmes comprend la *chachia* (chapeau à pompon) et le *mendil* (pièce de tissu rayé en laine assez longue que les femmes s'enroulent autour de la taille). Quant à leurs parlers, ils se distinguent de celui de nos interlocuteurs, en particulier, par la réalisation phonétique de l'uvulaire *q* de l'arabe ancien. Ainsi, nos informateurs désignent les locuteurs Jbala par les personnes qui « parlent avec *ʔa* » (*ʔa-yhaḍru b-əl-ʔa*). Le *ʔa* (API : [ʔ]) étant une variante phonétique de l'uvulaire *q*.

Suite à notre observation du terrain et aux différents témoignages que nous avons recueillis, le terme Branès semble être un ethnonyme partagé par une majorité de la population dont les origines sont d'un « Ailleurs<sup>27</sup> ». Les lieux de provenance sont nombreux et variés<sup>28</sup>. On vient du nord du territoire, soit du Rif, soit de chez les Senhaja, ou bien de l'est, de chez les Bni Iznassen, ou alors de l'ouest, depuis Ouazzane, ou encore de l'extrême sud-est du Maroc, depuis *Saqya əl ḥamra*, etc. Il convient d'ajouter également la présence des Chorfa, en provenance surtout des territoire Jbala. G. Trenga (1916) en fournit une liste détaillée par famille. On peut reconnaître ici le schéma de la structure d'une tribu de façon générale. Autour d'un noyau, qui la compose, viennent se greffer d'autres groupes. Sans doute, la tribu Branès d'aujourd'hui est-elle à l'image de ce qu'elle fut par le passé. Une tribu composée de la fraction Werba (Awraja),

---

<sup>27</sup> Trenga (1916 : 217) rapporte ce témoignage sur ceux venus d'ailleurs : « Dans chaque *jemaa*, il existe des étrangers descendants d'épaves venues s'y échouer ou de quelque opprimé ou malfaiteur ayant fui sa tribu d'origine. Encore qu'ils soient bien souvent appelés « Étrangers », ils finissent par faire partie intégrante de la *jemaa* qui les a accueillis ; en cas de *freida* [i.e quote-part] ils acquittent la quote-part leur incombant dans le total mis à la charge de la *jemaa* ; en cas de guerre, ils suivent les combattants de la tribu, et en cas de querelles intérieures, ils prennent le parti de leur *jemaa* ».

<sup>28</sup> G. S. Colin (1921 : 34) rapporte que « Les Branès et les Tsoul, s'ils ont à l'origine constitué des groupements ethniques bien particularisés, ne sont plus à l'heure actuelle qu'une mosaïque de clans d'origine très diverses, se rattachant dans la grosse majorité des cas à une tribu rifaine ayant émigré en bloc vers le sud ou ayant seulement détaché quelques éléments isolés vers des terres plus fertiles. Il en résulte que la seule différence notable que nous ayons pu constater portant sur l'ensemble de la région est le plus ou moins degré de « berbérisation » du vocabulaire ».

formant vraisemblablement l'élément permanent, ou le noyau, et des intégrations de groupes humains transitoires.

Enfin, comme nous l'avons dit plus haut, les Branès ne se considèrent ni Jbala, tels qu'ils les définissent, ni Amazighs. Selon leurs représentations épilinguistiques, leur parler présente des différences par rapport aux parlers jbala, pour une grande majorité d'entre eux, et ne partage pas de points communs avec les parlers amazighs. On revient à la question posée par J. Vignet-Zunz (2017 : 22) relative aux grands groupes de populations historiques amazighs, les Ghomara, Senhaja et Zenata, et leurs traces aujourd'hui dans le nord-ouest du Maroc. Selon l'auteur, les Branès et les Tsoul, « aujourd'hui rattachés à l'ensemble Jbala, ne paraissent pas relever des Senhaja et on ne leur connaît apparemment pas de lien direct avec les Rififyin : comment alors les identifier ? ». La question reste posée.

### ***1.3.2 Quelques données géographiques et démographiques sur les Branès***

Les données fournies ci-dessus sont limitées à la situation géographique de la tribu Branès, au découpage administratif qui prévaut aujourd'hui et à quelques données démographiques<sup>29</sup>.

Carte n° 1 : Position géographique de la tribu Branès



Source : <http://tribusdumaroc.free.fr/branes.php>

<sup>29</sup> Pour les données socio-économiques, on peut consulter le PCD (Programme Communal de Développement : المخطط الجماعي للتنمية) des communes.

Comme on peut le constater sur la carte, le territoire de la tribu Branès se situe, au centre-nord du Maroc, au nord du couloir de Taza, dans le pré-Rif. Une partie du territoire est constituée de plaines, « fortement mamelonnés » comme le décrivait G. Trenga (1916). L'autre partie est composée de moyennes à hautes montagnes.

Sur la carte de la population du Maroc septentrional (cf. Carte n° 6), la tribu Branès (n° 43), est située à l'extrême sud-est du territoire Jbala. Comme nous l'avons indiqué plus haut, elle est intégrée à la zone Jbala par les spécialistes. Elle est frontalière avec huit tribus arabophones depuis son territoire sud-est jusqu'au nord-ouest : Meghraoua (n° 17'), Mekkassa (n° 18'), Ghiyata (n° 18'), Tsoul (n° 44), Senhaja de Mosbah (n° 42), Senhaja de Gheddou (n° 41), Bni Oulid (n° 43) et Marnissa (n° 39). Du côté est de son territoire, elle est voisine avec la tribu amazighophone Gzennaya (n° 6),

Le territoire des Branès a pour centre administratif le Cercle de Taïnaste. Il fait partie de la Province de Taza dont la population urbaine et rurale compte 528 419 habitants, selon le recensement de 2014. Le cercle de Taïnaste compte une population de 66 577 habitants, d'après le même recensement<sup>30</sup>. Elle est répartie sur huit communes rurales :

Commune	Nombre d'habitants
Bni Ftah	10 919
Brarha	7 429
El Gouzate	6 575
Kaf El Ghar	8 104
Msila	8 356
Taïfa	6 992
Taïnaste	11 530
Traïba	6 672

À titre de comparaison, à la fin du XIXe siècle, le voyageur français A. Mouliéras (1899) rapportait que la population Branès comptait 21 000 habitants, avec « une quarantaine de hameaux » encore inconnus, précisait-il. Au début du XXe siècle, elle comptait approximativement 25 000 habitants selon G. Trenga (1916 : 203)

---

<sup>30</sup> Voir : *Journal Officiel du Royaume du Maroc* n° 6354 du 23 avril 2015, relatif au recensement général de la population marocaine.

## CHAPITRE 2. LES LANGUES EN CONTACT : ARABE ET AMAZIGHE

Après avoir situé les Branès sur les plans historique et géographique, nous abordons dans le présent chapitre les langues qui sont à l'origine de leur parler. Un parler qualifié de non-hilalien, qui conserverait les traces des premiers contacts entre la langue amazighe autochtone et la langue arabe conquérante des premières conquêtes arabo-musulmanes du Maghreb (VIIe-VIIIe siècles). À ce jour, on ne dispose de données significatives ni sur les premiers parlers arabes arrivés au Maghreb ni sur les variétés<sup>31</sup> amazighes présentes dans cet espace à la veille de ces conquêtes. Cependant, les recherches linguistiques ont permis de dresser le processus d'arabisation historique de cette zone. Comme nous l'avons indiqué plus haut, la langue arabe se serait diffusée, dans un premier temps, à partir de quelques villes existantes ou nouvellement fondées par les conquérants arabo-musulmans vers certains ports maritimes stratégiques liés à celles-ci. Par la suite, elle s'est diffusée sur la quasi-totalité du Maghreb.

Afin de comprendre le cadre linguistique global du Maghreb et de la région qui nous intéresse, il nous a semblé utile de présenter un aperçu de la langue arabe d'une part et de la langue amazighe d'autre part. La langue arabe sera abordée à travers ses variétés et sa diffusion au Maghreb. Une zone qui présente quelques spécificités par rapport à celle de l'Orient arabe, en raison du multilinguisme résultant de la coexistence de l'amazighe, de l'arabe et du français, sans oublier l'espagnol et l'anglais. Quant à la langue amazighe, elle fera l'objet d'une présentation moins approfondie que l'arabe. Nous en proposons un très bref aperçu, qui nous semble assez suffisant à la compréhension de la situation linguistique du Maghreb.

### 2.1 La langue arabe

Un survol de la littérature traitant de la langue arabe permet d'observer la complexité de la situation linguistique dans les espaces arabophones. Les termes de diglossie (Marçais 1930, Ferguson 1959), triglossie (Youssi 1983), tetraglossie (B. Halff 1980), pluriglossie<sup>32</sup> (Dichy

---

<sup>31</sup> Dans cette recherche, nous utiliserons indifféremment les termes « parler » ou « variété ».

<sup>32</sup> « La notion de pluriglossie peut au contraire être considérée comme de nature cognitive : elle a pour objet de



1994), continuum (Chaïb 1976) proposés par les linguistes témoignent de l'appréhension de la réalité linguistique du domaine de l'arabe. De surcroît, la terminologie relative aux variétés de l'arabe et aux périodes qu'elles couvrent, variant d'un auteur à l'autre, ajoute à la complexité de la situation pour quiconque s'intéresse à la situation linguistique du monde arabe.

En dehors de quelques consensus, rappelle Owens (2006 : 37, note 6) en citant Cuvalay (1997 : 6), qui portent sur la reconnaissance des changements linguistiques « à grande échelle », apparus au VIIe siècle, avec les premières conquêtes islamiques, et sur le fait que les dialectes arabes modernes (New Arabic) se soient développés après ces conquêtes, les controverses sur la question portant sur l'arabe ancien (Old Arabic) et l'arabe moderne ou néo-arabe (New Arabic) ne cessent de passionner les chercheurs arabisants<sup>33</sup> et ceux du monde arabe. Les chercheurs du monde arabe se sont ralliés aujourd'hui « à la conception duelle de l'arabe des arabisants, la diglossie portant le nom de *izdiwāgiyyat al-luġa* et les deux variétés ceux de *al-luġa al-fuṣṣḥā* et de *al-luġa al-ṣāmmiyya* » (Larcher 2001 : 592). Par ailleurs, des ouvrages récents, sur l'histoire de l'arabe tels que ceux de K. Versteegh (2014 [1997]), I. Ferrando (2001), J. Owens (2006) et M. Al-Sharkawi (2010, 2017) tentent d'apporter de nouveaux éclaircissements sur les phases de développement de la langue arabe.

### **2.1.1 Langue arabe : branche sémitique de l'Afro-asiatique**

Dans la classification des langues du monde, la langue arabe est située dans le groupe des langues chamito-sémitiques, terme remplacé par *afro-asiatique* dont l'initiative revient à J. H. Greenberg (Greenberg : 1952 : 1 et 1966 : 50). Une désignation basée sur une répartition géographique, que D. Cohen qualifie, en 1969, de « certainement pire » que celle de chamito-sémitique à connotation biblique (Cohen 1974 : 17). Cette famille de langues est répartie sur le Proche-Orient, le nord et l'est de l'Afrique. Sa répartition en six branches (sémitique, égypto-copte, libyco-berbère, couchitique, omotique et tchadique) s'est imposée dans la seconde moitié

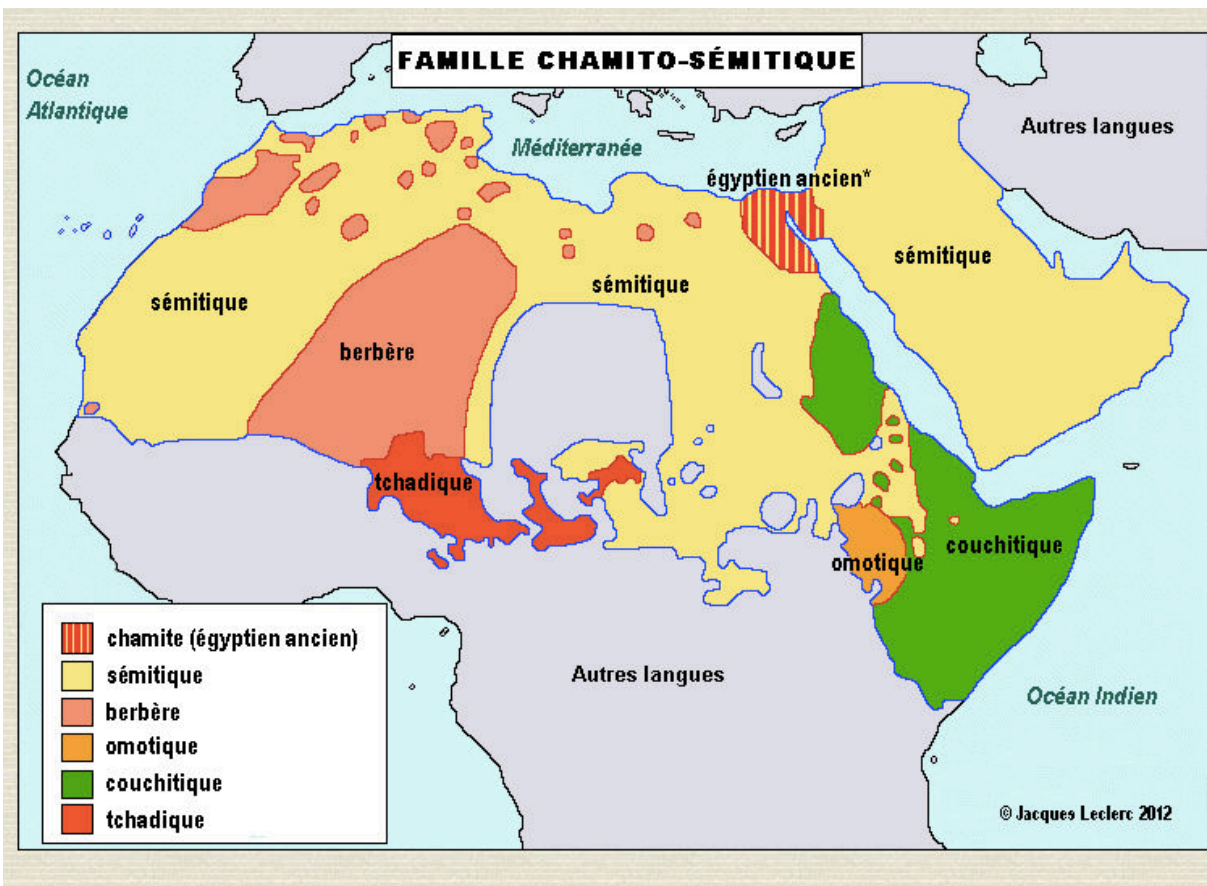
---

permettre l'analyse du système de connaissances complexe auquel un locuteur scolarisé a recours dans la communication, et s'appuie sur une représentation explicite des compétences à l'œuvre dans l'activité langagière (Dichy 1990 et 1994 : note n° 17, cité dans Dichy 2007 : 1).

<sup>33</sup> Les études sur les variétés vernaculaires de l'arabe sont réalisées majoritairement par les arabisants occidentaux. Les chercheurs arabes se sont consacrés essentiellement à l'étude de l'arabe classique. Mais, depuis quelques années, on note un certain intérêt pour les vernaculaires arabes dans certains pays arabes. Cependant, il convient de rappeler que les premiers grammairiens arabes avaient largement et indirectement mentionné les dialectes de la Péninsule Arabique lors de la codification de l'arabe standard. Les premiers arabisants occidentaux se sont basés sur les travaux de ces grammairiens dans leurs études de la langue arabe classique et des autres variétés de la langue arabe.

du XXe siècle (Vanhove 2011 : 225).

Carte n° 2 : Famille des langues afro-asiatiques (ou chamito-sémitiques)



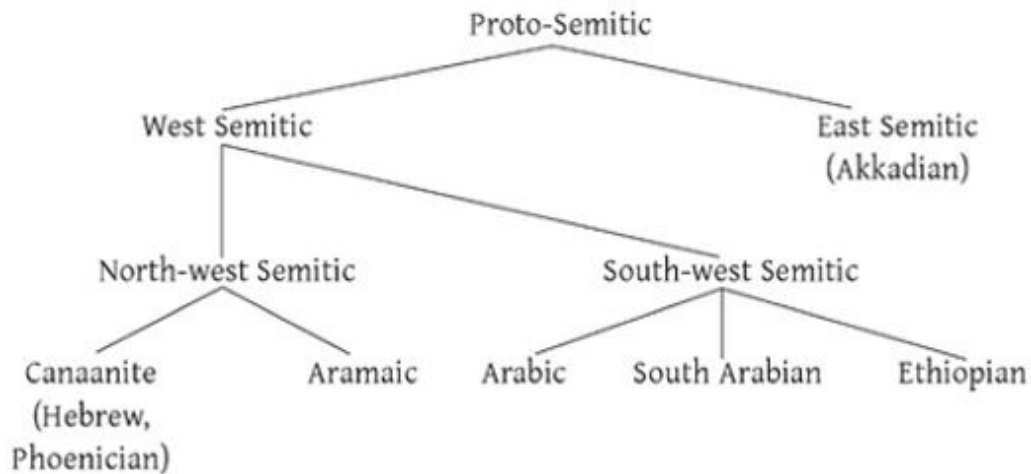
Source : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/monde/famarabe.htm>

Selon les linguistes, l'arabe reste souvent le modèle et la source principale dans la reconstruction du proto-sémitique, en raison de la richesse des données dont il fait l'objet et du conservatisme de son système de déclinaison. Cependant, dans le groupe sémitique, la position exacte de l'arabe continue à faire l'objet de débat entre les linguistes. K. Versteegh (2014) rappelle que les données actuelles permettent d'indiquer que l'arabe présente des caractéristiques communes avec les deux groupes sémitiques : le sémitique du Sud (sud arabe, éthiopien) et le sémitique du Nord (cananéen, araméen) et qu'« il contient également des innovations introuvables ailleurs »<sup>34</sup> (*ibid.*, p. 24).

<sup>34</sup> « it also contains innovations not found anywhere else ».

Le groupe sémitique se présente ainsi :

Figure n° 1 : Classification traditionnelle des langues sémitiques



Source : Versteegh (2014 : 11)

### 2.1.1.1 Espaces arabophones

Parmi les langues du monde, estimées à environ 6000, la langue arabe est l'une des langues les plus importantes. Elle est considérée comme la 5<sup>e</sup> langue du monde. Elle est la langue officielle de vingt-deux États arabes et co-officielle pour d'autres. Toutefois, l'absence de statistiques précises ne permet pas de connaître exactement le nombre de locuteurs d'arabe vernaculaire, du standard, ceux qui ont l'arabe en langue deux, langue trois, etc. Les chiffres sont approximatifs et parfois contradictoires (Miller : 2009 : 2).

Quant à l'aire arabophone, elle se répartit entre le Moyen-Orient et l'Afrique. Elle se caractérise par une diversité linguistique, où les variétés arabes, majoritaires, coexistent avec d'autres langues maternelles, telles que :

- la langue amazighe, à travers ses différentes variétés, au Maghreb,
- les langues nilo-sahariennes, dans le Sud Soudan,
- le kurde, dans le nord de l'Irak,
- les langues sudarabiques (jibali, mehri, harsusi), à Oman, etc.

Des minorités arabophones se trouvent en Asie (en Khouzistan, dans le sud de l'Iran, en Afghanistan (Balkh), en Ouzbékistan, nord-est d'Iran, et dans le sud de la Turquie), en Afrique (dans les franges sud du Sahara, au nord du Nigeria, Niger, Mali et Tchad), en

Méditerranée (avec le grec, dans le village Kormakiti au nord de Chypre et à Malte<sup>35</sup> ) (Holes 2004 : 1).

### 2.1.1.2 États de la langue arabe

Depuis environ un siècle et demi, l'histoire de la langue arabe et la relation entre l'arabe classique et les dialectes arabes sont toujours l'objet de controverses. Le débat porte sur l'origine de la langue classique, la *fuṣḥā*, et sur celle des dialectes modernes. Ces derniers sont-ils issus de la *fuṣḥā* ou bien sont-ils issus des dialectes préislamiques ou encore d'une koïnè née au moment des premières conquêtes islamiques, dans les camps-cités, telles que Basra et Koufa en Irak ? Est-ce que l'arabe poétique préislamique était le dialecte d'une seule tribu, en l'occurrence celui de Quraych, ou était-il un mélange de plusieurs dialectes préislamiques ? Est-ce que la dualité arabe classique/arabes vernaculaires n'a commencé qu'après la codification et la standardisation de la langue arabe par les premiers grammairiens musulmans ?

Face à ces questionnements, J. Owens (2006 : 35) rappelle que depuis le milieu du XIXe siècle, époque à laquelle les arabisants ont fixé la relation historique entre les variétés de l'arabe, la situation est restée imperméable à la réinterprétation jusqu'à nos jours et continue à influencer la conceptualisation de l'histoire de la langue arabe. Il rappelle qu'il est difficile de réaliser une périodisation de la langue arabe, bien que la langue littéraire soit attestée chez les grammairiens dès le VIIIe siècle (Owens 2006 : 38). Constat relevé également par P. Larcher (2001 : 417), qui rappelle que si « dans la seconde moitié du XXe siècle, la linguistique arabe a connu une révolution copernicienne », où « les arabisants ont abandonné, au moins sous sa forme radicale, la représentation diglossique de l'arabe qu'ils avaient mis quelques siècles à élaborer [...], à l'entrée du XXIe siècle, c'est le chaos : aucun modèle n'est encore venu remplacer le modèle défunt ».

Le modèle qui a prévalu depuis plus d'un siècle, à la suite des travaux des arabisants allemands H. L. Fleischer (1801-1888) et de A. Fischer, considère l'histoire de la langue arabe sur un plan strictement chronologique dans une dichotomie arabe ancien/néo-arabe (Old Arabic/New Arabic). La distinction entre les deux états résiderait dans la présence de la flexion désinentielle (*al-ʔiʕrāb*) dans l'arabe ancien, représenté par l'arabe classique, et l'absence ou

---

<sup>35</sup> La langue officielle de l'île de Malte est un ancien dialecte arabe de type maghrébin, influencé par le contact avec les langues romanes et l'anglais plus récemment.

l'abandon de celle-ci dans le néo-arabe, désignant les dialectes. Pour certains linguistes (Blau 1977, Versteegh 1984, Ferguson 1959, 1989), il y a eu passage de l'état ancien d'avant les conquêtes arabes à l'état moderne qui est apparu après celles-ci. Ce passage aurait été marqué par « un changement net et radical de type linguistique » (Khouloughli 2007 : 79-80 citant Blau 1972), où l'on serait alors passé d'un type synthétique à un type analytique.

L'arabe ancien, selon Ch. Rabin (*EI*<sup>36</sup>), désigne les dialectes utilisés entre le III<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. dans une grande partie de la Péninsule Arabique. Ces dialectes étaient déjà différents de l'arabe primitif (proto-arabique) appelé aujourd'hui « nord-arabique ». C'est pendant cette période que la *koïnè poétique* se serait élaborée, à partir d'un dialecte ou de plusieurs dialectes du *Najd*, région où se rencontraient les tribus arabes de l'est et de l'ouest de la Péninsule Arabique (Rabin 1951). A la fin du VI<sup>e</sup> siècle, la *koïnè poétique* « était un dialecte purement littéraire, distinct de tous les idiomes parlés et super-tribal » (Rabin, *EI*).

Selon d'autres linguistes, l'arabe ancien correspondrait à l'arabe de la période située entre le I<sup>e</sup> siècle ap. J.-C et les conquêtes arabes du VII<sup>e</sup> siècle. Il est désigné par « pré-classique » (Al-Sharkawi, *EALL*<sup>37</sup>). Il serait alors situé entre l'arabe classique, dont la standardisation a eu lieu aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, et l'arabe post-classique que A. Fischer situe, approximativement, entre les années 900 et 1100 (Owens 2006 : 39).

Une remarque de P. Larcher (2001) à propos de l'aspect « classique » de l'arabe est intéressante à rappeler ici, pour illustrer le caractère ambivalent et incertain de la terminologie relative aux états de la langue arabe. Le qualificatif classique désigne « l'état d'une langue qui, quelle que soit sa place dans la chronologie de cette langue, est pris comme référence et norme, notamment scolaire. Il se trouve qu'en arabe, c'est, pour des raisons extra-linguistiques, un état ancien de cette langue. Mais il est vrai aussi qu'il l'est devenu à date ancienne. Le problème, en fait, c'est qu'il le soit resté aussi longtemps ! » (Larcher 2001 : 580).

Quant au néo-arabe (New arabic), désigné en français par « moyen arabe », dans la traduction française de *'Arabiyya* de Fück (1950), il qualifie, chez J. Fück, la langue d'usage courant, des débuts de l'Islam, des couches basses et moyennes citadines, composées essentiellement de populations non arabes. Selon J. Fück, le moyen arabe toucha la haute société

---

<sup>36</sup> EI : *Encyclopédie de l'Islam*

<sup>37</sup> EALL : *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*.

[https://www.academia.edu/26039701/Arabic\\_language\\_pre-classical](https://www.academia.edu/26039701/Arabic_language_pre-classical)

musulmane au cours du IXe siècle et la langue classique, qui n'est plus parlée à cette date, se figea en langue littéraire, et « cessa d'être considérée comme un modèle de pureté arabe » (Fück, *ET*). En revanche, les communautés juives et chrétiennes d'Orient, sous l'autorité de l'Islam, commencent à écrire en moyen arabe dès le VIIIe siècle (Fück 1955 : 87).

### 2.1.1.3 Représentations de la langue arabe

#### 2.1.1.3.1. *Le locuteur arabophone et sa langue*

Demander à un locuteur arabophone natif scolarisé de nommer sa langue, il répondra, d'un endroit à un autre du monde arabe, qu'il parle et qu'il écrit *l'arabe*. Selon son niveau d'instruction, sa compétence linguistique, son milieu social, son auditeur, il adaptera sa pratique langagière aux situations de communication orales dans lesquelles il se trouvera en interaction. Il fera tantôt appel à son parler arabe local, tantôt à l'arabe moyen ou à l'arabe standard ou à un mélange de ces variétés. Parfois, il introduira d'autres langues à l'arabe, s'il se trouve dans un environnement bilingue ou plurilingue. Cette « sélection glossique<sup>38</sup> » (Dichy 1994 : 8) se fera avec le sentiment d'une unité des variétés d'arabe dont il fait usage, tout en reconnaissant la fonction et la position de chacune d'elles et en distinguant entre la variété qu'il parle, et qu'il n'écrit pas et celle qu'il écrit et qu'il ne parle pas. A l'écrit, il fera appel à l'arabe standard, bien que l'on voie de plus en plus l'usage de l'arabe moyen et dialectal dans les communications privées, à travers les messages communiqués avec les moyens technologiques à sa disposition, internet et téléphonie mobile.

Ce locuteur affirmera, également, qu'il parle l'arabe au même titre qu'un autre locuteur arabophone d'une autre extrémité de l'espace arabophone, bien que le degré d'intercompréhension entre les deux locuteurs puisse paraître, parfois, très faible voire nul. Cela s'explique par le fait communément admis que les locuteurs rapprochent ou éloignent le degré d'intercompréhension de leurs variétés dialectales en fonction de facteurs historiques, politiques ou religieux et particulièrement en fonction de deux critères basés sur la « *motivation* » des interlocuteurs à vouloir se comprendre et sur l'« *expérience* » qu'ils ont de la variété de l'autre (Hudson 1966 : 36), c'est-à-dire la connaissance qu'ils en ont. Ce que Dichy (1994 : 8) désigne

---

<sup>38</sup> *Sélection glossique* : « la possibilité, pour le locuteur, d'effectuer, de manière plus ou moins consciente, au cours des interactions verbales dans lesquelles il se trouve impliqué, et à partir d'un ensemble de paramètres situationnels, le choix de la glose adéquate. La compétence de sélection glossique constitue ainsi, en quelque sorte, une « méta-compétence » Dichy (1994 : 8). Cette compétence, avec celle du *Transfert inter-glossique* définissent les langues pluridiglossique, selon Dichy (1994).

par le « *transfert inter-glossique* »<sup>39</sup>, compétence qui ne peut que se développer à l'avenir chez les jeunes générations de l'espace arabophone, grâce à la scolarisation et aux moyens de communications, contrairement aux générations précédentes où l'analphabétisme et l'isolement freinaient l'intercompréhension. Ainsi pour un locuteur arabophone, sa langue est multiple et chaque forme remplit une fonction. Mais quel est le point de vue du spécialiste sur la situation linguistique dans les espaces arabophones et leurs locuteurs ?

#### *2.1.1.3.2. Di/tri/tetra/pluri-glossie de l'arabe*

Il est remarquable de voir comment la situation linguistique du monde arabe est appréhendée à travers un terme formé d'un préfixe numérique suivi de « -glossie » ou de « -linguisme », depuis l'article de Ch. Ferguson (1959) sur le concept de diglossie. Concept qui n'a cessé de passionner les linguistes au point de pousser son auteur à le revisiter en 1991. Il faut rappeler qu'avant qu'il ne soit défini à partir des situations linguistiques grecque, suisse, arabe et haïtienne par Ferguson, il portait, en Europe de la fin du XIXe et début XXe siècles où régnait le nationalisme linguistique, une forme d'« animosité », de condamnation de « diglossie exogène » et de célébration de l'« unilinguisme » chez les auteurs à l'origine de ce concept, qui sont Jean Psichari (1854-1929) pour le domaine grec et W. Marçais (1874-1956) pour celui de l'arabe (Prudent 1981 : 18).

L. F. Prudent (1981 : 19) résume les étapes du concept de diglossie ainsi : « lancement du concept » (1885-1951), « diffusion et standardisation » (1959-1974), « éclatement de la notion » (1974-1980). Et Hudson d'ajouter : « Quarante ans après la publication de l'article historique de feu Charles Ferguson sur la diglossie (Ferguson 1959), une théorie cohérente et généralement acceptée de la diglossie reste à formuler<sup>40</sup> » (Hudson 2002 : 1).

En 2006, A. Tabouret-Keller revisite la notion et se demande ce qu'elle est devenue depuis les années 1980. Elle rappelle qu'« [elle] fait aujourd'hui office de bonne à tout faire dans toutes les situations dans lesquelles deux ou plusieurs idiomes sont en usage ». Elle mentionne la bibliographie de Mauro Fernández (1995) qui fait état de quelques 3000 articles, sur la notion, essentiellement en anglais et revient sur l'opposition variété haute/varietà basse, en concluant que

---

<sup>39</sup> *Transfert inter-glossique* : « la possibilité qu'a le locuteur de « passer », en production ou en reconnaissance, des structures linguistiques d'une glosse donnée aux structures correspondantes d'une autre » Dichy (1994 : 8).

<sup>40</sup> « forty years after the publication of the late Charles Ferguson's historic paper on Diglossia (Ferguson 1959), a coherent and generally accepted theory of Diglossia remains to be formulated » (Hudson 2002: 1).

le concept « a abouti non seulement à des effets malencontreux dans les représentations des gens et des hommes politiques, mais également à des impasses théoriques » (Tabouret-Keller 2006 : 111-112).

Rappelons très brièvement que le terme *diglossie* a été utilisé par la sociolinguistique nord-américaine des années 1960, afin de « mieux décrire la répartition fonctionnelle des domaines d'emploi de deux variétés linguistiques dans une même communauté, et de dépasser ainsi les ambiguïtés du terme *bilinguisme* » (Prudent 1981). Terme que Ch. Ferguson reprend et définit en 1959 ainsi: « two varieties of a language exist side by side throughout the community, with each having a definite role to play ... the H (high) variety ... and L (low) varieties<sup>41</sup> » (Ferguson 1959). La langue standard est la variété « haute » et les dialectes, la variété « basse ».

Pour ce qui est du domaine de l'arabe, W. Marçais (1930) est le premier arabisant à utiliser le concept de diglossie pour qualifier la situation linguistique au Maghreb, en se demandant si les deux variétés d'arabe, l'arabe parlé et l'arabe classique, écrit, étaient deux formes d'une seule langue ou deux langues distinctes. Il sera suivi par Ch. Ferguson en 1951, qui fait de l'arabe classique la variété « haute » et des dialectes la variété « basse ». Depuis les années 1980, les auteurs du monde arabe se sont « engouffrés » dans cette conception duelle de la langue arabe et ont fini par compléter ou remettre en cause la notion de Ch. Ferguson et proposer d'autres lectures de la situation linguistique des pays arabes. Ceci, particulièrement au Maghreb, où la situation « diglossique » vient s'ajouter à celle du bilinguisme.

Parmi les travaux sur la diglossie dans le monde arabe (Dichy 1994) et particulièrement sur les trois pays du Maghreb, on relève le travail de A. Youssi (1983) pour le Maroc dans lequel apparaît le terme *triglossie*. Tout en précisant que la situation diglossique du Maroc a évolué vers celle de triglossie, depuis les années 1960, l'auteur rappelle que la diglossie arabe « n'est le fait que d'une minorité » et qu'elle « a été un cas unique de diglossie sans conflit, car l'attitude a été, à ce jour, de ne pas intervenir, pour toutes sortes de considérations [...] et de laisser faire le temps » (Youssi 1983 : 78-79). Aux deux variétés diglossiques, distinguées en « arabe marocain » et « arabe classique », l'auteur ajoute une troisième variété qu'il qualifie de « médiane » et qu'il désigne par « arabe marocain médian parlé ». Il définit cette variété comme étant une « mise en commun d'un certain nombre de traits linguistiques, d'un mélange en

---

<sup>41</sup> « Deux variétés d'une langue cohabitent dans la communauté, chacune ayant un rôle précis à jouer ... la variété H (haute) ... et variétés L (basse) ... » (Ferguson 1959)



quelque sorte, de traits morphologiques, syntactiques et lexicaux des deux anciennes variétés diglossiques (Youssi 1992, cité dans Youssi 2013 : 33). Il s'agit de cette variété médiane que l'auteur recommande pour sortir des « inerties et impasses socioculturelles » que connaît le Maroc et notamment dans le domaine de l'enseignement (Youssi 2013).

En Algérie, Kh. Taleb-Ibrahimi (2004) précise que l'Algérie est une société plurilingue et parle de « sphères linguistiques » pour qualifier la situation linguistique du pays. La sphère arabophone, « structurée dans un continuum de registres », la sphère berbérophone, constituée par les « dialectes berbères actuels » et la sphère des langues étrangères où le français, dominant, a le plus « bouleversé l'espace linguistique et culturel algérien » (Taleb-Ibrahimi 2004 : 215). Des sphères entre lesquelles le locuteur algérien circule et dont les idiomes sont hiérarchisés. Deux langues occupent la position « valorisée », l'arabe standard et le français, alors que les parlers arabes et l'amazighe occupent la position « minorée ». Selon l'auteure, ce sont particulièrement les élites qui développent « des attitudes contrastées et porteuses de contradictions graves [...] Cela va de l'anti-arabisme de certains berbéristes à l'anathème porté contre les francophones soupçonnés de sympathie chronique pour l'ancienne puissance coloniale, en passant par les qualificatifs méprisants appliqués aux arabisants, jugés rétrogrades, archaïques ou encore intégristes » (Taleb-Ibrahimi 2004 : 217).

En Tunisie, nous avons le point de vue de F. Larousi (2002) sur la relation entre les variétés d'arabe uniquement. Il parle de « conflit linguistique »<sup>42</sup> en Tunisie et au Maghreb de façon générale. Il tente de montrer les limites de l'approche « ferguso-fishmanienne de la diglossie », en tant que modèle statique, basé sur deux variétés d'arabe en concurrence, l'arabe classique, considérée comme langue prestigieuse et l'arabe tunisien, de moindre prestige, utilisée dans la plupart des travaux sur la diglossie, où les chercheurs ne parviennent pas « à décrire réellement les pratiques langagières des locuteurs concernés » (Larousi 2002 : 4). Il propose de sortir de la position « statique » et suggère une autre approche de la diglossie en Tunisie et au Maghreb, en optant « pour le modèle catalano-occitan », modèle qui a mis « l'accent sur la

---

<sup>42</sup> L'auteur explique que : « dans le Monde arabe, en particulier, la notion de conflit linguistique a été souvent interprétée en termes de « guerre entre les langues » et ce malgré les explicitations renouvelées de R. Lafont (1978), soucieux de prévenir une telle dérive conceptuelle. Pour ce dernier, « La diglossie est prise non comme une « guerre des langues », globale, mais comme une bataille livrée à tout instant de la parole, à tout moment de la production d'un sens ». Dans conflit linguistique, il y a certes affrontement, mais cet affrontement se situe entre une pulsion communicative et les pressions sociales qui en règlent le sens » (Larousi 2002 : 3). (Lafont, R., 1978, « Praxématique et sociolinguistique », Montpellier, Lengas, n° 3, 1978 : 80.- p.p. 77-85).

dynamique de la diglossie » (Laroussi 2002 : 2). Dans le débat sur le rôle de l'arabe tunisien face à l'arabe standard dans le système scolaire tunisien, F. Laroussi penche pour l'utilisation de l'arabe vernaculaire comme langue de scolarisation en Tunisie et dans les pays arabes de façon générale.

Pour l'ensemble des pays arabes, J. Dichy (1993) propose le terme de « pluriglossie » pour qualifier la situation linguistique de ces pays. Il lui semble mieux adapté que « diglossie » de Ch. Ferguson. L'auteur se demande si, face au degré élevé de la variation entre les variétés d'arabe, on est en présence de « glosses d'une même langue ou bien en présence de deux langues » (Dichy 1994 : 3).

Derrière cette controverse autour des langues dans le Maghreb et le reste du monde arabe, apparaît en filigrane une autre question, celle de la langue de scolarisation dans ces pays. Estimant que la langue classique, modernisée par le mouvement de la *Nahda*, mouvement de renaissance de la langue arabe au XIXe siècle, dans le but de redonner à l'arabe son rôle de langue de transmission des savoirs, de culture ..., n'a pas rempli son rôle dans le développement attendu dans les pays arabes, certains sociolinguistes considèrent aujourd'hui qu'il est temps de prendre en compte la réalité des pratiques langagières des locuteurs et d'opter pour l'arabe maternel comme langue d'enseignement dans les premières années de scolarisation des enfants.

### ***2.1.2 Dialectes et dialectologie arabe***

A la mort du prophète Mohammad, les conquêtes islamiques ont entraîné l'arabisation des territoires nouvellement conquis en Orient en quelques décennies. La langue arabe supplanta l'araméen en Irak, le grec et l'araméen en Syrie, le copte en Égypte. En Perse, elle s'imposa et resta la langue de culture et du Coran, avant de reculer devant le persan. Au Maghreb, l'arabisation s'est déroulée en deux temps. Comme nous l'avons indiquée plus haut, la première vague remonte aux premières conquêtes islamiques, entre le VIIe et le XIe siècles, qui ont vu l'établissement du camp militaire de Kairouan (670 ap. J.C.), qui deviendra le centre culturel et religieux musulman le plus important du Maghreb. Suivirent ensuite d'autres fondations de centres tels que Tunis, Tlemcen et Fès. Selon les sources contemporaines, le nombre de personnes venues d'Orient aux premières conquêtes est estimé à un environ un million (Versteegh 2014 : 129).

La deuxième vague d'arabisation eut lieu, à partir du XIe, avec l'arrivée des tribus bédouines hilaliennes. W. Marçais (1956) a bien montré le processus d'arabisation de l'Afrique du Nord, qui a eu lieu d'abord dans les centres urbains, ensuite dans les campagnes environnantes. Il faut noter que la diffusion de l'arabe au Maghreb s'est étalée sur quelques siècles et n'a pas abouti à l'arabisation totale des territoires conquis comme ce fut le cas en Orient. Actuellement, on estime les populations amazighophones à 40-45% au Maroc, 30% en Algérie, 5% en Tunisie, 25% en Libye et une petite communauté dans l'oasis de Siwa en Égypte (Versteegh 2014 : 130).

C'est à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle que les arabisants occidentaux se sont intéressés aux dialectes arabes modernes. W. Marçais (1920), écrivait dans son compte-rendu du travail de M. T. Feghali sur le parler arabe *de Kfār 'Abīda* (Liban-Syrie) que « Les consuls européens des Échelles du Levant au XVIIIe siècle, ayant acquis une connaissance pratique de l'idiome local employé dans la conversation, avaient constaté qu'il s'éloignait sensiblement de l'arabe coranique, et établi un compte sommaire des principales différences qui séparent ces deux formes de la langue arabe sous une rubrique « corruptions et irrégularités » (*ibid.*, p. 70). Il rappelle que les arabisants occidentaux ont recueilli des « documents utiles » sur les parlers du Maghreb, Égypte, Iraq, Arabie, mais pas sur les parlers syro-libanais. Il cite le travail de M.T. Feghali comme étant la première étude faite par un natif arabe de son parler et qu'elle est « la première étude scientifique consacrée à un dialecte arabe syro- palestinien » (*ibid.*, p. 71).

Avant la décolonisation des pays du Maghreb, les études dialectales étaient le fait de linguistes occidentaux, dont la plupart étaient français<sup>43</sup> (Caubet 2004). Ils ont contribué à l'émergence d'une nouvelle classification des parlers arabes du Maghreb. W. Marçais (1925) introduit la notion de « parlers villageois », à partir de son travail sur le parler de Takrouna en Tunisie. Il l'ajoute à la dichotomie sociolinguistique et historique des parlers bédouins/parlers sédentaires d'Ibn Khaldūn.

Depuis la deuxième moitié du XXe siècle, moment d'indépendance de leurs pays, les

---

<sup>43</sup> Les quelques linguistes français qui ont participé aux travaux de dialectologie du Maghreb dans la première moitié du XXe siècle sont : William Marçais (1872-1956), Louis Brunot (1882-1965), Marcel Cohen (1884-1974), Georges Séraphin Colin (1893-1977), Évariste Lévi-Provençal (1894-1956), Jean Cantineau (1899-1956), Philippe Marçais (1910-1984), David Cohen (1922-2013).

chercheurs du Maghreb se sont mis à la description des parlers de leur pays. Ils ont tiré avantage des progrès de la linguistique occidentale et ont poursuivi les travaux des arabisants, en se formant en France, particulièrement. Un très grand nombre de thèses a été soutenu dans ce pays sur les parlers urbains et ruraux de la région. Ce qui a contribué à l'instauration progressive d'une « légitimité » de la dialectologie dans ces pays, face au statut de l'arabe classique. Depuis une dizaine d'années, se manifeste l'intérêt des universités locales et la prise de conscience de ces pays, bien que timide, pour l'étude des dialectes et parlers de leur territoire, véhicules et dépositaires d'un patrimoine culturel à sauvegarder.

Par la suite, la dialectologie arabe a été enrichie par l'étude de la variation sociale de la sociolinguistique. On assiste ainsi à « un déplacement des préoccupations allant du rural vers l'urbain, du spatial vers le social, de la diachronie vers la synchronie et, de façon concrète, des cartes vers les graphiques » (Flikeid 1994 : 411). Dans les pays arabophones, les théories et les progrès de la sociolinguistique occidentale ont permis d'élargir les champs de recherche de la dialectologie traditionnelle. A la fin du XXe siècle, certains chercheurs (Embarki et Konopczynski 1997) rappelaient le manque d'intérêt et de travaux de la part des chercheurs relatifs à la question de « contact entre l'arabe standard contemporain et les parlers arabes populaires et aux situations qui en découlent à travers l'espace linguistique arabophone » qui étaient selon eux liées, entre autres, à « l'idéologie et à la subjectivité des chercheurs ».

Ce qu'on remarque, c'est que depuis la fin du XXe siècle, les arabisants, particulièrement anglophones, et les chercheurs des pays arabes libérés en partie du poids idéologique et dans une moindre mesure du statut prestigieux de l'arabe classique ont entamé des études sur le contact et la variation dialectale en milieu urbain, ainsi que sur les parlers communautaires ou confessionnels. Suite aux changements inéluctables entraînés par la migration interne des populations rurales vers les villes, des travaux sur les contacts inter-dialectaux dans les centres urbains ont commencé vers les débuts des années 1980. Ils se sont poursuivis depuis (Miller 2007). Des travaux qui ont été réalisés selon deux approches (Germanos, Miller 2011). L'une, relevant de la dialectologie historique, a concerné les villes du Maghreb, l'autre, adoptant une approche variationniste, a été utilisée dans les villes du Moyen-Orient. Des débats et des controverses passionnés sur le statut, le rôle et la fonction des vernaculaires par rapport à l'arabe standard ont en résulté à l'époque.

### 2.1.3 Classification des dialectes arabes modernes

Les dialectes arabes sont les variétés vernaculaires de l'arabe parlées dans les différents pays arabes. Chaque pays arabe est caractérisé par sa variété, mais elles restent dans l'ensemble plus ou moins intercompréhensibles. Le degré d'intercompréhensibilité a permis aux linguistes de les classer par zones linguistiques depuis l'Irak jusqu'au Maroc. Ils coexistent avec l'arabe classique, littéraire ou standard et d'autres langues locales, présentes sur les territoires avant les conquêtes arabo-musulmanes, ainsi que d'autres langues arrivées par la suite. Parmi ces langues locales, les plus importantes en termes de nombre de locuteurs sont les variétés de la langue amazighe au Maghreb. Il convient d'ajouter également les variétés d'arabe parlées dans les zones périphériques au monde arabe et l'arabe de la diaspora (en Europe et aux États-Unis).

Comme le rappelle K. Versteegh (2011), on ne sait pas exactement la forme d'arabe parlé à l'époque préislamique et on ne possède pas de traces de l'arabe parlé après les conquêtes<sup>44</sup>. Ce dont on est certain, c'est que l'arabe est entré en contact avec les langues locales des territoires conquis et que ces substrats, persan, araméen, copte, berbère ont contribué à la formation des différentes variétés d'arabe vernaculaires. Depuis environ un siècle, et particulièrement depuis la deuxième moitié du XXe siècle, les arabisants tentent d'établir des cartes linguistiques des dialectes arabes modernes ainsi qu'une classification de ceux-ci. Cependant, les critères « ne sont pas toujours clairs » et la classification « est rendue complexe par les circonstances historiques du processus d'arabisation » (Versteegh 2011 : 337).

A. Vicente (2008 : 36) rappelle la difficulté de la dialectologie arabe actuelle à établir « une classification exacte et complète des dialectes arabes, pour la simple raison qu'aujourd'hui, il y a encore des régions sans étude complète »<sup>45</sup>. Cependant, trois critères ont été utilisés dans le *Manual de dialectología neárabe* (Corriente, Vicente 2008) : les critères diachroniques ou chronologiques, les critères diatopiques ou géographiques et les critères diastratiques. La répartition diatopique distingue les dialectes orientaux des dialectes occidentaux ou maghrébins.

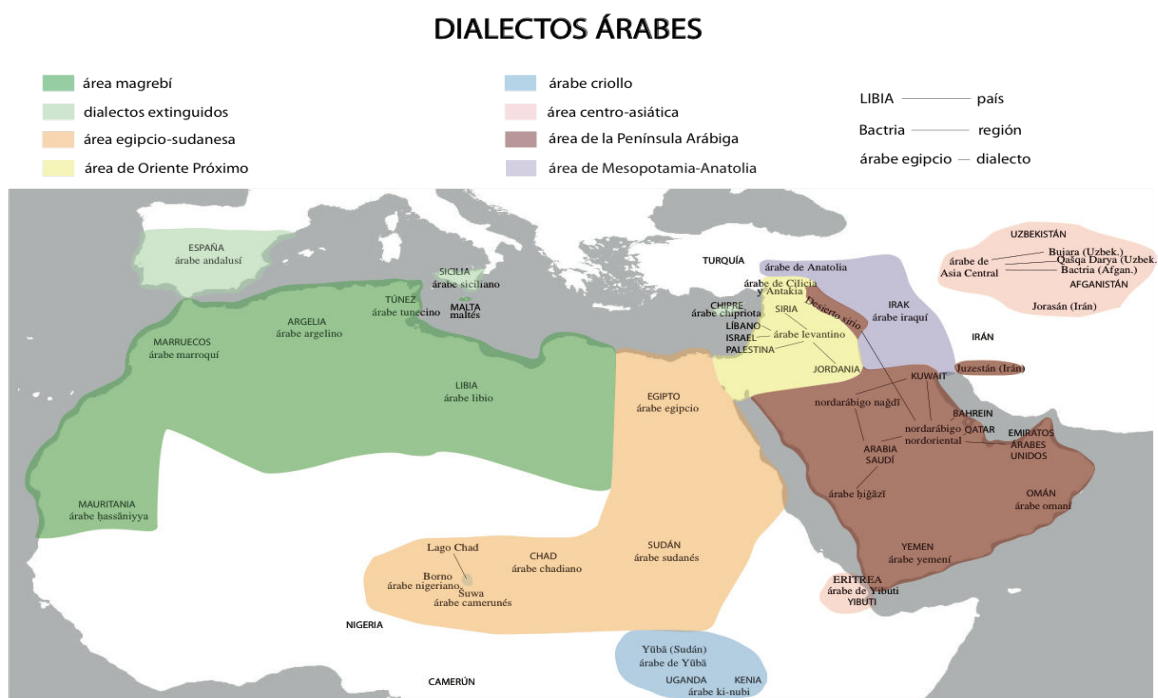
---

<sup>44</sup> « Il n'y a pas de consensus sur la structure de la langue arabe telle qu'on la parlait à l'époque préislamique dans la Péninsule Arabique, et on ne sait jusqu'à quel point la langue du Coran et de la poésie était identique à la langue vernaculaire des tribus bédouines. Il existait des différences régionales mais, dans l'ensemble, probablement mineures, et l'on n'a pas de traces d'une restructuration complète de la langue telle qu'elle intervient après les conquêtes » (Versteegh 2011 : 336)

<sup>45</sup> « El estado actual de la dialectología árabe no permite todavía realizar una clasificación exacta y completa de los dialectos árabes por la sencilla razón de que todavía hay algunas regiones sin estudiar por completo » (Vicente 2008: 36)

La frontière entre les deux groupes était fixée à la frontière entre l'Égypte et la Libye au nord jusqu'au lac Tchad au sud, jusqu'aux années 1970. Depuis, elle a été déplacée à l'ouest d'Alexandrie suite aux nouveaux travaux de recherche en dialectologie arabe, mais en suscitant encore des débats. La répartition diastratique, basée sur des critères sociaux et historiques, distingue les dialectes bédouins des dialectes sédentaires, eux-mêmes subdivisés en dialectes urbains et dialectes ruraux. K. Versteegh (2014 : 187) nous fournit quelques critères distinguant les deux types de variétés. Par exemple, la conservation des interdentes et la réalisation sonore du *qāf* (*q*) dans les dialectes bédouins. Cependant, il convient de rappeler la portée très générale de ces critères.

Carte 3 : Répartition géographique des dialectes arabes



Source : *Manual de dialectología neoárabe* (Corriente, Vicente 2008 : 17)

La carte ci-dessus reproduit les différentes zones dialectales déterminées à ce jour. Elle représente la classification consensuelle des dialectes arabes modernes, en cinq zones géographiques, proposée par Versteegh (2014 [1997]) :

- Les dialectes de la Péninsule Arabique,
- Les dialectes de Mésopotamie-Anatolie,
- Les dialectes du Proche-Orient (ou Syro-libanais),

- Les dialectes Égypto-soudanais
- Les dialectes Maghrébins.

Chaque groupe est divisé en sous-groupes, qui est lui-même subdivisé en parlers locaux. Il faut ajouter également les variétés parlées par des minorités, à Chypre par la communauté maronite, en Asie centrale (Ouzbékistan et Afghanistan), à Djibouti, ainsi que les formes créoles à Juba, au Kenya et Ouganda. Une classification avec les caractéristiques de chacun des groupes est fournie par Versteegh (2014)<sup>46</sup>. Afin d'affiner la classification des dialectes basée sur les critères géographiques et sociologiques, certains linguistes proposent de s'intéresser à d'autres phénomènes linguistiques tels que la prosodie, la coarticulation et les timbres vocaliques et leur quantité (Embarki 2008).

### 2.1.3.1 Dialectes maghrébins : hilaliens/non-hilaliens<sup>47</sup>

Au Maghreb, W. Marçais (1925)<sup>48</sup>, ayant constaté des caractéristiques similaires entre le parler de Takrouna (Tunisie), les parlers Jbala, au nord du Maroc, et ceux de la région de Jijel, Tlemcen et chez les Trara, en Algérie, il voit ces parlers comme le résultat d'une arabisation partie des centres urbains vers les campagnes, dans un axe unissant ces centres à un ou plusieurs ports sur la méditerranée. Ainsi, on a les liens suivants : « Constantine à Djidjelli et Collo, Tlemcen à Rachgoun et Honaïn, Fès à Tanger, Ceuta et Bādis » (W. Marçais, cité par Caubet

<sup>46</sup> Voir Versteegh (2014 : 172-220) où il donne les auteurs des différents atlas linguistiques et présente les différentes zones dialectales avec les spécificités de chaque groupe de dialectes.

<sup>47</sup> Dans notre recherche, nous utilisons le syntagme « parlers non-hilaliens » au lieu de « parlers pré-hilalien ». Il permet d'englober les traits sédentaires introduits par l'arabe andalou au Maghreb.

<sup>48</sup> C'est dans l'avant-propos de sa description du parler arabe de Takrouna que W. Marçais (1925) propose une nouvelle catégorie de parlers arabes en Afrique du Nord. Il propose le syntagme « parlers villageois » pour qualifier les parlers du Sahel tunisien dont celui de Takrouna. Il rappelle que « le terme est nouveau dans le vocabulaire de la dialectologie maghrébine » (Marçais 1925 : XXIII). Il ajoute que ces parlers villageois « sans coïncider avec ceux des vieux centres de culture urbaine, s'en rapprochent par la grammaire, le consonantisme et le fond du lexique, et s'opposent, d'autre part à l'arabe des nomades ou anciens nomades sédentarisés qui les entourent. Nulle cloison étanche ne sépare, au reste, les deux groupes de dialectes [i.e parlers villageois et parlers bédouins] (*idem*). Selon l'auteur, les parlers villageois et bédouins « se sont mutuellement empruntés », mais ce sont les premiers qui ont emprunté aux seconds pour une raison de prestige des parlers bédouins (*ibid.*, p. XXIV). Les deux catégories de parlers sont autonomes et ne procèdent pas d'un « prototype maghribin commun ». Il y a hétérogénéité entre les deux groupes. W. Marçais l'explique par la venue de la langue arabe aux autochtones en Afrique du Nord « par plusieurs voies [...] et à des époques différentes de leur histoire » (*ibid.*, p. XXV). Il distingue à l'époque (1925) quatre groupes de parlers villageois au Maghreb :

- En Tunisie : Dialectes sāhli

- En Algérie : le groupe constantinois de la Kabylie orientale (ouest de Djidjeli, Mīla, Collo)

- En Algérie : le groupe oranais des Trāra limité approximativement par la frontière marocaine et le cours de la Tafna, de Lalla-Maghnia à la mer.

- Au Maroc : le groupe Djebāla, de Tanger à Bādis, « une zone de profondeur variable, prolongée à l'ouest dans l'intérieur des terres, en arrière du Rif berbérophone, par une sorte de quadrilatère irrégulier ».

2004 : 60). Depuis, la dialectologie arabe maghrébine opère la distinction des parlers maghrébins/occidentaux en parlers pré-hilaliens (ou non-hilaliens) et parlers hilaliens.

### 2.1.3.1.1. Critères historiques et sociolinguistiques de la distinction

Le contact entre les variétés amazighes et arabes, au Maghreb, remonte à plus de treize siècles. L'arabe a supplanté la langue amazighe dans la grande majorité de la zone, dans un processus long que W. Marçais a établi au début du XXe siècle (Marçais 1961 [1938]). Depuis lors, il est admis que l'arabisation de la zone s'est réalisée en deux mouvements. La première arabisation résulte des conquêtes islamiques du VIIe-VIIIe siècles et la seconde procède de l'arrivée des tribus arabes nomades, traditionnellement regroupés sous l'appellation « hilaliens », à partir du XIe siècle. Le premier mouvement d'arabisation a débuté d'abord dans les cités arabes nouvellement fondées, Kairouan, Fès, Tlemcen, avant de se propager aux campagnes environnantes. Le second mouvement a fini par arabiser les plaines. L'analyse historique du processus d'arabisation de W. Marçais demeure la référence.

Carte n° 4 : Premiers foyers d'arabisation et de diffusion de l'arabe au Maghreb



Source : Carte Google, complétée par L'auteure

Un travail de synthèse sur les deux vagues d'arabisation du Maghreb et la répartition des vernaculaires, entre parlers non-hilaliens (ou pré-hilaliens) et bédouins ou hilaliens, qui en est résulté, a été réalisée par Ch. Pereira (2018), avec une bibliographie annotée assez conséquente.



Ainsi, l'arabe non-hilalien est subdivisé en parlers citadins et parlers villageois. Ce sont des parlers innovants, dont le substrat amazigh participe aux innovations qu'ils présentent. Ils étaient présents dans les quatre pays du Maghreb : Libye, Tunisie, Algérie et Maroc, ainsi que dans les dialectes périphériques de l'Andalus, Malte et Sicile. Mais, la situation a connu des changements pour certains de ces pays. Ainsi, en Libye, des mouvements de populations d'origine bédouine et rurale ont eu raison des parlers urbains non-hilaliens de Tripoli et Benghazi. Cependant, l'espace où les parlers non-hilaliens sont actuellement le mieux conservés se situe dans la région Jbala, au nord-ouest du Maroc.

Parmi les parlers arabes de la première vague d'arabisation, les parlers montagnards jbala représentent un objet d'étude important dans la recherche sur le processus d'arabisation du nord du Maroc. Comme nous l'avons indiqué plus haut, ils se caractérisent par une présence importante de substrat amazigh sur les plans phonétique, morphosyntaxique et lexical, selon les linguistes. Ce qui fait dire à certains d'entre eux qu'ils seraient un exemple de parlers « survivants » des premiers parlers arabes arrivés au Maghreb. Ils ont fait l'objet de quelques descriptions au début du XXe siècle (Colin 1921, Lévi-provençal 1922) et beaucoup plus tard (Vicente 1996, 2000, 2018, Moscoso 2003, Al-Hadri 2008, Al-Wahabi 2014). Cependant, en raison de l'absence de sources écrites anciennes, le passage du stade des descriptions à l'analyse des modalités de diffusion de l'arabe dans le territoire du nord-ouest du Maroc a été peu franchi, si l'on excepte le travail de S. Lévy (1998).

Actuellement, au Maghreb, les linguistes distinguent les parlers urbains en vieux vernaculaires, parlés par les citadins d'origine (Alger, Fès, Rabat, Salé, Tunis, Tlemcen, Tanger, Tétouan, Tripoli, etc.) et en nouveaux vernaculaires, parlés par les nouveaux citadins, provenant de l'immigration vers les villes. Ces derniers se développent au détriment des vieux parlers et présentent un mélange entre les parlers ruraux et bédouins des nouveaux immigrants. On les retrouve dans les grands centres urbains tels que Casablanca, Alger, Tunis, Oran, Constantine, Rabat, Salé, Nouakchott, etc. (Miller 2007 : 10).

Quant aux parlers hilaliens ou bédouins, ce sont les parlers des tribus bédouines arabes arrivés dès le XIe siècle au Maghreb. Ils sont répartis sur tous les pays du Maghreb. La variété bédouine *al-hassaniyya* s'est répandue dans le sud du Maroc, en Mauritanie, dans certaines régions d'Algérie, au Mali, Niger et Sénégal. Ces parlers ont tendance à être conservateurs et peu influencés par les langues étrangères, mais ils sont peu décrits (Pereira 2018 : 491). En Égypte,

Soudan et Tchad, certaines variétés bédouines présentent le trait décisif des parlers maghrébins, qui est le préfixe de l'inaccompli de la première personne du singulier et du pluriel (*ibid.*, p. 492).

Il faut rappeler que cette classification traditionnelle des parlers maghrébins, telle qu'elle a été établie par les premiers arabisants, W. Marçais (1950), G. S. Colin (1945 [1937]) et Ph. Marçais (1957), au milieu du XXe siècle, se basait sur l'observations d'une situation linguistique du Maghreb encore peu documentée à l'époque et surtout moins marquée par les mouvements de populations rurales vers les centres urbains. En somme, comme le rappelle Ch. Pereira (2018 : 493), « les phénomènes d'arabisation dans la région de l'Afrique du Nord sont complexes et largement incomplets jusqu'à présent, puisque le tamazight est toujours la langue maternelle de nombreuses personnes<sup>49</sup> ».

#### 2.1.3.1.2. Les traits distinctifs entre parlers hilaliens et non-hilaliens

La distinction des variétés arabes maghrébines entre parlers hilaliens et parlers non-hilaliens est basée sur un ensemble de traits distinctifs exposés par D. Caubet (2000-2001) dans le « *Questionnaire de dialectologie du Maghreb* de Caubet (d'après les travaux de W. Marçais, M. Cohen, G.S. Colin, J. Cantineau, D. Cohen, Ph. Marçais, S. Levy, etc.) ». Certains de ses traits sont présentés par Pereira (2011) sur les plans phonologique et morphologique pour les deux catégories de parlers. Un travail consacré spécifiquement aux parlers ruraux jbala et villageois nous est proposé par J. Guerrero (2018).

Sur les plans phonologique et phonétique, il convient de préciser que la distinction entre les deux catégories de parlers porte sur la réalisation phonétique des phonèmes de l'arabe ancien, chez les populations des différentes zones géographiques du Maghreb. Ainsi, les principaux traits relevés par Ch. Pereira (2011) sur le plan phonologique et phonétique, à partir des travaux existants, sont les suivants :

- Les interdentes sont :
  - des phonèmes /t̪/, /d̪/, /ð̪/ dans les parlers bédouins du Maghreb, dans les variétés de Tunisie et à Alger (où la prononciation est instable).

---

<sup>49</sup> « Arabization phenomena in the North African region are complex and largely incomplete until now, since Tamazight is still the mother tongue of many people » (Pereira 2018: 493).

- des fricatives [t̪], [d̪], [ð̪] dans les variétés urbaines anciennes de Tenès, Dellys et Chercherl.
- Les réalisations phonétiques du *qāf* de l'arabe ancien :
  - dans les parlers non-hilaliens : \*/q/ > [q] dans la majorité des cas. /q/ > [ʔ] dans les variétés des communautés juives et chez les femmes à Tétouan et Chefchaouen. /q/ > [ʔʰ] dans le parler citadin<sup>50</sup> de Fès. /q/ > [kʰ] dans certaines variétés rurales.
  - dans les parlers hilaliens : /q/ > [g], mais on peut rencontrer des réalisations en [q] dans quelques emprunts à l'arabe classique ou standard moderne.
- Les réalisations du *kāf* : \*/k/ > [k] dans les deux catégories de parlers. Mais d'autres réalisations se rencontrent en Algérie, au Maroc et en Libye. /k/ > [t̪ʃ], [k̪] ou [t̪s] dans certains parlers ruraux d'Algérie. /k/ > [ç] dans les parlers jbala et ceux du nord-ouest de l'Algérie. Au Maroc, /k/ > [t] chez les Juifs de Tafilalt et /k/ > [ʔ] chez les Juifs de Sefrou. En Libye, dans le Fezzan, /k/ > [ç] ou [k̪].
- Les réalisations du *jīm/ǧīm* (ج) : \*j > [ʒ]<sup>51</sup> dans la plupart des parlers des deux catégories. Mais on rencontre d'autres réalisations en Algérie et au Maroc. \*j > [ǧ] dans certaines variétés rurales et urbaines de l'Algérie, dans les parlers jbala et à Tanger (Maroc). \*j > [z] dans les parlers juifs.
- Sur le plan vocalique, la présence des diphtongues \*ay et \*aw ou leur réduction en voyelles longues /ī/ et /ū/, respectivement, est un critère de distinction entre les deux catégories de parlers. Dans les variétés citadines non-hilaliennes, elles ont fusionné en voyelles longues. Dans les variétés bédouines, elles sont conservées, ou parfois réduites en voyelles longues /ē/ et /ō/ (<\*ay et \*aw).

Quant au travail de J. Guerrero (2018), il représente un intérêt particulier pour notre recherche. Il dresse, en effet, un panorama d'ensemble récent sur les parlers ruraux jbala et villageois du Maghreb et propose une comparaison avec les parlers palestiniens de type « paysan » (*fallāhi*). Nous reproduisons ci-dessous le tableau récapitulatif que l'auteur propose

<sup>50</sup> L. Messaoudi (2017) souligne la distinction entre les parlers urbain et citadin, à travers les pratiques langagières des habitants de Rabat. Ainsi, le parler urbain, véhiculaire, est influencé par les traits ruraux des tribus voisines. Le parler citadin, identitaire, à prestige et ancien, a été influencé par l'arabe andalou, mais il reste minoritaire et est en voie d'extinction. Cependant, ajoute l'auteure (*ibid.*, 123), les « limites entre les parlers ne sont pas aussi aisés à définir ».

<sup>51</sup> Nous citons les symboles utilisés par Ch. Pereira (2011) : « *jīm/ǧīm* (ج) : \*j ». Il faut rappeler que dans les variétés arabes du Maroc, /ʒ/ est le phonème et [ǧ] sa variante, de façon générale.

(*ibid.*, p. 101) sur les traits partagés par les parlers jbala-villageois, qui les distingues des autres variétés arabes.

Tableau n° 1 : Traits communs aux parlers villageois (jbala-villageois) du Maghreb

	JBALA	TRĀRA ET MSĪRDA	KABYLIE ORIENTALE	TUNISIE
Affaiblissement du /ū/	X	X	X	
ʔimāla	X		X	X
/k/ > /kʸ/, /ḳ/, /ḳˢ/ /š/, /č/	X	X	X	
/q/ > /q/	X	X	X	X <sup>53</sup>
/q/ > /k/		X	X	
Amuïssement du /h/: <i>ha-</i> > <i>a-</i> , <i>hām</i> > <i>-ām</i>	X	X		
/g/ > /ɣ/, /ɣ/ > /g/	X		X	
/ğ/ > /ɣ/~l/			X	
/g/ > /ğ/		X		
Assourdissement du /d/	X	X	X	
Pronom démonstratif <i>hādūm</i>	X		X	X
Différentiation de genre	X	X	X	
Pronom personnel <i>yāna</i>	X	X	X	
Formes archaïques <i>ntūm</i> , <i>hūm</i>	X	X	X	
Relatif <i>əddi/di/d-</i>	X	X	X	
Indétermination nominale <i>ħa-</i>	X	X	X	
Particule de futur <i>māši</i>	X	X	X	X
Duel type <i>yəddāk</i>	X	X	X	
Suffixes berbères	X	X	X	
Lexique commun	X	X	X	

Source : J. Guerrero (2018 : 101)

A l'issue de la comparaison inter-dialectale, J. Guerrero (*ibid.*, p. 100) indique que les parlers du Maroc et de l'Algérie forment une « catégorie dialectale relativement homogène dont ne fait pas partie ceux de Tunisie ». Et de conclure (*ibid.*, p. 101) qu' « à l'exception du noyau central du groupe jebli, qui résiste bien, et de la région de la Kabylie orientale, pour laquelle on ne dispose pas de données actualisées, le reste des parlers villageois semblent avoir perdu du terrain face à d'autres variétés dialectales, notamment celles de type bédouin ». Quant à la relation entre les parlers villageois algéro-marocains, ils présentent des traits phonétiques

communs, « mais ici il est difficile de saisir le lien qui unit les phénomènes de même ordre. Ils peuvent en effet être le résultat d'évolutions phonétiques parallèles, mais probablement indépendantes » (*ibid.*, p. 102).

### 2.1.3.2 Situation linguistique au Maroc

Au Maroc, de nombreux travaux linguistiques ont été menés sur une grande partie du territoire. Les descriptions portent à la fois sur les parlers arabes ruraux, urbains et bédouins et amazighs. C'est un pays connu pour sa « diglossie » arabe séculaire et son multilinguisme, où le paysage linguistique est partagé entre des langues écrites et parlées et des langues et dialectes principalement parlés. Concernant les différentes variétés, A. Youssi (2013 : 33) fournit les renseignements suivants : la langue amazighe avec ses différentes variétés (30 % d'utilisateurs)<sup>52</sup>, l'arabe marocain ou vernaculaire (environ 95 % de locuteurs), l'arabe marocain médian compris et/ou pratiqué (60 % d'utilisateurs). Quant aux langues écrites, l'arabe littéraire est lu par près de 20 % et maîtrisé à l'écrit par environ 10 % de la population. Le français, langue des élites, est dans la même situation que l'arabe littéraire. Il faut ajouter l'espagnol, peu utilisé, et l'anglais qui gagne du terrain dans le monde économique.

Les trois voire quatre langues principales pratiquées au Maroc sont :

- L'arabe classique ou littéraire, qui est la première langue et la langue officielle de l'État. Mais, selon les régions, les variétés de l'arabe dialectal marocain occupent la première place dans la vie quotidienne.
- L'amazighe est la deuxième langue officielle de l'État.
- Le français.
- L'espagnol (particulièrement au nord du Maroc).

Quant à l'arabe dialectal marocain, il compte cinq variétés principales (Boukous 1998 : 9) :

- Le parler urbain, dit *mdini* ou citadin. Il est marqué par l'arabe andalou. On le retrouve dans les villes de Fès, Rabat, Salé, Tétouan.
- Le parler montagnard, appelé *jebli*, au nord-ouest du Maroc. Il est caractérisé par l'influence amazighe au niveau de la phonologie, de la morphologie et du lexique.

---

<sup>52</sup> Les estimations sont approximatives. On a vu plus haut que la population amazighophone au Maroc est estimée à 40-45% selon les données de Versteegh (2014 : 130).

- Le parler bédouin, ou *ʕrubi*. Il a pour origine les parlers des Bani Hilāl et Bani Maʕqīl, habitant les plaines du Gharb, de Chawiyya, de Doukkala, et des villes voisines telles que Mohammadia, Casablanca, El Jadida, Marrakech, etc.
- Le parler bédouins, dit *bedwi*, des plateaux du Maroc oriental.
- Les variétés de Hassan, *ʕribi*, utilisées au Sahara, dans la région méridionale du Maroc. C'est ce que l'on désigne par la variété *al-ḥassāniyya*.

Dans la première moitié du XXe siècle, G. S. Colin (1945) avait distingué l'arabe marocain en arabe citadin (*ḥaḍarī*), arabe montagnard (*jebli*), arabes bédouin (*ʕrubi*), arabe juif et arabe « mixte » (Marrakech). Pour S. Lévy (1998), les choses sont plus complexes quand on regarde de plus près. L'arabe non-hilalien, citadin, jebli ou juif (tous les parlers juifs étudiés sont non-hilaliens (*ibid.*, p. 22, note 34), est celui des villes de Fès (vieux fassi), Sefrou, Rabat-Salé, Tétouan-Tanger, Taza, Moulay Idris du Zerhoun, de la région des Jbala, Anjra, Ghomara (avec îlot amazighophone), et des tribus Tsoul et Branès au nord de Taza. A Meknès, il se présente sous une forme spécifique, selon l'auteur.

D'après S. Lévy (1998 : 23-24), l'arabe non-hilalien a « fourni la base sur laquelle se sont façonnés d'autres modalités, citadines, redevables de leur évolution aux apports de peuplements hilaliens et maʕqiliens, guichs et soldats réguliers, fonctionnaires et serviteurs du Makhzen, dans ces villes impériales, en liaison étroite avec leurs ceintures de tribus militaires, villes dont Fès Jdid est un exemple. On peut facilement supposer que ces modalités dialectales aient à leur tour influencé, à partir des grandes capitales, les parlers de la paysannerie d'alentour, de plus en plus sédentarisée [...] Cette dialectique entre parlers de générations différentes, entre villes et tribus arabes, semble bien avoir constitué le mécanisme qui, du XIIIe au XXe s, a produit l'arabe marocain actuel, puissamment diffusé à partir du creuset casablançais (et rbatī) dès le début du protectorat, par les moyens modernes des transports routiers et ferroviaires, de l'école, de la radio (puis de la télévision), du commerce, à partir de petits centres urbains, créés ou développés autour des chefs-lieux, des « bureaux » arabes, et des garnisons ».

Pour ce qui est de la langue amazighe, on constate depuis une dizaine d'années une revitalisation de cette langue, ainsi que de la darija, l'arabe vernaculaire au Maroc (Benítez 2013). L'amazighe, exclu depuis toujours, connaît une certaine revitalisation, enclenchée d'une part par le mouvement de « revendication des droits linguistiques et culturels » des

amazighophones (Boukous : 2013 : 14), composé d'intellectuels et d'associations, et de l'engagement de l'État marocain, d'autre part, par la création du Haut-Commissariat à l'Amazighe au Maroc (IRCAM). Une institution dédiée à la promotion de la langue et de la culture amazighes et à leur préservation. Le dynamisme des revendications a conduit à la reconnaissance de l'amazighe comme langue officielle au Maroc.

Quant à la darija, un mouvement de revendication est apparu au Maroc, au début des années 2000. Il milite publiquement pour la reconnaissance de la darija comme langue nationale voire officielle. Mais, bien qu'elle soit utilisée de plus en plus dans les médias, les discours politiques, internet, elle « reste dans les limbes, sans statut officiel, mais terriblement vivante et créative » (Caubet, Miller 2016 : 17).

### 2.1.3.3 Les parlers jbala (nord-ouest du Maroc)

Les Jbala sont qualifiés par la littérature de populations d'origine amazighe arabisées, composées de quarante-quatre tribus. Leurs parlers sont assez caractéristiques par rapport aux autres variétés de l'arabe marocain. Ils sont classés par les linguistes dans la catégorie des parlers arabes non-hilaliens, par rapport aux parlers hilaliens ou bédouins, du fait de leur arabisation qui remonterait aux premières conquêtes arabes (VIIIe siècle) et du substrat amazigh qui serait plus important dans ces parlers que dans les autres variétés arabes du Maroc. Ce sont particulièrement leurs caractéristiques phonologiques et morphologique qui attirent l'attention. Le lexique est également concerné, mais les emprunts des dialectes arabes du Maghreb à l'amazighe sont un fait bien établi.

Depuis l'Antiquité, le nord-ouest du Maroc est un espace de passage, de circulation et d'échanges permanents entre les deux rives du détroit de Gibraltar. Il devient un territoire important surtout pour l'Empire romain d'Occident à travers la province romaine de la Mauritanie Tingitane, qui comprend la région Jbala. De ce fait, le contact de langues et le bilinguisme dans cette région sont des faits bien plus anciens à la conquête arabo-musulmane. D'après les linguistes, cette région a connu une arabisation assez précoce. Elle se serait déroulée entre les premières conquêtes (VIIe siècle) et le XIIIe siècle. Plusieurs facteurs auraient participé à l'arabisation progressive de la région, selon S. Lévy (Lévy 1998) :

- La conquête d'une grande partie de la Péninsule Ibérique par les musulmans (arabes et berbères) au VIIe siècle, avec des contacts importants entre les langues amazighe et arabe.
- L'établissement de la principauté des Idrissides à Fès, au VIIIe siècle, attirant des Arabes de l'Andalus, fuyant la disette, et d'autres de Kairouan (Tunisie) renforcent l'arabisation de la ville et ses alentours.
- Les mouvements de populations, au Xe siècle, causés par les conflits : les Fatimides (Tunisie) se tournent vers les kharijites au Maghreb central et repoussent les berbères Zenata vers le Maroc et les Omeyyades d'Al-Andalus montent des expéditions contre les Idrissides au Maroc.
- Au XIe-XIIe siècle, les Almohades introduisent des tribus hilaliennes, venus de l'Est, dans le Gharb à la suite de la destruction du royaume berbère Barghawata.
- Au XIVe-XVIe, sous la dynastie Mérinide (1248-1465, XIIIe-XVe), l'arabisation des plaines atlantiques est achevée : Tamesna, Dukkala, Chiadma, Tadla.
- Au XVIIe, XVIIIe et XIXe : graves crises démographiques causées par les pestes et les famines qui ont eu des « conséquences sur les mouvements de populations, et donc sur la modification de la carte linguistique, qui achèvent de donner aux campagnes marocaines les grandes lignes de leur panorama « moderne » » (Lévy 1998 : 18).

Ainsi, selon S. Lévy (1998), tous ces conflits ont entraîné des mouvements de populations qui ont eu des impacts sur les parlers amazighs et arabes au Maroc. Au XIIe siècle, le géographe Al-Idrīssī donnait l'étendue de cette arabisation qui touchait « Le Habt, les villes et bourgs du nord, mais aussi des tribus berbères dans la région de Fès-Taza-Séfrou » (Lévy 1998 : 19).

Il faut ajouter à ces mouvements de populations, l'installation des tribus arabes hilaliennes « guichs » autour des villes impériales, par la dynastie alaouite, au cours de ces trois siècles (XVIIe-XIXe) pour la surveillance de ses villes : Rabat (Tribu Udaya, Twarga et autres soldats), Fès (Chrarda, Chraga). Ainsi, l'arabe non-hilalien des villes s'est trouvé entouré par l'arabe hilalien. Ce qui a entraîné une nouvelle évolution dialectale « dont nous vivons l'aboutissement au XXe siècle, sous la forme de l'arabe médian, qui est en voie d'unification » (*idem*).



En outre, il convient de rappeler l'apport de l'arabe andalou<sup>53</sup> aux parlers arabes du nord-ouest du Maroc et de certaines villes du nord du Maghreb. En effet, l'arabisation du nord du Maroc a été le fait des deux vagues historiques de mouvements de populations en provenance d'Orient. Mais, il faut rappeler également une troisième voie d'arabisation de la région, en provenance de l'Andalus. Il s'agit de l'émigration des communautés andalouses jusqu'à l'expulsion définitive des musulmans (XVIIe siècle) vers le nord du Maghreb. La migration de communautés andalouses vers le nord du Maroc a été continue depuis le IXe siècle. Elle s'est accentuée dès le XIIIe siècle, suite à l'expansion des conquêtes chrétiennes.

Les communautés andalouses se sont installées dans les villes telles que Tétouan, Chefchaouen, Fès, Rabat-Sale ainsi que dans la région rurale de Jbala. Elles ont introduit avec elles l'arabe andalou dans ces lieux. Des traces de cette variété d'arabe se trouvent au-delà même de ces zones. Dans le Dra et Tafilalt, elles se manifestent dans les parlers juifs, dont l'influence est arrivée avec la route commerciale nord-sud (Lévy 1998, cité par Vicente 2011). Mais, l'influence de l'arabe andalou est plus visible aujourd'hui dans certains parlers jbala (Vicente 2011). Par exemple le parler des Anjra a conservé le /d/ occlusif, à l'instar de l'arabe andalou, alors qu'il est réalisé [t] dans les autres parlers jbala<sup>54</sup>.

Finalement, on retiendra que l'histoire de la langue arabe est un domaine très complexe, du fait de la profondeur historique de celle-ci et de la pluralité des variétés qui la composent. Elle continuera en ces débuts du XXIe siècle à interroger les linguistes dont la nécessité de collaborer avec les spécialistes d'autres disciplines a été soulevée et est déjà amorcée par certains

---

<sup>53</sup> L'arabe andalou est « actuellement une langue éteinte. Il a été parlé du VIIIe au XVIIe siècle dans un territoire en mutation suite aux vicissitudes historiques » (Vicente 2020 : 225). L'arabisation de l'Andalus a débuté à la fin du VIIIe siècle, un siècle après celle de quelques villes du Maghreb. Selon F. Corriente, « the number of speakers of Andalusí Arabic was at its largest between the eleventh century – a time when the Andalusí koiné reached maturity – and the twelfth century » (« le nombre de locuteurs de l'arabe andalou était à son plus haut niveau entre le XIe siècle, époque où la *koinè* andalou arrivait à maturité, et le XIIe siècle ») (Corriente 1992b : 34, cité par Vicente 2020 : 228). L'arabe andalou était un dialecte prestigieux, parlé par un État puissant, entre le XIe et XIIe siècles (Ferrando 2002b). La première trace écrite connue aujourd'hui de l'arabe andalou médiéval est un vers de l'an 913 (Corriente 1998 : 79, cité par Vicente 2012 : 104, note 1). Cependant, les textes connus à ce jour ne remontent qu'au XIIe siècle. Entre le VIIIe et le XIIe siècles, les sources sont muettes (Vicente 2012 : 104). L'arabe andalou demeure la variété d'arabe médiévale la plus connue de nos jours, en raison du grand nombre de sources « conservées et étudiées, alors qu'on ne connaît presque rien à propos du marocain médiéval » (Vicente 2012 : 104). Traditionnellement classé dans le groupe de parlers maghrébins ou occidental non-hilalien, l'arabe andalou partage à la fois les caractéristiques de l'arabe non-hilalien et hilalien (Ferrando 2002b). Par exemple, sur le plan phonologique, il présente les interdentes des parlers hilaliens et la réalisation sourde du *qāf* (/q/) des parlers non-hilaliens.

<sup>54</sup> Parfois, il est difficile de dire avec précision s'il s'agit d'influence de l'arabe l'andalou, de coïncidence ou d'évolution parallèle, du fait de l'origine commune des parlers maghrébins non-hilaliens et de l'arabe andalou (Vicente 2011).

chercheurs. Par ailleurs, on observe une dynamique linguistique assez riche dans les pays arabes à travers les vernaculaires arabes et les langues locales, telle que l'amazighe au Maghreb, et les langues étrangères.

## 2.2 La langue amazighe

### **2.2.1 Répartition géographique de la langue amazighe**

Aujourd'hui, on désigne généralement la langue pratiquée par les Berbères/Amazighs non plus par « langue berbère<sup>55</sup> » mais par « l'amazighe » au Maroc et « le tamazight » en Algérie. Nous la désignons indifféremment par *berbère* ou *amazighe*<sup>56</sup> dans la présente recherche. C'est une langue<sup>57</sup> millénaire, répartie sur l'ensemble du Maghreb. Une région dont l'histoire a été jalonnée d'invasions successives depuis le IXe avant Jésus-Christ (av. J.-C.). Les Puniens l'occupent entre le IXe et le I<sup>er</sup> av. J.-C. Les Romains leur succèdent entre le I<sup>er</sup> et le Ve siècle ap. J.-C. Les Arabes s'y installent à partir du VIIe siècle, en y introduisant l'islam et la langue arabe. Enfin, au XXe siècle, pour le Maroc, s'ajoute pendant une quarantaine d'années l'occupation française, qui y a laissé l'influence (durable) de la langue française, ainsi que l'occupation espagnole au nord du Maroc, dont la langue a influencé les parlers de la région.

D'un continuum dialectal qui s'étendait, autrefois, de l'Atlantique jusqu'à l'oasis de Siwa, en Égypte à l'est et de la méditerranée au fleuve Niger au sud, il reste aujourd'hui deux grands

---

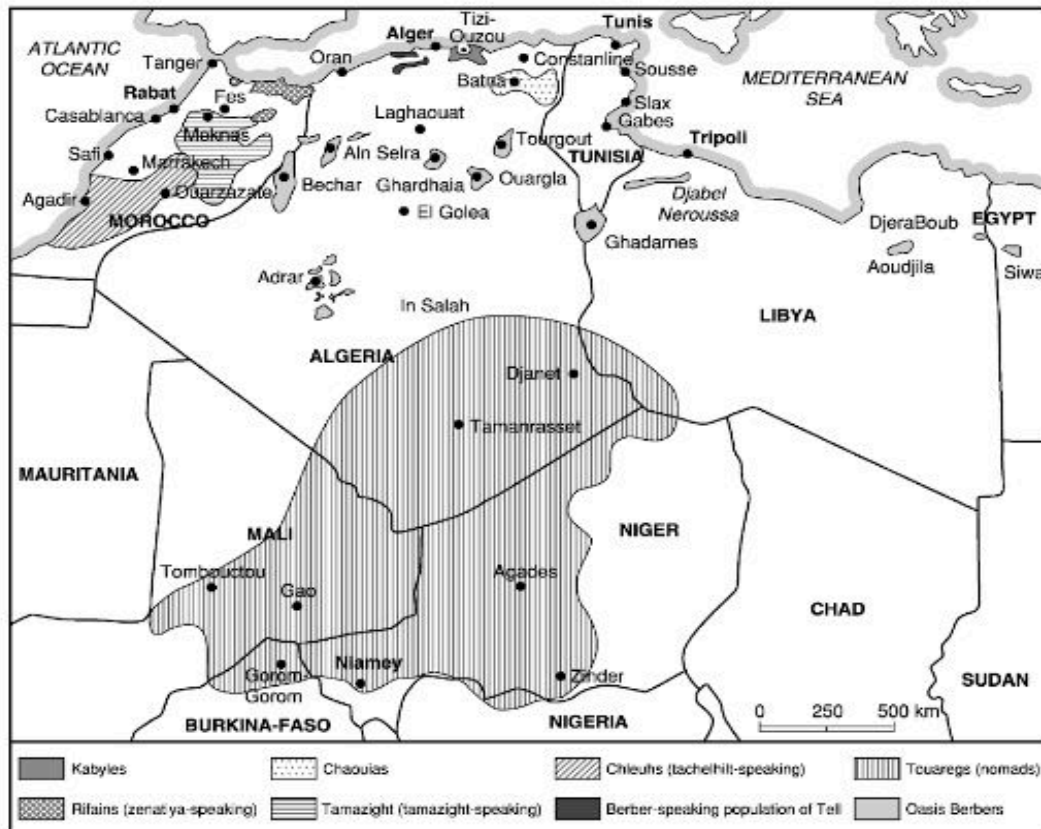
<sup>55</sup> La terminologie relative à la désignation de la langue parlée par les Berbères/Amazighs et la population désignée par « Berbère » est bien établie par les mouvements de revendication berbères/amazighs. Depuis le processus d'officialisation de cette langue, « on note un rejet absolu du terme traditionnel « Berbère/berbère » (en arabe et en français) au profit des néologismes *Amazigh/Imazighen* (Berbère/Berbères) et, pour la langue, *tamazight* (Algérie) et *amazighe* (Maroc) » (Chaker 2013 : 37).

<sup>56</sup> Le terme *berbère* sera systématiquement conservé dans les citations.

<sup>57</sup> Face à la grande variété des formes parlées de l'amazighe, les berbérissants se sont trouvés confrontés à la désignation de ces variétés. S'agit-il d'une seule langue, de langues différentes, ou de dialectes. Reconnaisant la dimension unitaire de ces variétés par la recherche berbérissante occidentale, S. Chaker (1995 : 1) propose la définition suivante devant cette situation : « la **langue berbère**, réalité purement linguistique, se réalise sous la forme d'un certain nombre de *dialectes* régionaux, qui eux-mêmes s'éparpillent en une multitude de *parlers* locaux. Seul le parler présente une homogénéité linguistique quasi parfaite et est donc susceptible d'une description-définition interne (linguistique) précise. Il correspond normalement à l'usage d'une unité sociologique élémentaire, village ou tribu. ». Sur le critère d'intercompréhension, qui est à la base de l'unité d'une langue, S. Chaker ajoute (1995 : 3) : « On doit d'emblée négliger le critère, classique mais nettement insuffisant, de l'intercompréhension. On sait depuis longtemps que l'intercompréhension n'est pas une donnée en soi, une grandeur binaire : elle se construit en fonction des échanges communicatifs et de la conscience collective ; elle est donc toujours relative et difficile à mesurer une fois pour toute ».

ensembles distincts et de nombreux îlot linguistiques amazighophones sur ce même espace. La langue arabe a supplanté la langue amazighe, à travers une arabisation progressive de la grande majorité de cet espace, depuis les VIIe-VIIIe siècles ap. J.-C.

Carte n° 5 : Répartition géographique des dialectes/langues amazighs



Source : Concise encyclopedia of languages of the world (Keith Brown (dir.) 2009 : 153).

Comme on peut le constater sur la carte ci-dessus, les deux principaux ensembles linguistiques amazighophones sont situés pour le premier au Maroc et pour le deuxième sur une surface importante du Sahara. Ce dernier comprend les parlers touaregs, appelé également Tamacheq. Il couvre une surface importante du Sahara, répartie entre cinq pays : Libye, Algérie, Mali, Burkina-Faso et Niger. Le reste des dialectes et parlers amazighs constituent des îlots plus ou moins grands, répartis sur la partie nord de l'Algérie (Kabylie), de la Tunisie, de la Libye et de l'oasis Siwa en Égypte.

### 2.2.2 Classification des dialectes/langues amazighs.

La langue amazighe est classée dans la famille des langues chamito-sémitique ou afro-asiatiques (Chaker 1989), comme l'arabe. Elle est traditionnellement distinguée en trois groupes dialectaux : groupes orientaux, septentrionaux et méridionaux. Mais comme le rappelle M. Kossmann (2013), cette distinction est problématique, en raison du continuum qu'elle forme dans certaines zones. Lui-même, dit-il « parle des langues berbères au pluriel et reste délibérément vague sur le nombre et les langues à distinguer »<sup>58</sup> (*ibid.*, p. 17). Malgré cela, il propose une répartition basée sur des critères géographiques et linguistiques.

Ainsi, il distingue les « principaux blocs de variétés berbères » (« The Major Blocks of Berber Varieties », (*ibid.*, p. 17)), dont les deux premiers de la liste ci-dessus se distinguent des autres dialectes amazighs, sur les plans linguistique et géographique. Ces groupes sont à leur tour subdivisés parfois en sous-groupes. Nous donnons ci-dessous la liste des grands blocs de dialectes (*ibid.*, p. 18-25) :

- le zenaga de Mauritanie et le tetserrét du Niger
- le touareg (six sous-groupes)
- les dialectes du centre-sud du Maroc (Tachelhit, tamazight)
- les dialectes du nord-ouest du Maroc (Senhaja de Sraïr et Ghomara)
- les dialectes zénètes (Tarifit et Beni Iznassen (Maroc), dialectes de l'ouest de l'Algérie, Chaoui de l'Aurès, berbère de Tunisie, zuara (Libye)...)
- Les dialectes kabyles
- les dialectes du Djebel Nefusa
- les dialectes des oasis en Libye (Fezzan, ...) et en Égypte (Siwa).
- les dialectes de Ghadames.
- les dialectes d'Awdjila

---

<sup>58</sup> M. Kossmann (2013 : 17) : « I speak of Berber languages in plural, but I deliberately remain vague about how many and which languages should be distinguished ».

### 2.2.3 Contact de langues et changements linguistiques

Le concept de « contact de langues » appartient au champ disciplinaire de la sociolinguistique. Il permet d'expliquer les interférences entre deux ou plusieurs langues et les changements linguistiques qui en résultent. Notre recherche se limite à l'approche comparative sur les plans phonologique et phonétique en synchronie. La question du contact historique, ou en diachronie, entre l'amazighe et l'arabe ne relevant pas spécifiquement de notre projet de recherche, nous nous limitons à évoquer très brièvement, ce que rapporte la littérature sur les changements phonologiques et phonétiques résultant de l'interférence entre l'amazighe et l'arabe.

Dans la littérature qui traite du contact de langues, il est démontré que les changements linguistiques touchent le lexique, au début du contact. Au stade suivant, où le contact devient « intense », les changements interviennent sur les plans phonologique et syntaxique. Pour ce qui est de la langue amazighe, dont le contact avec les autres langues du pourtour méditerranéen est ancien. Le punique, le grec et le latin ont influencé plus ou moins cette langue, mais c'est la langue arabe, véhicule de l'islam, qui y a induit le changement le plus significatif. Il est difficile de faire une chronologie des emprunts de l'amazighe à l'arabe, mais les premiers emprunts relèvent du domaine religieux à une époque précoce (Kossmann 2013). Le lexique « fondamental » accompagnant la conversion à l'islam fut emprunté en premier lieu. Une liste de quelques termes empruntés est fournie par M. Kossmann (*ibid.*, pp. 78 -80). Cependant, les conversions des Amazighs à l'islam ne semblent pas avoir entraîné un passage immédiat de la langue amazighe à l'arabe (*ibid.*, p. 76).

Sur le plan phonologique, l'emprunt de l'amazighe à l'arabe porte sur un nombre important de consonnes. Elles ont été intégrées progressivement par le biais des emprunts lexicaux : « emprunts savants à la langue classique, emprunts du quotidien faits aux formes dialectales avec lesquelles le berbère a été en contact. Naturellement aussi, au plan sociolinguistique, par la diffusion progressive du bilinguisme berbère/arabe, des élites et de tous les intermédiaires entre les deux communautés linguistiques » (Chaker 2015 : 9). Ainsi, la langue amazighe a emprunté certains phonèmes, qu'elle a intégrés à son système phonologique, avec leur réalisation arabe d'origine. Il s'agit des phonèmes suivants : /s/, /t/, /x/, /q/, /ħ/ et /ʕ/ (Kossmann 2013 : 183-185). M. Kossmann (2013) indique que les phonèmes /š/ et /ž/ étaient (au mieux) rares dans le berbère. La bilabiale /b/ apparaissait principalement dans des contextes pré-

consonantiques dans certains dialectes, et très rare dans d'autres dialectes<sup>59</sup>. Les géminées de l'arabe *ss* et *dd*, (*ḍḍ* dans certains dialectes arabes), *xx*, *gg*, *hh* et *ʕʕ* ont été repris également par la langue amazighe (*ibid.*, p. 183).

Pour ce qui des emprunts de la langue arabe à la langue amazighe et d'un passage de l'arabe à l'amazighe, M. Kossmann (2013 : 49) indique qu' « il semble être généralement vrai que le déplacement linguistique des locuteurs de l'arabe vers l'amazighe n'a jamais été plus qu'un phénomène marginal »<sup>60</sup>. Ceci est sans doute incontestable, mais il est bien établi que l'amazighe a influencé l'arabe dialectal depuis les premiers contacts linguistiques. Cependant, on ne dispose pas à ce jour d'études assez complètes, à l'instar de celle de M. Kossmann de 2013, sur le phénomène. Certes, quelques travaux récents sur l'influence de la langue amazighe sur l'arabe dialectal existent (Akka<sup>61</sup> 1991, Chaker et Caubet 1996, Bennis 1998, Lafkioui 2013, Souag 2020, Vicente 2020). Néanmoins, peu de travaux, à notre connaissance, abordent le degré d'influence amazighe sur l'arabe dialectal maghrébin sur *les différents niveaux de description linguistique*.

Signalons toutefois l'article de M. Tilmatine (1999), en raison de la proximité linguistique du parler arabe sur lequel il porte et le parler étudié dans notre recherche. L'auteur traite en effet de la question du substrat amazigh dans le parler non-hilalien de Djidjeli/Jijel (Algérie), qu'il considère comme étant celui qui « constitue probablement un des dialectes arabes les plus fortement marqués par le substrat berbère » (*ibid.*, p.101). En examinant quelques traits sur les différents niveaux linguistiques (phonétique, phonologie, syntaxe, lexique), il conclue que « le substrat berbère est indéniable ; il couvre de larges domaines, il est patent dans le lexique, mais aussi important en morphosyntaxe, alors que les systèmes phonologiques et phonétiques du berbère et de l'arabe dialectal paraissent de plus en plus imbriqués » (*ibid.*, p. 115). Mais ajoute-t-il, il faut tout de même garder à l'esprit que ce substrat pourrait cacher « des innovations naturelles, mais convergentes » (*ibid.*).

---

<sup>59</sup> Voir M. Kossmann (1999a) pour plus de détails.

<sup>60</sup> « it seems to be generally true that language shift by Arabic speakers to Berber has never been more than a marginal phenomenon » (Kossmann 2013 : 49)

<sup>61</sup> M. Akka (1991) a démontré dans sa thèse l'influence du berbère sur la structure interne de l'arabe dialectal, à travers l'étude d'une situation de contact entre l'arabe et le berbère, depuis des siècles, dans la région de Marrakech. Il a focalisé son étude sur « la perméabilité de l'arabe au berbère » dans une situation où les populations des deux langues sont dans une situation de contact multiséculaire. Dans son approche comparative, il a confronté l'arabe de deux populations arabophones, l'une évoluant dans un milieu berbérophone et l'autre dans un milieu uniquement arabophone.



**DEUXIÈME PARTIE :**

**ÉTAT DE LA RECHERCHE, CADRE THÉORIGIQUE-MÉTODOLOGIQUE ET  
TRAITS DISTINCTIFS DU PARLER BRANÈS**





## CHAPITRE 3. ÉTAT DE LA RECHERCHE, CADRE THÉORIQUE ET METHODOLOGIE

Étant donné l'espace étudié dans cette recherche, qui est la zone Jbala, le Rif amazighophone ne fait pas l'objet d'une présentation approfondie, à l'instar de la partie arabophone. Les cartes des tribus amazighophones seront présentées dans le chapitre 6, que nous consacrons à la comparaison inter-langues, arabe-amazighe. Ainsi, nous nous limiterons dans le présent chapitre à la présentation des tribus arabophones et aux travaux réalisés sur leurs parlers. Nous aborderons également le cadre théorique que nous avons adopté dans cette recherche et la méthodologie mise en œuvre dans la collecte de nos données sur le terrain et leur traitement.

### 3.1 État de la recherche

#### *3.1.1 Jbala : une notion qui reste à définir*

Le terme *Jbala*, comme le rappelle J. Vignet-Zunz (2017 : 19), est difficile à cerner. S'agit-il d'un ethnonyme ou d'une délimitation administrative ? La question est toujours posée<sup>62</sup>. Selon Al-Figuigui (2001 : 7), la première occurrence du terme dans la littérature arabe marocaine remonterait à l'année 1672. Il a été mentionné à l'occasion de la nomination d'un caïd, pour la région, par le sultan Moulay Ismaïl. Le terme serait tombé dans l'oubli jusqu'à sa réapparition chez le voyageur français A. Mouliéras, dont les données ont été recueillies en 1892. Reste que son utilisation dans la littérature relative au nord-ouest du Maroc est permanente, malgré le flou qui l'entoure. Il signifie aujourd'hui, « un ethnonyme essentiellement géographique où une identité culturelle, linguistique et ethnique qui unifie la région est communément admise [...]. La région des Jbala s'étend du détroit de Gibraltar au couloir de Taza, englobant les montagnes du Habt et les versants rifains de la vallée de l'Ouargha » (Vicente 2017 : 30).

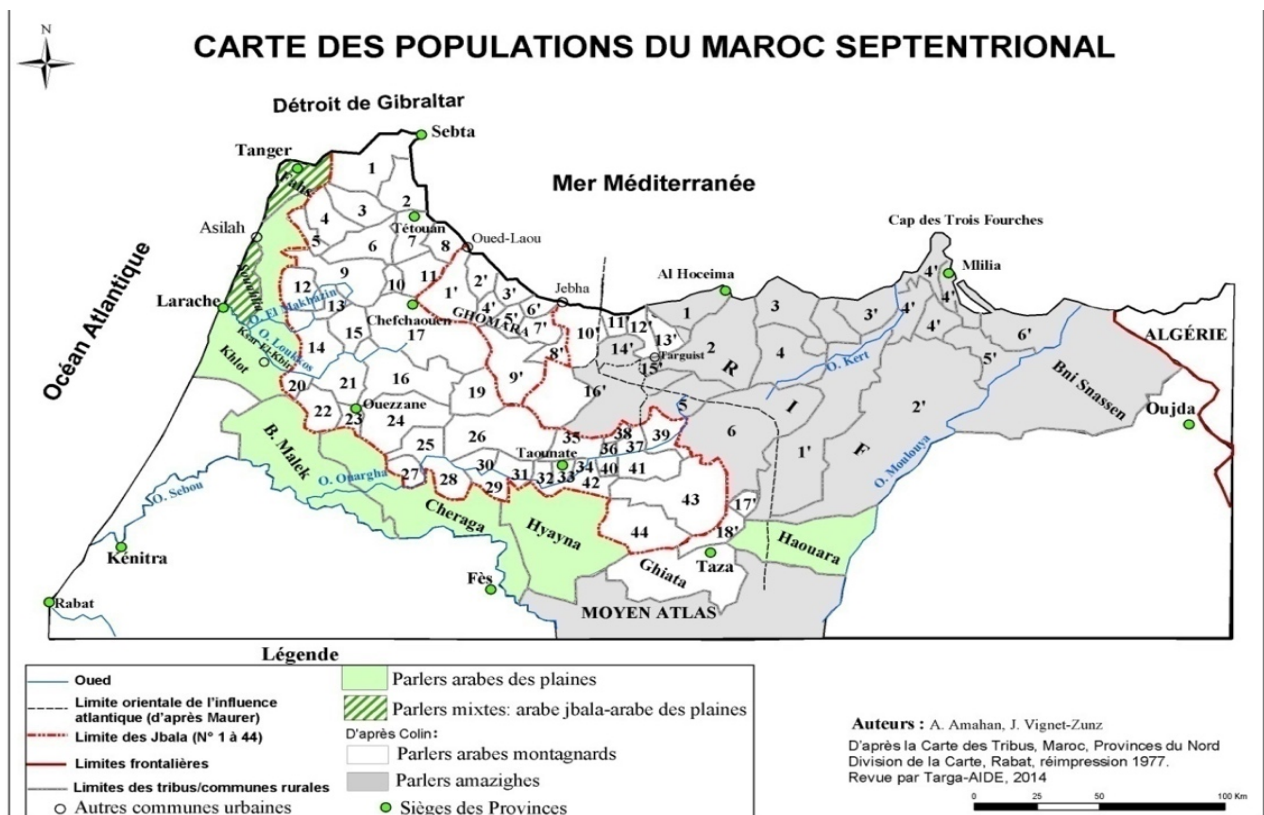
---

<sup>62</sup> À propos de l'étymologie du terme *Jbala*, une hypothèse surprenante est avancée par Al-Wahhabi (2014 : 26). Selon l'auteur, la population désignée aujourd'hui par « Jbala » aurait pour origine l'Orient arabe. Ainsi, explique-t-il, le terme *jabala* se rencontre en Syrie, notamment, à travers le nom d'une forteresse près de Lattaquié, et dans différents endroits de la Péninsule Arabique : Tihama, Hijaz, Bahreïn. Les Jbala du nord-ouest du Maroc auraient donc pour origine les *jabala* d'Orient, arrivés pendant les conquêtes arabo-musulmanes, selon l'auteur.

Les Jbala comprennent un ensemble de quarante-quatre tribus, réparties sur cent douze communes « distribuées entre les provinces de Chefchaouen, Fahs-Anjra, Larache, Ouazzane, Tanger-Asilah, Taounate, Taza, Tétouan et M'diq-Fnideq » (Cattin 2018 : 155). Leurs parlers sont désignés par les linguistes par « parlers non-hilaliens ». Dans la présente recherche, nous employons le syntagme « parlers jbala », où le terme « jbala » renvoie au qualificatif « montagnard » ou « villageois », tel qu'il est défini par Á. Vicente (Vicente 2017 : 31). Il s'agit d'un ensemble de variétés arabes comprenant les parlers des :

- quarante-quatre tribus Jbala,
- neuf tribus Ghomara, du nord de la province de Chefchaouen jusqu'à la mer entre les fleuves Lāw et Urīnga,
- Senhaja, situés plus à l'est [des Ghomara] jusqu'aux confins du Rif amazighophone.

Carte n° 6 : Populations du Maroc septentrional



Source : J. Vignet-Zunz (2014 : 41).

Commentaire de la « Carte des populations du Maroc septentrional »<sup>63</sup> :

### I - Jbala<sup>64</sup>

1- Anjra	12- B. Gorfet	23- Ahl Roboa	34- Rioua (Rghioua)
2- El-Haouz	13- Soumata	24- B. Mestara	35- Mettioua
3- Ouadras	14- Ahl Serif	25- B. Mesguilda	36- Fenassa
4- B. Msaoua	15- B. Issef	26- B. Zeroual	37- B. Ouensel
5- Jbel Habib	16- B. Zkar	27- Setta	38- Ouled Bou-Slama
6- B. Ider	17- El-Akhmas	28- Fichtala	39- Marnissa
7- B. Hosmar	18- Ghzaoua	29- Slès	40- B. Oulid
8- B. Saïd	19- B. Ahmed	30- B. Ouriaguel	41- Senhaja-de-Gheddou
9- B. Aros	20- Ahl Sarsar	31- El-Jaïa	42- Senhaja-de-Mosbah
10- B. Laït	21- El-Rhona	32- Mezraoua	43- Branès
11- B. Hassan	22- Masmouda	33- Meziata	44- Tsoul

### II - Tribus non Jbala de parler arabe montagnard<sup>65</sup> :

Ghomara	Senhaja
1'- B. Ezjil	10'- Mettioua <sup>66</sup>
2'- B. Ziat	11'- Mestasa
3'- B. Bouchra <sup>67</sup>	12'- B. Bou Frah
4'- B. Selmane	13'- B. Itteft <sup>68</sup>
5'- B. Mansour <sup>69</sup>	14'- B. Gmil <sup>70</sup>
6'- B. Guerir	17'- Meghraoua <sup>71</sup>
7'- B. Smih	18'- Meknassa <sup>72</sup> ,

<sup>63</sup> Les noms des tribus et les notes de bas de pages sont reprises telles qu'elles ont été notées par les auteurs de la carte, A. Amahan et J. Vignet-Zunz (Vignet-Zunz 2014 : 42-43).

<sup>64</sup> Les dix-neuf premières tribus des Jbala étaient situées dans l'ancienne zone espagnole (sauf les Ghzaoua, coupés en deux). Les seize premières tribus du groupe arabophone Ghomara-Rifains-Senhaja et tout le Rif amazighophone également.

<sup>65</sup> La classification empruntée à G. S. Colin est ici corrigée pour faire apparaître la catégorie des Senhaja de parler amazighe (ṣenhadji).

<sup>66</sup> Partiellement amazighophones. Ils relèvent de la Province de Chefchaouen, contrairement aux quatre suivants (11' à 14') qui dépendent de la Province d'Al Hoceima.

<sup>67</sup> Partiellement amazighophones.

<sup>68</sup> idem.

<sup>69</sup> idem.

<sup>70</sup> idem ; ils ne le seraient plus du tout dès les années cinquante (D. Hart)

<sup>71</sup> Classé « montagnard » par Colin, mais « ni Jbala, ni rifain ». Ce sont bien des Senhaja.

<sup>72</sup> idem.

8'- B. Erzine

Ghiata<sup>73</sup>

9'- B. Khaled

### III - Senhaja amazighophone

15'- Targuist

16'- Ktama<sup>74</sup>

### IV - Rif amazighophone<sup>75</sup>

Groupe occidental

(sur les hauts reliefs)

1- Bokoïa

2- B. Ouriaghel (Ayt Waryaghar)

3- Temsamane

4- B. Touzine

5- B. Ammart

6- Gzennaya

etc.

Groupe de l'Oued Kert

(sur les bases terres)

1'- Metalsa

2'- B. Bou Yahi

3'- B. Saïd

4'- Gelaāya

5'- Ouled Settout

6'- Kebdana

#### 3.1.2 Parlers jbala : état de l'art.

##### 3.1.2.1 Travaux sur les parlers jbala avant l'indépendance du Maroc

L'intérêt pour les variétés de l'arabe marocain de façon générale a été le fait des Européens. L'expansion européenne au Maroc, d'abord commerciale et ensuite coloniale a créé le besoin de connaître les variétés du pays. Une revue des travaux sur les variétés de l'arabe marocain du nord-ouest du Maroc, entre 1779 et 1956, a été réalisée par González Vásquez (2017). Pendant cette période, des notices, des articles et autres types de documents sur les variétés de l'arabe marocain ont été proposés par des allemands, des anglais, des français et des espagnols. Mais, ce n'est qu'au début du XIXe siècle que les premières grammaires de « dialectes maghrébins » sont

---

<sup>73</sup> Classé « montagnard » par Colin, mais « ni Jbala, ni rifain ».

<sup>74</sup> Sous le nom de Ktama sont regroupés ici ceux des Senhaja Sraier qui sont de parler amazighe. Cela comprend, outre les Ktama, huit tribus : B. Seddat, B. Khannous, B. Bou Nsar, B. Ahmed, Zarkat, B. Bechir, Taghzouth, B. Bou Chifet. D'après la carte des tribus et D. Hart.

<sup>75</sup> D'après la carte des tribus et D. Hart [1976]. Le groupe de l'Oued Kert inclut des fractions arabophones.

publiées. Un siècle plus tard, le travail de descriptions « scientifiques » verra le jour sous les protectorats espagnol et français au Maroc.

Les descriptions dialectologiques et les travaux consacrés à l'enseignement de l'arabe vulgaire, entre 1912 et 1956, sont nombreux et variés (González Vázquez 2017 : 63). Les Espagnols et les Français ont réalisé des travaux portant globalement sur leurs territoires de domination respectifs. Au nord-ouest du Maroc, ce sont principalement les parlers des villes qui ont fait l'objet des premiers travaux. Le parler de Tanger a été le plus décrit. De 1800 à 1911, neuf titres sont cités par González Vázquez (2017 : 65, note 79) pour la ville de Tanger. Celui de W. Marçais (1911) reste cependant la référence de la dialectologie marocaine du début du XXe siècle. Le parler de Larache est décrit à partir de 1913. Celui de Tétouan n'est décrit que beaucoup plus tard par l'Allemand H.-R. Singer (1958) et l'Égyptien ʕa. ʕabd al ʕāl (1968).

Quant aux travaux sur les parlers ruraux de la région Jbala, des descriptions « scientifiques » sont réalisés par des officiers français dans le cadre de leurs fonctions. Les premières descriptions sont celles de G. S. Colin (1921) sur le parler de la tribu Branès et de É. Lévi-Provençal (1922) sur la variété arabe de la vallée de l'Ouergha. D'autres descriptions sont proposées par G. S. Colin, sur les Bni Hozmar et les Meštāsa (proches de Badis) ; mais elles sont restées inédites (González Vázquez 2017 : 73). G. S. Colin a décrit également le parler de la tribu Ghzāwa, située entre Chefchaouen et Ouazzane<sup>76</sup>.

Ce n'est que quelques vingtaines d'années après l'indépendance du Maroc que les études dialectologiques ont repris au Maroc<sup>77</sup>. Les chercheurs autochtones, formés pour la plupart dans les universités françaises, se sont mis à l'étude de leur dialecte, timidement dans un premier temps pour des raisons idéologiques face au statut de l'arabe classique. Dès les années 1970 et particulièrement les années 1980, ils ont abordé les différentes variétés. Ainsi, pour l'arabe marocain et ses variétés citadines, on assiste à une production de thèses variées. On a ainsi des études sur l'arabe marocain médian telle que celle d'A. Youssi (1986), des thèses sur les variétés citadines : Laabi (1975) pour Fès, Khomsi (1975) pour Casablanca, El Baz (1980) pour Oujda, Chekrouni (1983) pour Meknès, Fennan (1986) pour Rabat, El Amiri (1988) pour Marrakech, etc. Cependant, les recherches sur les parlers ruraux et notamment sur les parlers jbala ne remontent qu'à une trentaine d'années.

---

<sup>76</sup> Nous avons tenté d'accéder à cette description, mais sans succès.

<sup>77</sup> Il faut rappeler le travail de D. Caubet (1993) sur l'arabe marocain, qui reste une référence, ainsi que les travaux de Jordi Aguadé (1994, 1995a/b, ...) sur le parler des *Skūra*, des *Zšūr* et l'arabe marocain, entre autres.

### 3.2.2.2 Travaux sur les parlers jbala après les années 1990

À la suite des français, les chercheurs espagnols et marocains poursuivront le travail de recherche sur les parlers jbala. M. Jaouhari (1986) réalise une thèse sur le système verbal de l'arabe marocain à travers le parler d'Ouazzane. Mais les descriptions des parlers jbala sont entreprises réellement par les Espagnols. Elles portent en particuliers sur la zone septentrionale du territoire Jbala. E. Natividad (1998) présente un article sur le parler d'Ouazzane, Á. Vicente (1996, 2000) et F. Moscoso (2003), J. Guerrero (2015) réalisent des descriptions en profondeur sur tous les niveaux linguistiques, respectivement, des parlers d'Anjra, de Chefchaouen et de Larache. S'ensuivent des études sociolinguistiques sur les parlers de Sebta (Vicente 2005, 2007), Tétouan (Vicente 2017, 2018) et Ouazzane (Benítez 2016).

À leur tour, les chercheurs marocains s'investissent dans la recherche sur la région nord-ouest du Maroc, dans le cadre d'un groupe de travail pluridisciplinaire. Ainsi « naissait au début de l'année universitaire 1987-88, l'idée d'un groupe pluridisciplinaire, qu'une rapide prospection à l'intérieur et à l'extérieur des frontières nationales permettait d'asseoir sur la participation d'une bonne vingtaine de spécialistes qui, à des titres divers, ont travaillé sur le Nord-Ouest du Maroc » (Zougari et Vignet-Zunz 1991 : 15). Ce groupe est désigné par *Groupe pluridisciplinaire d'étude sur les Jbala* (GEPJ).

Un colloque international intitulé « Jbala, systèmes et savoirs paysans » est organisé en 1993, à la Faculté des lettres et des Sciences Humaines de Kénitra, sous l'initiative du groupe qui a pour vocation (Zougari, Vignet-Zunz, Messaoudi 2001 : 5) :

- d'entreprendre une étude approfondie du domaine des Jbala dans le but de parvenir à une meilleure connaissance de la façade méditerranéenne du Maroc
- de promouvoir la recherche pluridisciplinaire en l'articulant autour d'une problématique définie et en l'orientant vers des aspects pratiques pouvant servir le développement.
- d'inciter à des études comparées portant sur les Jbala et les populations d'autres régions marocaines et méditerranéennes.

Le GEPJ fut à l'origine de plusieurs rencontres internationales et de publications par la suite (Zougari et Vignet-Zunz 1991 ; Zougari, Vignet-Zunz, Messaoudi 2001). Il change d'appellation pour celle de « Groupe Recherche et Développement sur les Jbala » en 2010, et finalement pour celle de l'Association CÉRIJ-GJ (Centre d'Études et de Recherches

Interdisciplinaires sur les Jbala-Groupe Jbala), en 2013. Ce dernier est à l'origine d'une publication regroupant les colloques de 2011, 2012, 2014, 2015 organisés par le groupe (Mezzine, Vignet-Zunz, Brigui (éds) 2018).

### 3.1.2.3 Université marocaine et coopération marocaine, française et espagnole

#### *3.1.2.3.1 Premier intérêt de l'université marocaine*

Les premiers travaux linguistiques sur les parlers jbala, de l'université marocaine, reviennent à Leïla Messaoudi et ses étudiants de l'Université Ibn Tofail de Kénitra d'une part et aux étudiants de Simon Lévy, de l'Université Mohamed V de Rabat, dans le cadre de leur mémoire de fin d'études de Licence en 1992-93, d'autre part. Le travail de Leïla Messaoudi a été présenté au colloque de 1993, cité ci-dessus. Il porte sur la phonologie des parlers jbala. L'auteur proposa d'autres recherches, succinctes, dans le domaine. Deux thèses sur les parlers Jbala, ont été réalisées sous sa direction. La première est une étude sociolinguistique sur le parler de Chefchaouen, présentée par Al Hadri (2008). La seconde est également une étude sociolinguistique. Elle porte sur un parler de la zone sud-est de la région Jbala. Il s'agit du parler rural des Oulad Azam, de la tribu des Senhaja Mosbah, dans la province de Taounate, réalisée par R. Chalfi (2015-2016). Les travaux des étudiants de S. Lévy sont des descriptions des parlers de Ouazzane, des Bni Qorra et de Msek, présentés respectivement par Khoukh (1993), Maghdad (1993) et Abou El Haja (1995). Il convient de rappeler qu'il s'agit ici des seuls travaux synthétisés par D. Caubet (2017), parmi les autres mémoires de fin d'études des étudiants de S. Lévy.

De nombreuses recherches ont été également réalisées par l'Université de Fès, à travers des mémoires de fin d'études de Licence et Maîtrise/Master, depuis une dizaine d'années<sup>78</sup>. Mais il faut remarquer que la quasi-totalité de ces travaux sont présentés en langue française. Les recherches en langue arabe semblent absentes dans ce domaine, à notre connaissance. Toutefois, c'est dans le cadre d'un travail de coopération interdisciplinaire internationale que les parlers jbala ont été largement décrits. La première collaboration, entre les enseignants-chercheurs des universités marocaines de Fès, Tétouan et Oujda, de France et d'Espagne, a permis de réaliser l'étude des parlers jbala sur une grande partie du territoire Jbala. La deuxième a eu lieu dans le

---

<sup>78</sup> La liste des travaux réalisés par les étudiants de l'université de Fès est à consulter sur le site suivant : <https://jbala.hypotheses.org/>



cadre du PICS (Projet international de coopération scientifique) « La montagne et ses savoirs (Rif occidental, Maroc), 2013-2015 », mis en place par l’IREMAM-Aix Marseille Université en collaboration avec l’Université Sidi Mohamed Ben Abdellah de Fès. Ce programme comprenait cette fois non seulement des linguistes mais des ethnobotanistes du Laboratoire Diversité et Conservation des Systèmes Biologiques (LDICOSYB) et du département de Biologie de l’Université de Tétouan, et l’équipe Interactions Bioculturelles de CEFE (UMR 5175) CNRS, de Montpellier, ainsi que l’anthropologue Araceli González Vázquez (affiliée au LAS-Collège de France). Un site *Web* destiné aux travaux et rencontres sur les Jbala<sup>79</sup> a été mis en place depuis lors.

### 3.1.2.3.2 Travaux issus de coopération

Constituée à partir de 2011, l’équipe interdisciplinaire et internationale a mené son projet avec l’aide des Laboratoire du Groupe de Recherches et d’Etudes Linguistiques (Labo-REL) de l’Université de Sidi Mohamed Ben Abdellah de Fès, le Laboratoire Langage, Cultures et Communication, de l’Université Mohammed I d’Oujda, le Centre Jacques Berque (CJB) de Rabat, le LaCNAD de l’INALCO (Paris) et l’équipe Études de Dialectologie et Sociolinguistique Arabes (EDISA) de l’Université de Zaragoza (Espagne). Les étudiants marocains inscrits en Master et Doctorat, participants au projet, ont bénéficié d’une formation aux enquêtes dialectologiques sur le terrain, en avril 2012, à l’Université de Fès au Labo-REL, avec la participation de Dominique Caubet, Mostafa Benabbou, Ángeles Vicente et Karima Ziamari. Les données des enquêtes des étudiants et des enseignants ont été présentées à l’occasion d’une rencontre organisée par l’Université de Tétouan en octobre 2012. Elles ont été publiées dans l’ouvrage collectif intitulé : *La région du Nord-Ouest marocain : parlars et pratiques sociales et culturelles* (Vicente, Caubet, Naciri-Azzouz (eds.) 2017).

Pour mener leurs enquêtes, les étudiants se sont appuyés sur les questionnaires linguistiques de D. Caubet (2000-2001) et de M. Benabbou (2012). Le premier questionnaire énumère les traits discriminants des parlars non-hilaliens et hilaliens. Les auteurs des enquêtes ont cherché à mettre en évidence les particularités phonétiques, morphosyntaxiques et lexicales des parlars arabes du nord-ouest du Maroc. La structure des articles issus des enquêtes a consisté en la présentation du lieu d’enquête, suivie des particularités phonétiques,

---

<sup>79</sup> <https://jbala.hypotheses.org/>

morphologiques/morphosyntaxiques, du lexique (dans certains articles) et d'un corpus transcrit et traduit en français.

Ainsi, grâce à l'ensemble de ces travaux, initiés par Leila Messaoudi et Ángeles Vicente et poursuivis par Dominique Caubet, Fouad Brigui et Mostafa Benabbou, ainsi qu'aux travaux des autres auteurs, nous sommes en mesure de mener aujourd'hui une étude comparative des parlers jbala, sur les plans phonologique et phonétique. Nous présentons, ci-dessous, dans le tableau n° 2 l'inventaire des descriptions réalisées sur les parlers arabes du nord-ouest du Maroc, au cours des deux dernières décennies, dont celles des étudiants des Universités de Fès et d'Oujda. Nous y joignons également les études sur les parlers urbains et citadins situés en dehors de la zone Jbala, afin d'esquisser une image de la situation linguistique des variétés arabes du nord-ouest du Maroc. Dans ce tableau, nous avons mentionné les points d'enquête (à défaut le nom de la tribu) en précisant le nom de la tribu où ils se situent. Ce sont ces données que nous utiliserons dans la partie consacrée à la comparaison intra-dialectale parler branès-autres parlers jbala (cf. chapitre 5).

Tableau n° 2 : Sources des données utilisées dans la comparaison intra-dialectale

Lieu ou tribu, (auteur(s) des données et date de publication).	Tribu	Province et région actuelles
<b>Parlers arabes du territoire jbala<sup>80</sup></b>		
1- <i>Anjra</i> (Westermarck 1930). <i>Anjra</i> (Vicente 1998, 2000). 2- <i>Tafza</i> , village situé dans la commune rurale de l'Anjra (Barontini et Hmimsa 2017)	Anjra	Fahz-Anjra (région Tanger-Tétouan-Al-Hoceima)
3- <i>Bni Arous</i> , (Al-Wahhabi 2014)	Bni Arous	Larache (région de Tanger-Tétouan-Al-Hoceima)
4- <i>Douar Ouslaf</i> , situé dans la commune rurale de Talambote, (Sadni, Ziani, Brigui 2017)	Beni Zeyal (Ghomara)	Chefchaouen (région de Tanger-Tétouan-Al-Hoceima)
5- village <i>Qāf Asrās</i> , siège de la commune du	Bni Zyāt	Chefchaouen

<sup>80</sup> Parlers montagnards, villageois ou jbala tels qu'ils sont définis par Á. Vicente (2017). Ainsi, les quelques parlers arabes de la zone amazighophone du Rif occidental, documentés à ce jour, ont été intégrés dans les parlers arabes montagnards. Il s'agit des parlers d'*Aguercif*, *Jnanate*, *Bni Hadifa*, *Msek* et *Taounil*. C'est en raison des points communs qu'ils partagent avec les parlers arabes montagnards ou ruraux du nord-ouest du Maroc qu'ils apparaissent dans notre étude comparative.

Tizgane, 50 km de Tétouan (Naciri 2016).	(Ghomara)	
6- Villages <i>Zāwya</i> et <i>Ḥannāṣan</i> , (Naciri 2016).	Bni Selmane (Ghomara)	Chefchaouen
7- <i>Aguercif</i> (Aoulad Abdellah 2008).	Mtioua (de la mer)	Chefchaouen
8- <i>Chefchaouen</i> (Natividad, Rahmouni 1996, Natividad 1998, Moscoso 2003)	Al-Akhmas	Chefchaouen
9- <i>Talandaoued</i> , douar (Marsni 2014) <sup>81</sup> .	Bni Ahmed	Chefchaouen
10- <i>Bellota</i> , douar dans la commune rurale de Brikcha (Barontini, Hmimsa 2017).	El-Rhona	Ouazzane (région Tanger-Tétouan-Al-Hoceima)
11- <i>Masmouda</i> (Vicente 2006).	Masmouda	Ouazzane
12- <i>Ouazzane</i> et sa région (Khoukh 1993, repris par Caubet 2017, Benítez 2016, 2019 et site Corvam <sup>82</sup> , El-Khoms 2017).	Ouazzane est entourée des tribus : Masmouda, Rhouna, Ghzaoua, Beni Mestara.	Ouazzane
13- <i>Mokrisset</i> (Malki 2017).	Ghzaoua	Ouazzane
14- <i>Bni Hadifa</i> , douar à 40 km d'Al Hoceima (El Jettari 2017).	Bni Itteft	Al-Hoceima (région de Tanger-Tétouan-Al-Hoceima)
15- <i>Msek</i> <sup>83</sup> , douar dans la fraction berbérophone Aït Aissa (Maghdad 1993, repris par Caubet 2017, Caubet 2018).	Bni Itteft	Al-Hoceima
16- <i>Taounil</i> , douar situé dans le Parc National d'Al-Hoceima (Caubet 2018).	Boqqoya	Al-Hoceima
17- <i>Jnanate</i> (douar) (Arsenne 2015).	Beni Bou Frah	Al-Hoceima
18- <i>Tazarane</i> , douar de la commune rurale Kissane, à 12 km de Ghafsay (Laaroussi 2017).	Bni Ouriaghel	Taounate (Région de Fès-Meknès)
19- <i>Tazghadra El Bibane</i> , Douar situé sud-est de	Bni Zeroual	Taounate

<sup>81</sup> Nous remercions le Professeur Mohammed El Himer de nous avoir transmis les mémoires de fin d'études et de Master, des étudiants de l'Université de Kénitra, portant sur les parlers jbala.

<sup>82</sup> Site de l'Université de Saragosse dédié aux documents audio des parlers arabes maghrébins : CORVAM <http://corvam.unizar.es/>

<sup>83</sup> La première enquête est réalisée en 1993 par A. Maghdad, pour son mémoire de Licence (équivalent de la maîtrise à l'époque) (Caubet 2017 : 111). La deuxième enquête est réalisée par Dominique Caubet en 2014. Elle a donné lieu à son article de 2016 publié dans les proceedings de AIDA 11 de Bucharest 2015. Dominique Caubet indique qu'il s'agit d'« un parler aux traits jebli, fortement personnalisé par le substrat rifain spirant : les occlusives /b/, /t/, /d/, /ḡ/, /k/ sont réalisées légèrement fricatives /b/, /t/, /d/, /ḡ/, /k/ comme en tarifit ; la liquide /l/ réalisée /t/ /ḡ/ en tarifit-s'amuit dans le parler étudié. *dyāl-i>dyäy* (mon/à moi) (...) » (Caubet 2016 : 163 ).

Ghafsay (Brigui 2015).		
20- <i>Galaz</i> , région de (Lotfi 2017).	El-Jaïa	Taounate
21- <i>Ourtzagh</i> (Barontini, Ziamani 2008).	Slès	Taounate)
22- <i>Vallée de l'Ouergha</i> (Lévi-Provençal 1922).	Slès, Fechtala, Beni Ouriaghel El-Jaïa.	
23- <i>Bni Imran (Louta de Lhad)</i> , douar, à 60 km nord-ouest de Taounate (Chikhi 2017).		Taounate
24- <i>Onsar</i> , douar (Ez-Zriouli, Brigui 2018)	Rghioua ou Mezraoua <sup>84</sup>	Taounate
25- <i>Douar Bni Qorra</i> (Abou El Haja 1995, repris par Caubet 2017).	Senhaja <sup>85</sup> ddell (Senhaja Mosbah)	Taounate
26- <i>Ouled Azam</i> , 30 km à l'est de Taounate (Chalfi 2015/16, 2018).	Senhaja ddell (Senhaja Mosbah)	Taounate
27- <i>Aïn Médiouna</i> , au sud de Oulad Azam (El Ghazaz 2017).	Senhaja de Chems (Senhaja Mosbah)	Taounate
28- <i>Senhaja-Marnissa</i> (Behnstedt, Benabbou 2002)	Senhaja de Gheddou et Marnissa	Taounate
29- Branès (Belbaita 2012, 2017, Larej 2012, 2017).	Branès	Taza (Région de Fès-Meknès)
30- <i>Branès-Tsoul (Nord Taza)</i> (Colin1921, Behnstedt, Benabbou (2002)	Branès et Tsoul	
31- <i>Larbaa de Bni Lent</i> (Benabbou 2017, Behnstedt, Benabbou 2002).	Tsoul	Taza
32- <i>Ahl Bou Driss</i> (Mzarda 2012).	Ghiyata	Taza
33- <i>Ouad Amlil</i> (Bedra 2017).	Ghiyata	Taza
34- <i>Ghiyata</i> (tribu), sud de Taza (Behnstedt, Benabbou 2002).	Ghiyata	Taza
<b>Études générales sur les « Parlers jbala »</b>		
35- « Les parlers arabes des Jbala » (L. Brunot 1926).		

<sup>84</sup> Nous n'avons pu savoir dans laquelle des tribus se situe douar *Onsar*.

<sup>85</sup> Au nord du Maroc, trois régions portent le nom *Senhaja* : *Senhaja Mesbah* qui se divise en *Senhaja Eḍ-dell* *صنهاجة الظل* et *Senhaja Chems* *صنهاجة الشمس*, *Senhaja Gheddou* *صنهاجة غدو* et *Senhaja Sraïr* *صنهاجة سراير*. « Les deux premières régions sont totalement arabisées ; pourtant, *Senhaja Sraïr* qui se trouve au Haut Rif Central est majoritairement amazighophone (berbèrophone), vu l'existence d'une proportion très importante de la population qui parle encore un dialecte berbère appelé localement : *chelha* *الشلحة* » (Adardak 2016 : 15).

36- « Étude de la variation dans les parlers j'bala (Nord-Ouest du Maroc » (Messaoudi 1999)		
<b>Parlers arabes des villes du nord-ouest du Maroc</b>		
37- <i>Tanger</i> (Marçais 1911, Assad 1978, Chami 1990, Iraqui-Sinaceur 1998, Moscoso 2006).		
38- <i>Sebta/Ceuta</i> (Vicente 2007).		
39- <i>Tétouan</i> (Vicente 2013, 2017, 2018).		
40- <i>Assila</i> (Amraoui 2017, 2018).		
41- <i>Larache</i> (Guerrero 2015).		
42- <i>Rabat</i> , parler citadin (Messaoudi 1998).		
43- <i>Fès</i> : parler ancien (Hilili 1979, Caubet 1998). - <i>Fès</i> : parler actuel (Caubet 1993, 1998).		
44- <i>Taza</i> : parler de la vieille ville, Zrahna TA1 (Behnstedt, Benabbou 2002). - <i>Taza</i> : parler urbain TA2 (Behnstedt, Benabbou 2002). - <i>Taza</i> : parler citadin <sup>86</sup> TA1 (Behnstedt 2003).		
<b>Parlers arabes autour de Fès</b>		
45- <i>Oulad Amiyer</i> (Brigui 2018, 2019).	Bni Yazgha	Sefrou (Région Fès-Meknès)
46- <i>Bhalil</i> (Brigui 2019).	Bhalil	Sefrou
47- <i>Azzaba</i> (Brigui 2019).		Sefrou
48- <i>Zerhoun</i> (Brigui 2019).	Zerhana	Meknès (Région Fès-Meknès)
49- <i>Nord-ouest de Fès</i> (parlers hilaliens du) : <i>Qariat Ba Mohammed</i> (et région) et <i>Oulad Aissa</i> de la rive droite de l'Ouargha (Brigui 2015).	Chraga et Ouled Aissa	Taounate (région Fès-Meknès)
<b>Parlers arabes non-hilaliens périphériques</b>		
50- <i>Arabe Maltais</i> (Vanhove 1998)		
51- <i>Arabe andalou</i> (Corriente, Pereira et Vicente 2015)		

<sup>86</sup> Parler éteint, utilisé par une minorité à Taza (Behnstedt 2003). J. Heath (2002 : 25) indique que ce parler partage des traits anciens avec les parlers citadins de Fès et Rabat.

### 3.2 Cadre théorique

L'objectif de notre recherche est de vérifier la validité d'une affirmation latente, portant sur la répartition des parlers arabes jbala du nord-ouest du Maroc, en parlers septentrionaux et parlers méridionaux. La question qui se pose concerne les critères qui ont été à la base de cette distinction chez les premiers arabisants du début du XXe siècle ? Sans doute l'influence de l'arabe andalou sur les parlers du nord du territoire Jbala et l'influence amazighe, relevées par eux, furent-elles les critères principaux. Toujours est-il qu'environ un siècle après, cette répartition est reprise par la littérature. Nous tenterons d'apporter une réponse à cette question à travers l'analyse de l'influence amazighe dont les parlers méridionaux en seraient plus marqués. Cependant se pose la question du « comment ? ».

On peut faire appel à différents niveaux de descriptions linguistiques. La morphologie, la syntaxe ou les deux réunies, ainsi que le lexique, peuvent servir de cadre à cette tentative. Cependant, notre choix porte sur les niveaux phonologique<sup>87</sup> et phonétique. Il est motivé particulièrement par la disponibilité des données dans ce domaine. Comme nous le verrons plus bas, les enquêtes de terrain réalisées depuis ces dernières années mettent à la disposition du chercheur des données suffisantes pour mener une étude sur l'ensemble des parlers jbala décrits à ce jour.

Du fait de la nature de notre objet de recherche, notre démarche s'insère dans le champ de la dialectologie arabe, avec ses dimensions descriptives, comparative et historique. Ainsi, afin de répondre aux questions que nous nous sommes posées, trois niveaux de description sont convoqués. La description interne permet de dégager les traits phonologiques et phonétiques du parler branès. La description contrastive est utilisée dans les comparaisons intra-dialectale et inter-langues, en synchronie. La description sociolinguistique est employée, de façon ponctuelle, dans l'évocation du nivellement dialectal de certains locuteurs branès et de leurs représentations épilinguistiques.

---

<sup>87</sup> La phonologie est une branche de la linguistique, le *Dictionnaire de linguistique Larousse* (2002 [1994]) la définit ainsi : « La phonologie est la science qui étudie les sons du langage du point de leur fonction dans le système de communication linguistique. Elle se fonde sur l'analyse des unités discrètes (phonèmes et prosodèmes) opposées à la nature continue des sons. Elle se distingue donc de la phonétique bien qu'il soit difficile de séparer ces deux domaines de recherche ». Dit autrement, la phonologie s'intéresse aux sons d'une langue d'un point de vue théorique. Alors que la phonétique étudie les sons concrets de la parole. L'objet de recherche de la phonologie est limité aux sons d'un système linguistique, qui affecte le sens. Celui de la phonétique porte sur tous les sons du langage, sans fonction distinctive. Mais les deux sont complémentaires.

Dans l'étude interne du parler, seul le consonantisme est abordé. Nous analysons les deux principaux phénomènes caractérisant le parler branès sur ce plan. Ils portent sur la spirantisation et l'affrication. Les deux notions sont définies, ci-dessus, dans les chapitres qui leur sont consacrés (cf. spirantisation (4.1) et affrication (4.2)). D'autres traits distinctifs du parler sont également étudiés dans la partie comparaison intra-dialectale. L'ensemble est examiné des points de vue synchronique, c'est-à-dire dans leur état actuel de fonctionnement et diachronique, dans leur évolution dans le temps.

### **3.3 Cadre méthodologique**

Cette recherche étant basée essentiellement sur les pratiques linguistiques en synchronie. Les données orales ont été collectées à travers l'observation participante et l'entretien individuel et collectif (*focus group*). La technique d'enquête quantitative a été écarté, bien que nous fassions, occasionnellement, appel à la dimension « quantitative » dans l'analyse des données. Notre corpus sert d'élément principal à la description interne du parler branès et à la description sociolinguistique. Les données issues d'enquêtes d'autres auteurs sont utilisées dans la partie comparative.

#### **3.3.1 Corpus**

##### **3.3.1.1 Méthode de collecte des données**

###### ***3.3.1.1.1 Observation participante***

L'observation participante est l'une des méthodes d'approche du terrain relevant de la recherche qualitative. Issue des sciences sociales, elle permet de recueillir divers matériaux empiriques sur le terrain, en s'impliquant dans la vie du groupe sur lequel porte la recherche. Dans le cas de notre recherche, la chercheuse appartient à son champ d'étude. Se pose alors la question du son statut et de son objectivité. Dans le domaine de la recherche linguistique, appartenir au groupe sur lequel porte sa recherche nous paraît représenter un avantage indéniable. Particulièrement lorsque la recherche porte sur la phonologie et la phonétique. Cela ne signifie pas que le travail d'un chercheur natif apporterait plus de connaissances qu'un autre. Mais, la

conscience linguistique<sup>88</sup> du chercheur natif facilite le travail de perception et de restitution des énoncés entendus. De plus, son appartenance au groupe lui facilite, non seulement l'accès au terrain, mais surtout l'enregistrement des entretiens.

### *3.3.1.1.2 Entretien.*

A travers l'entretien, nous avons cherché à recueillir les particularités linguistiques du parler étudié mais également les discours épilinguistiques des locuteurs (les représentations qu'ils ont de leur parler et de ceux des autres). Ainsi, nous avons enregistré différents types de données : récits de vie, traditions, activités de la vie courante, contes, poèmes, etc. Quelques enregistrements sont transcrits et traduits. Ils figurent dans les annexes de cette thèse.

### *3.3.2 Les locuteurs*

La listes ci-dessous présente les locuteurs qui ont été enregistrés. Nous avons été attentifs à varier l'âge, le genre et lieux autant que possible. Tous nos locuteurs sont monolingues arabophones sur le territoire de la tribu Branès. Les locuteurs de la tribu amazighophone Gzennaya sont bilingues amazighe-arabe.

Les enquêtes sur le terrain ont été réalisées en plusieurs fois, en raison de notre vie professionnelle en France. Elles ont eu lieu pendant l'été 2016, et en février, avril, été et octobre 2017. Elles ont porté sur le territoire de la tribu Branès et sur deux lieux amazighophones, chez la tribu Gzennaya, à Laatamna et Tighanbouyine. Des enregistrements ont été réalisés avec plus de quatre-vingts personnes. Mais, certains d'entre eux n'ont pas été retenus pour notre analyse, en raison de la mauvaise qualité des enregistrements. Sur l'ensemble, nous avons sélectionné une vingtaine d'heures pour une cinquantaine de locuteurs. Ci-dessous, dans le tableau n° 3, nous indiquons le nombre de locuteurs enregistrés par tranche d'âge et genre. Ces enregistrements nous ont servi de base à l'analyse des traits phonétiques distinctifs du parler branès. Dans le tableau n° 4, nous fournissons les dates d'enregistrement, les lieux, le nombre de locuteurs enregistrés et la durée totale pour chaque période d'enquête.

---

<sup>88</sup> La conscience linguistique est définie, d'après le *Dictionnaire de linguistique Larousse* (2002 [1994], p. 112), par « la connaissance intuitive que le locuteur a des règles et des valeurs linguistiques : c'est la faculté de langage, proche de l'intuition du locuteur natif ».



Tableau n° 3 : Données sur les informateurs enregistrés

Informateurs enregistrés										
Âge	5-11ans		15-21 ans		30-50 ans		50-70 ans		+ de 70 ans	
Genre	F	G	F	G	F	H	F	H	F	H
Nombre	7	9	6	7	9	10	11	9	10	8
Total 1	16		13		19		20		18	
Total 2	86									

Tableau n° 4 : Récapitulatif des enquêtes de terrain

Date d'enregistrement	Lieux d'enregistrement	Nombre de locuteurs (et tranche d'âge)	Durée d'enregistrement
Du 5 au 25 août 2016	Taïneste, Had Msila, Kaf El Ghar.	12 (enfants, adultes femmes et hommes : âge compris entre 7 et 85 ans)	2h
du 12 au 22 février 2017	Taïneste, Had Msila.	6 (enfants et adultes femmes : âge compris entre 5 et 58 ans)	40 mn
Du 9 au 20 avril 2017	El Gouzat, Douar Rbabza, Taïneste, Had Msila, Bab Mrouj.	9 (adultes femmes et hommes : âge compris entre 32 et 90 ans)	5h
30 juillet au 20 août 2017	Bni Ftah, Laatamna Jbarna, Feddane El Kbir, Bni Krama, Had Msila, Aïn Beida, Taïneste.	22 (enfants, adultes femmes et hommes : âge compris entre 6 et environ 90 ans)	5h30 mn
21oct. au 1er nov. 2017	Tighanbouyine (Tribu Gzennaya), Lamrabtène (Taïneste), Kaf El Ghar, Traïba, Mizab, Marticha,	16 (enfants, adultes femmes et hommes : âge entre 7 et 81ans)	6h50 mn

### 3.3.3 Traits discriminants et méthode de relevé des traits

#### 3.3.2.1 Traits discriminants

Les traits phonétiques distinctifs du parler branès relevés dans notre étude interne serviront de discriminants dans la partie comparative entre les différents parlers jbala. Il s'agit des traits suivants :

- spirantisation des occlusives *b, t, d, k, ḡ, q*
- affriquées : *ǧ, ʃ, č*
- réalisation du *qāf* en [q], [ʔ], [x]
- assourdissement de *ḡ* en [t]
- t- > d-/ḡ- (préfixe de la deuxième personne du singulier et du pluriel)
- amuïssement du *-h* du suffixe dans *-ha* et *-həm*, après une consonne.
- diphtongues *ay* et *aw*
- /r/ > [ʁ]

### 3.3.2.2 Méthode de relevé des traits distinctifs

Dans la description interne du parler branès, l'analyse détaillée a porté sur un corpus limité à sept transcriptions d'enregistrements. Il est constitué de discours de locuteurs des deux genres et d'âges différents. Cet impératif matériel nous a permis, d'une part, de faciliter le traitement des données et, d'autre part, d'offrir une image de la situation linguistique chez les Branès en ces début du XXI<sup>e</sup> siècle. Situation que nous avons confrontée, par ailleurs, à celle rapportée par G. S. Colin (1921) au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Le relevé des traits, sur le plan synchronique, a été mené à travers une méthode assez simple, au regard de notre objectif. Nous avons utilisé le procédé technique relatif au comptage *outils/statistiques* du logiciel de traitement de texte *Word*. Il nous a permis de comptabiliser avec précision les fréquences des variantes. Il peut difficilement convenir cependant au calcul de fréquences dans des textes plus longs en raison de comptage fastidieux qu'il conviendrait de mener. Ainsi, les mots liés par des traits d'unions ont été comptabilisés pour un seul mot. Ex. : *mə-l-wād* = un seul mot, alors qu'il s'agit de trois mots si l'on prend en considération leur sens. C'est l'espace typographique qui isole les mots qui a été pris en compte et non le sens. Cela ne fausse pas cependant le comptage de phonèmes ou de variantes recherchées. Les termes répétés plusieurs fois avec une réalisation phonétique identique ont été comptabilisés une seule fois. Ceux dérivés d'une même racine dont la prononciation de la racine ne change pas en positions initiale ou intérieure ont été comptabilisés également une seule fois.

Le calcul des fréquences a porté sur des textes de 228 mots<sup>89</sup> chacun, extraits de transcriptions d'enregistrements assez longs pour certains d'entre eux. Le nombre de mots est un choix arbitraire. Mais la masse des données à analyser imposait le choix d'un « corpus construit ». Ce qui fait que quelques-uns d'entre eux ont fait l'objet de « construction ». En effet, puisque l'analyse porte sur le discours des locuteurs Branès et le repérage de certaines unités linguistiques, nous avons retiré les répliques de l'enquêtrice dans les dialogues. Ces extraits, sont classés par âge des locuteurs, dans l'ordre décroissants. Les noms des locuteurs sont mentionnés par les initiales du prénom et du nom :

- extrait n° 1 : le récit de *TMZ*, une femme âgée de 70 ans. Il porte sur la fabrication des silos à figue en argile et la préparation du raisin sec et du vinaigre. La durée d'enregistrement total est de 5mn35sec.
- extrait n° 2 : le récit de *HL*, une femme de 57 ans. Il concerne la cérémonie de mariage chez les Branès dans les années 1960. C'est un extrait de 1mn 57 secondes sur une d'une durée totale d'enregistrement de 24 mn.
- extrait n° 3 : conte « la cigogne et l'aigle », raconté par *MZ*, homme âgée de 42 ans d'une durée totale de 1mn56sec
- extrait n° 4 : conversation entre l'enquêtrice et *HZ*, une potière de 32 ans. Elle porte sur la fabrication de la vaisselle en terre cuite. Sa durée totale est de 2mn36.
- extrait n° 5 : discussion entre enquêtrice et *FA*, un homme de 31 ans. Elle tourne autour des représentations linguistiques du locuteur.
- extrait n° 6 : le récit de *AS*, une enfant de 10 ans. Il porte sur les jeux d'enfants. Il est extrait d'un enregistrement d'une durée totale de 30 mn.
- extrait n° 7 : discussion entre enquêtrice et enfants (4 filles) âgées de 7 à 12 ans. Elle porte sur la visite de la ville de Taza par ces filles qui habitent la montagne. Il est extrait d'un enregistrement d'une durée totale de 30 mn.

---

<sup>89</sup> Ces extraits apparaissent en style *Gras* dans les transcriptions placées en annexes. Cette option permet au lecteur de les identifier facilement.

## CHAPITRE 4. PARLER BRANÈS : TRAITS DISTINCTIFS

Après avoir présenté les locuteurs et circonscrit le terrain concerné par notre recherche, nous abordons dans ce chapitre l'étude des caractéristiques phonétiques du parler branès. Ils sont examinés en synchronie et en diachronie à travers les données relevées par G. S. Colin (1921). L'étude porte sur les phénomènes de spirantisation, d'affrication et d'assourdissement de la dentale *d*. Elle est réalisée à travers un relevé détaillé pour chacun des phénomènes chez des locuteurs des deux genres et d'âge différent. La spirantisation porte sur les consonnes occlusives *b*, *t*, *d*, *ḍ* et *k*. L'affrication concerne les affriquées *tʃ*, *gʃ*, *č* et *ḍ*.

L'objectif de cette étude est multiple. Le relevé des caractéristiques en synchronie servira à l'approche comparative intra-dialectale et inter-langues qui sera menée plus loin (chapitres 5 et 6). La comparaison diachronique avec les données de G. S. Colin permettra d'évaluer l'évolution du parler branès depuis le début du XXe siècle. La distribution de ces caractéristiques par âge et genre des locuteurs permettra d'offrir un bref aperçu de la variation chez ces locuteurs. Quant à la distribution par position dans le mot, elle sera utilisée dans l'étude comparative inter-langues, dans le chapitre 6 ci-dessous, afin d'identifier le type de substrat amazigh que contient le parler branès.

Le parler branès partage un grand nombre de réalisations phonétiques avec l'arabe dialectal marocain. Les particularités phonétiques qu'il présente ou variantes allophoniques sont portées dans la dernière colonne du tableau ci-dessous.

Tableau n° 5 : Phonèmes consonantiques arabes et variantes dans le parler branès

Phonème de l'arabe classique	API	Caractère arabe	Variantes allophoniques dans le parler branès (API)
ʔ	[ʔ]	ء	[ʔ]
b	[b]	ب	[b] [β] [bʕ]
t	[t]	ت	[t] [t̃] [θ]
ṭ	[θ]	ط	[θ] [t] [t̃]
ǧ	[dʒ]	ج	[ʒ] [dʒ] [g]
ħ	[ħ]	ح	[ħ]
x	[x]	خ	[x]
d	[d]	د	[d] [dʕ] [ð] [ðʕ]
ḏ	[ð]	ذ	[ð] [d]
r	[r]	ر	[r] [rʕ]
z	[z]	ز	[z] [zʕ]
s	[s]	س	[s]
š	[ʃ]	ش	[ʃ] [ʃ̃]
ṣ	[sʕ]	ص	[s] [sʕ]
ḍ	[dʕ]	ض	[dʕ] [tʕ] [ðʕ]
ṭ	[tʕ]	ط	[tʕ]
ḏ	[ðʕ]	ظ	[ðʕ] [dʕ] [tʕ]
ʕ	[ʕ]	ع	[ʕ]
ǧ	[ɣ]	غ	[ɣ] [x]
f	[f]	ف	[f]
q	[q]	ق	[q] [g] [ʔ] [x]
k	[k]	ك	[k] [ç]
l	[l]	ل	[l] [lʕ]
m	[m]	م	[m] [mʕ]
n	[n]	ن	[n] [nʕ]
h	[h]	ه	[h]
w	[w]	و	[w]
y	[j]	ي	[j] [g]

## **4.1 Spirantisation**

### **4.1.1 Notion de spirantisation.**

Nous empruntons la définition de ce phénomène au *Dictionnaire de linguistique Larousse* (2002 [1994] : 440) : « On appelle spirantisation le resserrement du chenal buccal en son axe médian, qui se produit en particulier pour la réalisation des fricatives et des constrictives. Ce terme désigne aussi, en linguistique diachronique et synchronique, le passage d'un son dont l'articulation comporte une occlusion du chenal buccal à un son dont l'articulation comporte un resserrement du chenal buccal ».

C'est un phénomène diachronique bien connu dans d'autres langues du monde. R. Ridouane (Ridouane 2008 : 9) cite les travaux réalisés sur 27 langues du monde, de la base de données établie par Lavoie (1996)<sup>90</sup>. Ils révèlent que les langues qui spirantisent les dentales spirantisent également les labiales et les vélares, mais, « à l'inverse, celles qui spirantisent les labiales et les vélares ne spirantisent pas forcément les dentales ». Cependant, les géminées, ou tendues dans la terminologie des berbérissants, ne connaissent pas de spirantisation. La non spirantisation de ces segments est « un aspect universel » (Hayes 1986, Schein et Steriade 1986, Churma 1988, Kirchner 2000), cité par R. Ridouane 2008).

### **4.1.2 Spirantisation dans les parlers jbala**

Un rappel de la fréquence des consonnes de l'arabe standard, extrait des travaux de Bougadida & al. (1997) d'un corpus de 1.300.000 consonnes (cité par Barkat 2000 : 74), nous semble intéressant à mentionner. Il nous donne une idée sur la fréquence des segments qui nous intéressent dans l'analyse de la spirantisation dans le parler branès. Bien qu'ils ne s'agissent pas de phénomènes identiques. Dans l'arabe standard, il n'est pas question de spirantisation d'occlusives. Les fricatives sont des phonèmes. Alors que dans le parler branès et autres parlers jbala, les fricatives sont des variantes d'occlusives correspondantes et non des phonèmes.

---

<sup>90</sup> Lavoie, L., 1996, « Consonants strength: results of a data bas development project », *Working Papers of the Cornell Phonetics, Laboratory 11*, 269-316. [En ligne] «<http://conf.ling.cornell.edu/plab/paper/wpcpl11-Lavoie.pdf>»

Les fréquences de quelques occlusives et fricatives de l'arabe standard (en %) sont les suivantes :

<i>t</i>	<i>b</i>	<i>d</i>	<i>k</i>	<i>ḏ/ḏ</i> <sup>91</sup>	<i>ṭ</i>	<i>ḍ</i>
11,15	4,20	3,33	1,84	1,05	0,85	0,85

Pour ce qui est de la spirantisation dans la langue arabe, J. Cantineau (1960 : 31) indique qu'elle est l'un des trois phénomènes qui affectent les labiales des *dialectes arabes modernes*, à côté du *tafḥīm* (l'emphase) et de l'*affrication*. Il signale que la spirantisation de *b* « est un trait caractéristique de certains sédentaires marocains : au lieu d'une occlusive on entend une spirante bilabiale sonore : il faut sans doute voir là une influence du substrat amazigh ». Il cite W. Marçais (1911), qui mentionne la réalisation fricative de /b/ à Tanger, sur laquelle nous nous arrêterons plus loin. Il cite également A. Fischer (1917)<sup>92</sup> qui rapporte que « d'après ses propres observations à Tanger, Rabat, Casablanca, et Mogador, le *b* occlusif serait conservé dans une bien plus large mesure ». Affirmation de A. Fischer que J. Cantineau remet en question en déclarant qu' « on n'oubliera pas que la spirantisation de *b* est sûrement un « fait honteux » et qu'une partie des informateurs de Fischer a pu le dissimuler ». Que dire alors des Jbala, dont la spirantisation signalait par S. Biarnay (1917) et G. S. Colin (1921) semble être ignorée de J. Cantineau.

Dans les parler jbala, la spirantisation des occlusives est l'un des traits phonétiques le plus remarquable et le plus partagé. Elle porte sur les occlusives /b/, /t/, /d/, /ḏ/, et /k/ qui passent respectivement à [b], [t], [d], [ḏ] et [k], auxquelles il convient d'ajouter le passage de /q/ à [x] dans de très rare cas. Elle affecte ces occlusives à des degrés divers. Certains connaissent la spirantisation de toutes ces occlusives, d'autres n'en connaissent que quelques-unes. La spirantisation dans les parlers jbala est la suivante :

occlusives	<i>b</i>	<i>t</i>	<i>d</i>	<i>k</i>	<i>ḏ</i>
fricatives	<i>ḅ</i>	<i>ṭ</i>	<i>ḍ</i>	<i>ḑ</i>	<i>ḥ</i>

Les descriptions de ces parlers rapportent ce phénomène d'un bout à l'autre du territoire jbala, depuis les Anjra, situés dans la partie septentrionale extrême, jusqu'aux Branès, au nord de

<sup>91</sup> Les deux segments sont regroupés par les auteurs (Barkat 2000 : 72). Barkat fournit la fréquence de *ḏ* dans la base d'UPSID451 (d'après Vallée et al., 1998), où le *ḏ* n'apparaît pas. Le *ḏ* représente 0,44%, que l'on retrouve seulement dans deux langues sur les 451 de la base.

<sup>92</sup> A. Fischer, 1917, *Zur Lautlehre des Marokkanisch-Arabischen*, p. 1. (Non consulté par nous-même)

Taza, situés dans la partie méridionale extrême. Toutes sans exceptions mentionnent l'influence du substrat amazigh dans ces parlers, dont la spirantisation entre autres. Constat réitéré, depuis près d'un siècle, depuis les premières descriptions des dialectologues arabisants français, en particulier W. Marçais et G. S. Colin.

#### 4.1.3 Spirantisation dans la langue amazighe

En linguistique amazighe, le terme « spirantisation » est consacré à l'affaiblissement du mode de franchissement des occlusives qui se caractérise par le processus suivant : « occlusives ⇒ fricatives ⇒ approximantes ⇒ zéro » (Lafkioui 2007 : 38), qui touche les consonnes *b, t, d, ḍ, k* et *g*. Leurs spirantes actuelles sont considérées par la majorité des berbérissants comme étant le résultat de l'évolution des occlusives proto-berbères, alors qu'une minorité voit dans ce phénomène un « archaïsme en berbère » (Louali 1998). Cependant, tous les dialectes amazighs ne sont pas concernés par la spirantisation. Certains ne connaissent pas ce phénomène. Et c'est ce critère de présence ou d'absence de spirantisation qui a permis aux berbérissants du XIX et du début du XXe siècles d'établir la classification des dialectes amazighs, en parlers nord (du Maghreb), qualifiés de spirants, et parlers sud, dits occlusifs.

Toutefois, cette répartition n'a pas permis d'aboutir à une classification satisfaisante à ce jour. Les paramètres pris en compte paraissent incomplets. Et toute classification qui reposerait sur des « considérations ethniques, historiques ou raciales est plus arbitraire que toute autre » (Ameur 1990 : 26). Il conviendrait selon M. Ameur de « recourir à un canevas de paramètres hiérarchisés où l'intercompréhension (dans laquelle le lexique joue un rôle prépondérant) viendrait en premier. On utiliserait alors : des critères socio-linguistiques [et] des critères purement linguistiques » (*ibid.*).

Toujours est-il que la spirantisation demeure le critère déterminant à ce jour. S. Chaker (2003 : 2) rappelle que « tous les dialectes de la bande méditerranéenne du Maghreb (Aurès, Kabylie, Algérie centrale et occidentale, Rif, la majeure partie du Maroc central ...) connaissent, à des degrés divers, une forte tendance à la spirantisation des occlusives ; /*b, t, d, ḍ, k, g*<sup>93</sup> y deviennent respectivement [*b, t, d, ḍ, k, g*]. Dans de nombreux dialectes (Aurès, Algérie centrale, Maroc central, Mزاب), le phénomène va encore plus loin : la fricative [*t*] peut aboutir au souffle

---

<sup>93</sup> « [*b, t, d, ḍ, k, g*] (API : [*β, θ, δ, δ̣, ç, γ*]) », précision ajoutée par S. Chaker (2015 : 7).



laryngal [h] ou disparaître totalement (Aurès), et les fricatives palatales [k̠] et [g̠] finissent souvent en chuintantes [š] et [ž] ou en semi-voyelle palatale [y] (API [j]) ».

Ainsi, en raison « de la diversité et de l'enchevêtrement des faits », N. Louali (1998) propose de revoir la dichotomie nord/sud et suggère de « répertorier les parlers selon les lieux d'articulation concernés », qui vont de l'arrière du palais vers l'avant. Elle répartie les variétés amazighes en trois ordres : l'ordre vélaire (i.e. les parlers qui spirantisent les vélares *k* et *g* (comme Figuig, Ouargli, Mozabite), l'ordre dental/vélaire (*t, d, d / k, g*) (tamazight (comme Aït Sadden, chaouia (Mena)), rifain (Aït Touzine) et l'ordre dental/labial/vélaire (*t, d, d / b / k, g*) (kabyte (At Mangellat), rifain (Tamsamene, Beni Ouriaghel). La spirantisation de la labiale *b* n'est pas autonome, elle est associée à celle des dentales ou des vélares. Elle rappelle que « l'évolution la plus complexe » concerne les occlusives dentale sonore *t* et vélaire sonore *g*. En effet, les réalisations de *t* vont de la réalisation occlusive [t] jusqu'à son absence de réalisation en initiale. Quant à celle de *g*, deux réalisations peuvent se retrouver dans le même parler, en excluant le principe de la variation libre.

Nous présentons ci-dessus un tableau récapitulatif de la spirantisation dans l'amazighe, selon l'auteure (Louali 1998). Nous y intégrons une colonne où nous présentons le phénomène dans le parler arabe branès, d'après nos données collectées pour cette recherche. Son utilité est d'une grande importance dans notre approche comparative entre le parler branès et les parlers amazighs du nord-ouest du Maroc. Il vient en complément aux travaux de M. Lafkioui (2007) sur la spirantisation, entre autres, pour le tarifit<sup>94</sup> et de J. El Hannouche (2010) et Kh. Mourigh (2015, 2017) pour les variétés amazighes ghomara.

---

<sup>94</sup> Pour la désignation des aires régionales amazighophones au Maroc, Mena Lafkioui désigne les parlers amazighs du Rif par « Tarifit » et explique que « C'est surtout depuis la reconnaissance nationale du berbère au Maroc que ce terme néologique connaît une diffusion plus large auprès des rifainophones (dont notamment les scolarisés), bien que son usage dans le Rif semble être plus ancien (Laoust 1926 : 80) » (Lafkioui 2017 : 2).

Tableau n° 6 : Spirantisation dans les variétés amazighes<sup>95</sup> et le parler branès

Ordre	Occlusive	Réalisation phonétique	Parlers ou lieux concernés	Parler branès <sup>96</sup>
Vélaire ( <i>k, g</i> )	<i>k &gt;</i>	<i>k</i>	touareg (Aïr), tachelhit (Tiznit, Anezi), Ghadamsi,	<i>k, ḳ</i>
		<i>ε</i> ([ç] API)	kabyle (At Mangellat), tamazight (Aït Sadden), rifain (Beni Ouariaghel)	
		<i>f</i>	rifain (Temsamane, Aït Touzine), Figuig	
		<i>k/f</i>	ouragli	
		<i>tʃ</i>	Mozabite	
	<i>g &gt;</i>	<i>g</i>	touareg (Aïr), tachelhit (Tiznit, Anezi)	<i>g</i>
		<i>j</i>	kabyle (At Mangellat)	
		<i>j</i>	tamazight (Aït Sadden)	
		<i>ʒ/dʒ/g</i>	Ghadamsi	
		<i>ʒ-j</i>	rifain (Temsamane, Aït Touzine), Figuig	
		<i>ʒ-j</i>	rifain (Beni Ouariaghel)	
		<i>ʒ-g</i>	ouragli	
		<i>ʒ-dʒ</i>	Mozabite	
	Dental// vélaire ( <i>t, d, ḍ</i> // <i>k, g</i> )	<i>t &gt;</i>	<i>t</i>	touareg, tachelhit,figuig, ouargli, mozabite.
<i>θ</i>			kabyle (At Mangellat), thamazight (nord), rifain (rif central)	
<i>h</i>			chaouia [en initiale]	
<i>∅</i>			chaouia [en initiale]	
<i>ð</i>			rifain (rif central, Beni Ouariaghel) [en initiale].	
<i>s</i>			tachelhit Anti-Atlas (Azeni).	
<i>d &gt;</i>		<i>d</i>	touareg, tachelhit,figuig, ouargli, mozabite.	<i>d, ḍ</i>
		<i>ð</i>	kabyle (At Mangellat), thamazight (nord), rifain (rif central), chaouia.	
		<i>z</i>	tachelhit-Anti Atlas (Anezi).	
<i>d<sup>97</sup> &gt;</i>		<i>ḍ</i>	rifain de Temsamane	<i>ḍ, ḍ̣</i>
Dental// labial// vélaire ( <i>t, d, ḍ</i> // <i>b//k, g</i> )	<i>b &gt;</i>	<i>b</i>	touareg, tachelhit,figuig, ouargli, mozabite.	<i>b, ḅ</i>
		<i>β</i>	kabyle (At Mangellat), rifain (Aït Touzine, Beni Ouriaghel).	
		<i>v</i>	rifain (Temsamane).	

<sup>95</sup> Nous conserverons les symboles de l'auteure pour la spirantisation dans l'amazighe et ceux utilisés par nous-même dans notre thèse pour le parler branès.

<sup>96</sup> Il s'agit des réalisations relevées par nous dans l'étude interne du parler branès.

<sup>97</sup> N. Louali ne cite pas cette consonne dans la liste des occlusives qui se spirantisent. Contrairement à S. Chaker qui cite *ḍ* (« [b, t, d, ð, k, g] (API : [β, θ, ð, δ, ç, γ]) », précision ajoutée par l'auteur (Chaker 2015 : 7). N. Louali (1998 : 272) fournit la liste des occlusives suivantes : « *b, t, d, k/g* ». Cependant, elle indique que *ḍ* spirantise en *ḍ̣* lorsque les dentales *t* et *d* spirantisent en *ṭ* et *ḍ*, en général. Elle cite pour ce cas l'exemple du rifain de Temsamane.

Pour ce qui est du domaine marocain, M. Lafkioui (2007 : 38) note pour le tarifit « la tendance dominante de la spirantisation » dans cette variété. Elle distingue entre la « spirantisation synchronique » et la « spirantisation dynamique » ou diachronique. La spirantisation dynamique « correspond aux processus évolutifs arrivés en ce moment à des stades différents, plus au moins avancés selon les régions ». Elle concerne les vélaires simples<sup>98</sup> /k/ et /g/ ainsi que l'interdentale fricative /t̪/<sup>99</sup>. La spirantisation synchronique, ajoute-t-elle « n'a qu'une pertinence limitée dans les variétés rifaines », autrement dit, elle joue un rôle limité à l'intérieur du système consonantique du tarifit, où seule l'occlusive /b/ permet « par sa régularité relative une comparaison synchronique » entre les variétés du Rif. A l'exception des Ayt Iznasen et quelques cas ici et là qui ne spirantisent pas le /b/. L'auteur rappelle qu'à côté du phénomène de spirantisation, les occlusives simples existent dans le tarifit. Celles qui sont non conditionnées sont peu nombreuses et proviennent « en général des dérivées de tendues sous-jacentes ». Les autres sont conditionnées par « un contexte phonétique précis ». Ainsi, les dentales conservent leur occlusion dans l'environnement des liquides /l/, /m/ et /n/ (Lafkioui 2007 : 38)<sup>100</sup>. Quant au domaine du tachlhit, R. Ridouane (2008 : 9) rapporte que « seules la labiale sonore /b/, les vélaires /k, g/ et les labiovélares /k°, g°/ se spirantisent. Les dentales ne spirantisent pas ».

#### 4.1.4 Spirantisation dans le parler branès

Avant de traiter de la spirantisation dans le parler branès d'aujourd'hui, rappelons les observations formulées par G. S. Colin (1921). Il note en effet la « grosse influence berbère dans la phonétique (*ibid.*, p. 35) :

- conservation des interdentes  $\theta$  et  $\delta$  ;
- atténuation des occlusives :
  - tendance générale du *b*, de *t*, et du *d* à passer aux fricatives correspondantes.
  - mouillure constante du *k*, tendant à la prononciation chuintante.

<sup>98</sup> M. Lafkioui (2007 : 41) précise que « La spirantisation dynamique des vélaires occlusives simples /k/ et /g/ correspond aux processus évolutifs réalisés en termes d'affaiblissement de la tension articuloire et de changement de lieu d'articulation par palatalisation : occlusive  $\Rightarrow$  fricative  $\Rightarrow$  semi-voyelle ( $\Rightarrow$  voyelle). Ces transformations diachroniques sont arrivées en ce moment à des stades différents, plus au moins avancés selon les régions du Rif »

<sup>99</sup> M. Lafkioui (2017 : 12) indique que : « Cette interdentale correspond généralement à un morphème ou elle en fait partie (p. ex. indices de personne, pronoms et marqueur du féminin). Ce phénomène a été également observé non seulement en berbère – comme p. ex. en chaoui (Lafkioui & Merolla 2002 : 16-17) – mais aussi en Afroasiatique (Brugnatelli 1994). Cependant, il arrive aussi que le procédé de voisement soit appliqué dans certaines variétés centrales (Ayt Weryāgel) : /t̪/ ([θ]) /d̪/ ([ð]) ; *damment̪* au lieu de *tammēt̪* 'miel' (Lafkioui 2007 : 57-58) ».

<sup>100</sup> Nous traiterons de la spirantisation dans les variétés amazighes du Rif dans le chapitre 6, ci-dessous, consacré à la comparaison inter-langue entre le parler arabe branès et les parlers amazighes du nord-ouest du Maroc.

- labialisation (conditionnée) du *b*, du *k* et du *g* en *b<sup>w</sup>*, *k<sup>w</sup>*, *g<sup>w</sup>* » (*ibid.* p. 35)
- $q > x^{101}$

Parmi ces observations, celle qui se rapporte à « l'atténuation des occlusives » /b/, /t/ et /d/ nécessite quelques éclaircissements. En effet, comment interpréter l'expression « tendance générale » de ces occlusives à passer à leurs « fricatives correspondantes ». Cela voudrait-il dire que toutes les réalisations de *b*, *t*, *d* étaient fricatives dans le parler des Branès-nord Taza au début du XXe siècle ? Afin d'apporter des éléments de réponse à cette question, nous avons consulté les travaux de W. Marçais (1911) sur le parler arabe de Tanger et celui de S. Biarnay (1917) sur les variétés amazighes rifains, auxquels nous renvoie G. S. Colin (1921).

#### 4.1.2.1 La bilabiale occlusive sonore /b/

##### 4.1.2.1.1 /b/ chez G. S. Colin (1921)

G. S. Colin (1921 : 38) note que « le  $\text{ⵇ}$  est un *b* spirantisé » et ajoute en note de bas de page « dans les conditions énoncées *apud MT*, XV ». Il renvoie ainsi le lecteur au système de transcription utilisé par W. Marçais dans ses *Textes arabes de Tanger* (1911 : XIV-XV) signalé par les initiales *MT* (Marçais Tanger), lequel rappelle les réalisations occlusives et spirantes de /b/. W. Marçais précise que l'occlusive « a été conservée seulement » en cas de gémation, après *m*, après *l* de l'article et « sporadiquement dans quelques vocables<sup>102</sup> ». La question qui se pose est de savoir ce que G. S. Colin entendait par l'expression « tendance générale ». Cela voudrait-il dire que toutes les réalisations de /b/ étaient fricatives dans le parler des Branès, en dehors des cas rappelés par W. Marçais ?

Il est clair qu'en l'absence d'une transcription phonétique rigoureuse des données sur le parler des Branès, de la part de G. S. Colin, à l'instar de celle de W. Marçais(1911) dans les *Textes arabes de Tanger*, et celle de S. Biarnay (1917) dans *Etudes sur les dialectes berbères du Rif*, auxquelles il nous renvoie pour les réalisations phonétiques des occlusives /b/ pour le premier auteur et pour /t/ et /d/ pour le deuxième, il nous est à priori difficile de comprendre ce que pourrait signifier cette « tendance générale ». Néanmoins, en ce qui concerne /b/, nous avons tenté d'éclaircir cette formulation en examinant les termes transcrits dans le glossaire (p. 215 et

<sup>101</sup> L'auteur indique que  $q > x$  dans les mots composés avec *waqt* (notion de temps).

<sup>102</sup> W. Marçais (1911 : XV) notait que [b] apparaissait « sporadiquement dans quelques vocables, ainsi : *ar**b**3a* « quatre » اربعة, *qol**b*** « cœur » قلب, *kel**b*** « chien » كلب ».

suivantes) et la troisième histoire intitulée « La Toupie », transcrite également (pp. 79, 81, 83, 85, 87,89) de W. Marçais (1911), afin d’y relever les réalisations de /b/.

Il ressort de l’examen des textes de W. Marçais, hormis les conditions de maintien de l’occlusive citées plus haut, une présence exclusive de la fricative [b] dans le texte et dans le glossaire, dans les positions initiale, médiane et finale. Ce qui nous incite à déduire de cette « tendance générale » notée par G. S. Colin une spirantisation de /b/ chez les Branès semblable à celle rapportée par W. Marçais pour le parler de Tanger. Par conséquent, les Branès auraient spirantisés systématiquement le phonème /b/, avec les exceptions rappelées ci-dessus, qui excluent la réalisation fricative après *m*, *l* de l’article et en cas de gémination.

#### 4.1.2.1.2 /b/ dans le parler branès actuel.

Tableau n° 7 : Relevé des variantes [b] et [b̥] de dans le parler branès

Locuteur/ locutrice	Position dans le mot	[b]	[b̥]
TMZ	I	(ə-) <i>baldi</i> « local », (ə-) <i>barrāda</i> « cruche », <i>bīsa</i> « la vendre », <i>bḥāl</i> « comme », <i>bāš</i> « pour », <i>b-</i> « au moyen de », <i>bīh</i> « au moyen de lui ».	∅
	M	<i>nkəbrūha</i> « nous l’agrandissons », <i>kbīra</i> « grande », <i>rəbšīn</i> « quarante », <i>nžəbdūha</i> « nous la sortons », <i>ngarblu</i> « nous tamisons ».	<i>dāba</i> « maintenant », <i>šbīha</i> « délicieuse », <i>gəbsu</i> « ils ont séchés », <i>zbīh</i> « raisin sec », <i>nžību</i> « on prenait », <i>nəbdāw</i> « nous commençons », <i>nšawbu</i> « nous faisons », <i>žəbda</i> « il l’a (fém.) sortie », <i>mṭəbxa</i> « four à poterie », <i>xubz</i> « pain », <i>lə-ḥbīha</i> « chère », <i>šbēh</i> « succulent ».
	F	∅	<i>šinəb</i> « raisin », <i>zbīh</i> « raisin sec », <i>ṭ-ṭrāb</i> « argile/terre ».
HL	I	<i>bqa</i> « rester », <i>b-</i> « au moyen de », <i>bašd</i> « après », <i>bāš</i> « pour ».	<i>bqa</i> « rester », <i>bābāha</i> « son papa (à elle) ».
	M	<i>mbəktəṭ</i> « en morceaux ».	<i>yžībū-la</i> « ils lui amènent », <i>ṭəbšīl</i> « plat », <i>s-sābaq</i> « se ruer sur », <i>šawbu</i> « faire », <i>bābāha</i> « son papa », <i>yəṭḥādlu</i> « s’échanger ».

	F	<i>š-šaf̣b</i> « les gens »	<i>ṭīḅ</i> « tu trouves ».
MZ	I	<i>ballārāž</i> « cigogne », <i>bga</i> « il veut », <i>bāḅa</i> « papa », <i>bənṭu</i> « sa fille », <i>bāš</i> « pour », <i>bīh</i> « au moyen de lui », <i>bqā</i> « il est resté ».	<i>ḅnu</i> « fils de », <i>ḅnṭi</i> « ma fille ».
	M	<i>žbār</i> « il a trouvé », <i>harbət</i> « elle s'est sauvée ».	<i>bāḅa</i> « papa », <i>ḅbīr</i> « grand », <i>xatḅūha</i> « ils l'ont demandée en mariage », <i>sāḅa</i> « il l'a trouvée », <i>dāḅa</i> « maintenant », <i>mkuwḅīn</i> « repliés », <i>qabṭūh</i> « ils l'ont attrapé », <i>ḅbiyyəl</i> « cordelette »
	F	<i>yṭrəb</i> « battre (des ailes) »	<i>yžīḅ</i> « il amène », <i>n-nsīḅ</i> « le beau-père », <i>ṭrəḅ</i> « il a frappé ».
HZ	I	<i>b-</i> « au moyen de », <i>bū-</i> « qui possède », <i>bḅāl</i> « comme », <i>bāš</i> « pour », <i>bərṣa</i> « dehors », <i>bašd</i> « après », <i>bəyyāṭa</i> « chaux/argile locale »	<i>ḅ-</i> « au moyen de », <i>ḅgīna</i> « nous avons voulu », <i>bḅāl</i> « comme »
	M	<i>rəbš</i> « quart », <i>dāḅa</i> « maintenant », <i>lārbaš</i> « mercredi », <i>nbīšū-h</i> « nous le vendons ».	<i>dāḅa</i> « maintenant », <i>nžīḅu</i> « nous amenons », <i>yəḅḅas</i> « il sèche », <i>nqalḅūh</i> « nous le retournons », <i>ḅḅār</i> « fumier », <i>yəḅqa</i> « il reste », <i>š-šbāḅā</i> « peinture », <i>š-šbaḅ</i> « le matin », <i>nžəḅdūh</i> « nous le sortons ».
	F	<i>ṭāyəb</i> « cuit, mūr », <i>ḅlīb</i> « lait ».	<i>ṭ-ṭrāḅ</i> « argile, terre », <i>yīḅ</i> « il cuit ».
FA	I	<i>brānəs</i> « Branès », <i>binatna</i> « entre nous », <i>b-</i> « avec », <i>bḅāl</i> « comme », <i>bāḅa</i> « papa »	<i>ḅəzzāf</i> « beaucoup » <i>ḅašd</i> « quelques »
	M	<i>mbədlīn</i> « différent », <i>žbāla</i> « Jbala », <i>ṭaqrīban</i> « à peu près »,	<i>dāḅa</i> « maintenant », <i>ṭaqrīban</i> « à peu près », <i>b-nnisḅa</i> « en ce qui concerne », <i>bāḅa</i> « papa », <i>r-rbāṭ</i> « Rabat », <i>mṭāḅqa</i> « comme », <i>yəḅda</i> « il commence », <i>qrīḅa</i> « proche », <i>dār-ə(l)-ḅēḅa</i> « Casablanca ».
	F	Ø	<i>t-ṭqārəḅ</i> « proche »
	I	<i>bāḅ</i> « porte », <i>blāšṭa</i> « sa place », <i>bāḅa</i> « papa », <i>bāšṭa</i> « sorte de petite gauffrette », <i>bḅāl</i>	<i>ḅīmu</i> « sorte de petite gauffrette », <i>ḅāḅya</i> « elle veut » <i>ḅ-</i> « au moyen de », <i>bḅāl</i> « comme ».

AS		« comme », <i>banān</i> « banane », <i>bəzzāf</i> « beaucoup », <i>baṭāta</i> « pomme de terre », <i>bīha</i> « au moyen d'elle ».	
	M	<i>ḥbīla</i> « jeux de cordelette », <i>dāba</i> « maintenant », <i>ləbsū</i> « ils se sont habillés » <i>ḏībi</i> « apporte (toi fém.) »	<i>yḥqa</i> « il reste », <i>bāḥa</i> « papa », <i>dāḥa</i> « maintenant ».
	F	<i>də-lḥib</i> « tu joues », <i>bāb</i> « porte »	<i>bāḥ</i> « porte », <i>ḥlīḥ</i> « lait », <i>ḡīḥ</i> « apporte (2PSM/F) »
FG	I	<i>bāš</i> « pour », <i>bī-</i> « avec », <i>bəlla</i> « que », <i>bəzzāf</i> « beaucoup », <i>bḥāl</i> « comme », <i>bərra</i> « dehors », <i>blāša</i> « place », <i>baṭāta</i> « pomme de terre », <i>bāšda</i> « d'abord ».	<i>ḥqīna</i> (+inacc) « on a commencé à », <i>ḥəzzāf</i> « beaucoup », <i>ḥḡūt</i> « tu veux », <i>bḥāl</i> « comme », <i>ḥāšda</i> « quelque ».
	M	<i>lə-ḥrōbiyya</i> « la campagne », <i>zbāl</i> , <i>qbēḥa</i>	<i>nəlbəs</i> « je m'habille », <i>yəḥsāḥtī</i> « je pensais », <i>š-ḥbāḥ</i> « le matin », <i>ṭāḥla</i> « la table », <i>r-rəḥbu</i> « on monte dans »
	F	Ø	<i>karṭāḥ</i> « cartable »

Tableau n° 8 : Fréquences des variantes [b] et [ḥ] par position dans le parler branès

Position	[b] (nombre d'occurrences)	[ḥ] (nombre d'occurrences)	Total (des occurrences)	Répartition des variantes en %
Initiale	50	18	68	[b]74, [ḥ]26
Médiane	22	53	75	[b]29, [ḥ]71
Finale	6	14	20	[b]30, [ḥ]70
Total	78	85	163	[b]48, [ḥ]52

La tendance actuelle indique une légère prédominance de [ḥ] au regard de [b] : La fricative [ḥ] représente 52% des réalisations totales de /b/ contre 48% pour l'occlusive [b]. Chez la quasi-totalité des locuteurs, [ḥ] domine en position médiane (71%) et finale (70%), mais [b] domine en position initiale (74%).

**En position initiale** : l’occlusive [b] représente 74% des réalisations.

La réalisation [b] est dominante en position initiale, contre 26% pour [β]. Nous sommes loin de la situation décrite par G. S. Colin, au début du XXe siècle. Ajouté à cela, la tendance « timide » de certains locuteurs à aligner leur pratique langagière sur les usages urbains, en substituant [b] à [β]. Cependant, il faut noter que malgré la présence dominante de [b], aucun conditionnement phonétique ne nous permet de prédire l’une ou l’autre des réalisations en position initiale. Ce qui nous amène à dire que leur apparition est en distribution libre dans cette position (excepté dans les mots empruntés aux langues romanes où le *b* provient d’un *p* primaire des mots étrangers. Ex. : *bulīs* « police », *blāša* « place »). Ex. : *bqa/βqa* « rester », *bhāl/βhāl* « comme », *bənṭu/βənṭi* « sa fille/ma fille », *baʕd/βaʕd* « après », *bnāt/βnāt* « filles ».

**En position médiane** : la fricative [β] représente 71% des réalisations

Certains contextes phonétiques empêchent la spirantisation de /b/. C’est le cas après *m* (occlusive bilabiale sonore nasale) et *l* de l’article, comme l’avait notait W. Marçais (1911). Pour *m*, nous le retrouvons notamment dans le schème *mfəʕləl* et *mfəʕʕəl*. Ex. : *mbəktəʔ* « en morceaux », *mbərbrīn* « avoir le visage couvert (elles) », *mbəṭbəʔ* « gonflé, gros », *mbezzəʔ* « écrasé, trapu », *mbəddlīn* « différents ». Exemples pour le *lām* de l’article : *əl-bəldi* « local », *əl-bərrāda* « cruche », *əl- bāb/βāb* « la porte », *əl-bənṭ* « la fille », *əl-bīʔ* « la pièce d’une maison », *əl-bēḏ* « les œufs ».

Dans les autres contextes phonétiques, en position médiane, bien que la fricative [β] soit majoritaire, elle est en distribution libre avec [b]. Chez tous les locuteurs, sans conditions d’âge, nous rencontrons tantôt l’occlusive, tantôt la fricative, dans le même morphème. Situation d’alternance semblable à celle que nous rencontrons dans la position initiale. La prédominance de la fricative pourrait s’expliquer par le trait moins distinctif de cette réalisation par rapport à sa correspondante occlusive [b]. Ce qui la rend relativement plus résistante à la substitution que les autres fricatives présentes dans le parler branès, telles que [t], [d] ou [k]. Nous avons par exemples des termes réalisés par le même locuteur, ou par des locuteurs différents, où apparaît l’une ou l’autre des réalisations, indifféremment. Les locuteurs ont le choix entre l’occlusive et la fricative. Ex. : *ʔaqrīban/ʔaqrīβan* « à peu près » et *ʒbāla/ ʒβāla* « Jbala » réalisés par le même locuteurs ; *nʒəbdū(ha)/ nʒəβdū(h)* « nous la/le sortons », formulées respectivement par les locutrices *TMZ* et *HZ*. Paradoxalement, la réalisation occlusive devrait être le fait de *HZ*, dame plus jeune et cherchant en permanence à aligner son usage sur celui des parlars urbains. Ici, nous avons le cas inverse. Cela révèle le caractère moins distinctif de [β] par rapport à [b] ; *kβīr(a)/kβīr*



« grand(e) », *dāba/dāḅa* « maintenant », : *bāba/bāḅa* « papa », réalisés également par des locuteurs différents.

**Position finale** : la fricative [b] représente 70% des réalisations.

Les réalisations conditionnées de [b] : [b] apparaît après une voyelle. Ex : *ʕinəḅ* « raisin », *zḅīḅ* « raisin sec », *ṭ-ṭrāḅ* « terre, argile », *yīḅ* « il cuit », *n-nsīḅ* « beau-fils », *bāḅ* « porte », *ḥlīḅ* « lait », *ḡīḅ* « apporte (2PSM/F) », *t-ṭqārəḅ* « qui s’approche », *karṭāḅ* « cartable ». Dans les autres environnements phonétiques, il arrive que le locuteur utilise l’occlusive au lieu de la fricative. Attitude qui traduit une recherche de nivellement sur les parlers urbains, considérés inconsciemment ou consciemment plus prestigieux chez les locuteurs à l’origine de cette utilisation, en particulier chez les enfants. Cela apparaît à un degré moindre chez les adultes âgés de moins de 30 ans. Les plus âgés conservent dans leur grande majorité la réalisation fricative. Il en résulte chez les premiers une alternance entre les deux réalisations, qui se rencontre très souvent dans un même terme ou dans un de ses dérivés. Ex. : *bāḅ/bāb* « porte », *ḥlīḅ/ḥlīb* « lait ».

Les réalisations conditionnées de [b] : [b] apparaît après les consonnes suivantes :

- *ʕ* : *ʕaʕb* « population ».
- *ɾ* : *zəɾb* « barrière, limite », *ḥaɾb* « guerre », *ḡaɾb* « ouest », *quɾb* « proximité ».
- *l* : *qalb* « cœur », *kəlb* « chien », *ḡulb* « domination ».
- *h* : *səhb* (nom propre (toponyme)).

**Les emprunts** :

Dans les emprunts, les consonnes *v* et *p* primaires passent systématiquement à [b]. Ex. : *pasta* > *bāʕta* « sorte de petite gaufrette », *plas* > *blāʕa* « place », *valiz* > *baliza* « valise ».

**Une réalisation « étrange » : /b/ > [f]**

Nous avons rencontré un terme où le phonème /b/ est réalisé [f] : *bḥāl* > *fḥāl* « comme ». Nous l’avons relevé chez une dame d’une cinquantaine d’années, dans la plaine. Cette réalisation a été relevée également dans le parler de Chaouen, où F. Moscoso (2003 : 44) note le terme *fḥalək* « comme toi » et dans le parler d’Anjra par Á. Vicente (2000).

4.1.2.2 La dentale occlusive sourde /t/.

#### 4..1.2.2.1 /t/ chez G. S. Colin (1921)

G. S. Colin relève :

- la « tendance générale du *b*, du *t*, et du *d*, à passer aux fricatives correspondantes », (*ibid.*, p. 35).
- les trois variantes de ت<sup>103</sup>(*t*) (*ibid.*, pp. 38-39) :
  - *t* « *t* occlusif », dans des mots « d'origine vraisemblablement berbère »
  - *ṭ* « affriquée<sup>104</sup> » (dans les mots d'origine arabe)
  - *t'* « spirantisé<sup>105</sup> (*t* plus un bruit de souffle) (*ibid.*, p. 39) et « tendant vers *θ* » (dans les mots d'origine arabe ) (*ibid.*, p. 47)
- les « conditions de différenciation du *t* (spirantisé<sup>106</sup>) et du *ṭ* (affriquée) » (*ibid.*, p. 47).
- que le « ت subsiste comme interdente dans des mots berbères<sup>107</sup> » (*ibid.*, p. 39).
- la « tendance (conditionnée semble-t-il) de ت vers ث »<sup>108</sup> (*ibid.*, p. 39), à l'instar de la « tendance du ت occlusif arabe à s'atténuer en fricative »<sup>109</sup>.

De ce qui précède, deux réalisations phonétiques de *t* sont clairement distinguées : l'occlusive [t] et l'affriquée [ṭ]. Mais, comment entendre la réalisation *spirantisée t'* ? Réalisation dont l'appréhension est rendue autrement délicate par la mention de l'interdentale fricative sourde *θ* (/ṭ/) par G. S. Colin en deux endroits. En effet, [ṭ] qui devrait être la fricative correspondante de l'occlusive /t/, que l'auteur a mentionné dans la « tendance générale du *b*, du *t*,

<sup>103</sup> Nous citons l'écriture en arabe des consonnes telle qu'elle figure chez G. S. Colin (1921).

<sup>104</sup> Le symbole *t* utilisé par G. S. Colin (1921) est représenté par *ṭ* par la dialectologie maghrébine d'aujourd'hui.

<sup>105</sup> « le ت affriquée sonne *ts* où les deux phonèmes sont bien distincts ; aussi dans la graphie populaire, le ت vient-il souvent à la place d'un groupe *t+s* ou *d+s* classique. [عيتلام = عبد السلام] » (Colin 1921 : 38-39).

<sup>106</sup> Les réalisations conditionnées de *t* (spirantisé, tendant vers *θ*) (Colin 1921 : 47-48) : en position initiale, médiane ou finale, *t* apparaît après *s*, *ʃ*, *z*, *ʒ* ou avant *l*, *n* ; en position finale : il apparaît en suffixe du pluriel sain féminin et des noms précédés d'une voyelle longue, il remplace le *ta' marbouta* des noms féminins, en annexion avec les pronoms suffixes complément et apparaît comme suffixe de l'accompli précédé d'une voyelle.

<sup>107</sup> Caubet (2017 : 115-116) rappelle que les interdentales *ṭ* et *ḍ* citées par G. S. Colin ne sont pas celle de l'arabe classique comme l'affirme l'auteur dans son étude du parler nord-Taza. Elle souligne que ces interdentales sont en réalité le résultat d'une « re-spirantisation sur des parlers où les interdentales n'existaient plus. La spirantisation se produit donc sur un système où les phonèmes /t/ et /ṭ/ et /d/ et /ḍ/ sont déjà confondus en dentales : /t/ et /d/, de même que /ḍ/ et /ṭ/, confondus en /d/. La comparaison avec un système comme celui de l'arabe classique n'a donc pas lieu d'être ici et tous les /t/, les /d/ et les /ḍ/, quels que soient leurs correspondants en arabe classique, seront susceptibles d'être spirantisés, respectivement en [ṭ], [ḍ] et [ḍ] »

<sup>108</sup> La notation phonétique en lettres arabes ne permet pas d'avoir une idée claire sur les différentes réalisations phonétiques. Contrairement aux mots amazighs, où le ت est clairement cité et noté en caractère arabe (ت), ce qui ne laisse aucune ambiguïté sur sa réalisation en interdente fricative sourde [ṭ], dans les mots arabes le ت peut désigner indifféremment le *t'* spirantisé et l'interdentale fricative sourde [ṭ]. Cette tendance du passage de ت vers ث témoignerait selon l'auteur de la trace de l'influence des « anciens variétés amazighes » sur le parler du nord de Taza.

<sup>109</sup> Il met en parallèle l'atténuation de /d/ en sa fricative [ḍ], dans les mots arabes où /d/ est une consonne du radical, avec celle de /t/ en sa fricative [ṭ], en indiquant bien « la tendance (conditionnée semble-t-il) de ت vers ث » (p. 39).

et du *d*, à passer aux fricatives correspondantes » (Colin 1921 : 35), semble ne pas être la réalisation entendue par l'auteur. Nous sommes par conséquent devant deux réalisations fricatives, l'une est clairement distinguée, c'est [t] et l'autre, ce *t'* spirantisé (t plus un bruit de souffle) ou « tendant vers  $\theta$  », reste obscur. Pour davantage de précisions sur cette dernière réalisation, G. S. Colin nous renvoie au travail de S. Biarnay (1917)<sup>110</sup> relatif aux parlers amazighs rifains.

Nous avons consulté le chapitre intitulé « Atténuation de l'occlusive *t* » des pages 408 et suivantes de S. Biarnay (1917). L'auteur rappelle « la diversité des sous-dialectes du Rif » (Biarnay 1917 : III), et note (p. 406) que « l'occlusive dentale sourde *t* (correspondante du *t* français et du ت arabe) se rencontrent assez rarement dans les parlers rifains et seulement dans des cas déterminés ». Il ajoute (p. 407) que « dans les dialectes du Rif, l'occlusive primitive *t* ne s'est conservée que dans les cas suivants : 1) elle rend le pronom régime direct de la 3<sup>e</sup> pers. Du fém. sing. : *t*, *et* ou *it*. ... 2) elle constitue le préfixe distinctif de la Ve f. d'hab. des verbes et entre dans la formation du préfixe de la IIIe f. [forme] passive [...] ».

A la page 408, à laquelle nous renvoie G. S. Colin (1921 : 39 note 1) au sujet du « *t'* spirantisé (t plus un bruit de souffle) », S. Biarnay (1917) rapporte que « dans tous les cas autres que ceux signalés ici [ci-dessus], l'occlusive dentale sourde /t/ s'atténue dans les dialectes du Rif. Cette atténuation se produit suivant trois modes et présente dans chacun d'eux plusieurs degrés d'affaiblissement ». Dans le premier mode, /t/ permute avec sa fricative correspondante plus ou moins réduite : fricative interdentale ( $\theta$ )<sup>111</sup>, fricative postdentale atténuée ( $---$ )<sup>112</sup> ou intermédiaire. Dans le deuxième mode, /t/ est atténuée soit par « simple acquisition de sonorité [...] soit par permutation avec la fricative correspondante ». Dans le troisième mode, qui est « l'aboutissement des deux modes précédents », les réalisations fricatives [t], [d] et « la fricative postdentale atténuée » ( $---$ ) de l'occlusive *t*, en position initiale, finale ou isolée, se réduisent « en

<sup>110</sup> G. S. Colin nous renvoie à Biarnay pour la spirantisation de /t/ et non à W. Marçais, en raison de l'absence de la réalisation spirantisée de /t/ dans le parler arabe de Tanger. W. Marçais précise clairement dans son système de transcription phonétique qu' « on trouvera, notant des sons étrangers au tangérois, les signes de transcription suivants :

$\delta$  spirante interdentale sonore, ذ.

$\delta$  spirante interdentale sonore emphatique, ظض.

$\theta$  spirante interdentale sourde, ث. » (W. Marçais 1911 : XVII). Dans son étude sur le parler de Tanger, l'auteur cite deux réalisations de /t/ : [t] et [t̥] (W. Marçais 1911 : XIV).

<sup>111</sup> L'interdentale [t̥] se rencontre dans les parlers de l'Est et du centre du Rif, « avec un spirantisme croissant à mesure que l'on se déplace vers l'Ouest » (Biarnay 1911 : 408).

<sup>112</sup> Cette réalisation se rencontre dans les parlers de l'Ouest du Rif, chez les Ait Ouariaghel en particulier et quelques fois chez les Ibeqqoïin (Biarnay 1911 : 408).

un simple bruit de souffle *h*, lequel disparaît même souvent sans laisser de traces »<sup>113</sup> (Biarnay 1917 : 409-10),

Ainsi, les réalisations de /t/ dans les différentes variétés berbères du Rif, rapportées par S. Biarnay (1917) se présentent de la façon suivante :

- 1<sup>er</sup> mode : /t/ > [t̥] et « la fricative postdentale atténuée » (---<sup>θ</sup>)
- 2<sup>e</sup> mode : /t/ > [d]<sup>114</sup> ou [ɖ]<sup>115</sup>
- 3<sup>e</sup> mode : /t/ > [t̥], [ɖ] et ---<sup>θ</sup> > « simple bruit de souffle *h* » > zéro.

Puisque l'interdentale fricative sourde [t̥] semble ne pas être la fricative de /t/ entendue par G. S. Colin, mais une réalisations proche de celle-ci et intermédiaire entre [t] et [t̥], il ne reste plus qu'à voir dans ce *t' spirantisé* la fricative correspondante de /t/. Réalisation qui lui semblait proche, voire identique, à celle de certains parlers rifains, d'où la référence à S. Biarnay (1917). Notons par ailleurs que si les locuteurs Branès rencontrés par l'auteur réalisaient le [t̥] dans leurs usages, celui-ci aurait clairement rapporté ce phénomène linguistique. Ce qui nous pousse par conséquent à rapprocher ce *t' spirantisé* de ce que S. Biarnay (1917) désigne par « la fricative postdentale atténuée » (---<sup>θ</sup>), utilisée dans les parlers rifains de l'Ouest du Rif, plus particulièrement chez les Ayt Ouariaghel et quelques fois chez les Ibeqqoïin. Il semblerait donc que les locuteurs du parler branès Nord-Taza spirantisaient le phonème /t/ à l'instar de certains variétés amazighes rifains et particulièrement celui des Ait Ouariaghel.

Il convient de rappeler que l'obscurité autour de la consonne *t*, qui apparaît dans l'étude de G. S. Colin, a conduit P. Behnstedt et M. Benabbou (2002 : 59), dans leur article sur les parlers arabes de la région de Taza, à une erreur d'interprétation des symboles utilisés par G. S. Colin (1921 : 38-39). Cette erreur porte sur la spirantisation de l'occlusive dentale sonore *t* dans les parlers branès et tsoul. En effet, dans leur étude des parlers de la région de Taza, les auteurs relèvent des différences « significatives » entre leurs données relevées chez les Branès et Tsoul (i.e. les parlers du nord de Taza) en 1999-2000 et celles relevées par G. S. Colin (1921 : pp. 106

---

<sup>113</sup> Phénomène d'affaiblissement que l'on rencontre dans les parlers rifains du centre et dans ceux de l'ouest, chez les Aït Ouariaghel et les Ibeqquyenn, en particulier.

<sup>114</sup> Cas rares et non conditionnés.

<sup>115</sup> L'auteur (Biarnay 1917 : 409) rapport que la fricative sonore [ɖ] « apparaît régulièrement à la place de l'occlusive *t* ou plus exactement à la place et au lieu des atténuations  $\theta$  et ---<sup>θ</sup> », en début ou en fin des mots, chez les Aït Ouariaghel et quelques fois chez les Ibeqquyenn. Il rappelle en note de bas de page qu' « il ne semble pas que, dans ce cas, la fricative sonore  $\delta$  dérive de sa correspondance occlusive *d*. Chez les Djebala du Djebel Habib le mode d'atténuation du *t* en  $\delta$  est inconditionné et général » (Biarnay 1917 : 409, note 1).

et suivantes), relatives à la réalisation phonétique de l’occlusive dentale sonore *t*. Ils rappellent que G. S. Colin a relevé des mots d’origine berbères qui contiennent la fricative interdentale sourde [t̪], en position initiale, qui est une des variantes de la dentale *t*. Sauf que ce phénomène relevé par G. S. Colin, ils ne le retrouvent pas dans leurs relevés. Ils fournissent les mots suivants pour G. S. Colin et eux-mêmes :

Mots relevés par Colin	Traduction de Colin	Mots relevés par les auteurs
<i>t̪āta</i>	caméléon	<i>t̪āta</i>
<i>t̪āffa</i>	meule de gerbes	<i>t̪affa</i>
<i>t̪āfrūt</i>	coutre de la charrue	<i>t̪āfrūt</i>
<i>t̪irīra</i>	une des deux lisières du champ où aboutissent les sillons.	<i>t̪irīra</i>

Les auteurs indiquent qu’à l’initiale des mots relevés par G. S. Colin, ce n’est plus la fricative *t̪* ([θ] de l’API) qui apparaît aujourd’hui, mais l’affriquée *t̪ʰ* (t̪ : [t̪s̪] de l’API). Ils ajoutent qu’ils n’ont pas rencontré de mots où la fricative *t̪* apparaît en position initiale comme le rapporte G. S. Colin.

En réalité, les auteurs ont commis une erreur d’interprétation du symbole *t̪*, utilisé par G. S. Colin . Ils ont attribué à ce signe une valeur phonétique différente de celle de G. S. Colin . En effet, pour G. S. Colin , le symbole *t̪* représente l’affriquée dentale sourde *t̪* du phonème /t/ et non pas la fricative interdentale sourde [t̪] du même phonème. Voici comment il conviendrait de lire les symboles de G. S. Colin (1921: 38-39) :

Colin (1921)	API	symbole de la dialectologie arabe aujourd’hui
<i>tʰ</i>	[θ] (un son proche de)	<i>t̪</i>
<i>t</i>	[t]	<i>t</i>
<i>t̪</i>	[t̪s̪]	<i>t̪ʰ</i>

Par conséquent, les mots relevés par G. S. Colin et les deux auteurs sont identiques et le [t̪] n’apparaît pas en position initiale, ni chez G. S. Colin ni chez les auteurs. Il n’y a donc pas de contradictions entre les relevés de G. S. Colin et celles de P. Behnstedt et M. Benabbou.

Toujours est-il que la réalisation citée par G. S. Colin, « *tʰ* spirantisé (t plus un bruit de souffle) », n’a pas été rencontrée dans le parler branès actuel. La fricative utilisée aujourd’hui est

[t̥]. Ce qui pourrait signifier que la réalisation d’aujourd’hui est l’aboutissement d’une évolution phonétique de ce *t’ spirantisé* vers [t̥]. Il y aurait eu le processus d’assourdissement de *t* suivant : *t > t’ > t̥*. Il faut noter, par ailleurs, que le *t’ spirantisé* de certains termes relevés par l’auteur est passé à l’affriquée [t̥] dans le parler branès actuel, en conservant le sens du début du siècle. Ex. *f̄arrez̄t > f̄arrez̄t̥* « j’ai distingué », *m̄all̄ast > m̄all̄ast̥* « j’ai lissé » (Colin 1921 : 47).

#### 4.1.2.2.2 /t/ dans le parler branès actuel.

Dans le parler branès d’aujourd’hui, nous avons relevé les réalisations occlusives [t], fricative [t̥] et affriquée [t̥]<sup>116</sup> du phonème /t/. Dans le tableau ci-dessous, nous joignons la réalisation affriquée aux deux autres, pour des raisons de commodités de lecture et de comparaison, bien qu’elle relève d’une autre catégorie de modifications linguistiques.

Tableau n° 9 : Relevé des variantes [t], [t̥], [t̥] dans le parler branès

Locuteur/ locutrice	Position dans le mot	[t]	[t̥]	[t̥]
TMZ	I	<i>tlā̄t̄in</i> « trente »	∅	<i>ʃa</i> « aucune », <i>ʃm̄ar</i> « dattes », <i>ʃrā̄b</i> « terre, argile », <i>ʃʃass̄al</i> « devenir sucrées (figues).
	M	∅	<i>tlā̄t̄in</i> « trente »	<i>ʃah̄ʃar</i> « thym », <i>yʃx̄ā̄ʃu</i> « ils arrachent », <i>nʃəl̄ʃlū(-h)</i> « on les roule en graines (les cendres) », <i>nʃina</i> « toi (fille et garçon) », <i>nʃaʃt̄ū(-h)</i> « on l’égrappe (le raisin) »
	F	∅	<i>z̄t̄</i> « huile », <i>ʃā̄w̄aʃ</i> « aussi », <i>nʃaʃt̄ū(-h)</i> « on l’égrappe (le raisin) ».	∅
HL	I	∅	∅	<i>ʃr̄īd</i> « galettes feuilletées molles », <i>ʃa</i> « aucune », <i>ʃīb</i> « tu trouves (m/f).
	M	∅	∅	<i>h̄ā̄yʃa</i> « de cette façon », <i>ʃā̄w̄ʃā̄ni</i> « encore une fois », <i>h̄ʃa</i> « jusqu’à »,

<sup>116</sup> É. Laoust (1927 : 179) qui reprend S. Biarnay (1917) rapporte que « l’affriquée sourde *ʃ* n’apparaît guère en Rifain que dans les termes empruntés à l’arabe des villes ».

				<i>rṭāḥ</i> « se reposer », <i>yəṭṭašāw</i> « ils dīnent », <i>yəṭṭādlu</i> « ils s'échangent ».
	F	Ø	<i>ṛmāt</i> « elle a jeté », <i>ḅlāṣṭa</i> « sa place ».	Ø
HZ	I	<i>tlāṭa</i> « trois »	Ø	<i>ṭəmsāl</i> « poterie », <i>ṭrāḅ</i> « argile », <i>ṭəlṭ</i> « tiers », <i>ṭāni</i> « deuxième », <i>ṭa</i> « jusqu'à », <i>ṭaḥṭ</i> « sous ».
	M	<i>lətnāyən</i> « lundi », <i>yəṭharrəs</i> « il se casse ».	Ø	<i>tlāṭa</i> « trois », <i>ḡayyāṭa</i> « Ghayyata », <i>muṭallaṭāt</i> « triangles ».
	F	<i>qasriāt</i> « plats à couscous »	<i>nəggāfāt</i> « dames qui préparent la mariée », <i>zwīqāt</i> « motifs »	<i>gamilāt</i> « , <i>ṭəlṭ</i> « tiers », <i>ṣāwəṭ</i> « encore une fois », <i>ṭaḥṭ</i> « sous », <i>zwīqāt</i> « motifs », <i>muṭallaṭāt</i> « triangles ».
MZ	I	<i>ṭfəl</i> « garçon », <i>ṭaṣṭa</i> « fille ».	Ø	<i>ṭəmm</i> « à cette place », <i>ṭa</i> « jusqu'à ce que »
	M	Ø	Ø	<i>nṭi</i> « toi (m./f.) »
	F	Ø	<i>harḅəṭ</i> « elle s'est enfuie », <i>ḥəzlāt</i> « perdrix »	<i>bəṇṭ</i> « fille de »
AS	I	Ø	Ø	<i>ṭālya</i> « dernière », <i>ṭa</i> « (il y a) même », <i>ṭ-ṭəmiḥəm</i> « tu les désignes (m./f.) ».
	M	<i>sməṭni</i> « je m'appelle »	Ø	<i>ḥayṭa</i> « de cette façon », <i>ṭəllī</i> « tu pries (m./f.) », <i>ṭənnə</i> « attendre », <i>smiyṭu</i> « il s'appelle ».
	F	<i>ləṣbāt</i> « jeux », <i>ṣayṭət</i> « elle a appelé », <i>ṣāt</i> « elle est venue », <i>mšāt</i> « elle est partie ».	Ø	<i>ṣāt</i> « elle est venue », <i>ləṣṭ</i> « radi ».
FG	I	Ø	Ø	<i>ṭəmmā(-k)</i> « à cet endroit labas », <i>ṭa</i> « jusqu'à ce que », <i>ṭāynāṣṭ</i> « Taineste (localité) », <i>ṭəxrəṣ</i> « tu sors (m./f.) », <i>ṭāli</i>

				« dernier », <i>ṭāḥṭ</i> « sous ».
	M	<i>qāṭla</i> « elle lui a dit », <i>yəḥsābt-lī</i> « je pensais que »	∅	<i>ṣamṭī</i> « ma tante paternelle », <i>x<sup>u</sup>ṭī</i> « ma sœur », <i>nṣārāw</i> « on se promène », <i>nṣəwqu</i> « on fait les courses », <i>sṭa</i> « six », <i>smīṭu</i> « l'autre, comment il s'appelle », <i>kəṭṭa</i> « viande hachée ».
	F	<i>mšīt</i> +l « je suis allée à » <i>bḡīt+dgləs</i> « tu (fille) voulais t'asseoir »	<i>s-sarāt</i> « elle s'est promenée », <i>žāt</i> « elle est venue », <i>ṣimārāt</i> « immeubles », <i>mərṛāt</i> « quelques fois ».	<i>səwləṭ</i> « elle s'est renseignée », <i>kunṭ</i> « j'étais », <i>xṛ<sup>u</sup>žṭ</i> « je suis sortie », <i>ṭāynāṣṭ</i> « Taineste », <i>bīṭ</i> « pièce de la maison », <i>ṭāḥṭ</i> « sous », <i>ṭāza</i> « Taza ».
FA	I	∅	∅	<i>ṭūl</i> « Tsoul (tribu) », <i>nṣārṣu</i> « on se connaît », <i>ṭaqrīban</i> « à peu près », <i>ṭamma</i> « à cet endroit », <i>ṭiṭwān</i> « Tétouan », <i>ṭawnāṭ</i> « Taounate », <i>maṭalan</i> « par exemple »
	M	<i>qut-ləḵ</i> « je t'ai dit »	<i>ḡayyāṭa</i> , <i>bināṭna</i> « entre nous »,	<i>ḥṭa</i> « jusqu'à »
	F	∅	<i>ṣāwəṭ</i> « encore une fois », <i>kalimāṭ</i> « mots »	<i>ṭawnāṭ</i> « Taounate »



Tableau n° 10 : Fréquence des variantes [t], [t̥] et [tʃ] par position dans le parler branès

Position	[t] (nombre d'occurrences)	[t̥] (nombre d'occurrences)	[tʃ] (nombre d'occurrences)	Total (occurrences des trois variantes)	Répartition des variantes en %
Initiale	4	0	32	36	[t] 11 [t̥] 0 [tʃ] 89
Médiane	6	5	27	38	[t] 16 [t̥] 13 [tʃ] 71
Finale	7	15	16	38	[t] 18 [t̥] 39 [tʃ] 42
Total	17	20	75	112	[t] 15 [t̥] 18 [tʃ] 67

Les réalisations phonétiques totale de /t/ se répartissent ainsi : 15% de [t], 18% de [t̥] et 67% de [tʃ]<sup>117</sup>. Quant à leur position dans le mot, nous avons une prédominance de l'affriquée [tʃ] dans les positions initiale et médiane et une relative égalité entre l'affriquée et l'interdentale fricative sourde [t̥] en position finale.

### En position initiale :

Nous n'avons pas relevé la réalisation fricative de /t/ en position initiale. C'est la réalisation affriquée qui prédomine (89%), dans cette position. Chez G. S. Colin, la spirantisation de *t*, apparaît en position initiale (p. 47). Les mots suivants sont reportés ici avec leur graphie d'origine. Il convient de remplacer le *t* par *t̥* : *tləf* « il a perdu », *tnāwbu* « ils ont agi à tour de rôle ». Ces deux termes, avec des sens identiques, sont réalisés aujourd'hui avec l'affriquée [tʃ].

### Position médiane :

[t̥] représente 13% au regard de 71% de l'affriquée [tʃ], en position médiane.

Réalisations conditionnées : la fricative [t̥] apparaît :

<sup>117</sup> Biarnay (1917 : 432) note que « l'affriquée sourde *t̥*, équivalente du groupe *ts* prononcé dans une seule émission de voix, constitue un degré intermédiaire d'atténuation entre l'occlusive *t* et la fricative *θ*. Ce phénomène n'apparaît guère, dans les parlers rifains, que dans des termes empruntés, sans doute, à l'arabe dialectal des villes du Maroc septentrionale [...] (et) apparaît sporadiquement dans quelques termes pour *t* ou *θ* ». Il renvoie pour cette réalisation à W. Marçais, *Tanger* p. XIV, *Tlemcen* p. 14, [...].

- en position intervocalique . Ex. : *tlāta*<sup>118</sup> « trois », *tlātīn* « trente », *flāta* « mardi », *gayyāta* « Ghiyata », *kaḍālik wa miṭāl* « et ainsi de suite »,
- avant la consonne *n*. Ex. : *lātnāyən* « lundi », *binātna* « entre nous », *frītna* « petite miette ». G. S. Colin avait relevé cette situation en position initiale, que nous n'avons pas rencontré. Il a cité le mot *tnāwbu*.
- à la place du *tāʔ marbūta* des noms féminins, en annexion avec les pronoms suffixes complément. Ex. : *blāṣta*<sup>119</sup> « sa place (à elle) », *ksəwtəm* « leurs vêtements », *xanfūrṭək* « ton nez ».

### Position finale :

La fricative [t̪] représente 39% contre 42% pour l'affriquée [t̪ʃ] et 18% pour [t].

Elle apparaît :

- comme pronom suffixe de la 3PSF de l'accompli<sup>120</sup> de toutes les formes verbales. Le radical sera suivi de *āt* ou *ət*. Ex. : *rmāt* « elle a jeté », *s-sarāt* « elle s'est promenade », *zāt* « elle est venue », *klāt* « elle a mangé », *harbət* « elle s'est sauvée », *qālət* « elle a dit », *kəṭbət* « elle a écrit », *qrāt* « elle a lu, elle a été scolarisée ».
- comme pronom suffixe de la 1PSM/F et 2PSM/F des verbes de la forme CCv et Cv à l'accompli . Ex. : *klīt* « j'ai mangé, tu as mangé », *hkīt* « j'ai raconté, tu as raconté », *mšāt* « elle est partie », *zāt* « elle est venue », *rīt* « j'ai vu, tu as vu ».
- comme suffixe des noms féminin au pluriel (le nom se terminant par la voyelle *a* donne *āt* au pluriel, sauf *mra* pl. *n-nsa* « femmes »). Ex. : *nəggāfāt* « dames qui préparent la mariée », *zwīqāt* « motifs », *ḥažlāt* « perdrix », *ḥimārāt* « immeubles », *mərrāt* « fois », *kalimāt* « mots ».
- dans les adverbes de manière. Ex. : *ḥāwət* « encore », *n-nīt* « aussi »,
- dans les verbes de forme *fəʃʃəl*. Ex. : *ḥattət* « mettre en petits morceaux un aliment », *šəttət* « éparpiller » *fəllət* « rater » *fəwwət* « passer un examen », *nəbbət* « faire pousser », *naʃʃət* « indiquer », *ḡawwət* « crier ».

<sup>118</sup> Biarnay a relevé chez les Ayt Ouariaghel la réalisation *drāθa* « trois » (Biarnay 1917 : 409), ou le *t* occlusif passe à l'interdentale fricative sonore [d̪].

<sup>119</sup> Les noms d'origine européenne se construisent sur le schème arabe au féminin : *blāša* pl. *blaṣāt* « des places »

<sup>120</sup> G. S. Colin a relevé des conditions de réalisations identiques, en plus des autres suffixes de forme *-t* précédés d'une voyelle.

Nous relevons une tendance à l'apparition de [t̥] après une voyelle longue, comme l'avait relevé G. S. Colin. Ex. : *bnāt̥* « filles », *zīt̥* « huile » (également *zīt̥* aujourd'), *byūt̥* « pièces d'une maison », *hūt̥* « poisson », *sārūt̥* « clé », *qnūt̥* « coins ». G. S. Colin avait relevé *bīt̥* « chambre » avec une spirantisation de /t/. Aujourd'hui il est réalisé *bīt̥*, généralement. Autrement, c'est l'affriquée [t̥] qui apparaît après une consonne.

#### 4.1.2.3 La dentale occlusive sonore /d/

##### 4.1.2.3.1 /d/ chez G. S. Colin (1921)

C'est en relevant les conditions d'apparition de l'interdentale de l'arabe classique /d/<sup>121</sup>, dans le parler branès, que G. S. Colin aborde l'occlusive /d/. Il rappelle que :

- « le د est conservé comme interdentale dans : des mots berbères [...], dans quelques rares termes empruntés par les *Tolba*<sup>122</sup> à la langue des livres [...] (et) dans des mots arabes ayant un د radical » (Colin 1921 : 39).
- « cette tendance du د occlusif arabe à s'atténuer en fricative doit être attribuée à l'influence des anciens parlers berbères et mise en parallèle avec la tendance (conditionnée semble-t-il) de ت vers ث ; elle est attestée par la graphie locale où l'on rencontre fréquemment احمد et محمد<sup>123</sup> » (Colin 1921 : 39).

Il renvoie de nouveau le lecteur à S. Biarnay (1917 : 422), pour les réalisations de /d/, lequel indique que « l'occlusive sonore *d* (correspondante du *d* français et du د arabe) [...] ne semble s'être conservée intacte, dans le Rif, que dans la particule de retour *d* ou *id*, qui se joint à certains verbes [...] (*d*) a une tendance à s'atténuer en sa fricative interdentale *δ* » (Biarnay 1917 : 422).

<sup>121</sup> Voir note 107.

<sup>122</sup> Ce sont des hommes de religion.

<sup>123</sup> Nous avons retrouvé la trace écrite de la spirantisation de /d/, signalée par G. S. Colin (1921), dans des actes notariaux datant du début du XXe siècle chez les Branès (cf. 4.1.2.6)

4.1.2.3.2 /d/ dans le parler branès actuel.

Tableau n° 11 : Relevé des variantes [d] et [ḍ] dans le parler branès

Locuteur/ locutrice	Position dans le mot	[d]	[ḍ]
TMZ	I	<i>d-</i> « de », <i>dāḥa</i> « maintenant », <i>dakk</i> « entasser », <i>dāk</i> « ce », <i>dyānna</i> « à nous », <i>draḥ(i)</i> « paniers », <i>dərri</i> « saupoudre »	<i>ḍāk</i> « ce », <i>ḍī</i> « qui », <i>ḍ-</i> (préfixe inacc.), <i>ḍyālu</i> « son »
	M	<i>ndaxlūha</i> « on le rentre (le silo) », <i>ndakku</i> « on entasse », <i>ḥdāna</i> « à côté de nous », <i>nəḥdāw</i> « on commence », <i>bəldi</i> « local », <i>ḥdāda</i> « neuve », <i>ḥḥda</i> « tu la sors », <i>bəldiyya</i> « locale »	<i>məḍqūqa</i> « écrasées », <i>ḥdāda</i> « neuve », <i>bərrāda</i> « cruche »
	F	<i>mūd</i> (12 kg), <i>ḥa-yḥḥad</i> « on sortait »	<i>ḍə-rfəḍ</i> « qui contient », <i>ḥḥ-ḥmāḍ</i> « cendres »
HL	I	<i>d-</i> (préfixe inacc.), <i>dāk</i> « ce », <i>daxlu</i> « ils sont entrés »	<i>ḍāk</i> « ce », <i>ḍ-</i> « de », <i>ḍyāla</i> « à elle »
	M	<i>midūna</i> « large corbeille en alfa », <i>yəddāha</i> « ses mains (à elle) », <i>qoddām</i> « devant », <i>yḥḥda</i> il la porte », <i>yḥḥdu</i> « ils tiennent », <i>yəḥdāw</i> « ils commencent », <i>yḥḥḥadlu</i> « ils s'échangent »	<i>ḥayḍu</i> « ils enlèvent », <i>yḥḥḥdūhā</i> « ils la portent »
	F	<i>baḥd</i> « après », <i>ḥand</i> « chez »	<i>ḥḥḥḥḥḥ</i> (plat à base de galettes feuilletées), <i>waḥiḍ</i> « un », <i>ḥāḍ</i> « pas encore »
MZ	I	<i>daḥ</i> « ce », <i>d-</i> « de », <i>dāḥa</i> « maintenant », <i>dənya</i> « le monde »	<i>ḍ-(+innac)</i> , <i>ḍaḥ</i> « ce »,
	M	<i>ḥanda</i> « elle a », <i>yḥḥdda</i> « la ramener », <i>waḥda</i> « une », <i>ḥda</i> « près de », <i>ḥda</i> « il a commené », <i>s-sədra</i> « le jujubier sauvage »	<i>ḥāda</i> « ce », <i>yḥḥḥḥḥḥ</i> « ils le tirent »,
	F	<i>ḥand</i> « chez »,	<i>wāḍ</i> « oued », <i>ḥawwəḍ</i> « descendre », <i>nəḥḥḥḥḥḥ</i> « on chasse », <i>ḥḥḥḥḥḥ</i> « prendre »
	I	<i>dāḥa</i> « maintenat », <i>d-</i> « de », <i>dāxal</i> « intérieur », <i>daḥ</i> « ce »	<i>ḍi</i> « qui », <i>ḍāk</i> « ce »,
	M	<i>adoqqa</i> « argile à poterie », <i>nduqqōh</i> « on la	∅

HZ		broie (argile) », <i>ndōru</i> « on fait encore ... », <i>mūdda</i> « un moment », <i>ndalkūh</i> « on le lisse », <i>ndīru</i> « on le met », <i>nd<sup>o</sup>wṛūh</i> « on le retourne », <i>hākda</i> « comme ça », <i>naddīwah</i> « on l'amène », <i>nqaddu</i> « on peut », <i>ṣādī</i> « normal »	
	F	<i>ṣwād</i> « bois », <i>hād</i> « ce », <i>baṣd</i> « après, quelques », <i>ʔa-čad</i> « elle tient »	<i>ṣāwəḍ</i> « ensuite »
FA	I	<i>d-(+inacc)</i> , <i>daba</i> « mainteant », <i>daḵ</i> « de », <i>dyāləm</i> « à eux », <i>dār əl-bēḍa</i> « Casablanca », <i>d-dāxiliyya</i> « intérieure »	<i>d-</i> « ce », <i>dyāləm</i> « à eux »,
	M	<i>mbədlīn</i> « différent », <i>yxaddmu</i> « ils travaillent », <i>mdun</i> « villes », <i>yḥda</i> «il commence »	<i>hāḍi</i> « cette »
	F	<i>ṣand</i> « chez », <i>zīd</i> « encore », <i>ḥaṣd</i> « quelques », <i>hād</i> « ce »	∅
AS	I	<i>dyāl</i> « de », <i>dəbān (Mr)</i> « M. Deban », <i>dāba</i> « maintenant », <i>dāk/dāḵ</i> « ce », <i>d-(+inacc)</i>	<i>d-(+ inacc)</i>
	M	<i>yduqq</i> « il frappe », <i>xaddāma</i> « servane », <i>ṣandəm</i> « chez eux », <i>ydīr</i> « il fait », <i>yəddi</i> « ma/mes main(s) »	<i>hāḍəḵ</i> « cette »,
	F	<i>wād</i> « rivière », <i>wəzzədli</i> « prépare-moi »	∅
FG	I	<i>dōrna</i> « on a à nouveau », <i>dāḵ</i> « ce », <i>dyōr</i> « maisons », <i>d-</i> « de »	∅
	I	<i>Nādya</i> « Nadia », <i>mdiyyaq</i> « étroit », <i>l-pīdza</i> « pizza », <i>hadāḵ</i> « ce », <i>yəddāy</i> « mes mains », <i>ndaxlu</i> « on rentre », <i>madrāsi</i> « scolaire », <i>nḥuwdu</i> « on descend »	∅
	F	<i>l-hadd</i> « El Hadd (localité) », <i>w<sup>a</sup>hd</i> « un », <i>w-ṣād</i> « et ensuite », <i>ḥaṣd</i> « quelques »	∅

Tableau n° 12 : Fréquence des variantes [d] et [ɖ] par position dans le parler branès

Position	[d] (nombre d'occurrences)	[ɖ] (nombre d'occurrences)	Total (occurrences des deux variantes)	Répartition par variante en %
Initiale	33	14	47	[d] 70 , [ɖ]30
Médiane	49	9	58	[d] 84 , [ɖ]16
Finale	19	10	29	[d] 66, [ɖ]34
Total	101	33	134	[d] 75 , [ɖ]25

La réalisation occlusive [d] de /d/ prédomine avec 75% contre 25% pour l'interdentale fricative sonore [ɖ]. Les deux réalisations apparaissent dans les trois positions. La fricative représente 30% des réalisations de /d/ en position initiale, 16% en position médiane et 34% en position finale. Au regard des relevés de G. S. Colin, elle ne représente aujourd'hui que le quart des réalisations du phonème /d/. La « tendance générale » de /d/ à passer à sa fricative correspondante semble avoir connu un changement notoire depuis le début du XXe siècle.

### Position initiale :

Les deux variantes coexistent et leur distribution n'est pas conditionnée. [d] et [ɖ] sont en variation libre dans les mots-outils suivants :

- ***ɖāk***, le pronom démonstratif d'éloignement « cet, cette, ces », qui est invariable en genre et en nombre. Ex. : *ɖāk š-šāʕb* « ces gens », *ɖāk t-tṛəyfin* « ces petits morceaux », *ɖāk əl-ħažra* « cette pierre ».
- ***ɖyāl*** (+ pronom suffixe possessif), utilisé dans l'annexion indirecte, pour exprimer la possession, au même titre que la particule *ɖ-*. Sauf que *ɖyāl* sera suivie d'un pronom suffixe<sup>124</sup> et *ɖ-* sera suivi d'un nom. Ex. : *ɖyālu* « à lui », *ɖyāla* « à elle », *ɖyāləm* « à eux ».
- ***ɖ-***, il est suivi :
  - d'un nom, avec le sens de « à, de ». Il intervient dans la construction analytique de la possession ou de l'appartenance. Ex. : *əl-ṛāʕila ɖ-r-ṛāžəl* « la famille du mari », *ɖ-xāk* « de ton frère », *ɖ-ħammək* « de ton oncle ».

<sup>124</sup> Cependant, quelques locuteurs utilisent le substantif après la particule d'annexion. Cela s'explique par la recherche d'alignement de leur pratique langagière sur celle des locuteurs urbains. Quelques exemples sont reportés dans les textes transcrits en annexe, notamment chez la jeune locutrice AS (Texte 6, p. 306).

- d'un verbe à l'inaccompli. Il remplace la désinence de l'inaccompli *t* des 2PS (genre confondu), 2PP (genre confondu) et 3PSF. Ex. : *mānnāy d-kun māšya lə-d-dār* « quand tu seras/elle sera en route pour la maison ».
- des prépositions *fi* et *ʕand*<sup>125</sup>, toutes deux suivies de pronoms suffixes compléments de la 3PSM/F et de la 3PPM/F + *ši*. Il a la fonction d'un pronom relatif et entre dans la construction d'une expression impersonnelle, qui exprime un conseil ou une recommandation.

Ex. : *d-ħarqātu t-ṭarša ʔa-yšūš ʕla k-kullāb* « (celui) qui a mal à la dent cherche la pince (pour l'enlever) ».

*d-ʕandu ši dərri ʔa-yrəbbīh* « celui qu'a un enfant l'éduque (on doit éduquer son enfant) ».

- **di** (pronom relatif) « qui », suivi d'un verbe à l'inaccompli.

Ex. : *ʔl-qābla m-d-duwār kaṭ mṣrūfa l-mṣa di ʔa-dqbəl* « la sage-femme était du douar. Elle était connue la femme qui aide à accoucher »,

*hādūk di ʔa-yzərʕu* « ceux/celles qui déclament des chants »

*kbīra dī dərʕəd tlāṭīn* « (elle est) grande. Celle qui contient trente (kilos) »

- **daba** (adverbe de temps) « maintenant ».

Ex. : *gē zzak d-šrəb əl ħrīra b-əl-xall d-əl-ʕīnəb w ma daba ṭhāw ʔa-yəlqīw əl-xall lə-qbīh* « c'était un délice que de boire la soupe avec le vinaigre à base de raisin. Mais maintenant les gens utilisent le mauvais vinaigre ».

### Position médiane :

La fricative est peu fréquente dans cette position. Elle représente 16% des réalisations contre 84 % pour [d]. Elle apparaît en position intervocalique, préconsonantique et postconsonantique.

Ex. : *zdīda* « nouvelle », *hāda* « celui-ci », *hādək* « celle-là », *bnādəm* « être humaine », *ḥṣīda* « loin (fém) » ; *mədqūqa* « réduite en poudre », *ʔl-mhīwda* « la conversation », *gdəm* « talon », *zāyḍun* « en plus », *lə-ḡda* « le déjeuner ».

<sup>125</sup> G. S. Colin (1921 : 75) indique une construction identique. Il relève « la copule relative *d* » comme pronom relatif. Il cite l'exemple suivant (avec la graphie de l'auteur) : *dʕando lkulāta* « celui qui a un fusil ». La particule *di* n'apparaît pas dans ses relevés.

## Position finale :

L'apparition de la fricative [d̥] est prédictible. Elle apparaît après une voyelle, alors que l'occlusive [d] apparaît après une consonne<sup>126</sup>.

Ex. : *yə-ṭhāwəd* « il discute », *ṣād* « pas encore », *wāḥad* « un », *wləd* ou *zəyyəd* « accoucher », *hawwəd* « descendre », *rḥəd* « porter », *ṛ-ṛmād* « cendre », *ṣāwəd* « raconter, recommencer », *qrūd* « singes ».

Pour ce qui est des mots amazighs et arabes relevés par G. S. Colin, dans lesquels apparaît [d̥], qui sont<sup>127</sup> : *admama* « aubépine » et *aḍḍqqa* « terre blanche à poterie » pour l'amazighe et *mḍīna* « clapier, groupe de terriers de lapins » et *dirāḥ* « nom d'un groupe d'étoiles » utilisé par les *Tolba* pour l'arabe, seul le mot *aḍḍqqa* [ʔaḍuqqa] a été relevé par nous-même. Les autres termes doivent certainement exister encore chez les personnes âgées. En outre, nous avons relevé deux termes amazighs dans lesquels apparaît [d̥] : *ḡḍīr*, un toponyme, et *nādər* : « aire de dépiquage des céréales ». Il faut signaler qu'un travail sur le lexique du parler des Branès Nord-Taza révélera un nombre significatif de termes amazighs dans ledit parler.

### 4.1.2.4 La dentale occlusive sonore emphatique /d/

#### 4.1.2.4.1 /d/ chez G. S. Colin (1921)

La spirantisation du phonème /d/ en [d̥] n'apparaît à aucun moment dans l'étude du parler branès-nord Taza chez de G. S. Colin (1921). Était-elle réellement inexistante ou était-elle trop rare pour que l'auteur la distingue. Il (Colin 1921 : 40) relève cependant que « le ض est prononcé *d̥* ou *t'*<sup>128</sup> » et que « le ظ des racines classiques subit le même sort que ض et passe soit

<sup>126</sup> Dans l'amazigh ghomara, Kh. Mourigh (Mourigh (2017 : 255-56) relève les mêmes conditions. [d̥] apparaît après une consonne et [d] après une voyelle. Il cite les exemples empruntés à l'arabe : *lqird* « singe », *legrud* « des singes ». Nous retrouvons ces termes avec les mêmes réalisations dans le parler branès actuel.

<sup>127</sup> Nous conservons la graphie de l'auteur.

<sup>128</sup> La réalisation phonétique du /d/ de l'arabe classique, standard et dialectal d'aujourd'hui continue de faire l'objet de questionnement chez les linguistes. Plusieurs scénarios de l'évolution phonétique de l'ancêtre du /d/, hérité du protosémitique, sont proposés. Le phonème /d/, caractérisant la langue arabe, *luḡatu d-dād*, pour les Arabes, a été largement décrit par les grammairiens classiques (VIIIe-XIe siècles). En tout cas, il est bien admis aujourd'hui que le *d̥* (symbole utilisé par J. Cantineau et F. Corriente pour le *dād* ancien) avait une prononciation latérale dans le proto-sémitique, notée *d'* par J. Cantineau. Cette réalisation se serait « conservée intacte pendant un certain temps » dans l'arabe classique (Cantineau 1960 : 55). Elle aurait ensuite évolué vers *d̥* dont la prononciation aurait été la suivante : « la pointe de la langue s'approchait des incisives supérieures comme pour un *d̥*, et le souffle expiratoire s'échappait non seulement par la pointe mais aussi par le côté de la langue ». Dans les dialectes arabes modernes, l'ancien *dād* passe à l'emphatique interdentale sonore *d̥* « et se trouve complètement confondu avec les représentants de l'ancien *d̥* ». Il se prononce *d̥*, *d̥* ou *t'* selon les endroits (Cantineau 1960 : 56). La preuve de la prononciation latérale du *dād* est fournie par les linguistes à travers les transcriptions latines des termes arabes au Moyen-Âge. Ces



à *ḍ* soit à *ṭ* ». En tout cas, à travers l'ensemble de son étude, nous avons constaté que les termes contenant un /ḍ/ sont réalisés soit avec [ḍ] soit avec [ṭ]. Certains d'entre eux où apparaît un [ḍ] sont réalisés avec un [ḍ̣] aujourd'hui.

Les exemples que l'auteur (Colin 1921 : 40) cite pour *ḍ* et *ḍ̣* dans la présentation du système consonantique du parler branès Nord-Taza sont les suivants (avec la graphie de l'auteur) :

- pour *ḍ* : *nāḍ* « il s'est levé », *qbāḍ* « il a été pris », *qāḍe* « juge », *ṭo* « lumière », *tro* « lentisque », *meērāt* « pièce de bois servant de verrou à la porte ».

Aujourd'hui, le *ḍ* de *nāḍ* et *qāḍe* sont réalisés avec un [ḍ] ou un [ḍ̣] ; celui de *qbāḍ* est réalisé en [ṭ] ou en [ḍ], *ṭo* existe chez les personnes âgées mais il est réalisé *do* chez les autres locuteurs. Le mot *tro* est conservé tel quel. Le terme *meērāt* est conservé, mais son utilisation est très rare, en raison de l'inutilité de sa fonction matérielle.

- pour *ḍ̣* « des racines classiques », il passe soit à *ḍ* soit à *ṭ* : *ḍ<sup>o</sup>hor* « midi », *ḍöll* « ombre », *ḍlām* « ténèbres », *ḍrīf* « gentil, aimable », *ḍhar* « paraître, sortir », *ṭḍar* « ongle », *ṭhar* « dos » (*tahro* « son sos »).

Aujourd'hui, la consonne *ḍ* de *ḍ<sup>o</sup>hor*, *ḍrīf* et *ḍhar* est conservée telle quelle ; celle de *ḍöll* et *ḍlām* est réalisé en *ḍ* ou en *ṭ*. Dans les mots *ṭḍar* et *ṭhar*, la consonne *ṭ* est réalisée en *ṭ* ou en *ḍ*.

En somme, on retiendra des relevés de G. S. Colin (1921) l'absence de spirantisation du phonème /ḍ/ dans le parler branès Nord-Taza et l'existence de deux réalisations de ce phonème, qui sont [ḍ] et [ṭ].

---

transcriptions ont été réalisées en partie à partir de l'arabe andalou, qui aurait conservé l'appendice latérale du *ḍāḍ*. L'exemple le plus cité est celui de *qāḍi* qui a été transcrit en *alcalde* « juge ».

F. Corriente (1978) est de l'avis de J. Cantineau : la complexité du mode d'articulation de ce *ḍāḍ daṣīfa* (i.e *ḍ̣*) des grammairiens classiques a conduit à l'évolution de ce phonème. Celle-ci s'est arrêtée à *ḍ̣* dans les parlers bédouins et a abouti à *ḍ* dans les parlers urbains, à travers la convergence des interdentes et des dentales, à l'instar de *ḍ>d* et *ṭ>t* (Corriente 1978 : 51). Il ajoute que l'arabe ancien, pré-classique, n'a sans doute jamais connu de *ḍāḍ* et que c'est une innovation résultant de l'évolution de cet ancêtre du *ḍāḍ* vers *ḍ* (*ibid.*). Ce *ḍāḍ* latéral a connu également une réalisation en *l*, rare selon J. Cantineau (Cantineau 1960 : 55), mais significative selon F. Corriente (Corriente 1978 : 55). Les deux réalisations de l'ancien *ḍāḍ* : /ḍ/ > /l/ et /ḍ/ > /ḍ/ auraient pour cause la loi du moindre effort et auraient eu lieu au nord de l'Arabie, lieu d'origine du nabatéen, entre le début du califat omeyyade (661 ap-J-C) et le IXe siècle (Corriente 1978 : 52).

4.1.2.4.2 /d/ dans le parler branès actuel

Tableau n° 13 : Relevé des variantes [d], [ḏ] et [t] dans le parler branès

Locuteur/ locutrice	Position dans le mot	[d]	[ḏ]	[t]
TMZ	I	∅	∅	∅
	M	∅	<i>nōḏu</i> « on se met à »	∅
	F	∅	∅	∅
HL	I	<i>d-dār</i> « la maison »	∅	∅
	M	<i>yḏūru</i> « ils tournent », <i>yḏēyfu</i> « ils gaspillent »,	∅	∅
	F	<i>ḡarḏ</i> « sol »	∅	∅
MZ	I	<i>ḏharlu</i> « voir »,	∅	<i>tṛəb</i> « frapper, fondre »
	M	<i>də-ṣḏaqna</i> « elle nous convient », <i>yḏūr</i> « il cherche »	∅	
	F	<i>yəṣṣāḏ</i> « il chasse »	∅	<i>qabtūh</i> « ils l'ont capturé »
HZ	I	∅	∅	∅
	M	<i>nḏūru</i> « de nouveau, on »	∅	<i>bəyyāta</i> « « argile blanche »,
	F	<i>mxīḏ</i> « actin de baratter », <i>byəḏ</i> « blanc »,	∅	<i>nṣāwəṭ</i> « j'arrange »
FA	I	∅	∅	∅
	M	<i>əl-haḏra</i> « le parler », <i>nḏāmmu</i> « on appartient à »	<i>haḏra</i> « le parler », <i>ḏār əl-bēḏa</i> « Casablanca »	∅
	F	∅	∅	∅
AS	I	∅	∅	∅
	M	<i>xoḏar</i> « légumes »	∅	∅
	F	<i>ḡa-nōḏ</i> « je me lève »	∅	∅
FG	I	<i>ḏōrna</i> « on a visité/ de nouveau, on a »	∅	∅
	M	<i>ḏəḗḏa</i> « jardin »	∅	∅
	F	<i>ḡā-nōḏ</i> « je me lève	∅	∅

Tableau n° 14 : Fréquence des variantes [d], [ɗ] et [t] par position dans le parler branès

Position	[d] (nombre d'occurrences)	[ɗ] (nombre d'occurrences)	[t] (nombre d'occurrences)	Total (occurrences des trois variantes)	Répartition des variantes en %
Initiale	3	0	1	4	[d] 75 [t] 25 [ɗ] 0
Médiane	9	3	2	14	[d] 64 [t] 14 [ɗ] 21
Finale	6	0	1	7	[d] 86 [t] 14 [ɗ] 0
Total	18	3	4	25	[d] 72 [t] 16 [ɗ] 12

Dans le parler branès actuel, l'emphatique /d/ se spirantise en [ɗ] ou s'assourdit en [t]. Les deux variantes connaissent des distributions conditionnées et libres. L'apparition de l'ensemble des variantes de /d/ dans les extraits utilisés pour le calcul des fréquences n'est que de 25 occurrences. Nombre insignifiant par rapport à celui de /t/ et ses variantes (112 occurrences) et de /b/ et ses variantes (162 occurrences). Dans les données qui suivent, nous présentons les différentes réalisations phonétiques de *d* dans un seul tableau, en regroupant les cas de spirantisation et ceux d'assourdissement : [d], [t] et [ɗ], pour une meilleure lisibilité de ces variantes. Ainsi, [ɗ] représente 12% des réalisations totales de /d/, contre 16% pour [t] et 72 % pour [d].

La réalisation spirantisée de /d/ se situe parfois entre [d] et [ɗ], ce qui rend sa perception relativement ténue lors de l'écoute des enregistrements. Une difficulté qui a été soulevée par S. Biarnay (1917 : 459-60) pour les parlers rifains qui connaissent [ɗ]<sup>129</sup>. Cette réalisation mériterait

<sup>129</sup> La présence de *d* est signalée par S. Biarnay dans les parlers rifains (1917 : 459-62). Il (1917 : 459-60) expose l'articulation de *d* dans les parlers rifains en précisant que « la postdentale sonore *d* est d'usage très limité dans le Rif ». Il rapporte que « son point d'articulation se trouve au niveau des alvéoles, à l'extrémité antérieure du palais : au premier temps, la pointe de la langue est plus relevée que pour la prononciation de l'interdentale *d* et la partie médiane de cet organe voile complètement, en avant, l'ouverture buccale ; au second temps la langue glisse contre les dents pendant que sa pointe se détache plus ou moins brusquement de la région des alvéoles donnant lieu à une légère explosion ; au troisième temps tous les organes s'immobilisent et le souffle s'écoule par l'espace laissé libre donnant naissance à une articulation continue. En réalité donc, ce phonème, que nous avons classé avec les fricatives, est une véritable affriquée dans laquelle le spirantisme occupe la place prépondérante, mais, par son lieu et son mécanisme d'articulation, il se rapproche beaucoup de la fricative interdentale *d* dont il est un renforcement. La postdentale *d* est d'ailleurs tout à fait instable ; on ne la rencontre à l'état simple que chez les Ikebdanen « où, dans

une étude acoustique, qui permettrait de la situer clairement. Cependant, l'objectif de notre recherche et les compétences dans ce domaine ne nous permettent pas de réaliser une telle tâche. Nous sommes par conséquent tributaire de notre perception auditive, en attendant une éventuelle étude acoustique de la spirantisation dans les parlers j'ala et avant que ce phénomène ne vienne à disparaître face au nivellement dialectal inévitable.

Les données que nous avons utilisées pour le calcul des fréquences contiennent très peu de morphèmes où apparaît la fricative [ð]<sup>130</sup>. Nous avons par conséquent élargi la recherche de cette variante à l'ensemble de notre corpus actuel et aux données que nous avons collectées chez les Branès, à l'occasion d'une recherche menée en 2011-2012 pour l'obtention de notre Master 2 (Larej 2012 : 10). Nous devons indiquer par ailleurs que le fait d'avoir comptabilisé les termes, notamment les verbes, avec les suffixes, a quelque peu réduit l'apparition du nombre de termes à finale spirantisée.

Rappelons que la géminée *dd* ne spirantise pas en *ðð*. Elle se conserve telle quelle ou s'assourdit en *tt*. Ex. : *fəddəl* « préférer », *fədda/nədda*<sup>131</sup> « finir », *mədda* « aiguiser », *ʃədd* « partir (prendre le départ) », *ʃədd > ʃətt* « mordre », *rəddaʃ > rəttəʃ* « faire têter ». Il nous est difficile de donner un conditionnement phonétique dans le cas d'assourdissement de *dd* en *tt*. A travers les quelques exemples rencontrés, nous pouvons supposer que dans le contexte de la pharyngale ʃ se produit l'assourdissement de *dd* en *tt*.

Dans la présentation des morphèmes où apparaît la fricative [ð], extraits de nos données, que nous exposons ci-dessous, nous avons opté pour une répartition des réalisations par catégories grammaticales, afin d'offrir une meilleure lisibilité au lecteur. Ainsi, nous avons

---

l'atténuation de l'emphatique *d*, elle apparaît quelquefois comme intermédiaire entre cette articulation et la fricative *ð* » et chez les Ayt Ouariaghel « où elle apparaît quelquefois à la place de l'interdentale *ð* (mise elle-même pour *θ*), par assimilation à distance, sous l'influence, en général régressive, de la géminée *ðð* » (p. 460).

S. Biarnay (1917 : 418, note 2) rapporte que dans les parlers du Rif, *t* passe à *d* surtout dans les termes dérivés de l'arabe. Il rapporte également que « le phénomène inverse », i.e. le passage de *d* à *t* se produit à Tanger et chez les J'ala (Ouadras) où « on note un assourdissement inconditionné presque constant du ض, *d*, en ط, *t* ». Il fournit quelques exemples, qu'il transcrits en lettre latines et arabes, où le *t* a pour équivalent en arabe la lettre ط. Cependant, l'un des exemples nous paraît étrange dans sa notation : « نُظ, *nut*, lève-toi ! ». En effet, en arabe, nous avons un *d* et en caractère latin un *t*. Cela signifierait-il qu'i y a eu erreur de transcription chez S. Biarnay dans la transcription, ou alors, la spirantisation de *d* en *ð* existait chez les J'ala cité par l'auteur. La seconde hypothèse est plus probable, puisque E. Westermarck avait relevé le *ð* chez les Anjra au début du XXe siècle (Vicente 1998 : 123).

<sup>130</sup> A titre d'exemples, nous avons noté trois lexèmes chez la locutrice HL : *ʔl-mulāhaða* « la remarque », *ʔl-fðəha* « la honte », *ʔl-bəð* « les œufs », dans une conversation d'environ 24mn ; preuve de la rareté de [ð].

<sup>131</sup> Les deux termes rimant ensemble, ils sont parfois utilisés dans l'expression : *fədda (w) nədda* « il a bel et bien fini », qui s'accorde en genre et en nombre.

réparti ces morphèmes en trois catégories : verbes, adjectifs et participes, noms d'action et substantifs.

▪ Les verbes

Tableau 15 : Variantes de /d/ par position dans les schèmes verbaux<sup>132</sup> : [d], [d], [t], [ḏ].

Formes des verbes	Schèmes	Variantes de /d/ et distribution par position			Exemples
		I	M	F	
Verbes trilitères (formes simples)	<i>fʕal</i>	<i>d t</i>	<i>d t ḏ</i>	<i>t ḏ</i>	- <i>ḏhar</i> « apparaître », <i>ṭhak</i> « rire », <i>ṭraḥ</i> « frapper ». - <i>hḏar</i> « parler », <i>ṣdaq</i> « se retrouver (à) » « <i>ḡtaḥ</i> « bouder », <i>ṛtaṣ</i> « têter », <i>fḏāḥ</i> « humilier ». - <i>mṛaṭ</i> « tomber malade », <i>qḥaṭ</i> « attraper », <i>qrṭ</i> « casser », <i>fṛaṭ</i> « s'échapper », <i>fṛaḏ</i> « imposer », <i>ḡfaṭ</i> « secouer, gauler » ; <i>ḥraḏ</i> « limer », <i>ḥfaḏ</i> ( <i>ḥfaṭ</i> ) « mémoriser, apprendre ».
	<i>fʕʕʕ</i>	<i>d</i>	∅	<i>dd&gt;tt</i>	- <i>ḏarṛ</i> « causer un dommage à », <i>ḏaḡḡ</i> « croire ». - <i>ṣaṭṭ</i> « mordre ».
	<i>fʕa</i>	<i>d</i>	<i>d t ḏ</i>	∅	- <i>ḏna</i> « avoir des enfants ». - <i>ṛda</i> « accepeter, bénir », <i>ḥta</i> « surveiller », <i>qḏa</i> « effectuer ».
	<i>fāl</i>	<i>d</i>	∅	<i>t ḏ</i>	- <i>ḏār</i> « retourner », <i>ḏāṣ</i> « être perdu/sacrifié », - <i>fāt</i> « déborder », <i>ḡāḏ</i> « se lever », <i>ṣ-ṣāḏ</i> « chasser ».
Verbes trilitères (formes dérivées)	<i>fʕʕʕal</i>	<i>d t</i>	<i>dd&gt;tt</i>	<i>t ḏ</i>	- <i>ḏayyaṣ</i> « gaspiller », <i>ḏayyaq</i> « rétrécir qqch », <i>ṭaṣṣaṣ</i> « faire maigrir ». - <i>raṭṭaṣ</i> « faire têter ». - <i>bayyaṭ</i> <sup>133</sup> « rendre blanc, peindre en blanc », <i>ḡammṭ</i> « fermer (les yeux) », <i>bayyaḏ</i> « pondre », <i>ṣayyaḏ</i> ( <i>ṣayyaḏ</i> <sup>134</sup> ) « chasser », <i>nawwāḏ</i> / <i>nayyaḏ</i> « réveiller », <i>ṣawwāḏ</i> « compenser », <i>rayyaḏ</i> « stationner ».
	<i>fāʕal</i> <sup>135</sup>	?	?	<i>t</i>	- <i>ṣārṭ</i> « inviter ».

<sup>132</sup> Les schèmes verbaux utilisés sont empruntés à D. Caubet (1993, Tome I). Ce sont les schèmes de l'arabe dialectal marocain.

<sup>133</sup> Peindre avec de l'argile blanche locale, utilisée jusqu'à peu à la place de la chaux.

<sup>134</sup> *ṣayyaḏ* « monsieur, saint »

<sup>135</sup> Nous n'avons pas eu l'occasion d'entendre des occurrences avec les emphatiques en positions initiale et médiane pour ce schème.

	<i>fəʕʕa</i>	<i>ɖ</i>	<i>ɖɖ&gt;t̪</i>	Ø	- <i>ɖah̥ha</i> « sacrifier ». - <i>fəɖɖa/nəɖɖa</i> « finir ».
	<i>nfāʕəl</i> <sup>136</sup>	Ø	<i>ɖ</i>	?	- <i>nɖəmm̥</i> « se rapprocher de, appartenir à ».
	<i>fʕāl</i> <sup>137</sup>	<i>t̪</i>	<i>ɖ</i>	<i>t̪</i>	<i>t̪ʕāf</i> « maigrir », <i>xɖār</i> <sup>138</sup> « verdir », <i>glāt</i> « grossir ».
Verbes quadrilières	<i>fəʕfəʕ</i>	<i>ɖ</i>	<i>t̪ ɖ</i>	<i>t̪ ɖ</i>	- <i>ɖaʕɖaʕ</i> « exténuer ». - <i>fəʕfəʕ</i> « battre (aile, cœur) », <i>məɖməɖ</i> « se rincer la bouche ».

▪ **Les adjectifs et participes :**

Nous retrouvons, dans les adjectifs et participes dérivés des verbes ci-dessus, la même réalisation du *ɖ* que celle des verbes, à l'exception de *rɖa* qui donne *rāɖi*. Ex. : *t̪ēf* « fragile, maigre », *m̪rēt* « malade », *xɖər* « vert », *byət* « blanc », *m̪ʕārət* « invité », *mbəyyət* « peint en blanc (argile, chaux) », *glēt* « épais, gros », *məh̥tē(ya)* « surveillé(e) », *məb̪rōɖ* « aiguisé », *məh̥fōɖ* « appris » et également prénom masculin avec le sens de « protégé », de même *h̥afēɖ*, prénom masculin, *rāɖi* (*rāɖya*), prénom et également adj. « satisfait, d'accord », *māɖi* « aiguisé ».

▪ **Noms d'action et substantifs**

Tableau n° 16 : Variantes de /ɖ/ par position dans les noms d'action et substantifs : [ɖ], [t̪], [ɖ̪] et [ɖ].

Position	Variantes de /ɖ/	Exemples
I	<i>ɖ</i>	<i>dhōr</i> « midi », <i>ɖrafāt</i> « gentillesse, douceur », <i>ɖəlm</i> « injustice », <i>dēf</i> (rarement <i>t̪ēf</i> ) « invité », <i>ɖbaʕ</i> « hyène, idiot(e) », <i>ɖo</i> (rarement <i>to</i> ) « lumière », <i>ɖār</i> « maison ».
	<i>t̪</i>	<i>t̪əl̪</i> « ombre », <i>t̪lām</i> « obscurité », <i>t̪har</i> « dos », <i>t̪fər</i> « ongle », <i>t̪ah̥k</i> ( <i>t̪ah̥k</i> ) « rire », <i>t̪oʕf</i> « fragilité », <i>t̪raʕ</i> « mamelle », <i>t̪rās</i> « molaires », <i>t̪yāf</i> ( <i>dyāf</i> ) « invités », <i>t̪fēra</i> « tresse », <i>t̪ərba</i> « coup », <i>t̪h̥āh̥</i> « brouillard ».
M	<i>ɖ</i>	<i>mɖəll̪a</i> « parapluie », <i>xoɖra</i> ( <i>xoɖra</i> ) « légumes », <i>ʕɖaʕ</i> « tumulte », <i>zərɖa</i> « jardin ».
	<i>t̪</i>	<i>t̪təm</i> « os », <i>bəyyāta</i> « argile blanche », <i>m̪ʕārta</i> « invitation », <i>r̪t̪āʕa</i> « allaitement », <i>mū̪taʕ</i> « endroit ».
	<i>ɖ̪</i>	<i>n-nɖər</i> « vue », <i>ʕaɖāma</i> « grandeur », <i>waɖēfa</i> « fonction », <i>h̥fāɖa</i> ( <i>h̥fāta</i> ) « mémorisation », <i>m̪u̪l̪ahaɖa</i> « remarque », <i>fōɖa</i> « chaos », <i>f̪rēɖa</i> « quote-part », <i>r-rɖa</i> « bénédiction », <i>qāɖi</i> « juge », <i>bēɖa</i> « œuf », <i>r-rōɖa</i>

<sup>136</sup> D. Caubet (1993 : 50) note que la 7<sup>e</sup> forme *nfāʕəl* n'existe pas dans le dialecte marocain mais qu'elle existe chez Jbala. Nous n'avons pas d'exemple avec un *ɖ* en position finale.

<sup>137</sup> Voir D. Caubet (1993 : 51) pour l'arabe marocain.

<sup>138</sup> *xɖār* est un terme récent. Il est de plus en plus utilisé à la place de *zrāq* « devenir vert ou bleu ». Les couleurs vert et bleu sont confondues et rendues par l'adjectif *zraq* « bleu ».

		« cimetière », <i>ḥaḍāna</i> « protection », <i>mḥaḍra</i> « élèves d'école coranique », <i>fḍēha</i> « déshonneur », <i>ṛəməḍān</i> <sup>139</sup> « ramadan », <i>ṣ-syāḍa</i> « chasse », <i>məḍwəṛ</i> « louche », <i>ṛ-rməḍ</i> « cendre », <i>ḥaḍra</i> ( <i>ḥaḍra</i> ) « conversation, manière de parler ».
F	<i>d</i>	<i>ṛard</i> <sup>140</sup> ( <i>ləṛt</i> ) « terre, sol », <i>ṣurd</i> « largeur », <i>ṣard</i> « dignité ».
	<i>t</i>	<i>golt</i> « épaisseur », <i>məṛt</i> « maladie », <i>mḫēt</i> « barattage », <i>nḥēt</i> « action de secouer, gaulage ».
	<i>ḍ</i>	<i>gəraḍ</i> « objectif, intention », <i>bēḍ</i> « œufs », <i>məbrəḍ</i> « lime », <i>ṣəyyāḍ</i> « chasseur », <i>ṛməḍ</i> « cendre ».

Tableau n° 17 : Récapitulatif de la distribution des variantes de /ḍ /

	Position		
	Initiale	Médiane	Finale
Verbes (et ses dérivés)	ḍ t	ḍ t ḍ	t ḍ
Substantifs, noms d'action	ḍ t	ḍ t ḍ	d t ḍ

Un examen des termes contenant les variantes [ḍ], [t], [ḍ] et [d] fait apparaître les régularités suivantes :

- [ḍ] apparaît en position initiale (suivi de consonne ou de voyelle) et médiane (en postconsonatique).
- [ḍ] apparaît en position médiane (en intervocalique et postconsonatique) et finale (après une voyelle).
- [t] apparaît dans les trois positions (initiale (elle précède la voyelle et la consonne), intervocalique, postconsonatique et postvocalique).
- [d] apparaît seulement en position finale, après une consonne.

#### 4.1.2.5 L'occlusive postpalatale sourde /k/.

La mouillure constante de /k/ relevé par G. S. Colin (1921) dans le parler branès est à reconsidérer dans le parler actuel. En effet, G. S. Colin écrivait à propos de ce phonème (*ibid.*, p. 40) que : « le ك est toujours mouillé ; la palatale dépassant ce stade d'atténuation s'accompagne parfois de la chuintante ṣ, et donne approximativement le complexe : *k<sup>ṣy</sup>* (χ). *k<sup>ṣy</sup>ḡēt* : papier. Le ك

<sup>139</sup> *ṛəməḍān* « ramadan », parfois *ṛəməḍān*, où l'articulation de ḍ se rapproche beaucoup plus de ḍ.

<sup>140</sup> Nous avons relevé parfois *ṛarḍ*, sans doute par souci d'accommodation. Chez quelques personnes, hommes et femmes, âgés de plus de 60 ans, *ṛarḍ* est réalisée parfois *qarḍ* où le ṛ passe à q.

est traité comme lettre solaire ». Il est difficile d’interpréter cette observation. Mais, il semblerait que certains locuteurs Branès du début du XXe siècle avaient une articulation du /k/ proche de celle de certaines variétés amazighes rifaines, rapportées par A. Renisio (1932 : 23).

Aujourd’hui, ce sont les deux réalisations, occlusive [k] et fricative [ḳ], qui sont utilisées par les locuteurs Branès. Quant à la réalisation fricative accompagnée de la chuintante prépalatale [š], elle n’a pas été relevée.

Tableau 18 : Relevé des variantes [k] et [ḳ] dans le parler branès

Locuteur/ locutrice	Position dans le mot	[k]	[ḳ]
TMZ	I	<i>k-kərmūs</i> « les figues », <i>kāyən</i> « il y a », <i>kunna</i> « on », <i>k-kəškās</i> « haut du couscousier »	<i>ḳbīra</i> « grande »
	M	<i>nkəbrūha</i> « on l’agrandit », <i>d-ka</i> « comme si », <i>d-ku</i> « elle doit être », <i>k-</i> <i>kəškās</i> « haut du couscousier », <i>nkəbbu</i> « on verse »	<i>daḳul</i> « tu manges »
	F	∅	<i>dāḳ</i> « ce, cette, ces »
HL	I	<i>k-kra</i> « location », <i>ma ka</i> « il n’y a pas »	∅
	M	∅	<i>mbəḳtəṭ</i> « en petits morceaux »
	F	∅	<i>dāḳ/dāḳ</i> « ce », <i>d-(+inacc)</i> , <i>ləḳ</i> « à toi »
MZ	I	∅	<i>ḳbīr</i> « grand »
	M	<i>də-skun</i> « elle habite », <i>mkuwbīn</i> « pliées (les ailes) »	<i>naḳlu</i> « on mange », <i>ma ʔa-</i> <i>daku-šay</i> « elle ne mange pas »
	F	∅	<i>-ḳ</i> « à toi », <i>daḳ/dāḳ</i> « ce », <i>(ʔāna w)yāḳ</i> « toi (et moi) »
HZ	I	<i>kaḥla</i> « noire », <i>ma kān-ši</i> « il n’y a pas »	∅
	M	<i>ndəlkūh</i> « on le lisse », <i>hākda</i> « comme ça », <i>nḥukūh</i> « on le gratte », <i>dəkməl</i> « se termine »	∅
	F	∅	<i>dāḳ/dāḳ</i> « ce »



FA	I	<i>kima</i> « comme », <i>kalimāt</i> « mots »	<i>ka</i> (la consonne spirante <i>k</i> )
	M	<i>lakayni</i> « mais »	<i>məknās</i> « Meknes », <i>dākul/dākul</i> « tu manges »
	F	∅	<i>lək</i> « à toi », <i>dāk</i> « ce », <i>hākkāk</i> « comme ça »
AS	I	<i>kāyən</i> « il y a », <i>kok</i> « noix de coco »	∅
	M	<i>fawākih</i> « fruits », <i>makān</i> « lieu », <i>malika</i> « reine », <i>lākin</i> « mais »	<i>səlləkni</i> « aide-moi », <i>yakunni</i> « il me mangue »
	F	<i>dāk</i> « ce », <i>kok</i> « noix de coco »	<i>dāk</i> « ce », <i>hādək</i> « cette »
FG	I	<i>kunʃ</i> « j'étais », <i>kull-ši</i> « tout », <i>kāyən</i> « il y a », <i>kəʃʃa</i> « viande hachée »	∅
	M	<i>mkən/yəmkən</i> « peut-être »	<i>yaklu</i> « ils mangent »
	F	∅	<i>dāk</i> « ce », <i>ʃəmmāk</i> « là-bas », <i>hadāk</i> « ce »

Tableau n° 19 : Fréquence des variantes [k], [ḳ] par position dans le parler branès

Position	[k] (nombre d'occurrences)	[ḳ] (nombre d'occurrences)	Total (occurrences des deux variantes)	Répartition des variantes en %
Initiale	16	4	20	[k] 80, [ḳ] 20
Médiane	16	6	22	[k] 73, [ḳ] 27
Finale	2	16	18	[k] 11, [ḳ] 89
Total	34	26	60	[k] 57, [ḳ] 43

Les réalisations de /k/ se répartissent entre 57% pour [k] et 43% pour [ḳ]. Elles apparaissent dans les trois positions. L'occlusive [k] domine en position initiale (80%) et médiane (73%), au regard de [ḳ] qui prédomine en position finale (89%).

#### Réalisations conditionnées de [ḳ] en position initiale :

La réalisation fricative [ḳ] en position initiale représente 20% par rapport à 80% de [k]. La quasi-totalité des substantifs et noms d'action commencent par [k], en raison de la réalisation systématiquement solaire du phonème /k/ en initiale, dans les mots arabes et ceux d'origine amazighe. Ex. : *k-kərmūš* « la figue », *k-kəškās* « le haut du couscoussier », *k-kra* « la location »,

*k-kūra* « le ballon » *k-kāgēt*<sup>141</sup> « papier », *k-kāgāt* « acte de mariage ». Cependant dans les emprunts aux langues européennes, /k/ est réalisée en lettre lunaire. Ex. : *l-kārṭāb* « le cartable », *l-kārṭōn* « le carton », *l-kūstīm* « le costume ».

La fricative [k] se rencontre, en position initiale, dans les schèmes verbaux *fʃa* et *fʃal* à l’accompli et à l’impératif, dans le participe actif des verbes défectueux, dans l’adjectif *k̄bīr* et avant l’affriquée *t̄*. Dans les détails, et pour chaque contexte cité ci-dessus, [k] apparaît dans :

- les verbes de schème *fʃa* devant les sonores *l, r, m, w* à l’accompli et à l’impératif. Le verbe *k̄la* « manger » est un pseudo-défectueux, car il se conjugue comme un verbe défectueux à l’accompli, à l’exemple des autres verbes cités ci-après. Ex. : *k̄līt* « j’ai mangé », *k̄ra* « louer », *k̄ma* « fumer », *k̄wa* « brûler » ; *k̄ūl !* « mange ! », *k̄ri !* « loue ! », *k̄mi !* « fume ! », *k̄wi !* « brûle ! ».

Alors que nous retrouvons un [k] dans les verbes du même schème devant les consonnes sourdes *s, t, f*. Ex. : *ksa* « habiller (acheter des vêtements) », *k̄ta* « appuyer », *k̄fa* « suffire ».

- les verbes réguliers de schème *fʃal*, devant les sonores *m, b, d* et l’affriquée *t̄* à l’accompli et à l’impératif. Ex. : *k̄māl* « se finir (chose) », *k̄bār* « grandir », *k̄dāb* « mentir », *k̄tāb* « écrire » ; *k̄bār !* « grandis (vite) ! », *k̄tāb !* « écris ! ».
- les participes actifs des verbes défectueux . Ex. : *k̄āri* « qui loue (déjà) », *k̄āmi* « en état de quelqu’un qui a fumé »
- l’adjectif *k̄bīr(a)* « grand(e) », *k̄bārin* « grands/grandes » et le diminutif *k̄bībār/k̄bībra* « un peu grand(e) ». Par contre nous avons une occlusive dans *k̄tīr(a)* « nombreux/nombreuse(s) ». Il se pourrait que [k] se place devant une sonore et [k] devant une sourde. Mais nous n’avons pas d’autres exemples de la forme *fʃīl* pour vérifier cette éventualité.
- les mots (substantif, adjectif, verbe), avant l’affriquée *t̄* : *k̄tāf* « épaule », *k̄tār (mān)* « plus (que) », *k̄tāb* « écrire ».

### Position médiane :

La fricative [k] ne représente que 27% des réalisations de /k/ en position médiane. Elle apparaît en position intervocalique, préconsonantique et postconsonantique, dans :

<sup>141</sup> G. S. Colin (1921 : 40) avait relevé *k<sup>5</sup>yēt* pour « papier ».

- l'inaccompli des verbes cités plus haut. Ex. : *daḵul* « tu manges (m. et f.) », *yaḵunni* « il me mange (ogre) », *yaḵrīw* « ils louent ».
- les verbes de schème *fʕal*, après les sonores *d*, *r*<sup>142</sup>, *n*, dans leur inaccompli et dans les participes actifs, de forme *fāʕal*, et passifs *məfʕūl* de ces verbes. Ex. : *dkar* « invoquer (Dieu) », *rkal* « donner un coup de pied », *nkār* « nier ».
- dans les participes passifs, de forme *məfʕūl*, des verbes défectueux et réguliers et de forme *mfaʕlāl* de verbes quadrilitères . Ex. : *mākri* « loué », *mākwi* « brûlé », *māktūb* « écrit, destin », *mbāktāt* « en petits morceaux ».
- le suffixe, *-kum* (2PM/F): « vous, votre, à vous), précédés d'un nom (=possessif), d'un verbe ou d'une préposition. Ex. : *rāškum* « votre tête », *yaḍāḵum* « vos mains », *xaḵum* « votre frère », *ʕtāḵum* « il vous a donné » ; *mʕaḵum* « avec vous ».
- dans les substantifs, en intervocalique et postvocalique. Ex. : *baḵūr* « figes (primeures) », *sbīka* « rail », *sukna* « habitation », *mākla* « nourriture », *bākri* « têt », *māknasa* « Meknassa (localité) ».
- dans la particule d'opposition *laḵtāyini* « mais ». Terme qui semble composer de *lākan+ḵāni* « mais+une seconde fois », dont le synonyme *lākanni* contient un [k] et non un [ḵ].

### En position finale :

La fricative [ḵ] prédomine avec 89% des réalisations. Ainsi, elle apparaît dans :

- les substantifs, après une voyelle : *ḥāyāḵ* « haïk (voile) », *šabbāḵ* « grillage », *šūḵ* « épines », *bārūḵ* « repas offert à l'accouchée ». Après une consonne, c'est [k] qui apparaît : *t-taḥk* « le rire » (nous avons entendu ce mot avec un [ḵ] également) , *salk* « fil de fer » (pl. *slūka*), *malk* « possession », *bārḵ* « canards », *ḥank* « joue » (pl. *ḥnāk*), *ṣank* « taxe sur les biens vendus dans le marché hebdomadaire ».
- les verbes réguliers de schème *fʕal* et *fāʕal*. Ex. : *ḥaḵ* « rire », *slāḵ* « s'en sortir indemne », *dlāḵ* « pétrir », *ḥrāḵ* « abandonner », *bārāḵ* « offrir un repas à l'accouchée le troisième jour de son accouchement ».

<sup>142</sup> Nous avons rencontré également la réalisation occlusive [k] de /k/ après le phonème *r* dans *rkaḥ* « monter dans un moyen de transport ou sur une monture ». Cependant, nous n'avons pas d'explication pour ce cas.

- les verbes de forme *fəʃʃəl*. Ex. : *fənnək* « pleurnicher, grimacer », *wərrək* « appuyer avec force », *səllək* « être patient avec quelqu'un, venir en aide à quelqu'un », *səwwək* « nettoyer les dents avec l'écorce du noyer », *ħarrək* « remuer ».
- le pronom suffixe *-k* (2PSM/F : « toi, ton, ta ») précédés d'un nom, d'un verbe ou d'une préposition. Ex. : *fāk*<sup>143</sup> « ta bouche », *xālək* « ton oncle maternel » ; *šāfək* « il t'a vu/vue » ; *ʃandək* « tu as (possession), fais attention ! », *līlək* « pour toi », *dyālək* « à toi ».
- les pronoms démonstratifs d'éloignement : *hādək* « celui-là », *hādək* « celle-là », *hādūk* « ceux-là, celles-là ».
- L'adjectifs démonstratif d'éloignement : *dək* « cet, cette, ces ».
- les adverbes de lieu : *hnāk* « là-bas », *ʃəmmāk* « à cet endroit même ».
- les adverbes de manière : *haytāk* « ainsi, de cette manière » et son synonyme *ħakkāk*. Ce dernier est un emprunt au lexique urbain que nous retrouvons chez tous les locuteurs. Il semble assez récent compte tenu de la présence de la fricative [k], qui est absente dans les parlers urbains.

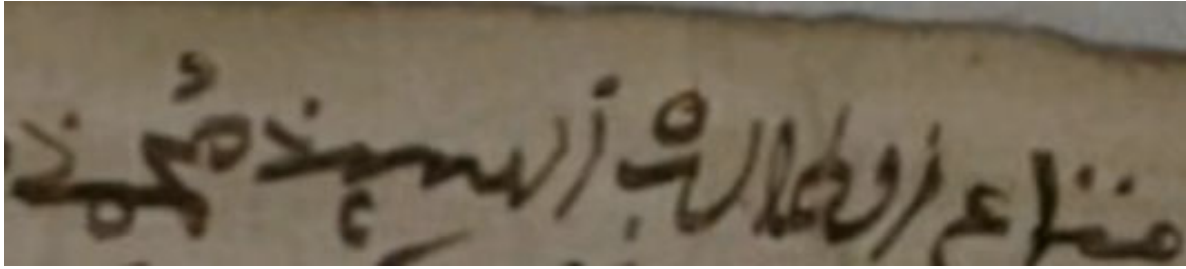
Dans les mots d'origine étrangère, le *k* primaire est conservé : *kok* « noix de coco », *frānk* « franc (monnaie), une pièce », *bank* « banque ». Lorsque [k] se substitue à [k] dans les contextes cités ci-dessus, il s'agit systématiquement d'une recherche d'alignement du locuteur sur les parlers urbains, considérés plus prestigieux par lui.

#### 4.1.2.6 Traces de la spirantisation dans l'écrit

Lors de notre enquête de terrain, une famille a bien voulu nous permettre de consulter quelques actes *adoulaires* (notariés), datant du début du XXe siècle. Nous avons eu la surprise de constater la présence des variantes spirantes des dentales à la place des occlusives correspondantes. Mais, nous devons reconnaître que le style littéraire particulier des *adoul* est quelque peu difficile à déchiffrer pour les non-initiés à ce genre de documents, comme nous. Par respect pour le souhait de la famille de ne pas reproduire les documents dans leur totalité, nous proposons quelques phrases, certes incomplètes, où apparaissent ces spirantes.

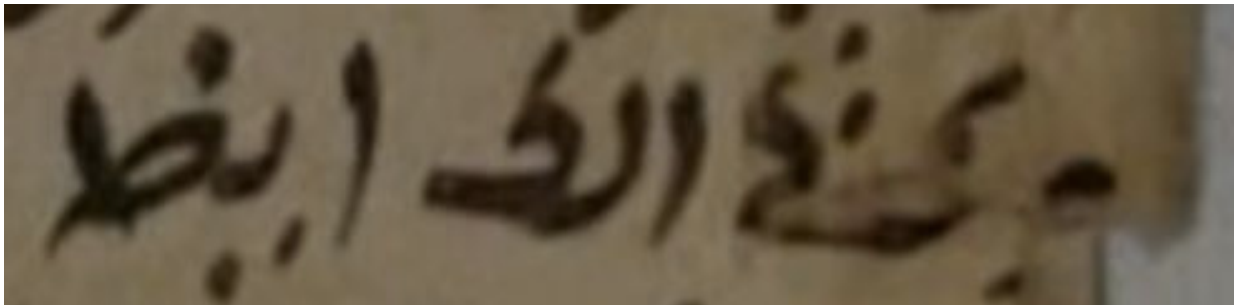
<sup>143</sup> *fā* est l'équivalent de *fəm* dans les autres variétés d'ADM.

Premier extrait :



Dans ce premier extrait, que nous transcrivons ainsi : متاع الطالب السيد محمد (*mtāf at-tālāb s-sayyād muḥammad* « ... (biens) du demandeur, Monsieur Mohammad »), on observe l'utilisation de la fricative interdentale [d̪] à la place de l'occlusive *d* en position finale, dans les deux derniers mots. Nous avons relevé cette substitution de *d* par [d̪] dans une dizaine d'actes, portant particulièrement sur les noms propres à radical *HMD*. S'agit-il ici d'une hypercorrection chez les rédacteurs de ces actes ou bien d'un usage linguistique en corrélation avec les pratiques langagières de l'époque dans ce domaine ?

Deuxième extrait :



Dans ce deuxième extrait, nous pouvons lire : وكذلك ايضاً (*wa-kadālik ḡayḡan* « et aussi »). Dans ces deux mots synonymes, l'auteur utilise l'interdentale emphatique [d̪] au lieu de l'occlusive emphatique *ḡ*. Les observations formulées pour le premier extrait sont valables dans ce cas également.

Ces quelques témoignages de l'écrit, du début du XXe siècle, viennent corroborer les données de G. S. Colin <sup>144</sup> relatives à la présence des réalisations interdentales fricative [t̪] et [d̪]

---

<sup>144</sup> G. S. Colin avait observé le même phénomène dans « la graphie locale où l'on rencontre fréquemment احمد et محمد » (Colin 1921 : 39).

chez les Branès. En revanche, pour ce qui est de l'emphatique [ḏ] que l'auteur n'avait pas signalé dans sa description, nous avons, en quelque sorte, une preuve de son existence à l'époque de la collecte des données par l'auteur. Reste à savoir si ce témoignage est valable pour tous les locuteurs Branès de l'époque ou simplement pour l'auteur de l'acte.

## **4.2 Affrication**

### ***4.2.1 Affrication : généralités***

L'affrication est un phénomène phonologique attesté dans plusieurs langues du monde. Elle désigne traditionnellement, sur le plan phonétique, la réalisation de deux consonnes, une occlusive et une fricative, en un même point d'articulation, en deux phases successives. Ainsi, dans le cas de l'affriquée [ts̺], [t] représente l'occlusive et [s] la fricative. Mais sur le plan phonologique correspond-t-elle à une séquence d'un ou de deux segments ?

Du point de vue des linguistes, la représentation phonologique des affriquées pose problème. En effet, considérées comme une catégorie de phonèmes jusqu'au milieu des années 1990 (Berns 2016), elles voient leur statut phonologique remis en cause depuis lors, et une formalisation consensuelle reste à proposer pour cette catégorie. Forment-elles un segment unique ou un segment complexe ? et de quels types de sons sont-elles composées ? Comme le souligne J. Berns (2016 : 153-154) « Plusieurs phonologues analysent encore les affriquées comme des combinaisons plosive-fricatives sous-jacentes, d'autres décrivent les affriquées comme des occlusives avec une décontraction distincte et d'autres encore nient toute différence formelle entre les occlusives simples et des occlusives affriquées »<sup>145</sup>. De même, la relation entre la phonétique et la phonologie des affriquées continuera à intriguer les linguistes « *for several years to come* » (*ibid.*, p. 155).

#### **4.2.1.1 L'affrication dans la langue amazighe**

L'affrication est un phénomène assez courant dans les variétés amazighes. Particulièrement répandue dans certaines variétés rifaines, kabyles et touareg méridional (Chaker

---

<sup>145</sup> « Several phonologists still analyze affricates as underlying plosive-fricative combinations, others describe affricates as stops with a distinctive release and yet others deny any formal difference between plain stops and affricate stops » (Berns 2016 : 153-154).

2015), elle est le produit de la palatalisation des vélaires tendues (ou géminées) et de mutation de certaines consonnes. En Kabylie par exemple, la distribution géographique des affriquées [tʃ], [dʒ] et [dʒ̥] est remarquable (Guerrab 2014).

Dans le domaine du rifain<sup>146</sup>, les affriquées prépalatales [dʒ̥] et [tʃ̥] sont attestées, dans certaines variétés, à travers la palatalisation des vélaires tendues des segments /kk/ et /gg/ : /kk/ passe à /č̥/<sup>147</sup> ou /šš̥/ et /gg/ passe à /ǧ̥/<sup>148</sup> ou /žž̥/ d'une part et de mutations des consonnes /ll/ et /lt̥/ (Renisio 1932 : 22-28, Lafkioui 2007 : 62-64, 68) d'autre part. La liquide tendue /ll/ passe à [dʒ̥] et [tʃ̥] et la suite /lt̥/ passe à [tʃ̥] (Biarnay 1917 : 495-503, Lafkioui 2007 : 72-76). Dans son analyse comparative diachronique entre ses données et celles des linguistes de la première moitié du siècle dernier [Sarrionandia 1905, Biarnay 1917, Renisio 1932 (cités par Lafkioui 2007 : 75)], M. Lafkioui (2007) signale que le phénomène des mutations des liquides *l*, *ll* et *lt̥* « reste toujours d'une variabilité remarquable dans tout le Rif. Cependant quelques tendances favorisant les occurrences /r/, /r̥/, /ǧ̥/ et /č̥/ ont été relevées dans le Rif central essentiellement » (Lafkioui 2007 : 75). Elle ajoute que les vélaires palatalisées /č̥/ et /ǧ̥/ issues d'une mutation perdent leur affrication et passent respectivement à /šš̥/ et /žž̥/ « comme corolaires palatalisées des vélaires /kk/ et /gg/ » (*ibid.* p. 75 et note 94 de la même page).

Quant aux deux affriquées [ts̥] et [dʒ̥], [ts̥] « n'apparaît guère, dans les parlers rifains, que dans des termes empruntés, sans doute, à l'arabe dialectal des villes du Maroc septentrionale [...] (et) apparaît sporadiquement dans quelques termes pour *t* ou *θ* » (Biarnay 1917 : 432). E. Laoust (1927 : 179) rapporte la même origine de [ts̥] que celle indiquée par S. Biarnay et ajoute qu'elle est attestée dans « le consonantisme des parlers chleuhs, ceux de l'Anti-Atlas, avec une fréquence non signalée ailleurs » (*ibid.*). Cependant, M. Lafkioui nous a signalé que l'affriquée [ts̥] existe

<sup>146</sup> Le phénomène d'affrication dans les variétés rifaines sera traité, ci-dessous, dans le chapitre 6, où nous abordons une comparaison inter-langues entre le parler arabe branès et les variétés amazighes rifaines.

<sup>147</sup> S. Biarnay (1917 : 525-27) signale que l'affriquée *č̥* est assez fréquente dans les parlers rifains. Mais elle est plus répandue dans les parlers de l'Ouest du Rif, où elle provient de *t* ou *lt̥*. Dans d'autres parlers (ceux situés à l'Ouest du parler des Ikebdanen, qui constitue la frontière entre les parlers rifains et les parlers zénatiens de l'Est (*ibid.*, p. 500), *č̥* provient du groupe de consonnes *lt̥*. Le passage de *k* à *č̥* est signalé par l'auteur mais il reste rare, en raison de l'évolution de l'articulation de *k* qui « s'arrête en général au stade de la mouillure, lequel présente d'ailleurs plusieurs degrés ». Il donne l'exemple suivant chez les Ayt Tamsaman et Ibeqquyen (dans le Rif) : *mača* « nourriture », qui a pour origine le mot arabe *makla*.

<sup>148</sup> S. Biarnay (1917 : 528-33) indique que l'affriquée *ǧ̥* résulte, dans les parlers rifains, de l'évolution de l'occlusive *g* commune au berbère. Elle a évolué ensuite vers la fricative géminée *žž̥* puis *ž̥* (*g* > *ǧ̥* et *ǧ̥* > *žž̥* > *ž̥*). Il met en parallèle cette évolution avec celle qu'a connue le *g* du sémitique dans la langue arabe (*g* > *ǧ̥* > *ž̥*). Il met l'évolution de *ǧ̥* du rifain en parallèle avec celle de l'occlusive *k* vers *š̥* (*k* > *č̥* et *č̥* > *šš̥* > *š̥*) dans les parlers du Rif. Il ajoute que les évolutions des vélaires *k* et *g* ont sans doute commencer à la même période dans les parlers rifains, mais qu'elles ne sont pas arrivées au même stade dans tous les parlers ; elles sont plus avancées dans les parlers du centre du Rif.

dans certaines variétés du Rif, notamment dans celles de Senhaja occidental (Ayt Hmed et Tagzut). Elle est souvent conditionnée par le contexte phonétique mais peut apparaître également en tant que pronom affixe, a-t-elle précisé.

En ce qui concerne l'affriquée sonore [d͡z] dans le rifain, elle est assez rare selon S. Biarnay (1917 : 432-33). Elle n'existe que dans le parler des Ayt Tamsaman, où elle remplace la tendue *ll*. Elle est le résultat d'une « assimilation progressive, en contact ou à distance, du deuxième élément du groupe *dd* ou *dğ* (mis pour *ll*), lorsque ce groupe doit être suivi d'une sifflante » (*ibid.*, p. 432-3).

Sur le plan synchronique, les affriquées [t͡s] et [d͡z] sont les produits d'une tension sur une fricative, dans le rifain comme dans d'autres parlers amazighs, tels que certaines variétés du kabyle (Guerrab 2014 : 61, 79-80). M. Lafkioui (2007 : 79) les relève dans les thèmes intensifs d'une part : « /s/ des thèmes simples > /s͡s/ [ts] des thèmes intensifs », « /z/ des thèmes simples > /z͡z/ [dz] des thèmes intensifs ». D'autre part, elle signale [d͡z] comme réalisation phonétique de la tendue *ll* dans quelques variétés rifaines (*ibid.*, pp. 69, 72-74).

#### 4.2.1.2 L'affrication dans la langue arabe

Dans le domaine de la langue arabe, les variantes affriquées, en dehors de l'affriquée prépalatale sonore ġ<sup>149</sup>, ne sont pas attestées dans les systèmes phonologiques de l'arabe classique (AC) et de l'arabe standard moderne (ASM). Les vingt-neuf phonèmes consonantiques et leur transcription graphique établis par le grammairien Sibawayhi (m. en 793) pour l'AC se perpétuent dans l'ASM (Roman 1974). Un continuum indéniable apparaît aujourd'hui entre les deux alphabets, mais les réalisations phonétiques connaissent quelques variations. Il est traditionnellement admis que l'arabe a connu des changements phonétiques à travers les stades de son évolution et que les grammairiens classiques ont écarté certaines variantes phonétiques dans l'élaboration de l'AC. Par exemple, l'affrication du *kāf* et du *gāf* est signalée depuis longtemps. Dès le XIIe siècle, celle du *kāf* est notée par les grammairiens Zamakhsharī (m. en 1144), Suyūfī (m. en 1505), etc. (Cantineau 1936 : 29). Ces changements historiques questionnent les linguistes sur les liens entre les variétés arabes d'aujourd'hui et les états antérieurs de la langue arabe.

---

<sup>149</sup> Le phonème /ğ/ connaît plusieurs transcriptions : ġ ou *j* dans les publications anglaises, parfois *dj* (par exemples dans *Encyclopaedia of Islamic*), la lettre ج (*jīm*) dans la langue arabe standard et dans les dialectes (Zaborski, 2007). Les arabisants utilisent le symbole ž pour transcrire [ʒ].



Grâce à l'essor de la dialectologie et de la linguistique historique de l'arabe, des évolutions phonétiques historiques au sein de la langue<sup>150</sup> sont actualisées. De nouvelles tentatives d'interprétations des descriptions articulatoires anciennes sont menées à travers des études comparatives entre l'AC, de l'époque de Sibawayhi et des grammairiens postérieurs, et l'ASM, d'une part, et entre ces deux états et les variétés modernes d'autre part. L'aboutissement de ces évolutions phonétiques historiques se manifesteraient dans les variétés modernes. Ainsi, les affriquées [dʒ], [dʒ], [tʃ] et [ts] seraient des variantes de *g* et *k* de l'arabe ancien<sup>151</sup>, issus respectivement du \**q* et \**k* du sémitique, car les deux systèmes consonantiques sont communs (Brockelmann 1910 : 69-70, Martinet 1975 [1953]).

Sur le plan historique, les descriptions phonétiques de Sibawayhi dans *Al-Kitāb*, ouvrage de référence de la grammaire arabe, font l'objet de nouvelles interprétations et font apparaître des liens entre certains phénomènes linguistiques connus aujourd'hui dans les dialectes arabes d'Orient, notamment la kashkasha<sup>152</sup>, et ceux de l'époque du grammairien. C'est ainsi que les affriquées [tʃ] et sans doute [ts] auraient été connues à l'époque de Sibawayhi (Owens 2013). En revisitant la kashkasha à la suite de C. Holes (1991), J. Owens (2013) revient sur ce phénomène à travers un travail de reconstruction historique de l'affriquée [tʃ]. Pour cela, il recourt à la comparaison entre les données des dialectes arabes modernes et le chapitre 504 d'*Al-Kitāb*, relatif aux descriptions des variantes phonétiques sanctionnées et proscrites par Sibawayhi. Il en conclue que l'affriquée [tʃ] était connue de Sibawayhi. Le grammairien l'aurait identifiée comme pronom suffixe de la 2PSF *-ĉi*, mais, en raison de l'origine persane de cette réalisation, et pour « éviter

<sup>150</sup> J. Owens (2013 : 23, note 29) attire l'attention sur l'homogénéité de l'arabe classique dont font état les linguistes et les arabisants, car dit-il, on ne peut supposer « ce qu'il y avait et ce qu'il n'y avait pas » à cette époque.

<sup>151</sup> Aucune période exacte n'est fixée pour l'arabe ancien (Old Arabic). Les points de vue des spécialistes divergent. C. Holes (1991 : 670) le situe à l'époque des premières conquêtes et de la première arabisation, qui va du milieu du VIIe au milieu du VIIIe siècle ap.-J.-C. Owens (2009 : 4) le définit comme « l'ensemble des sources écrites anciennes » (« the complex of early written sources »).

<sup>152</sup> Le terme « kashkasha » est postérieur aux grammairiens arabes anciens, mais le phénomène est décrit par Sibawayhi (m. en 793 ap.-J.-C) dans *Al-Kitāb*. L'auteur indique que, beaucoup de personnes des tribus *Tamīm* et *Asad*, ont remplacé le pronom suffixe de la deuxième personne du singulier du féminin *-ki* par le *šīn* (*š*). La raison en est que ce suffixe *-ki* se confond avec celui du masculin de la même personne *-ka* à la pause. Il ajoute que ces tribus ont préféré faire la distinction entre les deux genres par une lettre (*ḥarf*) plutôt que par une voyelle (*ḥaraka*). *Al-Kitāb*, p. 383, en ligne : <http://www.alwaraq.net/Core/waraq/coverpage?bookid=33>, « باب الكاف التي هي علامة المضمَر ». Le phénomène de la kashkasha continue de nos jours à interroger les spécialistes sur son évolution et son rapport avec l'affriquée *č*, présente aujourd'hui dans les parlers arabes, essentiellement dans la Péninsule Arabique. L'un des derniers auteurs à revisiter la kashkasha et son évolution historique, C. Holes (1991), considère que le phénomène mentionné par les grammairiens arabes anciens pouvait signifier le passage du pronom suffixe de la 2PSF, *-ki*, soit à l'affriquée *-č*, soit à la fricative *-(i)š*, soit aux deux.

d'avoir à autoriser les sons 'persans' dans sa série de variantes sanctionnées »<sup>153</sup> (*ibid.*, p. 17), il aurait proposé *-kiš/-kis* au lieu de *-č/-či*.

Aujourd'hui, l'affrication est attestée dans de nombreuses variétés de l'aire arabophone, particulièrement en Orient, mais elle porte sur des segments sous-jacents différents d'une variété à l'autre. Selon les descriptions dialectologiques disponibles à ce jour, les variantes [d̥ʒ] [t̥ʃ] [ts̥] et [d̥z̥] proviennent de la palatalisation de g<sup>154</sup> et k, issus respectivement du \*q et \*k du sémitique, dans les variétés orientales. Les affriquées [d̥ʒ] et [d̥z̥] proviennent de g. Les affriquées [t̥ʃ] et [ts̥] sont issues de k. Dans certaines variétés maghrébines<sup>155</sup>, [d̥ʒ] partage la même origine qu'en Orient. Quant à [t̥ʃ], elle est une variante du /k/ en Algérie et de /t/ au Maroc et en Tunisie. L'affriqué [ts̥] est une variante de la dentale /t/ dans certains parlers d'Algérie et du Maroc et [d̥z̥], peu attestée, apparaît à la place de š.

#### 4.2.1.2.1 L'affrication dans les variétés arabes orientales

Un grand nombre de travaux ont été réalisés sur les variétés orientales. Quelques arabisants signalaient l'affrication des vélaires g (*gāf*) et k (*kāf*) dès la deuxième moitié du XIXe siècle. Wallin (1855), Wetzstein (1868), Jeannier (1888) et Socin (1901) sont cités par J. Cantineau (1936 : 29-30). Mais, la première description de l'affrication des phonèmes g et k dans les parlers nomades du désert syrien, du Najd et du sud de l'Iraq est fournie par J. Cantineau (1936-1937). Il signale que ces deux phonèmes conservent leur occlusion au voisinage des consonnes *mufaxxama* (emphatiques) ou des voyelles postérieures, alors qu'ils passent aux affriqués au voisinage des consonnes *muraqqaqa* (non-emphatiques) ou des voyelles antérieures. Il distingue deux types de variantes affriquées de g et k : 1) g > [d̥ʒ] et k > [t̥ʃ] dans les parlers des nomades moutonniers, issus d'un premier mouvement d'émigration du Najd vers le Nord de la Péninsule Arabique, et dans ceux des sédentaires d'Iraq qui étaient autrefois nomades moutonniers également ; 2) g > [d̥z̥], et k > [ts̥] dans les parlers de nomades récemment émigrés du Najd.

---

<sup>153</sup> « Sibawaih could thus have identified the [č] of the 2FSG –či with a Persian sound. However, to avoid having to allow 'Persian' sounds within his class of sanctioned variants, he interpreted –kiš/-kis instead » (Owens 2013 : 17) .

<sup>154</sup> Sur les changements phonétiques de l'arabe, C. Brockelmann (1910 : 69-70) indique que « l'arabe ancien a gardé l'essentiel du système phonétique ancien [du sémitique commun] ; seul le g, dont la prononciation ancienne subsiste encore dans certains parlers de l'Oman et de l'Égypte, avait déjà passé comme dans la plupart des dialectes modernes à l'affriquée palatale ġ (dj) »

<sup>155</sup> Les variétés maghrébines englobent celles du Maghreb, de l'Andalus et de Malte.

Les recherches entreprises en Orient par J. Cantineau (1936-1937) ont été complétées par de nombreux autres travaux : Th. M. Johnstone (1963) décrit l'affrication du *k* (*kāf*) et du *g* (*gāf*) dans les parlers de la Péninsule Arabique et du sud de l'Irak. Il relève que, dans l'environnement des voyelles antérieures, *k* et *g* passent respectivement à [tʃ] et [dʒ] dans certains parlers et à [ts] et [dz] dans d'autres. Il (Johnstone 1967) identifie, par ailleurs, d'autres réalisations du [dʒ] dans l'Est de la Péninsule Arabique. C. Holes (1980) se penche sur les variantes de /ǧ/ dans les parlers du Bahreïn. Il montre que la distribution des variantes [dʒ] et [j] est sociolinguistiquement conditionnée<sup>156</sup>. C. Holes (1991) établit une distribution géographique des affriquées [dʒ] et [tʃ], dans les variétés arabes modernes d'Orient, issues respectivement de \*q (>g) et \*k<sup>157</sup> de l'arabe ancien, qui s'expliquerait par « une superposition chronologique de vagues successives de migration du centre vers la périphérie de la Péninsule » (*ibid.*, p. 665). H. Palva (1995) fournit une analyse des parlers ruraux du centre de la Palestine et conclue que [tʃ]<sup>158</sup> est une réalisation spontanée et qu'elle n'est pas issue d'une influence bédouine. E. M. Mustafawi (2007)<sup>159</sup> analyse l'affrication des vélaires *k* et *g* en [tʃ] et [dʒ], respectivement, et la lénition de [dʒ] en [j] dans l'arabe qatari. Elle conclue que l'affrication de *k* (< *k*) et *g* (< *q*) ne se produit que dans les environs des voyelles antérieures [i] et [i:]. I. Youssef (2014) traite de l'affrication qui touche uniquement le phonème /k/ qui se réalise en [tʃ] dans le parler arabe de Bagdad. A. Dashti (2015) réalise une étude sociolinguistique sur l'utilisation des variantes [ʒ] et [dʒ] dans l'arabe du Koweït. E. Alrasheedi (2015) enrichit le travail de Johnstone (1963) par l'analyse de l'arabe de la région de Ḥāʾil au centre-nord de l'Arabie Saoudite, dans lequel /k/ et /g/ ont pour allophone respectivement [ts] et [dz].

<sup>156</sup> L'auteur (1980 : 72) note et désigne le ǧ ainsi : « /j/ (literary arabic ج) ». La variante [j] (de l'API) est utilisée globalement par les Arabes, tribus bédouines, sunnites, immigrés vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à Bahreïn et dont la famille régnante en est issue. La variante [dʒ] est utilisée généralement par la population chiite. Il signale que la variante du parler sunnite domine celle des chiites mais toutes les deux sont influencées par l'arabe littéraire à travers la scolarisation. La situation sociolinguistique à Bahreïn serait marquée par une convergence des parlers des deux communautés, sunnites et chiites, qui tendrait vers un dialecte « neutre » (Holes 1983).

<sup>157</sup> C. Holes (1991 : 666) propose le développement chronologique de \*k et \*g de l'arabe ancien dans les parlers bédouins du centre de la Péninsule Arabique dans le schéma suivant :

- dans l'environnement des voyelles antérieures : k ---> k ---> č ---> č ---> ć [ts]
  - dans l'environnement des voyelles postérieures : k ---> k ---> k ---> k ---> k
  - dans l'environnement des voyelles antérieures : q ---> g ---> g ---> ǧ ---> ǧ [dʒ]
  - dans l'environnement des voyelles postérieures : q ---> g ---> g ---> g ---> g
- AA    B1    B2    B3    B4

(AA : arabe ancien, B1 : situation d'origine, B2 : situation au XIII<sup>e</sup> siècle, B3 : situation avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, B4 : situation d'aujourd'hui)

<sup>158</sup> Les affriquées [dʒ] et [tʃ] apparaissent dans certains parlers d'Orient soit conjointement (les parlers syro-mésopotamien, sud de l'Irak, du nord, centre, est et sud-ouest de la Péninsule Arabique) soit séparément.

<sup>159</sup> Voir Mustafawi (2007 : 32-57) qui consacre un chapitre de sa thèse aux travaux sur l'affrication dans les variétés arabes modernes d'Orient.

#### 4.2.1.2.2 L'affrication dans les variétés arabes maghrébines

Contrairement aux variétés orientales dont l'affrication est assez documentée, les variétés maghrébines n'ont fait l'objet que de rares analyses du phénomène. Sans doute la distribution des affriquées dans ces variétés, par rapport aux variétés orientales, pourrait expliquer ce fait. Pourtant, les descriptions dialectologiques anciennes des variétés d'Algérie<sup>160</sup> (W. Marçais 1902, M. Cohen 1912, J. Cantineau 1936, Ph. Marçais 1952, J. Grand'Henry 1972) et du Maroc<sup>161</sup> (W. Marçais 1902, 1911, G. S. Colin 1921, E. Lévi-Provençal 1922) font apparaître les trois affriquées [d͡ʒ], [t͡ʃ] et [ts], voire même [d͡z] (M. Cohen 1912). Cependant, les auteurs de ces descriptions se limitaient à souligner le caractère marginal de ces réalisations phonétiques et à formuler sommairement des hypothèses sur leurs origines. Ainsi, [d͡ʒ] est considérée comme une variante du ġ de l'arabe ancien, [t͡ʃ] est soit issue des emprunts aux langues étrangères, soit elle est une variante de /k/ (Cantineau 1936, Ph. Marçais 1952) et [ts], allophone de /t/, apparaîtrait sous l'influence du substrat amazigh (W. Marçais 1902 : 13, J. Cantineau 1960 : 37, Heath 2002 : 135).

Les rares travaux spécifiques au phénomène d'affrication dans les parlers maghrébins portent particulièrement sur quelques parlers marocains et tunisiens. Les parlers algériens ne semblent pas avoir fait l'objet d'étude, à notre connaissance. Ainsi, J. Heath (1989)<sup>162</sup> traite de la

---

<sup>160</sup> L'affriquée [t͡ʃ] est signalée particulièrement en Algérie. Elle apparaît dans les emprunts, mais également comme variante du phonème /k/, à Jijel (Djidjelli) (Ph. Marçais 1952 : 19), dans les parlers arabes citadins de Constantine (Cantineau 1936 : 853), chez les Juifs du département d'Oran (*ibid.*, p. 224), chez les Juifs de Tlemcen, « comme dans certains dialectes orientaux » signale W. Marçais (1902 : 17). Cependant chez les Juifs et musulman d'Alger, elle apparaît à la place du š, dans des mots « d'allure onomatopéique » (M. Cohen 1912 : 59-62).

<sup>161</sup> En Tunisie, W. Marçais (1925 : XLVIII) signale, dans sa description du parler arabe de Takrouna, que les affriquées [d͡ʒ] et [ts] sont des sons « étrangers au Takrounien ».

<sup>162</sup> Les affriquées dans l'arabe marocain ont fait l'objet d'une note de J. Heath (1989) qu'il développa dans J. Heath (2002). Sa note qui se limitait aux parlers de Fès-Meknès et Tétouan a été enrichi par des données sur l'ensemble du Maroc. Il en ressort que ġ de l'arabe ancien est réalisé [ʒ] dans le parler de Fès-Meknès et [d͡ʒ] dans les emprunts de mots européens. Dans le parler de Tétouan, la gémignée /ʒʒ/ est réalisée [g͡g] mais ġ ne constitue pas un phonème dans ce parler. J. Heath (2002 : 136) signale que dans les parlers arabes du Nord du Maroc (Tanger et Tétouan) et dans les parlers jbala (Chefchaouen, Taounate, Branès (Nord de Taza)), la gémignée ʒʒ est réalisée [g͡]. Il indique que dans le cas des noms à initiale ʒ, l'affrication de ce segment permet de distinguer entre l'état déterminé et non déterminé de ces noms. Dans ce cas de figure, l'affrication a dû sans doute constituer une règle assez productive. Mais ajoute-t-il, on rencontre de nos jours des cas où des gémignées ʒʒ ne sont pas affriquées en g͡, et inversement on a des cas où l'affriqué g͡ correspond au ʒ des d'autres parlers marocains. Il indique que l'affrication dans les parlers arabes du Nord du Maroc pourrait être considérée comme preuve d'une articulation affriquée du *jīm* des premières variétés arabes du Maroc. Il avance un autre argument en faveur de l' "antiquité" de l'affriquée ġ dans l'arabe marocain, en rappelant que le *jīm* originel, sous-entendu le *jīm* de l'arabe ancien, passe à *g* ou *d* dans le radical où le *jīm* a une sibilante subséquente ; il y aurait eu désaffrication de ġ, et la fricative ʒ aurait disparu. Il ne reste alors que le premier élément de l'affriquée ġ, i.e. *d*. Il déclare enfin que l'affriquée ġ est un allophone de /ʒ/ (1989) et non un phonème, contrairement à ċ qui est un phonème dans les parlers du Nord et les parlers jbala et qui apparaît dans les positions prévoicative (2002 : 139). Pour Aguadé (2003a : 90), l'affriquée ċ n'a pas le statu d'un phonème dans les parlers du nord du Maroc.

présence des affriquées [d͡ʒ] et [t͡ʃ] dans quelques parlers du Maroc. Quant à [ts]<sup>163</sup>, J. Heath cite N.A. Stillman (1988) qui indique que tous les anciens parlers urbains du Maroc affichent cette affriquée. L. Messaoudi (1996) analyse l'affriquée [d͡ʒ] dans quelques parlers jbala du Nord-Ouest du Maroc. Elle en conclue qu'elle représente la fricative [ʒ] de l'arabe dialectal marocain (ADM) et qu'elle n'est pas systématiquement le produit d'une gémination, comme l'ont affirmé les auteurs qui ont signalé ce segment dans les parlers du Nord du Maroc (W. Marçais 1911, E. E. Lévi-Provençal 1922, Westermarck 1930, Heath 1987). Elle ajoute (*ibid.*, p. 169) que ġ est une variable sociolinguistique des parlers Nord-Ouest du Maroc, alors que l'affriquée ċ, peu fréquente dans ces parlers, et correspondant parfois à /š/ ou à /t/ de l'ADM et non à /k/ comme en amazighe, n'est pas considéré comme tel. D'autres études sur le territoire jbala viennent compléter celles de L. Messaoudi (Vicente, Caubet, Naciri-Azzouz 2017)<sup>164</sup> et attestent la présence de l'affrication dans une grande majorité des parlers de la zone.

Ailleurs au Maroc, dans le parler actuel de Rabat, Y. Naciri (2014) analyse la spirantisation et signale que /t/ de l'ADM a deux allophones dans ce parler : [ʃ] et [ʒ], chez les jeunes hommes de Temara où les données ont été recueillies. L'auteur tente de démontrer que la spirantisation de /t/ en [ʃ] est passé d'abord par son affrication en [t͡ʃ]. Il y aurait eu : /t/ > [t͡ʃ] > [ʃ] selon le processus de lénition. Le même phénomène d'affrication de /t/ en [t͡ʃ] est relevé par Falchetta (2019) dans la ville de Temara, lieu commun aux données avec Naciri, chez les jeunes hommes.

Pour la Tunisie, A. Ben Farah (2008) analyse la présence de [t͡ʃ] (< t) actuellement dans certains parlers du sud-ouest et du nord-est de la Tunisie. Il désigne le phénomène par le terme « tachacha » en référence à la « kashkasha » en Orient.

Concernant l'ensemble des variétés maghrébines, seule l'affriquée ġ a fait l'objet d'une approche comparative synchronique et diachronique (Guerrero 2019), à notre connaissance. Il s'agit d'une étude sur les différentes réalisations phonétiques de l'historique \*ġ dans les dialectes arabes maghrébins (Libye, Tunisie, Malte, Algérie, Maroc, Mauritanie) ainsi que dans les dialectes andalou, éteint, et maltais. Elle vient renforcer l'idée d'une conservation de l'affriquée ġ de l'arabe

<sup>163</sup> Voir Falchetta (2019 : 271-309) sur l'affrication de /t/ en [ts] et [t͡ʃ] au Maroc.

<sup>164</sup> Ces travaux sont utilisés ci-dessous, dans le chapitre 5, que nous consacrons à la comparaison entre le parler branès et les autres parlers jbala.

ancien dans les parlers préhilaliens/non-hilaliens du Maghreb. L'auteur, s'est basé sur des données de la littérature thématique, des questionnaires dialectologiques et ses propres observations au Nord du Maroc et à l'Ouest de l'Algérie. Il en conclue que la réalisation fricative [ʒ] (<ǧ) est la plus répandue dans les dialectes maghrébins, excepté pour le maltais et l'andalou où elle semble être un allophone marginal de ǧ. Il ajoute qu'il est difficile de retracer toutes les réalisations actuelles de \*ǧ dans les parlers maghrébins, avec toutefois une nuance vis-à-vis des parlers bédouins, dont la majorité utilisent la fricative [ʒ]. Le problème, d'après l'auteur, se pose particulièrement pour les parlers non-hilaliens où l'on rencontre plusieurs variantes de \*ǧ : [d͡ʒ], [ʒ], [g], [d] et [z].

Cependant, indépendamment de cette difficulté, l'auteur propose une répartition des parlers maghrébins en deux groupes. Le premier groupe réalise \*ǧ en [ʒ] et comprend à la fois des parlers non-hilaliens et hilaliens. La réalisation [ʒ] apparaît comme le trait saillant de la grande majorité des parlers hilaliens. Le deuxième groupe réalise \*ǧ en [d͡ʒ]. Il comprend, à l'exception des parlers algériens du Tell, exclusivement des parlers non-hilaliens (parlers maltais, andalou, de certaines villes côtières algériennes, des Jbala au Nord-Ouest du Maroc, partiellement). Ce groupe se situe dans les régions du nord-ouest et du centre-nord du Maghreb.

Par ailleurs, en réponse à la question de savoir si l'évolution de \*ǧ de l'arabe ancien vers l'affriquée [d͡ʒ] était achevée dans les parlers arabes des premiers conquérants arabes au moment de leur arrivée en Afrique du Nord, l'auteur tente de démontrer, à travers cette étude comparative, que des réalisations phonétiques diverses du \*ǧ existaient déjà dans les parlers des premiers conquérants arabo-musulmans arrivés au Maghreb.

Parmi les parlers arabes dits périphériques, l'arabe andalou atteste la présence des affriquées [d͡ʒ] résultant de la palatalisation du g sémitique<sup>165</sup> (Corriente, Vicente, Pereira 2015 : 54) et [t͡ʃ] issue des emprunts au roman andalou, « où le /k/ s'était palatalisé en /č/ devant les voyelles antérieures » (*ibid.*, p. 57). L'utilisation de l'affriquée [ts] n'y est pas attesté et celle de [d͡ʒ] se reflète dans les textes dialectaux en arabe ou dans les transcriptions latines des emprunts à l'arabe (*ibid.* pp. 54-55). Mais les auteurs relèvent la présence de [ʒ] également, produit de « l'affaiblissement du mode d'articulation affriquée [qui] a déterminé l'apparition d'un allophone

---

<sup>165</sup> F. Corriente, Á. Vicente et Ch. Pereira (2015 : 54, note 147) font remonter les débuts de la palatalisation du g à l'époque préislamique.

dialectal chuintante sonore /ʒ/ dans plusieurs dialectes néo-arabes, surtout citadins, qui semble avoir existé aussi en Al-Andalus » (*ibid.*, p. 55).

L'arabe maltais contient les phonèmes affriqués /ǧ/ et /č/ et non le phonème /t/ (D. Cohen 1966 : 2). L'affriquée č remplace ǧ et š de l'arabe, « mais fondamentalement c'est un phénomène d'origine romane attesté surtout dans des mots empruntés à l'italo-sicilien [...] ou à l'anglais » (*ibid.*, p. 14). Le  $k > č$  serait « pur accident » dans le parler maltais (*ibid.*, p. 14).

Il faut rappeler que de toutes les variantes affriquées attestées dans les dialectes modernes, l'affriquée [d̥ʒ] est celle qui a été la plus étudiée. La thèse selon laquelle elle proviendrait du g sémitique est généralement admise aujourd'hui. Son point d'articulation dans l'arabe ancien, selon J. Cantineau (Cantineau 1960 : 57 et suivantes), a été « reporté très en avant, dans la région prépalatale [...] Les occlusives dorsales prépalatales sont des phénomènes instables qui tendent à s'altérer par mouillure, puis une fois mouillées, à devenir des apicales alvéolaires également mouillées ».

#### 4.2.1.2.3 Les réalisations phonétiques du ǧīm (ج) de l'arabe ancien

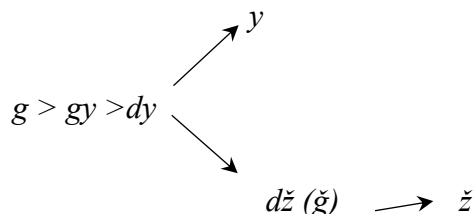
Les descriptions articulatoires du ǧ par les grammairiens arabes anciens<sup>166</sup> sont bien connues aujourd'hui. Les arabisants (C. Brockelmann 1908, trad. 1910 ; J. Cantineau 1960 ; W. Marçais et H. Fleisch (*EI2*)) déduisent, à partir des commentaires de Sibawayh dans *Al-Kitāb* et des grammairiens, que le ǧ est une occlusive sonore et ǧy en serait la seule réalisation correcte (W. Marçais et H. Fleisch, *Djīm EI2*). Le schéma de l'évolution du g sémitique<sup>167</sup> dans la langue

---

<sup>166</sup> Embarki (2008 : 1) rappelle au sujet du nombre des grammairiens classiques que « Plus de 350 noms de la période classique [VIIIe-XIe] ont été répertoriés par Al-Suyūṭī (1445-1501) dans son manuscrit *al-Muḏhir (ʔalmuḏhir)*. Les descriptions articulatoires d'Al-Khalīl (m. en 786), d'Al-Rāzī (m. en 934), d'Al-Sīrāfī (893-979), al-Azhari (895-980), d'Avicenne (m. 1037) vont dans le même sens que celles que l'on peut trouver dans les manuscrits de Sībawayhi et d'Ibn Jinnī ».

<sup>167</sup> Dans une reconstruction des racines des morphèmes verbaux du sémitique réalisée par J. H. Greenberg (1950), à partir des verbes de la langue arabe, qu'il a extrait de E. W. Lane (1863) et R. Dozy (1881), seul le phonème /g/ apparaît dans le proto-sémitique. Les réalisations [d̥ʒ], [ʒ], etc. de l'arabe seraient par conséquent issues de l'ancêtre proto-sémitique /g/.

arabe aurait été le suivant selon J. Cantineau (1960 : 57-58)<sup>168</sup>, W. Marçais et H. Fleisch (Djīm, EI2)<sup>169</sup>.



Selon M. Embarki (2015 : 240), qui a analysé l’articulation de quatre consonnes (ش, ض, ج, س)<sup>170</sup> dans l’AC et l’ASM, à partir des commentaires des grammairiens arabes anciens, Sibawayhi décrirait le ġ « comme une occlusive post-palatale voisée /j/ (en A.P.I) ». Une « articulation qui devait persister au-delà du 11e siècle et au moins durant le 12e siècle, puisqu’Al-Zamakhsharī (m. en 538/1144) qualifie le « ġīm » (ج) dans son livre [*al-Mufaṣṣal fī ṣilmi al-‘Arabiyya*] de consonne « maḥṣūra » (bloquée) » (ibid., p. 240). Le processus d’évolution du g sémitique de l’arabe ancien > Arabe classique > Arabe standard moderne aurait été le suivant : \*g /g/ > ġ /j/ > ġ [ʒ, dʒ] (McDonald, 1974, p. 42, cité par Embarki 2015 : 243). L’auteur conclue (2015 : 243) qu’ « il est possible d’affirmer que « ġīm » (ج) de l’arabe moderne réalisé en fricative post-alvéolaire /ʒ/ ou en affriquée palato-alvéolaire /dʒ/ est le résultat du changement phonétique de la plosive palatale /j/ de l’arabe classique ».

A. Zaborski (2007) esquisse un panorama de la distribution géographique des réalisations phonétiques du ġ dans les parlers arabes modernes, que nous résumons dans le tableau suivant.

<sup>168</sup> Pour le Maghreb, J. Cantineau (1960 : 59) indique que la réalisation fricative ž est plus répandue que l’affriquée ġ. Il rappelle que cette dernière est plus attestée en Algérie qu’au Maroc, pour lequel il cite W. Marçais (1911), qui note sa présence dans le parler de Tanger, en cas de gémination. J. Cantineau semble ignorer, cependant, les travaux de G. S. Colin (1921) et de É. Lévi-Provençal (1922) sur les parlers arabes du Nord-Ouest du Maroc, où la réalisation affriquée ġ est également attestée.

<sup>169</sup> D’autres interprétations sont proposées pour le /g/ du sémitique. A. Kaye (1972) rejette le schéma proposé ci-dessus et avance la thèse selon laquelle le jīm ancien avait pour correspondant le phonème /ž/ et non /ġ/ et cela à une période située bien avant l’avènement de l’islam. J. Lentin (2003) revient sur les réalisations phonétiques anciennes du jīm et du qāf, et émet l’hypothèse que les réalisations phonétiques du jīm et du qāf étaient proches et qu’ils auraient même été alternés après la fin du VIIIe siècle. Deux indices confirmeraient cette hypothèse : 1- les nombreuses paires de mots dans les dictionnaires dont l’alternance entre les deux phonèmes ne change pas le sens. 2- l’impossibilité, selon les grammairiens anciens, de la cooccurrence des deux phonèmes dans les mots arabes. Si, dans l’arabe littéraire, il y a apparition du jīm et du qāf dans le même mot, celui-ci est alors un emprunt à d’autres langues. Si c’est le cas dans les dialectes, il s’agit d’un mot qualifié d’ « expressif ».

<sup>170</sup> Les valeurs phonétiques de l’API données ici par nous sont celles de l’arabe standard moderne : ض [d<sup>s</sup>], ش [ʃ], ج [ʒ ou dʒ], س [s].



Tableau n° 20 : Réalisations<sup>171</sup> du ġīm (ج) dans les dialectes arabes modernes d'après A. Zaborski (2007).

Phonème	Allophones	Lieux d'utilisation
ġ	[d͡ʒ] (affriquée palato-alvéolaire sonore)	la majorité des parlers de l'Irak, les parlers ruraux de Syrie, Palestine, Jordanie, nombreux parlers du Yémen et plusieurs parlers du nord de l'Algérie.
	[ʒ] (fricative palato-alvéolaire voisée)	principalement dans les parlers urbains de Syrie (sauf à Alep), de Palestine (excepté le parler musulman de Jérusalem qui a [d͡ʒ]), de l'ensemble du Liban (sauf au nord de Bīqaʿ) et dans la plupart des parlers maghrébins.
	[gʸ] ou [dʸ] (fortement palatalisées)	certains parlers bédouins d'Arabie, au centre et en Haute Égypte, au Soudan.
	[g] (occlusive vélaire sonore)	principalement au Caire, au centre et nord-est du Delta, dans la région de Fayoum et à Bani Swēf, dans divers parlers bédouins d'Arabie centrale et dans certains parlers du Yémen.
	[j] (palatale sonore)	dans de nombreux parlers du Golfe dont le sud de l'Irak, dans ceux du Nord de l'Arabie (en variation libre avec [ġ])
	[z] (fricative alvéolaire sonore)	parlers juifs d'Algérie et du Maroc (fusionnant avec /z/)
	[t͡ʃ] (affriquée prépalatale sourde)	Palmyre et certains villages de l'Anti-Liban
	[ts] affriquée dentale sonore	Sukhne et deux régions au nord de Damas en Syrie.
	[d] occlusive dentale sonore	dans certains parlers à l'ouest du Delta du Nil devant les liquides et les nasales ainsi que dans la Haute Égypte et ce qui était autrefois la Nubie.

Il convient d'ajouter les parlers jbala du nord-ouest du Maroc au tableau ci-dessus. En effet, en se référant à J. Cantineau (1960), qui cite W. Marçais (1911) uniquement pour la présence de l'affriquée [d͡ʒ] dans le parler de Tanger, A. Zaborski ignore de ce fait sa présence dans les parlers arabes du Nord-Ouest du Maroc, dont la grande partie est constituée de parlers jbala.

Les travaux de M. Embarki (2008, 2014, 2015) sur l'évolution du phonétisme arabe apportent des éléments qui vont dans le sens d'une survivance des réalisations anciennes plutôt que d'un phénomène d'innovation des parlers arabes modernes. L'auteur (Embarki 2014) rejette l'hypothèse de l'innovation des dialectes arabes moderne pour la spirantisation du ġ, entre autres consonnes. Il y voit plutôt « des formes dialectales anciennes qui perdurent dans les dialectes

<sup>171</sup> Nous conservons les notations phonétiques de A. Zaborski.

modernes » et considère que les dialectes arabes modernes sont relativement plus conservateurs de traits phonétiques et phonologiques anciens, décrits par les grammairiens arabes anciens, que l'arabe standard contemporain (2014 : 507). Ainsi, les réalisations diverses du ġ dans les dialectes arabes modernes, éloignés géographiquement « montrent que le remplacement de « ġīm » par « g » n'est le fruit d'aucune innovation concomitante, mais la trace de réalisations anciennes » (Embarki 2015 : 242).

Certains auteurs cités plus haut voient dans l'affriqué ġ des parlers du nord-ouest du Maroc une survivance de la réalisation affriquée prépalatale [ǧ] du g proto-sémitique. En effet, on admet de plus en plus aujourd'hui la relation entre le phénomène d'affrication des parlers arabes modernes et celui des parlers arabes anciens. De plus en plus de recherches et d'indices tangibles démontrent que les réalisations affriquées des parlers modernes sont les traces de réalisations anciennes, ayant existées dans les parlers arabes anciens. A titre d'exemple, F. Corriente démontre depuis quelques années l'influence des parlers anciens du Yémen, arrivés avec les premiers conquérants arabo-musulmans dans la Péninsule Ibérique, sur l'arabe andalou. De même, M. Woidich et E. Zack (2009) émettent l'hypothèse d'une survivance du g ancien du sémitique dans le dialecte égyptien.

#### ***4.2.2 L'affrication dans le parler branès actuel***

##### *4.2.2.1 L'affriquée prépalatale sonore [d͡ʒ]<sup>172</sup>*

Un rappel des premiers travaux sur les parlers du nord-ouest du Maroc : Tanger (W. Marçais, 1911), la vallée de l'Ouargha (Lévi-Provençal, 1922), Branès-Nord Taza (G. S. Colin, 1921) apportera quelques éclaircissements sur le phénomène d'affrication du ġ dans le parler branès et les parlers jbala. Les trois auteurs sont unanimes sur les contextes d'apparition de l'affriquée ġ dans les parlers qu'ils ont décrits. Le ġ apparaît en cas de gémination de la fricative ž. W. Marçais affirme que cette réalisation est « l'affrication primitive de چ [qui] n'est préservée qu'en cas de gémination » (W. Marçais 1911 : XIII). Nous comprenons que les auteurs se réfèrent à l' « arabe dialectal marocain » (ADM) pour expliquer l'apparition de l'affriquée ġ dans

---

<sup>172</sup> Dans les titres et sous-titres des parties, nous utilisons les symboles de l'API. Mais, dans les tableaux, commentaires, etc, nous utilisons les symboles de la dialectologie arabe. Ainsi on aura [ž] pour [ʒ], [ǧ] pour [d͡ʒ], [č] pour [t͡ʃ] et [đ] pour [d͡d].

les parlers du Nord-Ouest marocain. Ce qui revient à dire que là où il y a gémination de *ž* en ADM, il y a apparition de *ğ* dans les parlers décrits (*žž* > *ğ*).

Un examen des textes et des termes rapportés par les auteurs nous indique que l'affriquée *ğ* est peu utilisée. Chez W. Marçais<sup>173</sup>, elle apparaît en cas de gémination, dans les trois positions du mot, ainsi que dans de très rares cas de non-gémination. Exemples (avec notre graphie et les traductions de leurs auteurs)<sup>174</sup> : *ğuhd* « force », *ğāmāğ* « mosquée », *ğdīd* « nouveau » ; *tuğār* « riches » (p. 243), *huğa* « une affaire de, environ » (p. 260), *quğa* « chevelure épaisse, tignasse » (p. 421) ; *mhağ* « chemin praticable aux bêtes de somme », *əl-ħāğ muħamməd ət-ṭōrṛēs* (p. 135, note 6).

Dans les textes d'É. Lévi-Provençal<sup>175</sup>, le *l* de l'article ne s'assimile pas au *ğ* du mot qui le suit<sup>176</sup> [ex. *ʔā ɣammṭi l-ğrāna* « O ma tante grenouille » (p. 47), *l-ğurra də-s-sbağ* « la trace du lion » (p. 49)], contrairement aux parlers de Tanger et du nord de Taza. Cependant, dans le parler décrit par É. Lévi-Provençal, le *ğ* apparaît non seulement en situation de gémination de *ž*, dans les trois positions, et dans certains verbes à l'accompli à initiale *ž* [ex. : *u-mənnāy ġīna ʔanqəsmu z-zrağ*... « au moment du partage de la récolte ... » (p. 61), *ğāṭ dīk l-ɣa'ūz ? ɣāyrət mārş* « la vieille dame insulta Mars ... (Ibid., p.101)], mais également en situation de non-assimilation d'une part et d'assimilation de la particule *d*, ainsi que de celle du préfixe *n-* de la 1PS (je) du verbe à l'inaccompli, d'autre part. Nous avons relevé quelques exemples pour l'assimilation des particules *d-* et *n-* : ... *ħəṭa d-ğī* « ... je t'attendrai » (p. 61), *u-mənnāy d-ğī n-nağza*... « et quand la brebis viendra ... » (p. 67) ; ... *n-ğī ɣandkum* ... « ... j'arriverai chez vous ... » (p. 67). Dans le cas de non-gémination de la fricative *ž*, nous avons relevés des termes où *ğ* correspond au *ž* de l'ADM, quand il se trouve en contact avec les liquides /r/, /l/ ou /n/. Ex. : *nğəmɣu l-qṭōṭ kāmīlīn* « tous les chats se réunirent » (p. 57), ...*u-yxāf u-yərğağ* ... « ... mais pris de peur, il n'osait pas

<sup>173</sup> W. Marçais (1911 : XIII-XIV) expose *ğ* dans son système de transcription ainsi : « *ğ* affriquée cacuminale sonore, چ ; l'affrication primitive de چ n'est conservée qu'en cas de gémination, et چ géminé sonne *dğ* (cf. Sievers, l. c), *d* initial du complexe, ayant, du reste, un autre point d'articulation que le *d* ordinaire du dialecte : *qudğa* « masse de cheveux » [...] ; *dğbel* « la montagne » (الجبيل), *žbel* « montagne » (جبيل).

<sup>174</sup> W. Marçais (1911) utilise le caractère *dğ* et É. Lévi-Provençal (1922) les caractères *dğ* et parfois *ğ* pour la transcription de l'affriquée *ğ*. Quant à G. S. Colin, il emploie la lettre *j* pour la fricative *ž* et alterne entre *ğ*, *ğj*, *dğ* et *dj* pour l'affriquée. Nous utiliserons le caractère *ğ* et une transcription phonologique des exemples cités.

<sup>175</sup> É. Lévi-Provençal (1922 : 19) présente son système de transcription en renvoyant le lecteur au système de W. Marçais (1911 : XIII-XVII) qu'il dit avoir adopté (p. 3). Il rappelle que « *ž* spirante cacuminale sonore, چ , plus courante que l'affriquée cacuminale sonore *ğ* ; چ géminé sonne *dğ* ».

<sup>176</sup> Les traductions citées sont celles de l'auteur et non les nôtres.

... » (p. 64), *f-wahd əl-mərġa*<sup>177</sup> « dans une prairie » (p. 81), *wəlġa* « bas-fond » (p. 89), *sfənġ* « beignets » (p. 103), *ġārə-k* « ton voisin » (p. 121), *mənġəl* « faucille » (p. 123).

Dans les données de G. S. Colin (1921)<sup>178</sup>, le ġ apparaît parmi les consonnes prépalatales dans son tableau de transcription (*ibid.*, p. 38). Il précise que cette consonne apparaît en cas de gémination de ž [« *dġ* provient de *j+j* » (*ibid.*, p. 44)] et fournit une information intéressante sur la dissimilation de « *dj* » chez la tribu Tsoul, voisine des Branès, « qui supposerait une ancienne prononciation affriquée *d+j* » (*ibid.*, p.46). Seul le *d* aurait été conservé dans les mots *fadūza*, *dāz*, *dāsər*, selon l’auteur (*ibid.*, p. 46). Il faut rappeler que G. S. Colin nous a laissé une description contenant peu de phrases et une grande quantité de mots isolés, en quasi-totalité indéterminés, d’où le peu d’exemples où apparaît l’affriquée ġ. Par ailleurs dans l’ensemble de la description, sur la totalité des mots où apparaît le *jīm* (environ 84), nous avons relevé trois occurrences contenant une affriquée prépalatale [d̡ʒ] et trois termes renfermant un ž géminé. G. S. Colin transcrit l’affriquée avec trois caractères différents, un caractère par terme<sup>179</sup> : *h<sup>o</sup>dġīla* « sorte de papillon » (*ibid.*, p. 39), *ġjmāea* « la jemāa<sup>180</sup> » (p. 85), *klāu fəssfənj* « ils mangèrent une partie des « *sfəndjs* » » (*idem.*, p. 81). Quant à la géminée žž qu’il mentionne dans *mziija*<sup>181</sup> « faucille pour tondre les moutons », *sajja* et *šajja*<sup>182</sup>, elle ne passe pas à sa correspondante affriquée comme l’auteur l’annonçait.

Avec une telle récolte, il nous est difficile d’avoir une idée précise sur l’usage de l’affriquée chez les locuteurs Branès-Nord Taza à l’époque de G. S. Colin. Néanmoins, en l’absence d’un nombre de termes à géminées en positions médiane et finale assez suffisant, il convient de retenir que l’affriquée [ġ] apparaît après l’assimilation du *l* de l’article et en cas de gémination du ž de l’ADM.

Nous devons citer également, entre autres, une analyse plus récente, de l’affriquée ġ dans les parlers du Nord-Ouest du Maroc, relatives aux parlers de Beni Gorfet, Ouazzane et Sidi

<sup>177</sup> Ce terme est noté par l’auteur avec le caractère ġ au lieu de l’habituel *dġ*. Quelques termes sont dans ce cas. Y aurait-il des nuances d’articulation de l’affriquée prépalatale à travers cette double notation ? Dans ce cas pourquoi trouve-t-on indifféremment les deux caractères dans un mot ? Ex. : *sfənġ* (*ibid.*, p. 103) et *sfendġ* (*ibid.*, p. 216).

<sup>178</sup> G. S. Colin (1921 : 39) note que « le ج est toujours *j* français ; il est traité comme lettre solaire et en cas de gémination donne : *dġ* : *h<sup>a</sup>jəl* : perdrix, *h<sup>o</sup>dġīla* : sorte de papillon ». Il ajoute que « *dġ* provient de *j + j* » (p. 44) et que « le *lām* de l’article s’assimile devant les lettres solaires, le *j* et le *k* » (p. 69).

<sup>179</sup> Nous conservons la graphie de G. S. Colin dans les exemples des affriquées et des géminées.

<sup>180</sup> *ġjmāea* (*ġmāsa*) signifie la communauté.

<sup>181</sup> G. S. Colin propose de voir dans le mot *mziija* « une métathèse de مَجَزَة » (Colin 1911 : 47).

<sup>182</sup> G. S. Colin suggère de voir « une métathèse de جَزَة » dans ce terme : « *jezza* < *zejja* < *sejja*, le second comme dérivé de *sajja* avec une assimilation secondaire de chuintantes » (Colin 1921 : 47)

Redouane, réalisée par L. Messaoudi (1996). L'auteure tente d'apporter une explication à la présence de cette réalisation phonétique dans les parlers concernés, qu'elle désigne par « parler jbala » au singulier. Elle confronte l'affriquée de ces parlers à la fricative *ž* des parlers de Rabat, Salé et Kénitra, qu'elle nomme, « par commodité », Arabe dialectal marocain (ADM). Constatant que l'affriquée *ǧ* apparaît, à travers ses données de terrain, dans d'autres contextes<sup>183</sup> que celui de la gémination de *ž* de l'ADM, elle conclue que « l'affriquée /ǧ/ du PJ [parler jbala] a pour correspondant en ADM la fricative /ž/ et non la géminée /žž/ »<sup>184</sup>. Elle indique par ailleurs que l'affriquée *ǧ* des parlers étudiés témoigne, en diachronie, d'une réalisation ancienne qui se serait conservée dans les parlers jbala et qu'elle représente une évolution différente du *jīm* de l'ADM.

Contrairement à ce que les auteurs du début du XXe siècle rapportent sur l'affriquée *ǧ*, qui n'apparaîtrait qu'en situation de gémination de *ž* de l'ADM, dans les parlers Nord-Ouest du Maroc, un retour sur les textes indique la présence de *ǧ* à Tanger<sup>185</sup>, Ouargha et Branès Nord-Taza, en tant que correspondante de la fricative simple *ž* de l'ADM, auquel les auteurs se réfèrent. Elle apparaît, en outre, comme produit d'une assimilation, à l'Ouargha.

L'absence d'indications, de la part des trois arabisants, sur la présence de l'affriquée en dehors d'une gémination de *ž* pourrait s'expliquer, sans doute, par la rareté de sa fréquence dans les parlers décrits. Toutefois, à considérer de près les propos suivants de Lévy-Provençal (1922 : 19) : « *ž* spirante cacuminale sonore, ج, plus courante que l'affriquée cacuminale sonore *ǧ* ; ج géminé sonne *dǧ* », nous pourrions y déceler quelques indices sur les réalisations du *jīm*. En effet, il apparaît clairement que le *jīm* peut être réalisé en fricative *ž* simple ou en affriquée *dǧ* en cas de gémination, mais également en « affriquée sonore *ǧ* ». Cette dernière réalisation laisse entrevoir une réponse à l'absence d'indications évoquée plus haut. Elle pourrait être l'affriquée *ǧ*,

<sup>183</sup> Elle note notamment que le *l* de l'article ne s'assimile pas à *ǧ* dans le parler jbala, *l-+ž => l-+ǧ => l-ǧ*. Ex. : *l-ǧrana* « la grenouille » (L. Messaoudi 1996 : 172).

<sup>184</sup> Les auteurs cités par L. Messaoudi (1996 : 167-168) sont : W. Marçais 1911, É. Lévy-Provençal 1922, Westermarck 1930, J. Heath (1987). Ils indiquaient que l'affriquée *ǧ* apparaît en cas de gémination de *ž*. Nous rappelons autres travaux encore plus récents sur la région d'Ouazzane (M. Malki 2017, R. El-Khomssi 2017), où les auteurs ont relevé la présence de l'affriquée *ǧ* en cas de gémination de *ž*.

<sup>185</sup> La réalisation affriquée [ǧ] de /ž/ est relevé par Moscoso dans un conte de Tanger, « El-ma'ānī. Conte en dialecte marocain », rapporté par Blanc (1906). F. Moscoso (2000-2001) l'a relevée en cas de gémination. Deux mots apparaissent dans la transcription du conte : *nhār d-ǧ-ǧumša* « les vendredis » (*ibid.*, p. 51), « *ən-nāǧǧārīn* « menuisiers » (*ibid.*, p. 51). Cependant, nous avons relevé des cas de gémination de *ž*, dans « Deux contes marocains en dialecte de Tanger » du même auteur (Blanc 1906 : 423), qui ne donnent pas l'affriquée *ǧ*. Ex. (avec notre graphie) : *ž-žumša/ žžəmša* « vendredi », alors que dans le conte précédent, ce terme est écrit avec l'affriquée *ǧ*. Nous avons relevé également des cas d'affrication qui ne correspondent pas à une gémination de *ž* de l'ADM. Ex. : *əl-ħāǧ* pour *el-ħāž* « le pèlerin » en ADM (p. 419), *bālfāǧa, bālfālaža* en ADM, « quelqu'un dont les dents de devant sont très écartées » (p. 423). Il n'y a pas assimilation du préfixe *t-* non plus. Ex. : *ṭəžbərhum*.

allophone de la fricative *ž* de l'ADM. Cela expliquerait la présence des deux caractères *ğ* et *dğ* dans la transcription d'É. Lévi-Provençal et de G. S. Colin. A cet égard, nous avons relevé quelques rares termes chez les trois auteurs, dans lesquels la fricative *ž* de l'ADM est rendu par l'affriquée *ğ*. Ex. : *əl-ħāğ* (W. Marçais 1911) ; *walğa, mərğa, sfenğ, mənğal, ġārə-k* (E. Lévi-Provençal 1922) ; *sfenğ* (G. S. Colin 1921). Nous avons relevé, du reste, des utilisations où il y a alternance entre la fricative *ž* et l'affriquée *ğ* (Lévi-Provençal 1922 : 139) : *ħāž/ħāğ* « pèlerin », son féminin *ħāžza/ħāğa* ainsi que le pluriel *ħužžāž/ħuğāž* « pèlerins ».

#### 4.2.2.1.1 Répartition des variantes [ž] et [dž] dans le parler branès

Tableau n° 21 : Relevé des variantes [ž] et [ğ] dans le parler branès

Locuteur/ locutrice	Position dans le mot	[ž]	[ğ]
TMZ	I	<i>ždīda</i> « nouvelle », <i>žəbda</i> « tu la sors »	<i>ğnān</i> « jardin, champ »
	M	<i>nžəbdūha</i> « nous la sortons », <i>nžību</i> « nous prenons », <i>nžəmŕūh</i> « nous le ramassons », <i>nžīw</i> « nous venons/prenons », <i>š-šžūra</i> « les arbres »	∅
	F	<i>lə-ŕlāləž</i> « grappes de raisin »	∅
HL	I	<i>žīha</i> « côté/direction », <i>əl-žafāf</i> <sup>186</sup> « sécheresse »	<i>ğīh</i> « côté, direction »
	M	<i>yžībū</i> « ils amènent », <i>yžīna</i> « on aura », <i>rəžla</i> « son pied », <i>rāžla</i> « son mari », <i>məžmūŕa</i> « groupe »	∅
	F	∅	∅
MZ	I	<i>žāba</i> « il l'a emmenée », <i>žbər</i> « il a trouvé », <i>žnāhi</i> « mes ailes », <i>ža</i> « il est arrivé (tombé) »	∅
	M	<i>zəwwəžni</i> ! « marie-moi ! », <i>ħžəl</i> « perdrix (coll.) », <i>ħəžlāt</i> « perdrix (fem. pl.) », <i>yžīb</i> « il amène », <i>žāzi</i> « viens », <i>xarržūh</i> « ils l'ont sorti », <i>mənžūra</i> « route ».	∅
	F	<i>bəllārəž</i> « cigogne », <i>yzəwwəž</i> « il marie »	∅
	I	<i>žūž</i> « deux »	∅

<sup>186</sup> Le // de l'article n'est pas assimilé au *jīm* dans le mot *əl-žafāf*. Ce mot est emprunté à l'arabe standard. Les mots empruntés à l'AC ou l'arabe standard conservent la fricative *ž* à l'initiale. Heath (2002 :169) fait le même constat et cite le terme *l-žumhur* « the crowd » (la foule).

HZ	M	<i>nžību</i> « on prend », <i>hžəʔ</i> « pierres », <i>ʔ-ʔwāžən</i> « plats (en terre) », <i>hāža</i> « chose », <i>nhažrūh</i> « on le couvre », <i>nžəbdūh</i> « on le sort »	∅
	F	<i>grārəž</i> « cruches en terre », <i>bu ʕrīrəž</i> « traits en zigzag »	∅
FA	I	<i>žbāla/žbāla</i> « Jbala »	<i>ǧi ...</i> « elle est... »
	M	<i>āži</i> ! « viens ! », <i>tanža</i> « Tanger », <i>hāža</i> « chose », <i>māžya (hākkāḳ)</i> « venant (ainsi) »	∅
	F	<i>xrəž</i> « tu sors »	
AS	I	<i>žamīʕ</i> « l'ensemble », <i>ž-žra</i> « la course », <i>žāt/žāʔ</i> « elle est venue », <i>žībī</i> « amène (toi fém.) »	<i>ǧi</i> « elle est », <i>ǧīb-lu</i> « elle lui amène »
	M	<i>wəžžəd</i> ! « prépare ! »	∅
	F	∅	∅
FG	I	<i>žəʔda</i> « jardin », <i>žā-č (ma-)</i> « elle n'est pas venue », <i>žūž</i> « deux ».	<i>ǧī</i> « tu te mets à »
	M	<i>māržān</i> « <i>Marjane</i> (supermarché) », <i>wžāy</i> « mon visage », <i>rəžlī</i> « mon pied », <i>xrʔž</i> « je suis sortie », <i>nžīw</i> « on vient », <i>nžəmʕu</i> « on ramasse »	∅
	F	<i>fərmāž</i> « fromage » <i>də-xrəž</i> « tu sors »	∅

Tableau n° 22 : fréquences des variantes [ž] et [ǧ] par position dans le parler branès

Position	[ǧ] (nombre d'occurrences)	[ž] (nombre d'occurrences)	Total des réalisations	Répartition des variantes en %
Initiale	6	17	23	[ž] 74, [ǧ] 26
Médiane	0	34	34	[ž] 100, [ǧ] 0
Finale	0	8	8	[ž] 100, [ǧ] 0
Total	6	59	65	[ž] 91, [ǧ] 9

#### 4.2.2.1.2 Contextes d'apparition de l'affriquée [dž] dans le parler branès

Le tableau n° 22, ci-dessus, montre une fréquence assez réduite de la variante [ǧ]<sup>187</sup> (9%) par rapport à la variante [ž] (91%) dans le parler branès actuel. L'affrication n'apparaît pas dans les positions médiane et finale d'après les relevés ci-dessus utilisées pour le calcul des fréquences des deux variantes. Ce résultat est cependant à nuancer. En effet, à l'instar de la variante [dž],

<sup>187</sup> Nous utiliserons parfois la notation [dǧ] au lieu de [ǧ] à des fins explicatives, en cas de dissimilation et de désaffrication.

examinée plus haut, nous avons élargi la recherche d'occurrence de [ǧ] à la totalité des enregistrements réalisés en 2016-17, à l'observation sur le terrain et à notre Mémoire de Master 2 (Larej 2012 : 15), afin d'y relever d'autres termes contenant [ǧ] en positions médiane et finale.

Nous citerons, par ailleurs, dans certains tableaux ci-dessous, des exemples de morphèmes ou de constructions où apparaît la fricative *ž*, à titre de comparaison avec l'affriquée *ǧ*. Nous nous référons à l'ADM dans la description qui suit.

**En position initiale**, [ǧ] apparaît en cas d'assimilation dans :

- les substantifs et les adjectifs déterminés par l'article. Il s'agit ici d'une assimilation progressive du *l* de l'article par [ž]<sup>188</sup> du mot qui le suit. Ainsi, *l-+ž > ǧ*<sup>189</sup>.

Exemples :

- *nəmšīw lə-ǧnān ... (TMZ)*<sup>190</sup> « nous allons au champ ... ».
- *ʔāyyəh, w-ləṭma [əl-bərrāda] bə-ǧīr (TMZ)* « c'est bien ça ! puis tu la scelles [cruche] avec la chaux ».
- *ʔa-yḥannīwla ǧīrān (TMZ)* « les voisins l'invite [la fiancée] à la séance du henné ».
- *yṭayybu ǧāž bəldi (HL)* : « ils cuisinent du poulet fermier »

Exemples avec l'affriquée [ǧ] en position initiale.

<i>ǧnān</i>	le jardin, le champ
<i>ǧīh</i>	le côté, la direction
<i>ǧīl</i>	la génération
<i>ǧāmaʕ</i>	la mosquée
<i>ǧbəl</i>	la montagne
<i>ǧəld</i>	le cuir
<i>ǧāž</i>	le poulet
<i>ǧəlbān</i>	les petits pois
<i>ǧmāʕa</i>	la communauté
<i>ǧdīd</i>	le nouveau
<i>ǧāyəf</i>	le fainéant
<i>ǧīrān</i>	les voisins
<i>ǧīr</i>	la chaux

<sup>188</sup> Nous partons du principe que l'article *əl-* détermine les mots indéterminés qui commencent naturellement par la fricative [ž]. Ex. : *əl+ žnān > ǧnān*, donc *l+ž > ǧ*.

<sup>189</sup> Nous avons relevé de très rares substantifs déterminés par l'article dont le *jīm* est une lettre lunaire et qui ont conservé la fricative [ž]. Ex. : *əl-žafāf* « la sécheresse », *əl-žamīʕ* « tous, tout le monde », *əl-žīmāʕ* « la réunion ». Ce dernier terme est réalisé également avec gémination de [ž] : *žžīmāʕ* « la réunion » (du verbe *žtāmaʕ* « se réunir »).

<sup>190</sup> Locuteur/locutrice à l'origine de ces propos.



<i>ġmər</i>	les cendres
<i>ġahrōr</i>	les pans de vêtement trainant

Il faut noter que lorsque les morphèmes sont indéterminés ou sont déterminés par annexion dont le deuxième terme est un pronom suffixe possessif ou un nom, l'affriquée [ġ] perd son occlusion et passe à [ž]. Ex. : *ġirān* « les voisins » > *žirān* « voisins », *žirānəm* « leur voisins », *žirān muħamməd* « les voisins de Mohammad » ; *ġnāh* « les ailes » > *žnāh* « ailes », *žnāhu* « ses ailes », *žnāh t-tēr* « les ailes de l'oiseau ».

On est tenté de voir l'affriquée ġ en initiale des noms comme une marque de détermination sans lien avec l'article défini *əl*, comme le suggère J. Heath (2002 : 136).

- les syntagmes verbaux. La première radicale *ž* du verbe est assimilée à l'inaccompli, aux 2PSM/F (tu), 2PPM/F (vous) et à la 3PSF (elle), ainsi qu'à l'accompli, quand elle est précédée du pronom relatif *d*. L'affriquée *ġ* est dans ce cas le produit d'une assimilation progressive du préfixe de l'inaccompli *d*<sup>191</sup> ou du pronom relatif *d* par *ž*.

Ainsi, *d*-*d* + *ž* => *ġ*

Exemples :

- *ʔammāk wāxxa ġī* (< *d-ži*) *čəm l-hwa ġē ha šwīyya ma də-lqā-š bhāl hnāya* (Ch)<sup>192</sup> « là-bas, même si tu (M/F) te mettais à chercher un peu d'air (propre), tu n'en trouverais pas comme ici (la montagne) ».
- *ʔa d<sup>h</sup>-mši ġīb-lu* (< *d-žīb-lu*) *l-qahwa wə-ħlīb* (AS) « elle va lui chercher du café au lait ».
- *ʔa-ġəmʕu* (< *ʔa d-žəmʕu*) *z-zītūn ...* « vous ramassez les olives ... »
- *ən-nās ġāw* (< *ən-nās d-žāw*) *l-bārah ...* « les gens qui sont venus hier ... »

Nous constatons que seuls les verbes à initiale *ž* suivie d'une voyelle sont concernés par cette règle. Ce sont principalement les verbes construits sur les schèmes *fā*, *fāʕ*, *fəʕʕəl*, *fāʕəl*, *fāʕʕ*, *fəʕləl*. Nous avons les exemples suivants pour chacun des schèmes, respectivement : *žā* (*yžī*) « venir », *žāh* (*yžīh*) « être de la famille », *žāʕ* (*yžūʕ*) « avoir faim », *žāb* (*yžīb*) « amener »,

<sup>191</sup> Il faut rappeler que la désinence préfixe de l'arabe marocain *t*- passe systématiquement à *d*- ou *ɗ*- dans le parler branès. Phénomène déjà noté par G. S. Colin (1921 : 98).

<sup>192</sup> Ch : locutrice de 12 ans.

*žəwwaq*<sup>193</sup> (*yžəwwaq*) « taquiner, plaisanter », *žāwəb* (*yžāwəb*) « répondre », *žərɾ* (*yžərɾ*) « tirer », *žəržər* (*yžəržər*) « traîner ».

Les verbes à initiale *ž* suivie d'une consonne conservent la fricative *ž* au contact du préfixe *d-* et de sa variante *ḍ-*, avec cependant une compensation vocalique, qui s'intercale entre le préfixe et le verbe en question. Il s'agit des verbes à schèmes *fɿʕəl*, *fɿa*. Ex. : *žbəd* (*yəžbəd*) « tirer », *žməd* (*yəžməd*) « se solidifier, se coaguler », *žra* (*yəžri*) « courir », *žla* (*yəžli*) « rejeter, chasser quelqu'un ».

Exemple : *ʔa-də-/ḍə-žbəd* « tu (M/F) tires, elle tire », *ʔa-də-/ḍə-žrīw* « vous (M/F) courrez ».

**En position médiane**, le [ǧ] apparaît dans deux situations :

- en position intervocalique, dans les substantifs, les verbes du schème *fəʕʕəl* et dans le participe passif *mfəʕʕəl* de ceux-ci.

Exemples :

avec [ǧ] :	avec [ž] :
<i>huǧīla</i> papillon	<i>šīžər</i> arbres
<i>haǧāla</i> divorcée/veuve <sup>194</sup>	<i>twāžən</i> plats (en terre)
<i>huǧāž</i> pèlerins	<i>rāžəl</i> homme
<i>huǧāya</i> devinette	<i>hāža</i> chose, besoin
<i>səǧəl</i> enregistrer	
<i>wəǧəd</i> préparer	
<i>haǧər</i> couvrir	
<i>wəǧəh</i> orienter	
<i>hāǧa</i> femme ayant accompli le pèlerinage à la Mecque	

- en position postconsonatique, dans les substantifs seulement.

Exemples :

avec [ǧ] :	avec [ž] :
------------	------------

<sup>193</sup> Les verbes du schème *fəʕʕəl* à initiale [ž] sont concernés par l'assimilation régressive de l'initiale [ž] par le préfixe *d-*.

<sup>194</sup> *mtəllqa* signifie « divorcée » uniquement, alors que *haǧāla* renvoie à la fois aux qualificatifs « divorcée » et « veuve ».

<i>sfərǧəl</i>	coing	<i>hžəl</i>	perdrix (pl.)
<i>mənǧəl</i>	faucille	<i>hžər</i>	Pierre
<i>naʃǧa</i>	brebis	<i>ʃanža</i>	Tanger
<i>hanǧūra</i>	gorge	<i>š-šžura</i>	les arbres

**En position finale**, [ǧ] apparaît en position postvocalique et postconsonantique :

Exemples en position postvocalique :

avec [ǧ] :	avec [ž] :
<i>fəǧ</i> col	<i>bəllārəž</i> cigogne
<i>hiǧ</i> pèlerinage	<i>zwāž</i> mariage
<i>haǧ</i> aller en pèlerinage	<i>hāž</i> pèlerin
	<i>ʃarēž</i> bassin d'eau

Exemples en position postconsonantique :

avec [ǧ] :	avec [ž] :
<i>sfənǧ</i> beignet	<i>ʃəlž</i> neige
<i>meʃǧ</i> prairie champ marécageux	<i>bənž</i> produit anesthésiant
<i>sərǧ</i> selle	
<i>raħǧ</i> <sup>195</sup> poison	

D'autres exemples : *ʔa-yfərqu dāk s-sfənǧ*, *ʔa-yfəʃru bīh*, *yəʃtīw sfənǧa l-wāħād* (HL) « ils partagent ces beignets, ils les prennent au petit déjeuner, ils donnent un beignet par personne ».

Nous pouvons résumer l'apparition de ǧ ainsi :

Tableau n° 23 : Distribution de l'affriquée [ǧ] dans le parler branès.

Catégorie de mots	Position				
	Initiale	Médiane		Finale	
Substantifs	<i>əl+ ž &gt; ǧ</i>	-	-vǧv-	-ǧ	cvǧ
		ǧ-	-cǧv-		(-)cvcǧ/ž
Adjectifs	<i>əl+ ž &gt; ǧ</i>	∅		∅	
Verbes	<i>d-/d+ žv &gt; ǧ</i>	<i>faʃʃəl</i> (cvǧvc)		∅	

<sup>195</sup> Transcrit *raħj* « mort aux rats » chez G. S. Colin (1921 : 53).

En résumé, nous constatons que l'affriquée [ǧ], qui alterne avec la fricative [ʒ], apparaît dans trois emplois conditionnés et un emploi non conditionné dans le parler branès actuel.

- Emplois conditionnés : ǧ apparaît :
  - en cas d'assimilation (en position initiale) : assimilation du *l* de l'article par le *ž* des substantifs et des adjectifs, quasi-systématiquement.
  - en cas d'assimilation de *d-/d+* *ž* dans les syntagmes verbaux à première syllabe ouverte. *d* peut être un indice de personne ou le pronom relatif, de façon systématique.
  - en cas de gémination du *ž* de l'ADM (en position médiane et/ou finale), [ǧ] apparaît systématiquement dans les substantifs, en intervocalique, en position médiane, et en postvocalique en position finale ainsi que dans le schème verbal *faʕʕal* (CvǧvC) et son participe passif *mfəʕʕal*.
  
- Emploi non conditionné : [ǧ] apparaît en alternance avec [ʒ] dans les substantifs, après une consonne, en position médiane et finale.

En conclusion, nous pouvons résumer l'apparition de l'affriquée [ǧ] dans les quelques parlers du Nord-Ouest du Maroc, analysés ci-dessus, par rapport à l'ADM, comme suit :

Tableau n° 24 : Distribution de la variante [ǧ] dans les parlers arabes du nord-ouest du Maroc

ADM	Tanger (Marçais 1911)	Branès Nord-Taza (Colin 1921)	Ouargha (Lévi-Provençal 1922)	Beni Gorfet, Ouazzane et Sidi Redouane (Messaoudi 1996)	Branès-Nord Taza (Larej 2017)
<i>al-</i> + <i>ž</i> => <i>žž</i>	ǧ	ǧ	<i>l-ǧ</i>	<i>l-ǧ</i>	ǧ
<i>žž</i>	ǧ	ǧ	ǧ	(- <i>ǧǧ</i> -)	ǧ
<i>ž</i>	ž, ǧ	ž, ǧ	ž, ǧ	ž, ǧ	ž, ǧ
<i>t-/t-</i> + <i>ž</i> => <i>t/ʔž</i> <i>n-</i> + <i>ž</i> => <i>nž</i>	<i>d-</i> + <i>ž</i> => <i>dž</i> <sup>196</sup>	?	<i>d-</i> + <i>ž</i> => ǧ, <i>n-</i> + <i>ž</i> => ǧ	?	<i>d-</i> + <i>ž</i> => ǧ

<sup>196</sup> Nous avons extrait les exemples suivants de ses *Textes* (W. Marçais 1911 : 7) : *ka-džī mulāq<sup>d</sup>dār*, *kadžīw n-ḍḍyār*.

Ce tableau montre peu de variation dans les parlers étudiés sur le plan de l'affrication. Les similitudes portent sur des points importants : présence de l'affriquée ǧ en cas de gémination du phonème /z/ de l'ADM, excepté dans les parlers étudiés par L. Messaoudi (1996), et comme variante de /z/ dans tous les parlers.

S'agissant du parler branès, l'affriquée [ǧ] est bien présente. C'est une réalisation phonétique partagée par de nombreux parlers arabes contemporains, répartis sur toute la zone arabophone. A titre d'exemple, nous avons deux termes qui contiennent une affriquée ǧ en position finale dans deux parlers arabes, situés dans deux aires linguistiques éloignées, l'un dans le village d'Iskal en Galilée, en Palestine, et l'autre au Nord du Maroc, dans le parler branès, au Nord du Maroc. Ce sont les termes *mərǧ* « champ, prairie » et *sərǧ* « selle », relevé par nous et [mardǧ] « field » (champ) et [sardǧ] « saddle (for a horse) » (selle pour cheval) relevés par Abu Elhija et Davis (2016 : 18).

Finalement, nous ne pouvons que partager le point de vue de M. Embarki (2015) et J. Guerrero (2019). L'affriquée ǧ devrait être considérée plutôt comme une survivance d'une réalisation ancienne des premiers parlers préhilaliens, comme l'ont suggérée de nombreux auteurs antérieurs, que comme le résultat d'une influence amazighe ou d'une innovation. Quelques arguments pourraient être avancés pour étayer cette hypothèse. L'un d'eux concerne les traces des premiers emprunts amazighs faits à l'arabe, qui relèvent principalement du champ religieux. Le principal emprunt est le terme *taməzǧida* (< *masǧid* en arabe) « mosquée », où l'affriquée ǧ de l'arabe est passée à l'occlusive postpalatale sonore g en amazigh. D'après M. Kossmann (2013 : 177) « son apparition [de g] dans ce premier mot d'emprunt peut donc refléter soit la prononciation utilisée par les premiers missionnaires en Afrique du Nord, soit une interprétation berbère du son inconnu ou inhabituel [ǧ] »<sup>197</sup>. Un autre argument, qui est en relation avec l'affriquée ǧ, est l'hypothèse proposée par M. Woidich et L. Zack (2009) pour le [g] des parlers égyptiens. Ils reviennent sur les travaux de H. Blanc (1969, 1981) et Hary (1996), portant sur la réalisation phonétique g en Égypte, dont les résultats montraient qu'elle était le produit de l'ancien sémitique ǧ, obtenu par dépalatalisation. Processus qui aurait commencé au

---

<sup>197</sup> « Its appearance in this early loanword may therefore either reflect the pronunciation used by the early missionaries in northern Africa or a Berber interpretation of the unknown or uncommon sound [g] » (Kossmann 2013 : 177).

XVII<sup>e</sup> siècle et se serait achevé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. M. Woidich et L. Zack (2009) reviennent sur les conclusions des auteurs précédents pour proposer de voir dans le *g* égyptien un phonème qui aurait coexisté avec le *ǧ* bien avant le XVII<sup>e</sup> siècle. Il ne serait pas issu du *ǧ*, mais serait une trace du *g* sémitique introduit par des tribus arabes au VII<sup>e</sup> siècle en Égypte, où l'évolution du *g*>*ǧ* n'aurait pas eu lieu, à l'instar d'autres parlers arabes. Le dernier argument est l'hypothèse de Ph. Marçais (1952 : 11), qui propose de voir l'affriquée *ǧ* comme le son fondamental et *ǰ* sa variante, dans le parler de Jijel, en Algérie.

#### 4.2.2.2 L'affriquée prépalatale sourde [tʃ]

L'affriquée [č] ([tʃ] de l'API) est mentionnée par les trois auteurs, W. Marçais (1911), G. S. Colin (1921) et E. Lévi-Provençal (1922), dans les systèmes de transcription utilisés dans leurs descriptions des parlers du Nord-Ouest du Maroc. W. Marçais la définit ainsi : « č : affriquée cacuminale sourde, ڨ ; dans des mots étrangers ou d'origine douteuse ; ڨ géminé sonne tč [...], t initial du complexe, ayant, du reste, un autre point d'articulation que le t ordinaire du dialecte » (W. Marçais 1911 : XIII). Il relève sept substantifs dans le glossaire (ibid., p. 257-58) d'étymologie différente. Ce sont les termes suivants, avec notre transcription et la traduction de W. Marçais :

- **čərr** (yčərr) (W. Marçais 1911 : 257) « déchirer dans le sens de la longueur » (par exemple une bande d'étoffe), « ouvrir (la bouche) toute grande (péjoratif) ». Ce terme semblerait être d'origine romane selon l'auteur.
- **čəlluq** pl. člāloq « chiffon », existe dans d'autres parlers arabes maghrébins, sous d'autres formes (W. Marçais 1911 : 257, M. Cohen 1912 : 61. Ph. Marçais (1952 : 2) fait le même constat et rapporte le mot čəllīq « où le č se substituant à š » dans le parler de Jijel (ou Djidjelli en Algérie). W. Marçais signale « à Tunis šūlīqa pl. šuālaq [...] chez certains ruraux du Nord constantinois, šəllīg est 'pièce d'étoffe dont les femmes se courvent les épaules'. Chez les ruraux et bédouins d'Oranie et du département d'Alger, on a šəllīga pl. šlālīg 'chiffon' » (W. Marçais 1911 : 257). De Prémare (Dictionnaire, T. 7, p. 176) donne le mot tšəlyeq, itšəlyeq « se déverser en éclaboussant/en giclant (liquide dans un seau heurté ou balancé) ».

Aucun des auteurs ne fournit une origine claire à ce terme. Ph. Marçais considère č comme une variante de š, ce qui donnerait le mot šəllīq, suggérant de la sorte une origine arabe, dont la racine serait šlq. G. S. Colin, dans son dictionnaire (vol. 4, p. 979) donne šəllēq « 1.

Chiffon, loque. 2. Modèle de broderie ». Dans *Lisān al ʿarab* (Vol. 10, p. 186), Ibn Mandhūr indique deux termes à base de cette racine : aš-šilq, une espèce de poisson, et aš-šalq, le fait de frapper et d'entailler ; il précise cependant que ni l'un ni l'autre ne sont d'origine arabe. A. Kazimirski (p. 1264) donne les mêmes significations mais ajoute le nom šallāq qui signifie « sac à provision tel que les mendiants s'en servent pour y serrer ce qu'on leur donne ». C'est cette dernière définition qui nous éclaire sur les variantes citées ci-dessus.

- **čāli** « rivage de la mer », terme auquel Ibn Mandhūr (*ibid.*, Vol. 10, p. 257) attribue une origine arabe. Selon W. Marçais, il serait la combinaison des termes arabes (transcrits en graphie arabe par l'auteur) كلاء [kallāʔ] et مكلاء [mukallaʔ] > كاليء [kāliʔ]. Dans *Lisān al ʿarab* (Vol. 1, p. 146) [kallāʔ] signifie « port » et [mukallaʔ] signifie « rivage/bord d'un fleuve » et « port », au point que le port de Basra en Iraq fut surnommé « kallāʔ » au VIII<sup>e</sup> siècle (Ibn Mandhūr, Vol. 10, p. 147). Cependant, De Prémare (1996, T. 7 : 176) donne pour čāli (sans pluriel) une origine turque, avec le sens de « bord d'un rivage/d'une plage, que la mer laisse à découvert chaque fois qu'elle se retire, laisse de basse mer ; partie du rivage où les vagues viennent mourir sur une plage de sable ». Il rapporte (*ibid.*, T. 2, p. 54) la transcription tšāli/tšāle (nom sans pluriel). S. Procházka (2012 : 211 citant le dictionnaire de Zenker 1866-67 : 344) donne pour čāli une origine turque provenant de čali avec le sens de « broussailles » ou yali « rive, bord d'un cours d'eau » (2012 : 211 citant le dictionnaire de Zenker 1866-67 : 955). Toutefois en raison d'une analyse systématique des emprunts marocains au turc et devant « les indications du dictionnaire de De Prémare [qui] se sont parfois avérées étymologiquement et phonétiquement fausses » comme le rappelle S. Procházka (*ibid.*, p. 209), on est devant l'incertitude dans le cas de ce terme. De plus, sachant que l'affriquée [tʃ] à l'initiale des mots turcs passe à [š], entre autres, dans l'arabe marocain, et dans d'autres dialectes arabes, comme čanta>šanta « valise, mallette », čavuš>šāuš « planton de bureau » (*ibid.*, p. 202), et qu'en arabe classique, ce terme signifie « bord, rivage », on est tenté d'aller dans le sens de W. Marçais et de voir une origine arabe pour ce terme, dont la palatalisation de /k/ > č remonterait aux premiers parlars arabes arrivés au Maghreb. Une autre hypothèse pourrait expliquer l'origine, à priori, arabe de ce terme. Il s'agirait sans doute d'un emprunt du turc à l'arabe en Iraq au Moyen-âge, où la palatalisation de /k/ en [č] été déjà attestée à l'époque.

- **čāmīr** et čāmīra pl. čāmīraṭ « chemise de dessous ». De Prémare (T. 2, p. 54) rapporte la réalisation tšāmīr « chemise d’homme traditionnelle » et renvoie à la racine šmr, et G. S. Colin (Dictionnaire, Vol. 1, p. 174) transcrit à la fois tšāmīr et čāmīr et renvoie également à la racine šmr avec la notion de « retrousser ».
- **čunčār** « petit espace libre ménagé sur le côté de la fosse du four », qui est « vraisemblablement d’origine roman », ajoute l’auteur.
- **činka** est employé « à Tanger : 1) comme injure entre femme ; 2) au jeu de cartes, pour indiquer les basses cartes ... ».
- **čuičo**: čuičo t-ššbaḥ « le premier point du jour ».

Nous avons complétés ces lexèmes, très partiellement, par quelques termes prélevés dans ses Textes, tels que : kāyən čāli « il y a le rivage de la mer » (ibid., p. 51), f-əl-kčīna « dans la cuisine » (ibid., p. 69), ščuwa « hiver » (ibid., p. 57), en arabe, notée par l’auteur شتوة (ibid., p. 56), w-čərrəṭ fumma fīyya « elle a ouvert sa bouche (pour me manger) » (ibid., p. 71), w-kā-šči « Ah ! si tu avais vu » (ibid., p. 73). Nous pourrions déduire des termes ščuwa (< štuwa/štuwa selon la graphie arabe) et šči (< šəṭ-i/ šət-i < šəṭṭ-i/šəṭṭ-i de l’ADM) que l’affriquée č est allophone de /t/ de l’ADM ; et de čāli, un allophone de /k/<sup>198</sup>.

Quant à É. Lévi-Provençal (1922 : 19), il indique que : « č : affriqué cacuminale sourde, چ ; très rare en jebli, n’apparaît que dans des vocables d’origine étrangère : čāpa, چاپة, “serrure”. چ géminé sonne tč ». Il relève quelques termes contenant č dans les parlers de l’Ouargha, mais de loin, moins nombreux que ceux recueillis par W. Marçais pour Tanger. Nous citons le peu de mots rapportés dans son « Index » : bəřčən<sup>199</sup> « s’agiter dans l’eau, clapoter » tšbārčīn « clapotis d’eau, bruit de la pluie qui tombe », bəřčūna pl. bṛāčən « flaque d’eau » (ibid., p. 176), čuičo « poussin » et l’expression fla čuičo d-ššbaḥ « au point du jour » (ibid., p. 191), bū fəntčīl (pl. bū fñātčəl) « aiguillon de fer qui termine l’aiguillon à bœufs » (ibid., p. 196).

Chez G. S. Colin (1921), l’affriquée č est classée parmi les consonnes qu’il considère « non classiques », comme p et g (ibid., p. 41), c’est-à-dire ne faisant pas partie de l’alphabet de

<sup>198</sup> Certes, nous ne disposons que de très minces indices, à travers les mots čāli et bəřčən.

<sup>199</sup> Le terme bəřčən, cité par É. Lévi-Provençal pour l’Ouargha se trouve dans le lexique des parlers rifains (Renisio 1932 : 292) : « BERTŠ, Am. abartšin (plur.) : vase, boue. ». Am. signifie la tribu berbérophone Ayt Šammart, situés au nord de la tribu Marnissa, elle-même située au nord des Branès, toutes les deux arabophones. Ce terme se retrouve également dans les variétés arabes de l’Est de la Péninsule Arabique sous forme de birča برشة « citerne » (Johnstone 1967 : 21), où č est un allophone de /k/.



l'arabe classique. Il rapporte que « č : se rencontre : dans des noms d'emprunts : *ləčīn*<sup>200</sup> « orange », *mučāčo* « petiot » [et] dans des formations du parler<sup>201</sup> : *bətčūn* « *pubendum muliebre* »<sup>202</sup> (où *tč < čč*), *rətčūma*<sup>203</sup> « grapillon de raisin » [L], *čəbbūha* « ampoule aux mains » [Q], *čaḥmēta*<sup>204</sup> « lobe de l'oreille » [F], *čəmtēta*<sup>205</sup> [« lobe de l'oreille »] [W], *črūra* « crête du coq » [L], *čəncro* « genre de grive qui apparaît à la saison des labours », *čəncīra* « moineau » [W] » (*ibid.*, p. 41). Il cite un seul terme amazigh : *ančīl* « fosse creusée près de l'aire, où l'on dépose le grain nettoyé avant de le mesurer » [L]. Il ajoute (*ibid.*, p. 41) : « Pour *t+š* dans *čamīr*<sup>206</sup>, emprunté vraisemblablement au parler de Fès en même temps que le vêtement qu'il désigne », et *čyūč* « cri pour appeler les poules » (*ibid.*, p. 97).

Comme nous pouvons le constater, du point de vue diachronique, l'affriquée *č* existe dans les parlers du Nord-Ouest du Maroc, mais de façon marginale. Son apparition dans les emprunts lexicaux à l'espagnol ne laisse pas d'ambiguïté sur son origine (*kčīna*, *čāpa*, *mučāčo* ...) mais l'étymologie d'autres termes n'est pas évidente. Bien que G. S. Colin (1921) attribue l'origine de quelques mots à ce que nous pourrions comprendre comme une spécificité locale au parler branès.

Quant à savoir si l'affriquée *č* est la variante de la géminée *šš* de l'ADM, à l'instar de l'affriquée *ğ* (*žž > ġ*), comme nous l'aurions présumée, aucune indication, chez W. Marçais

<sup>200</sup> *ləčīn* serait un terme d'origine espagnole *la China* « Chine (pays) » et connaît les variantes *ltin*, *lššin* (Heath 2002 : 101-102). Il est particulièrement dominant dans l'extrême nord du Maroc chez les musulmans et dans les parlers urbains, musulmans et juifs, de Fès jusqu'à Oujda. Mais ajoute-t-il, dans Dombay (1800 : 70), le terme n'apparaît pas. Deux autres noms collectifs apparaissent à sa place : *līm* et *leimūn*, dont l'ajout du suffixe *-a* en fait des singuliers (cf. *ibid.*, pour la distribution géographique de ces deux termes). La variante *znbuš* est attestée à Tafilalt (*ibid.*). *ləčīn* semble être le seul terme commun à la plupart des autres parlers arabes, qui n'appartiennent pas au Nord du Maroc et aux parlers jbala, qui contient une affriquée *č* (*ibid.*, p. 139). De Prémare (T. 11, p. 27) conteste l'origine espagnole du terme et rapporte les transcriptions suivantes : *ləšīn/ləčīn/tšīn* (nom collectif).

<sup>201</sup> G. S. Colin fait suivre chaque terme par une lettre en majuscule. Elle renvoie aux fractions de la tribu Branès ou à celles des tribus voisines, situés au nord de Taza. De la tribu Branès : fractions Beni-Feggous [F] et Werba [W] ; de la tribu Tsoul : fractions Beni Lent (Blilent) [L] et Qrawa [Q].

<sup>202</sup> *bətčūn* « vagin » est un mot que l'on retrouve dans les parlers amazighs du Rif, cités par A. Renisio (1932 : 457). Chez De Prémare (Dictionnaire, T1, p. 242), *bəččōn* a pour origine l'espagnol *buzón* « bonde, trou rond pratiqué dans une douve de tonneau »

<sup>203</sup> *rəčūma* aurait pour racine *ršm*. A. Kazimirski (1960 : 867) donne pour le nom *rašam* « premier germe d'une plante qui pousse ». G. S. Colin (dictionnaire Vol. 3, p. 630) indique ce qui suit : « *rəššəm* n. Grapillon de raisin ; *comp. esp.* racimo : grappe, régime, trochet ». De Prémare (1995 : 125) reprend G. S. Colin : « *rəššəm* n. [*esp.* racimo, « grappe »] grapillon (*de raisin*) [Co]. Donc, ce terme n'aurait pas pour racine l'arabe *rašama*. Mais, dans le parler branès, pour ce terme, la géminée *šš* de l'ADM est réalisée en affriquée *č*.

<sup>204</sup> Chez De Prémare (Dictionnaire, T. 6, p. 41) « lobe de l'oreille » se dit *šəḥmēta* chez Jbala. Chez les Branès, nous avons recueilli les deux variantes : *šəḥmēta* et *čaḥmēta*.

<sup>205</sup> *čəmtēta* signifie également « lambeau » chez les Branès. A. Kazimirski (1960 : 1270) donne le terme *šimāṭī* pl. *šamāṭī* pour « lambeau ».

<sup>206</sup> Voir *čamīr* (p. 173).

(1911) et É. Lévi-Provençal (1922) ne permet de l'envisager. En revanche, une observation de G. S. Colin (1921 : 44) retient notre attention. Il rapporte que « quand par suite d'une flexion interne, une gémiation de *č* doit être dissociée, ce sont deux *š* qui apparaissent à sa place : singulier : *bətčūn*, pluriel : *bšāšən*. Positif : *rətčūma*, diminutif : *ršīšma*<sup>207</sup>. Le sujet parlant [le locuteur barnoussi] en est arrivé à traiter *tč* comme provenant de *š+š* au même titre que *dğ* provient de *j+j* ». Cela supposerait que les locuteurs Branès contemporains de l'auteur auraient réalisés *č* par analogie avec *ğ*. Si cela a été le cas, comment expliquer l'absence de [č] dans les lexèmes où apparaît une réelle gémiation *šš*, tels ceux<sup>208</sup> relevés par l'auteur lui-même : *qušš* « vaisselle » (*ibid.*, p. 56), *l-ħubz dš-šīr* « pain d'orge » (*ibid.*, p. 87), *ši-lašš* « au fur et à mesure » (p. 90), *qātaš š-šək* « sans doute possible, assurément » (*ibid.*, p. 91), *đorbo š-šēṭān* « il a eu une pollution nocturne » (*ibid.* p. 118), de même que ceux cités pour les cris aux animaux (*ibid.* p. 97) : *ššallōra* (« pour faire reculer l'âne »), *ššawqof* (« pour faire arrêter l'âne »), *ʔəšš* (« pour chasser les poules ») ?

Il nous paraît difficile de tirer une conclusion de ce qui précède. Si l'affriquée *č* devait être le produit d'une gémisée *šš*, G. S. Colin (1921) aurait sans doute donné des indications semblables à celles qu'il nous a fournies pour l'affriquée *ğ* (< *ž+ž*). De plus, ne connaissant pas l'équivalent en ADM, s'il en existe, des deux termes qu'il indique, et d'autres parmi la liste citée plus haut, il nous paraît, finalement, illusoire de penser trouver une réponse à la question de savoir si à l'époque de l'auteur la gémisée *šš* de l'ADM était réalisée *č*.

<sup>207</sup> Pour ces deux termes, les réalisations rapportées par G. S. Colin sont sans doute encore présentes chez les Branès, mais nous n'avons relevé que des réalisations en *č*, avec le même sens qu'autrefois : *bəčūn* pl. *bčāčən* et *rəčūma* diminutif *rčīčma*. Dans ces cas, *č* et *š* sont des variantes libres.

<sup>208</sup> A l'exception de *ši-lašš*, que nous n'avons pas relevé, les autres termes sont conservés aujourd'hui tels que G. S. Colin (1921) les a rapportés.

4.2.2.2.1 Répartition des variantes [š] et [č] dans le parler branès

Tableau n° 25 : Relevé des variantes [š] et [č] dans le parler branès

Locuteur/ locutrice	Position dans le mot	[š]	[č]
TMZ	I	<i>šwiyya</i> « un peu », <i>šāy (ma...)</i> « ne...pas », <i>š-šžura</i> « les arbres », <i>šhāl</i> « combien ».	∅
	M	<i>šušrīn</i> « vingt », <i>nəmšīw</i> « nous allons », <i>nšər</i> « étendre »	∅
	F	<i>bāš</i> « pour »	∅
HL	I	<i>š-šafb</i> « les gens », <i>šwiš</i> « un peu », <i>ši wāhid</i> « quelqu'un »,	∅
	M	<i>də-mši</i> « elle s'en va », <i>yəʃfašāw</i> « ils dīnent », <i>yšəddu</i> « ils tiennent », <i>yšəṭhu</i> « ils dansent »	∅
	F	<i>ma...-š</i> « ne... pas », <i>māš(i)+verbe</i> : marque du futur, <i>bāš</i> « pour », <i>šlāš/lāš</i> « pourquoi ».	∅
MZ	I	<i>ma ... šay</i> « ne ... pas », <i>ši</i> « quelques »	∅
	M	<i>yəmši</i> « il va »	∅
	F	<i>ma māš</i> « ne ... pas », <i>bāš</i> « pour », <i>fāš</i> « lorsque », <i>ma... -š</i> « ne ... pas »	<i>ma bqā-č</i> « elle cessait »
HZ	I	<i>šəkwa</i> « baratte »	<i>čədd</i> « il (l'enduit) résiste »
	M	<i>ʔl-qašra d-āgʔlāl</i> « la coquille d'escargot »	∅
	F	<i>bāš</i> « pour », <i>ma... -š(i)</i> « ne ... pas », <i>ʔl-qašš</i> « la vaisselle en terre cuite »	∅
FA	I	<i>šūf</i> « voir », <i>š-šamāl</i> « le Nord du Maroc », <i>ši</i> « quelque (s) »	∅
	M	<i>māši</i> « partant (moi) », <i>muši</i> « ne ... pas »	∅
	F	<i>ma ... -š</i> (ne ... pas), <i>ʔl-šrāyəš</i> « Larache »	∅
AS	I	<i>ši</i> « quelque(s) », <i>ši</i> « un(e) espèce de », <i>š-ši (ha)</i> « ça »,	∅
	M	<i>mša</i> « il s'est mis à », <i>maṭēša</i> « tomate ».	<i>ləčīn</i> « orange »
	F	<i>ma... -š</i> « ne pas »	∅
FG	I	<i>kull ši</i> « tout », <i>w-dāk š-ši</i> « et ces choses-là », <i>ha šwiyya</i> « un petit peu ».	<i>čəmm-u</i> « tu respires (l'air) », <i>čūf</i> « tu vois »
	M	<i>mšīna</i> « nous sommes allées »	∅
	F	<i>wāš</i> « est-ce que », <i>bāš</i> « pour », <i>ma ...-š</i> « ne ... pas », <i>šla ḥəqqāš</i> « parce que ».	<i>ma žā-č (məzyāna)</i> « elle n'est pas (super) »

Tableau n° 26 : Fréquence des variantes [š] et [č] par position dans le parler branès

Position	[š] (nombre d'occurrences)	[č] (nombre d'occurrences)	Total (des occurrences)	Répartition des variantes en %
Initiale	19	3	22	[š] 86, [č] 14
Médiane	15	1	16	[š] 94, [č] 6
Finale	20	2	22	[š] 91, [č] 9

Le tableau ci-dessus indique une utilisation de [č] assez réduite (10%) par rapport à la fricative [š] (90%). Elle apparaît dans les trois positions et est généralement suivie d'une voyelle.

#### 4.2.2.2 Contextes d'apparition de l'affriquée [tʃ] dans le parler branès

L'affriquée [č] apparaît généralement en position prévoicalique, dans les trois positions.

**En position initiale**, l'affriquée [č] apparaît :

- dans quelques morphèmes<sup>209</sup>, que nous ajoutons à la liste de G. S. Colin (1921), Ex. : *čəkk*<sup>210</sup> « piquer », *čəncən*<sup>211</sup> « cliqueter (métal) », *čača*<sup>212</sup> *rəməda* (se dit d'une femme dont la tête est ébouriffée et l'apparence négligée), *čəlliq*<sup>213</sup> est un sobriquet désignant un homme aux yeux très petits, *čəncruwa/čəncīra* « moineau ».
- en cas d'assimilation, où son emploi est conditionné, à l'instar de l'affriquée [g] décrite plus haut. La première radicale š des verbes entraîne le dévoisement du préfixe de l'inaccompli *d-* [des 2PSM/F (tu), 2PPM/F (vous) et 3PSF (elle)] et du pronom relatif *d*.

<sup>209</sup> De nombreux termes relevés dans le parler branès sont signalés par M. Cohen (1912 : 59-62) dans les parlers juifs et musulmans d'Alger.

<sup>210</sup> Il existe une paire minimale qui pourrait indiquer que l'affriquée č constitue un phonème dans le parler branès : *čəkk* [tʃəkk] « piquer » : *šəkk* [ʃəkk] « douter ».

<sup>211</sup> De Prémare (Dictionnaire, T 7, p. 196) fournit les deux transcriptions, *šəncən/čəncən*, avec le sens de « petits disques en laiton par paires [...] du petit tambour *taṛṛ* [...] et au pluriel des « pendeloques de cuir d'une sacoche de type *zašbūla* » : *šəncən/čəncən*, pl. *šənšən/čənčən*. G. S. Colin (dictionnaire, vol. 1, p. 201) note le verbe *čəncən* « tinter », qui a pour équivalent *təntən* « trinquer avec » ; le nom est *təntāna*, pl. *tnātən* ; *čəncāna*, pl. *čnāčən* à Fès et Tanger ou *šəncāna*, pl. *šnāšən* pour désigner les petites cymbales du *taṛṛ*. Ibn Mandhour (vol. 13 : 243) donne un nom féminin et sa modification par métathèse : *aš-šəncāna* et *an-našnaša* « bruissement du papier ou du vêtement neuf ».

<sup>212</sup> Il se pourrait que le terme *čača* provienne de *taṭa*, qui a été, le diminutif du prénom *Faṭna* chez l'ancienne génération des Branès de la montagne, à notre connaissance.

<sup>213</sup> *čəlliq* dans le parler branès n'a pas la signification rapportée plus haut. On entend par exemple : *šaynu məlqa* « son œil est très petit ». Nous avons par ailleurs relevé *šəlliq* comme nom de famille. Ce qui montre qu'il y a alternance de l'affriquée č et de la fricative š.

Exemples avec  $d- + \check{s} > \check{c}$  (où  $d-$  est le préfixe de l'inaccompli, équivalent de  $t-$  de l'ADM)<sup>214</sup> :

- *ʔa-čədd* (< *ʔa-d-šədd*) (*ʔ-s-šbāgā*) *məzyān ʔa ʔətharrəs ʔl-qašš w-də-bqa hiyya*  
« elle (la teinte) résiste bien. Elle se conserve sur la (vaisselle en) poterie jusqu'à ce que celle-ci se brise ».
- *fī-ha* (*lə-ʔrōbiyya*) *ʔa l-hwa čəmmu* (< *d-šəmmu*) « du reste, il y a (dans la campagne) au moins l'air à respirer »
- *lə-ʔrōbiyya fīha čūf* (< *d-šūf*) *kull-ši, ʔəmma žāt mdəyyaq (mdəyyqa)* « dans la campagne (montagne), tu vois tout. Là-bas, elle (la ville) est étouffante ».

### En position médiane :

Dans la liste de mots établie par G. S. Colin (1921), à l'exception des mots *mučāčo* et *ančīl*, dont nous ne pouvons confirmer l'existence aujourd'hui, les autres termes sont conservés dans le parler branès actuel. De notre côté, nous avons relevé peu de termes par rapport à ceux contenant  $\check{g}$ . Nous avons par exemples : *čənčən* « cliqueter (métal) », *ləčīn* « orange », *xurčīf* « atichaut, cardes », *mxaščəf* « qui est d'une apparence négligée et sale », », *fəřčax*<sup>215</sup> « briser, fracasser », *bəřčax*<sup>216</sup> *f-əl-ma* « barboter dans l'eau (et la salir) », terme qui tend à disparaître au profit de *lšab f-əl-ma*, avec le même sens, *kawəču* « caoutchou ».

L'emploi de l'affriquée [č] est conditionnée dans les cas d'assimilation de pronom suffixe de l'accompli au premier segment de *-šay*, deuxième élément de la négation (*ma- ... -šay* « ne ... pas »). Il s'agit des pronoms singuliers formés soit avec la fricative interdentele *-t̪* [(1PS (je), 2PSM/F (tu) et 3PSF (elle)], soit avec l'affriquée *-t̪* [1PS (je) et 2PSM/F (tu)]. Nous aurons les assimilations suivantes : *-t̪ + -š(ay) > -č(ay)* et *-t̪ + -š(ay) > -č(ay)*.

### Exemples :

<sup>214</sup> J. Heath (2002 : 135) propose également de voir le  $\check{c}$  du verbe *čuf* dans les parlers jbala et ceux du Nord du Maroc comme le produit de la rencontre du préfixe de la 2P  $t-$  avec l'initiale  $\check{s}$  du verbe *šuf* « voir ».

<sup>215</sup> A. Kazimirski (1960 : 572) fournit le terme *faršax* « radoucissement du froid » et « synonyme de *farsax* [radoucissement, calme], *sukūn* [calme] ». Sens qui est à l'opposé de celui de *fəřčax*. Cependant, dans *Lisān al ʔarab* (vol. 3, p. 45), nous avons le verbe *fašaxa* auquel on pourrait rattacher notre verbe, bien que ce dernier soit quadrilittère. Ainsi, *fašaxa/ fanšaxa* « être fatigué » et *fašaxa* avec un autre sens, celui « d'échange de coups et de gifles entre les enfants lorsqu'ils jouent et les mensonges qui s'en suivent », semblerait plus proche sémantiquement de *fəřčax* et avoir pour racine *fšx*. M. Cohen (1912 : 60) relève, dans les parlers musulmans et juifs d'Alger, des termes proches voire identiques de ce que nous avons dans le parler branès. Il s'agit des mots (transcrits avec notre graphie) *tfəččəx* « tomber violemment à terre » chez les juifs et *fəččəx* « se fracasser » chez les musulmans. L'auteur les rattache à la racine *fšx* de l'arabe ancien et ajoute le verbe *tfəřčəx* « glisser » ou « bossuer, écraser ».

<sup>216</sup> *bəřčax* a pour équivalent *bəřčən* dans les parlers de l'Ouargha, mais il est difficile de trouver une étymologie à ce terme.

- *ʕawṭāni ma kanə-čāy* (< *kānəṭ+šay*) *kima dāba* « et puis, ce n'était pas comme maintenant (la tradition) ».
- *ma ka-čay* (< *kānəṭ+šay*) *f-əl-ʕayn* « elle n'était pas à la source ». Il faut noter, dans cet exemple la chute de la séquence *-nəṭ* de *kānəṭ* « elle était », par rapport à l'exemple précédent où la chute porte uniquement sur le suffixe *-ṭ*. Ces changements n'entraînent pas de changement sémantique.
- *ma kla-čay* (*klāṭ+šay*) *ʕād* « elle n'a pas encore mangé ».
- *ʔāna ma šuf-čay* (< *šufṭ+šay*) « moi, je n'ai rien vu ».

### En position finale :

L'apparition de l'affriquée [č] est conditionnée en cas d'assimilation, dans les mêmes conditions de voisinage phonétique décrites pour *šay*. Le deuxième terme de la négation, *šay*, perd la diphtongue *āy* pour ne conserver que l'initiale *š* ; *ma-* ... *-š* qui devient *ma-* ... *-č*.

Exemples :

- *əl-bənṭ baʕda xlāš ma kā-č* (< *ma kānəṭ-š*) *ʕa-d<sup>o</sup>-ħdər* (HL) « la fille, n'en parlons pas, elle n'assistait pas (à sa demande en mariage) ».
- *ma bqā-č* (< *ma bqāṭ-š*) *ʔa-dħarlu d-dənya* (MZ) « il ne voyait plus rien ».
- *yəḥsabṭli fīha l-ʕimārāṭ bəzzāf, mənnāy x<sup>r</sup>zṭ ma žā-č* (< *ma žāṭ-š*) *məzyāna* « je pensais qu'il y avait beaucoup d'immeubles, mais quand j'y suis allée je ne l'ai pas trouvée super (la ville) ».
- *əl-ʕayn k-kḥīra, ma-kāč ʔa-d-žri bəzzāf* « la grande source, elle n'avait pas un grand débit ».

Pour ce qui est de nos données actuelles sur le parler branès, nous retiendrons que l'affriquée [č] n'est pas issue de la palatalisation d'une vélaire et qu'elle n'est pas le produit de la géminée *šš*. Elle est peu utilisée dans les morphèmes lexicaux, contrairement à son pendant voisé [ğ]. Elle est soit une variante du phonème /š/ de l'arabe dans certains lexèmes d'origine arabe (ex. : *čəkk, čənčən, xurčif, fərčax*), soit issue d'emprunts lexicaux aux langues non arabes. En revanche, elle est systématiquement présente et productive dans deux cas d'assimilation. Le premier cas concerne l'assimilation du morphème *d/d*, au contact de la consonne *š*. Ce morphème est à la fois préfixe de l'inaccompli [des 2PSM/F (tu), 2PPM/F (vous), 3PSF (elle)] et pronom relatif. Le second cas touche le marqueur postverbal du morphème discontinu de

négation *-šay* et sa forme réduite *-š*<sup>217</sup>. Ils représentent le deuxième élément de la négation (*ma-... -šay/-š*<sup>218</sup> « ne ... pas »), où l'on a l'assimilation du suffixe de l'accompli *-t/-ṭ* au contact de la consonne *š*.

L'affriquée [č] pourrait être considéré comme un phonème dans le parler branès, comme l'a suggéré J. Heath (2002 :139) pour les parlers du Nord du Maroc et les parlers jbala<sup>219</sup>, mais cela nécessite plusieurs paires minimales pour valider cette hypothèse. Vérification qui reste à effectuer car nous n'avons relevé qu'une seule paire dans nos données.

#### 4.2.2.3 L'affriquée dentale sourde [ṭs]<sup>220</sup>

Il est bien admis aujourd'hui que les phonèmes [t] et [θ] de l'arabe ancien ont fusionné en [t] dans la plupart des dialectes arabes modernes (Brockelmann 1910 : 72). Ce dernier serait passé à l'affriquée [ṭ] dans de nombreux parlers citadins et ruraux au Maroc<sup>221</sup> et en Algérie (Ph. Marçais 1977 : 8).

Dans le parler branès actuel, l'affriquée [ṭ] est l'une des variantes de /t/. C'est une réalisation dominante par rapport aux autres variantes. Elle représente un pourcentage de 67% des utilisations, alors que la variante spirante interdentale [ṭ]<sup>222</sup> représente 18% et l'occlusive [t] 15%. L'apparition de [ṭ] est conditionnée dans certains cas. Elle partage les mêmes conditions avec les trois affriquées décrites dans cette recherche. Elle est le produit d'une assimilation

<sup>217</sup> A. Vicente (2000) voit dans l'ajout de la diphtongue *-ay* à *š*- une forme d'emphase.

<sup>218</sup> Sur la question de la négation en arabe dans les parlers maghrébins, D. Caubet (1996 : 96) indique que le deuxième élément du morphème négatif discontinu est une innovation dans les parlers non-hilaliens, qui « ont créé, puis grammaticalisé un morphème négatif discontinu où l'élément *ma* s'est vu ajouter un 2<sup>ème</sup> élément *šay*, pronom indéfini au départ, qui s'est usé dans sa forme pour être réalisé *ši* ou *š* ».

Dans le parler branès, la distinction entre les deux éléments *-šay* et *-š* réside dans le fait que *-šay* est sémantiquement plus marquée que *-š*.

<sup>219</sup> Dans le parler Anjra, Á Vicente (2000 : 44) rapporte le même phénomène avec une occlusive dentale : le préfixe de l'inaccompli *t-* ou *d* suivi de *š*. Elle indique que *t-+š>č*. Ex. : *tšūf* [tčū:f] « tu vois », *tšufu* [tčū:fu] « vous voyez », *tšədd* [tčədd] « tu fermes », *tšəddu* [tčəddu] « vous fermez ». Mais elle précise qu'il est difficile de distinguer phonétiquement entre le groupe de phonèmes et l'affriquée *č*.

Par ailleurs l'auteur (Vicente 2000 : 57-58) n'indique pas d'affriquée lorsque le préfixe de l'inaccompli est en contact avec les sifflantes ou chuintantes. Exemples (*ibid.*) :

*t + s > [ts] > tsūq* « tu conduis »  
*t + z > [tz] > [dz] : dzūr* « tu visites »  
*t + ž > [tž] > [dž] : džīb* « tu apportes »

<sup>220</sup> L'affriquée [ṭ] a été traitée comme variante de /t/, dans le chapitre 4 (4.1.2.2.2).

<sup>221</sup> Sauf à Marrakech.

<sup>222</sup> J. Cantineau (1960 : 37) notait que les parlers montagnards des Jbala au Maroc (et du Nord de Tlemcen) spirantisent le /t/ en *ṭ* après une voyelle. Nous relevons ce fait dans le parler branès, par l'utilisation de la spirante *ṭ* en position finale qui représente 39% des variantes de /t/, taux le plus élevé de son utilisation, contre 42% pour *ṭ* et 18% pour l'occlusive *t*.

progressive du préfixe de l'inaccompli *d-* ou du pronom relatif *d* par la consonne *s* (première radicale du verbe, suivie d'une voyelle). Ainsi, on a : *d-/ḍ- + s > ṣ*.

Ex. : *mšāṭ ṭəwwəl* (< *d-səwwəl*) *ʕlā ṭ-tamān d-əl-hūt* « elle est allée se renseigner sur le prix du poisson ».

Alors que dans le cas d'un verbe à initiale *s* suivie d'une consonne, l'assimilation de *d-/ḍ* ne se réalise pas.

Ex. : *mšāṭ d-sqē l-ma m-əl-ʕayn* « elle est allée chercher de l'eau à la source ».

#### 4.2.2.4 L'affriquée dentale sonore [ḍz]

Nous évoquons l'affriquée [ḍ] ([ḍz] de l'API) avec les autres affriquées, bien qu'elle soit très rare dans les lexèmes. Sans doute existe-t-il d'autres occurrences dans le parler branès. Nous avons relevé le mot *ḍāyer*<sup>223</sup> « Algérie ». Cependant, elle apparaît dans le même contexte que les trois autres affriquées, citées ci-dessus. Il s'agit du contact de la particule *d-/ḍ*, qui représente à la fois les préfixes de la 2P, de la 3PSF, et le pronom relatif, avec les sifflantes *s* et *z* et les chuintantes *š* et *ž*, qui constituent les initiales des verbes suivies d'une voyelle. A l'instar de ce qui a été relevé pour les autres affriquées, la première radicale du verbe n'est touchée par l'affrication que dans le cas où elle est suivie d'une voyelle.

L'affriquée [ḍ] résulte, donc, de la rencontre des deux sons *d-* et *z* : *d- + z > ḍ*.

Exemples :

- *mšāṭ ḍahhaž* (< *d-+zahhaž*) *mʕa yəmmāha* « Elle est partie acheter son trousseau de mariage avec sa mère ».
- *hā ən-nsa ḍāru* (< *d-+zāru*) *siḍi ḥmə ḍərrūq* (< *ḥməḍ+zərrūq*) ! « les voici, les femmes qui ont visité le Saint Sidi Hmed Zarrouq ! ».

<sup>223</sup> Il semble que l'affriquée [ḍz] soit absente des réalisations phonétiques des parlers arabes du Maghreb, d'après les travaux consultés dans ce chapitre. A l'exception de sa mention par M. Cohen (1912 : 22) dans le parler arabe des Juifs d'Alger. Il signale que « *le d [...] est suivi d'un souffle sonore, plus ou moins approchant d'un z très léger (de manière en somme à ressembler à un représentant sonore du t)* ». Il cite les termes *bnāḍəm* « homme, individu » et *ūḍən* « oreille » comme exemples, avec le symbole *ḍ* pour transcrire la dentale *d* affriquée. Il indique que le *ḍ* est le résultat d'une altération de l'occlusive dentale *d*, mais qu'elle reste sporadique.

Dans le cas de la dissimilation de l'affriquée *ḡ*, où *ḡ* aurait perdu l'élément fricatif au contact de la sifflante /z/, W. Marçais (1902 : 26) signale qu'elle est courante dans la plupart des parlers arabes maghrébins dans les termes *dzīra* «île» et *'ddzāir* «Alger» (avec la graphie de l'auteur). Pour ce qui concerne le parler branès, *dzīra* ne semble pas être usitée par les Branès. Quant au terme *'ddzāir*, il est visiblement un emprunt, sans doute amené par les hommes de la tribu Branès et de façon générale par les hommes du Nord du Maroc, arabophones et berbérophones, qui fournissaient une main d'œuvre agricole importante à l'Algérie, particulièrement pendant la première moitié du XXe siècle.



### 4.3 Récapitulation

En guise de résumé, nous constatons que la spirantisation des occlusives /b/, /t/, /d/, /d/ et /k/ est bien attestée dans le parler branès d'aujourd'hui. Nous observons une distribution plus ou moins importante, avec une dominante de la fricative [b̥] (52%) qui dépasse sa correspondante occlusive [b]. Les fricatives [k̥] (43%) et [d̥] (25%) se maintiennent assez bien. Tandis que l'interdentale fricative [t̥] (18%) semble céder la place au profit de l'affriquée [tʃ]. Quant à la fricative interdentale emphatique [d̥] (12%), elle serait en voie de disparition face à son occlusive correspondante [d].

Tableau n° 27 : Récapitulatif des occlusives et leurs variantes dans le parler branès

	Occlusives et leurs variantes											
	/b/		/t/			/d/		/d̥/			/k/	
	[b]	[b̥]	[t̥]	[t̥]	[t̥]	[d]	[d̥]	[d]	[tʃ] <sup>224</sup>	[d̥]	[k]	[k̥]
Pourcentage pour chaque variante (%)	48	52	15	18	67	75	25	72	16	12	57	43

Sur le plan diachronique, nous relevons aujourd'hui une situation nettement différente de celle rapportée par G. S. Colin (1921) au sujet de l'« atténuation des occlusives » et de la mouillure constante de /k/. La « tendance générale » de /b/, /t/ et /d/ à passer à leur fricative correspondante [t̥], [d̥] et [d̥], respectivement, représente moins de 50% des réalisations fricatives aujourd'hui (sauf pour [b̥] qui semble légèrement résister). Quant à /k/, sa fricative ne représente que 43% des réalisations. Ces résultats révèlent d'une certaine manière une régression de l'influence amazighe, rapportée par G. S. Colin, à travers le phénomène de spirantisation dans le parler des Branès Nord-Taza, par rapport au début du XXe siècle.

Quant aux affriquées dans le parler branès, le tableau ci-dessous (n° 28) fait apparaître une utilisation très importante de l'affriquée [tʃ] (67%) par rapport aux affriquées [č] (10%) et [ǧ]

<sup>224</sup> Comme nous l'avons indiqué plus haut, cette réalisation est intégrée dans ce tableau pour fournir un aperçu des différentes réalisations de /d̥/, bien qu'elle ne relève pas du phénomène de spirantisation.

(9%). Quant à l'affriquée [d̥], les rares cas relevés dans le parler ne permettent pas d'indiquer son emploi en termes de pourcentage.

Tableau n° 28 : Fréquence des affriquées [t̥], [č] et [ǧ] dans le parler branès

	/t/			/š/		/ž/ <sup>225</sup>	
Variante	[t]	[t̥]	[t̥]	[š]	[č]	[ž]	[ǧ]
Pourcentage (%)	15	18	67	90	10	91	9

L'apparition des affriquées [ǧ], [č], [t̥] et [d̥] est soit conditionnée soit inconditionnée. L'emploi conditionné concerne d'une part l'assimilation progressive du préfixe *d-* et sa variante *d̥-* des 2PSM/F (tu), 2PPM/F (vous), 3PSF (elle) par la première consonne du verbe, qui peut être une sifflante, *s* ou *z*, ou une chuintante, *š* ou *ž*, suivie d'une voyelle. Ces conditions sont partagées par les quatre affriquées. Nous donnons ci-dessous, à titre de comparaison avec les autres parlers arabes marocains, les relevés de J. Heath (2002 : 166-7) où il rapporte le phénomène d'assimilation du préfixe *t-* de la 2P et 3PSF par une consonne qui suit *t-*. Il indique que ce même phénomène apparaît dans les parlers du Nord du Maroc avec le préfixe *d-*, qui remplace le préfixe *t-* de l'ADM. Il n'évoque pas les affriquées comme produits d'assimilation dans cette zone, comme nous les avons relevées dans le parler branès. L'assimilation du préfixe de l'inaccompli *d-/d̥* dans le parler branès et celle du préfixe *t-* dans certains parlers arabes marocains se présente de la façon suivante :

Parler branès	Certains parlers arabes marocains
$d-/d̥- + s > t̥$	$t + s > ts$
$d-/d̥- + š > č$	$t + š > tš$
$d-/d̥- + z > d$	$t + z > tz$
$d-/d̥- + ž > ǧ$	$t + ž > tž$

<sup>225</sup> Il est difficile de dire si *ǧ* est réellement un allophone de /ž/ ou bien, comme l'avait évoqué Ph. Marçais (1952 : 11) pour le parler de Jijel en Algérie, si *ǧ* n'est pas le phonème et *ž* sa variante. Nous sommes tentés de croire que *ž* est la variante du phonème /ǧ/, au vu des travaux sur l'affriquée *ǧ*, que nous avons exposé dans la présente recherche et de l'attestation de cette réalisation dans les parlers non-hilaliens.

D'autre part, un deuxième emploi conditionné existe. Il n'affecte, cependant, que l'affriquée [ǰ]. Celle-ci apparaît en cas d'assimilation du /l/ de l'article défini par la fricative /ž/ et en cas de gémination de /žž/. Quant à l'apparition inconditionnée, elles concernent les emprunts pour les quatre affriquées et l'allophonie de phonèmes de l'ADM pour les affriquées [ǰ], [č] et [tʃ]. Ainsi, les phonèmes /ž/, /š/ et /t/ ont respectivement les variantes [ǰ], [č] et [tʃ] dans le parler branès. L'affriquée [dʒ] ne semble pas être une variante, mais le produit de la rencontre de deux articulations dans la chaîne parlée.

**TROISIÈME PARTIE :**  
**COMPARAISON INTRA-DIALECTALE ET INTER-LANGUES**



## CHAPITRE 5. COMPARAISON INTRA-DIALECTALE (PARLER BRANÈS-AUTRES PARLERS JBALA)

Après avoir relevé les traits distinctifs du parler branès, nous consacrons ce chapitre à la comparaison de ces traits avec les autres parlers arabes du Nord-Ouest du Maroc. Ce sont des parlers ruraux dans leur majorité. Ce travail comparatif est motivé par la recherche de réponses aux questions que nous nous posons au sujet de la répartition des parlers jbala et du substrat amazigh qu'ils contiennent. Ce sont les premiers dialectologues, notamment G. S. Colin (Colin 1921) et Lévy-provençal<sup>226</sup> (1922) qui signalaient la présence du substrat amazigh dans les parlers jbala, comme il a été indiqué plus haut. Comme il a été indiqué plus haut, G. S. Colin (1945 [1937]) les a répartis en parlers septentrionaux et parlers méridionaux. Il indiquait que le groupe méridional, auquel appartiennent les parlers nord-Taza<sup>227</sup>, attestait une influence amazighe plus importante et qu'il aurait été arabisé après le groupe septentrional. Ces assertions sont réitérées aujourd'hui par de nombreux dialectologues<sup>228</sup> (Moscoso 2003, Vicente 2012, Caubet 2017). Qu'en est-il réellement de cette situation aujourd'hui, et en particulier dans la partie méridionale<sup>229</sup> ?

Afin de présenter la situation linguistique de la région Nord-Taza et de vérifier la portée de

---

<sup>226</sup> É. Lévy-Provençal (1922 : 18) est sans doute le premier dialectologue à affirmer pour le parler de la région nord-Taza, c'est-à-dire celui des Branès étudié par G. S. Colin (1921), que « le parler arabe subit dans cette région beaucoup plus d'influences berbères que dans la vallée moyenne de l'Oûargha ; néanmoins, les particularités du dialecte sud-jebli s'y retrouve en majeure partie, légèrement amenuisées par les apports d'A'roubûya ». Par parlers A'roubûya, l'auteur entendait les parlers des tribus bédouines situées au sud de la vallée Ourgha, qui sont les Hyayna et les Cheraga. On comprend donc que le parler branès conservait au début du XXe siècle un substrat amazigh plus important que les parlers de la vallée de l'Ouargha décrit par É. Lévi-Provençal. L'auteur ne précise pas en quoi consiste ce substrat amazigh. Mais, on peut supposer qu'il s'agit du phénomène d'atténuation des occlusives, rapporté par G. S. Colin (1921), en premier lieu.

<sup>227</sup> Il faut rappeler que le parler branès est souvent cité pour illustrer l'influence du substrat amazigh sur les parlers jbala, sans doute, parce qu'il fut le premier parler de la région Jbala à être décrit (Colin 1921).

<sup>228</sup> Une nouvelle reconsidération de cette répartition est avancée par F. Brigui (2019 : 8). Il déclare qu'« une hypothèse reste à vérifier : l'esquisse d'une subdivision entre une zone septentrionale où prévaudrait le spirantisme et une zone méridionale où prévaudrait l'occlusion semble reproduire un schéma similaire de distribution du berbère sur l'ensemble du territoire marocain: au sud prévaut l'occlusion et plus on avance vers le nord plus on constate la prévalence du spirantisme (avec la réserve qu'en zone sud, les vélaires peuvent être palatalisées, alors que les alvéolaires conservent leur réalisation occlusive) ».

<sup>229</sup> Cette question a déjà été soulevée par L. Messaoudi (2001 : 148) dans les années 1990, au sein du groupe de travail *Groupe Pluridisciplinaire d'Étude sur les Jbala*. L'auteure rappelait qu'« aux sein des parlers montagnards (ruraux), la séparation traditionnelle entre parlers septentrionaux (de détroit de Gibraltar jusqu'au sud de Chaouen) et les parlers méridionaux (de Ouazzane à Taza) est à vérifier linguistiquement ».

ces considérations, nous présentons dans ce chapitre, dans un premier temps, une synthèse des travaux disponibles à ce jour, sur les parlers arabes du nord-ouest du Maroc, en nous limitant aux plans phonologique et phonétique. Ensuite, nous proposons une comparaison intra-dialectale entre le parler branès et les autres parlers jbala.

Pour mener à bien cette comparaison, nous nous basons sur un corpus assez conséquent, bien que quelques manques d'informations sur certains traits apparaissent ici et là. Il se compose de données issues d'enquêtes de terrain assez récentes dans l'ensemble. Les premiers travaux dialectologiques sur la région, qui datent du début du XXe siècle et que nous avons utilisés dans le chapitre 4, consacré à l'étude interne du parler branès, sont convoqués dans une optique comparative diachronique.

### **5.1 Les parlers arabes du nord-ouest du Maroc : vue d'ensemble**

Une vue globale de la distribution des parlers dans la zone nord-ouest du Maroc est utile, à plusieurs titres. Elle permet de réaliser une synthèse sur la situation linguistique actuelle dans cette zone. Mais elle permet particulièrement de révéler, dans la mesure du possible, l'aire occupée par les parlers dits non-hilaliens, aujourd'hui, par rapport à celle que l'on connaît à travers la carte des populations et des parlers de A. Amahan et J. Vignet-Zunz (1991). L'apport des données récentes permet d'actualiser et de compléter les connaissances que nous possédons sur les parlers de cette zone.

Afin de présenter ce panorama d'ensemble, nous avons documenté les parlers dans un tableau synthétique<sup>230</sup> (Tableau n° 29, ci-dessus), en mentionnant par ordre d'importance et de poids distinctif les réalisations phonétiques caractéristiques du parler branès, que nous avons pris comme référence, pour la présente comparaison. Cependant, nous nous limitons à trois phénomènes. Les deux phénomènes de spirantisation et d'affrication que nous avons relevés dans le parler branès, auquel nous avons ajouté la réalisation phonétique de l'uvulaire *q*, qui s'est révélée pertinente au cours du traitement des données. Les autres traits, sans négliger leur importance, serviront à étoffer l'analyse des résultats obtenus à l'issue de la comparaison. Les

---

<sup>230</sup> Certains parlers, lieux ou tribus ont fait l'objet de plusieurs enquêtes provenant d'un seul ou de plusieurs auteurs. Nous avons sélectionné l'auteur qui fournit les données les plus complètes pour notre objet de recherche. Les autres sources de données sont toutefois signalées dans le tableau n° 40 (en annexe, p. 281). Nous avons ainsi analysé environ soixante-douze références.

données portent sur quarante-neuf lieux/tribus. Ils sont désignés par des noms de localité ou à défaut de tribus, lorsque le lieu n'a pas été précisé par l'auteur ou les auteurs des données.



Tableau n° 29 : Parlars arabes du nord-ouest du Maroc : traits phonétiques distinctifs

	Lieux d'enquête (auteur(s))	1 t>ṭ	2 d>ḍ	3 ḍ>ḍ̣	4 k>ḳ	5 b>ḅ	6 ž>ǧ	7 š>ṣ̌	8 t>ṭ	9 q>q	10 q>ʔ	11 ḍ>ṭ	12 t>d-/d	13 -h	14 ay	15 aw	16 q>x	17 r>ʀ
1	Branès (Larej 2011-12, 2017)																	
2	Ametghar, Branès (Behnstedt /Benabbou 2002)																	
3	Bni Zyat (Naciri A. 2016, Corvam)																	
4	Bni Selmane (Naciri 2016, Corvam)																	
5	Chefchaoun (Moscoso 2003)																	
6	Mamissa-Senhaja (Behnstedt/Benabbou 2002)																	
7	Belota (Barontini/Hmimsa 2017)																	
8	Msek (Maghdad 1993/Caubet 2017)																	
9	Aguercef, Mtioua du Rif (Aoulad Abdellah 2008)																	
10	Ain Mediouna (El Ghazaz 2017)																	
11	Oulad Azam (Chelfi 2015-16)																	
12	Douar Onsar (Ez-Zriouli/Brigui 2018)																	
13	Ouazzane (région de) (El khomsi 2017)																	
14	Ourtzagh (Barontini/Ziamani 2008)																	
15	Bni Arous (Al-Wahhabi 2014)																	
16	Talembote (Sadni/Ziani/Brigui 2017)																	
17	Tazghadra (Brigui 2015)																	
18	Jnanate (Arsenne 2015)																	
19	Mokrisset (Malki 2017)																	
20	Douar Tazarane (Laaroussi 2017)																	
21	Douar Bni Imran (Chikhi 2017)																	
22	Galaz (région de) (Lotfi 2017)																	
23	Bni Hadifa (El Jettari 2017)																	
24	Douar Bni Qorra (Abou El Haja 1995/Caubet (2017)																	
25	Taounil (Caubet 2018)																	
26	Tafza (Barontoni/Hmimsa, 2017)																	
27	Sebta/Ceuta (Vicente, 2007)																	
28	Anjra (Vicente 2000)																	
29	Larbaa de Bni Lent, Tsoul (Benabbou 2017)																	
30	Masmouda (Vicente 2002)																	
31	Ghiyata, sud de Taza (Behnstedt/Benabbou 2002)																	
32	Ahl Bou Driss, Ghiyata (Mzarda 2012)																	
33	Ouad Amlil, Ghiyata (Bedra 2017)																	
34	Bni Yezgha (Oulad Amiyer) (Brigui 2017)																	
35	Larache (Guerrero 2015)																	
36	Vallée Ourgha (Lévy-Provençal 1922)																	
37	Tétouan (Vicente 2013)																	
38	Tanger (Assad 1978)																	
39	Asilah (Amraoui 2017)																	
40	Ouazzane (khoukh 1993/Caubet 2017)																	
41	Bhalil (Brigui 2019)																	
42	Azzaba (Brigui 2019)																	
43	Zerhoun (Brigui 2019)																	
44	Fès parler ancien (Hilili 1979)																	
45	Fès parler actuel (Caubet 1993)																	
46	Taza vieille ville ((Behnstedt/Benabbou 2002)																	
47	Taza ville nouvelle ((Behnstedt/Benabbou 2002)									g/q								
48	Taza parler ancien (Behnstedt 2003)																	
49	Nord-Ouest de Fès (Brigui 2015)									g/q								

Légende : gris = présence du trait, beige = absence du trait, blanc = non renseigné.

Le tableau n° 29, ci-dessus, résume la répartition des traits discriminants dans l'ensemble des parlers, citadins, mixtes et ruraux du nord-ouest du Maroc, dont les données nous ont été accessibles. A première vue, deux groupes de parlers se distinguent clairement à travers les phénomènes de spirantisation et d'affrication (C1 à C8). Deux autres groupes apparaissent également (C9 et C10), mais de façon moins évidente que les premiers. Ces derniers se distinguent par les réalisations phonétiques de l'uvulaire *q*, qui varient entre les articulations sourde [q] et glottale [ʔ].

La première répartition, basée sur les phénomènes de spirantisation et d'affrication, fait apparaître trois groupes<sup>231</sup>. Le premier groupe (de L1 à L28) comprend les parlers qui affichent au moins deux spirantes sur cinq<sup>232</sup> et l'affriquée ġ<sup>233</sup>. Le deuxième comprend ceux qui attestent la spirante *b*<sup>234</sup> sans l'affriquée ġ (L31 à L35). Le troisième groupe (L36 à L49) est marqué par l'absence de spirantisation pour tous les parlers et d'affrication, pour la majorité d'entre eux. Mais ce dernier présente l'affriquée *t*, dans sa majorité. Par commodité, nous désignons les parlers du premier groupe par « parlers spirants », ceux du deuxième groupe par « parlers intermédiaires » et ceux du troisième groupe par « parlers occlusifs ».

La deuxième répartition, établie sur les réalisations du *q*, distingue deux ensembles de parlers. Le premier comprend les parlers où la réalisation sourde [q] de l'uvulaire *q* est majoritaire (C9). Le deuxième regroupe les parlers où domine la réalisation glottale [ʔ] (C10). Nous désignons le premier ensemble par « parlers *qāla* » et le second par « parlers *ʔāla*<sup>235</sup> ». Les

<sup>231</sup> Les parlers hilaliens du nord-ouest de Fès (L 49), ainsi que ceux des tribus Hawwara, situées à l'est de Taza (Behnstedt et Benabbou 2002) réalisent le *q* en [g]. Ils ne sont pas pris en compte dans la répartition.

<sup>232</sup> A la ligne 22, concernant *Galaz* (Lotfi 2017 : 190), l'auteur ne dit pas explicitement que la spirantisation de *k* est inexistante dans le parler qu'il décrit. Il indique que le « phonème [k/] se réalise post-palatal occlusif sourd, le plus fréquemment ». Cela laisse penser que *k* se spirantise également en *ḳ*. Dans ce cas précis, nous avons considéré que la spirantisation de *k* est inexistante. Cependant, il nous paraît peu semblable que ce soit le seul parler, sur l'ensemble des parlers jbala cités dans le tableau, qui ne connaisse pas la spirantisation de *k*.

<sup>233</sup> A la ligne 8, pour *Msek*, D. Caubet (2015) ne relève pas l'affriquée ġ. Mais elle indique ailleurs (Caubet 2017) que A. Maghdad (1993) l'avait relevée comme étant la correspondante de la géminée žž de l'ADM. Comme nous nous basés sur le travail de A. Maghdad (1993, repris par Caubet 2017), nous avons pris en compte ses données.

<sup>234</sup> A la ligne 30, nous manquons d'information pour le parler des Masmouda, sur la présence ou l'absence de la spirante *b*. Mais, nous le classons parmi les parlers spirants, en raison de la présence de l'affriquée ġ, qui est l'un des critères de classement que nous avons utilisé pour les autres parlers du groupe « spirants ».

<sup>235</sup> Nous désignons les parlers où domine [q] par *parlers qāla* « *əl-haḍra b-əl- qāla* » et ceux où domine [ʔ] par *parlers ʔāla* « *əl-haḍra b-əl-ʔāla* ». Il convient de rappeler que la désignation *əl-haḍra b-əl-ʔāla* que nous utilisons dans cette recherche a une signification différente chez les auteurs qui ont évoqué la réalisation glottale [ʔ] de /q/. En effet, l'un des premiers linguistes à avoir mentionné la réalisation du /q/ en [ʔ] est G. S. Colin (1921) dans le parler des Branès Nord-Taza. Il rapporte que « le ʕ est prononcé *hamza* par les enfants (qui n'en apprennent la prononciation dure [i.e [q]] qu'à l'âge de huit à dix ans) et par la plupart des groupements de chorfa et de marabouts ;

parlers qui présentent un [g] (< q) (L 49) que l'on pourrait désigner par « parlers *gala* » ne sont pas traités dans notre comparaison.

Nous avons représenté la distribution géographique des parlers du nord-ouest du Maroc sur deux cartes. Dans la carte n°7, nous avons indiqué les « parlers spirants » en couleur rouge, les « parlers occlusifs » en noir et les « parlers intermédiaires » en vert. Dans la carte n° 8, nous avons porté les parlers *qāla* et *ʔāla*.

Carte n° 7 : Parlers arabes du nord-ouest du Maroc.



Légende : rouge = parlers spirants, vert = parlers intermédiaires, noir = parlers occlusifs.

on dit de ceux qui ne prononcent pas le ق : *ihadru bəlqāla* » (Colin 1921 : 40). Il est visiblement paradoxal de désigner les locuteurs qui utilisent la réalisation glottale [ʔ] par ceux qui parlent *b-əl qāla*. Ils devraient être désignés, à priori, par ceux qui parlent *b-əl- ʔāla*, comme nous l'avons proposé. Qu'est-ce qui a motivé la terminologie utilisée par G. S. Colin ? Une tentative d'explication est fournie par S. Lévy (2009), qui indique que chez les Juifs du Maroc, *əl-haḍra bəl qāla* (/q/>[ʔ]) s'oppose à *əl-haḍra əš-šġēra* (/q/> [k]). Cette dernière « n'est pas -ou plus- connue en milieu musulman » (*ibid.*, p. 200.). Quant à *əl-haḍra bəl qāla*, l'auteur (S. Lévy 2009 : 200-201) indique qu'elle « peut avoir la connotation de 'parler recherché, pédant'. Mais ce qui est étonnant est que personne ne dise \**bəl ʔāla*, ce qui est normal puisque l'expression aujourd'hui, veut singer la prononciation /q/=ʔ/. Aussi pensons-nous risquer l'hypothèse suivante : l'expression serait apparue, au départ, pour caractériser la prononciation savante /q/< ق, dans des régions à parler /k/=ق, ou au moins à confusion /k/ et /q/. Le *qāf* coranique ayant fini par s'imposer -comme c'est le cas dans les Jbala, mais aussi en berbère moderne et dans le parler arabe des bilingues du Sous- et la prononciation /ʔ/<ق étant apparue par îlot dans le Nord, épisodiquement ailleurs, *əl-qāla* -mais non pas *əl-ʔāla*- s'est conservée pour désigner cette prononciation minoritaire et sans doute sentie comme 'élitiste'. Ce n'est là, évidemment, qu'une éventualité, une indication pour une recherche plus approfondie sur l'apparition de la prononciation glottale de ق ». Aujourd'hui, la question sur l'origine de la réalisation glottale du /q/ est toujours posée, malgré quelques hypothèses telle que celle de Á. Vicente (2020). Selon l'auteure (*ibid.*), cette réalisation ne serait pas d'origine andalouse, comme le prétend certaines familles d'origine andalouse, mais serait « une évolution spontanée, réalisée probablement en terrain maghrébin, pour la simplification d'un phonème difficile à prononcer à cause de sa double articulation. L'existence de la même évolution à Malte et dans quelques dialectes orientaux montre que ce phénomène est habituel dans le développement des parlers arabes » (*ibid.*)

Cette carte présente la répartition géographique des parlers spirants, occlusifs et intermédiaires au Nord-Ouest du Maroc. Les parlers spirants se situent dans une zone comprise entre le pré-Rif, au nord de Taza, la mer méditerranée et le détroit de Gibraltar. Elle correspond globalement à celle que l'on connaît à travers la carte des parlers jbala dressée par G. S. Colin (1945 [1937]) et A. Amahan et J. Vignet-Zunz (1991). Ces parlers sont de type rural dans leur totalité, y compris le parler de Chefchaouen et des musulmans de Sebta (Vicente 2010).

Les parlers intermédiaires sont de type rural pour les tribus Ghiyata et Bni Yazgha et mixte pour le parler de Larache. Ce dernier présente des traits hilaliens et jbala<sup>236</sup> (Guerrero 2015). Il n'est pas intégré dans notre comparaison. Quant aux autres parlers, ils sont représentés par les parlers des Ghiyata, qui entoure Taza par le sud et l'ouest ainsi que celui des Bni Yazgha, situé au sud-est de Fès. Ce sont des parlers en contact avec les parlers amazighs des Bni Ouarayen pour le premier et Ayt Seghrouchen pour le second.

Les parlers occlusifs comprennent des parlers urbains, citadins et ruraux. Ils sont situés majoritairement dans une zone, voire dans un itinéraire historiquement bien connu, venant de l'Est, à partir du couloir de Taza et se dirigeant vers le Gharb. Ils comprennent également les parlers des villes du Nord du Maroc, Assila, Tanger et Tétouan, qui se distinguent des autres parlers urbains des villes qui bordent les parlers jbala, telles que Fès et Taza, du fait de leur conservation de traits spécifiquement locaux (Vicente 2012). Nous ne traiterons pas de ces parlers dans notre comparaison. Comme nous l'avons signalé plus haut, ils nous ont permis de présenter brièvement la situation linguistique actuelle au Nord-Ouest du Maroc, selon les données disponibles à ce jour. Ce sont les parlers jbala qui intéressent en particulier notre objectif. Celui de mener une étude comparative entre le parler branès et les autres parlers jbala.

## **5.2 Parlers jbala**

Dans le tableau n° 30, ci-dessous, nous avons reporté uniquement les parlers jbala, correspondant à ceux de la carte de A. Amahan et J. Vignet-Zunz (1991), y compris ceux des

---

<sup>236</sup> Comme on peut le constater à la ligne 35 du tableau n° 29, le parler de Larache partage de nombreux points communs avec les parlers jbala non-hilaliens, sur le plan phonétique. En plus de la spirante *b*, il atteste, dans une certaine mesure, les affriquées *č* et *t*, l'assourdissement de *d* en *t*, l'amuïssement du "-h" de la 3e personne du pronom suffixe *-ha* et *-ham*, les diphtongues *-aw* et *-ay*, la réalisation sourde [q] de l'uvulaire *q*, la spirantisation du *q* en *x* et « chez certains informateurs d'origine jebli » (Guerrero 2015 : 45), l'alvéolaire *r* est prononcée en uvulaire [ʁ].

villes de Taounate et Chefchaouen. Les villes telles que Taza, Ouazzane, Tétouan et Sebta dont les parlers ne présentent pas de phénomène de spirantisation, ont été écartés. L'ensemble des parlers ci-dessous se rencontrent dans les zones rurales. Les parlers des villes de Chefchaouen et Taounate sont eux-mêmes marqués par l'influence des parlers ruraux qui les entourent. Quant aux données prises en compte dans la présente approche comparative, elles ne remontent pas au-delà des années 1990. L'insuffisance des études dialectales anciennes sur les parlers arabes jbala de la région explique ce fait. Les seules descriptions anciennes dont on dispose remontent au début du XXe siècle. Elles sont le fait de G. S. Colin (1921) et d'É. Lévy-Provençal (1922) ; elles nous serviront à l'aperçu diachronique pour les parlers des Branès Nord-Taza et de la vallée de l'Ouargha sur lesquelles elles portent.

Tableau n° 30 : Les parlers jbala : traits phonétiques distinctifs

	Lieux d'enquête (auteur(s))	1 t>t	2 d>d	3 d>d	4 k>k	5 b>b	6 ž>g	7 š>č	8 t>t	9 q>q	10 q>?	11 d>t	12 t>d-/d	13 -h	14 ay	15 aw	16 q>x	17 r>ʁ
1	Branès (Larej 2011-12, 2017)																	
2	Ametghar, Branès (Behnstedt /Benabbou 2002)																	
3	Bni Zyat (Naciri A. 2016, Corvam)																	
4	Bni Selmane (Naciri 2016, Corvam)																	
5	Chefchaoun (Moscoso 2003)																	
6	Marnissa-Senhaja (Behnstedt/Benabbou 2002)																	
7	Belota (Barontini/Hmimsa 2017)																	
8	Msek (Maghdad 1993/Caubet 2017)																	
9	Aguercif, Mtioua du Rif (Aoulad Abdellah 2008)																	
10	Aïn Mediouna (El Ghazaz 2017)																	
11	Ouazzane (région de) (El khamsi 2017)																	
12	Oulad Azam (Chelfi 2015-16)																	
13	Ourtzagh (Barontini/Ziamani 2008)																	
14	Douar Onsar (Ez-Zriouli/Brigui 2018)																	
15	Bni. Arous (Al-Wahhabi 2014)																	
16	Mokrisset (Malki 2017)																	
17	Douar Tazarane (Laaroussi 2017)																	
18	Douar Bni Imran (Chikhi 2017)																	
19	Talebote (Sadni/Ziani/Brigui 2017)																	
20	Tazghadra (Brigui 2015)																	
21	Jnanate (Arsenne 2015)																	
22	Galaz (région de) (Lotfi 2017)																	
23	Bni Hadifa (El Jettari 2017)																	
24	Douar Bni Qorra (Abou El Haja 1995/Caubet 2017)																	
25	Tafza (Barontoni/Hmimsa, 2017)																	
26	Taounil (Caubet 2018)																	
27	Anjra (Vicente 2000)																	
28	Larbaa de Bni Lent, Tsoul (Benabbou 2017)																	
29	Masmouda (Vicente 2002)																	
30	Ghiyata sud Taza (Behnstedt/Benabbou 2002)																	
31	Ahl Bou Driss, Ghiyata (Mzarda 2012)																	
32	Ouad Amlil, Ghiyata (Bedra 2017)																	

Légende : gris = présence du trait, beige = absence du trait, blanc = non renseigné

Comme le montre le tableau n° 30 ci-dessus, selon le degré de spirantisation, les parlers jbala peuvent être répartis en deux groupes. Le premier (de L1 à L29) comprend la majorité des parlers, nous le désignons par le groupe A ou « parlers jbala spirants ». Il atteste, d'une part, le phénomène de spirantisation en totalité ou en partie et, d'autre part, il affiche l'affrication  $\check{g}$  pour tous les parlers. Le deuxième groupe (L30 à L32), composé de trois parlers qui représentent les trois points d'enquêtes chez les Ghiyata, fait partie des parlers que nous avons nommés plus haut « parlers intermédiaires ». nous le désignons par le groupe B ou « parlers intermédiaires ». Ce sont ceux qui présentent quatre occlusives et la spirante  $\underline{b}$  sans l'affriquée  $\check{g}$ . On ne peut les classer ni parmi les « parlers occlusifs », ni parmi les « parlers spirants ». Ils partagent des traits communs avec les uns et les autres.

### 5.1.1 Parlers jbala spirants

En dépit du manque de données pour quelques parlers<sup>237</sup>, qui portent en particulier sur les spirantes  $\check{d}$  et  $\underline{b}$ , le groupe A (L1 à L29), peut être réparti, en fonction de la présence ou non des occlusives, en deux sous-groupes : A1 (L1 à L23) et A2 (L24 à L29). Dans A1, nous avons des parlers qui n'affichent pas d'occlusive<sup>238</sup>. Dans A2, on compte des parlers qui attestent au moins une occlusive et l'affriquée  $\check{g}$ . On nommera les premiers « parlers à spirantisation dominante » et les seconds « parlers à spirantisation réduite ».

Les parlers jbala où domine la spirantisation (A1) se répartissent sur l'extrême partie du Nord-Ouest du Maroc. Ils se situent principalement dans les zones montagneuses, depuis le pré-

<sup>237</sup> Le parler des Bni Hadifa, dans la tribu Bni Itteft, présente deux spirantes au lieu de trois. Le manque de données pour les spirantes  $\check{d}$ ,  $\check{k}$  et  $\underline{b}$  et le doute sur leur attestation, devrait l'écartier du groupe « parlers spirants ». Mais, deux arguments nous poussent à considérer la présence de ces spirantes comme envisageable. En effet, le premier argument est en rapport avec l'absence d'indication sur le phénomène de spirantisation dans l'analyse du parler effectuée par l'auteur. Dans la description du parler des Bni Hadifa, Al Jettari (2017) ne fait aucune allusion à la présence des spirantes, alors que dans la transcription de son corpus la spirantisation des dentales  $t$  et  $d$  apparaît. Ce sont les deux spirantes que nous avons portées au tableau comparatif. Le second argument en faveur de leur présence est celui des données issues des enquêtes menées dans le dchar Msek, situé à environ 6 km de Bni Hadifa, par A. Maghdad (1993) et D. Caubet (2015, 2018). En effet, dans ce dchar (cf. tableau 30, L8), les cinq traits sont attestés par A. Maghdad (1993, repris par Caubet 2017) et par D. Caubet (2015), qui précise (2015 : 168) qu'en l'espace de vingt ans, entre l'enquête de Maghdad, en 1993, et la revisite du lieu, en 2014 par elle-même (ie D. Caubet), « Things seem to be fairly similar twenty years later on the phonetic level » (« Les choses semblent être assez similaires vingt ans plus tard sur le plan phonétique »). Par conséquent, il nous semble que le parler de Bni Hadifa partage le phénomène de spirantisation avec celui de Msek, à des degrés sans doute différents, dans la mesure où la distance est trop réduite entre les deux endroits, environ 6 km, pour que l'on rencontre une variation si importante.

<sup>238</sup> Bien que des cases non-renseignées persistent et que cela peut paraître hasardeux d'envisager l'existence des traits manquants, la présence d'au moins trois spirantes sur un total de cinq et de l'affriquée  $\check{g}$  suffit, nous semble-t-il, à les classer ces parlers dans le groupe A1.

Rif au Nord de Taza jusqu'à l'est de Tétouan. Quelques-uns se situent sur la côte méditerranéenne, chez les Ghomara, ou non loin de la côte, à l'est d'Al Hoceima, chez les tribus Bni Itteft, Bni Bou Frah et Mtioua. Ils se caractérisent, pour beaucoup d'entre eux, par l'isolement et l'éloignement des centres urbains. Ce qui les maintient en dehors des contacts avec les autres variétés de l'arabe marocain et en fait des parlers assez particuliers et sans doute plus conservateurs des phénomènes linguistiques, tels que la spirantisation des occlusives et l'affrication, entre autres.

Contrairement aux parlers précédents, Les parlers à spirantisation réduite (A2) sont très peu nombreux<sup>239</sup> (six au total). Ils sont situés pour cinq d'entre eux sur les abords du territoire jbala, tels que délimités par la carte de A. Amahan et J. Vignet-Zunz (1991). Par contre, le sixième parler, celui des Bni Qorra, se trouve à l'intérieur des terres, dans la vallée de l'Ouargha, à l'est de Taounate. Tous ces parlers ne connaissent pas le même degré de spirantisation. Certains présentent trois spirantes et d'autres une seule. Ce qui fait qu'on a des parlers avec quatre occlusives. Ce qui les classerait parmi les « parlers intermédiaires », s'il n'y avait l'attestation de l'affriquée ġ. Ce sont les parlers des tribu Tsoul, au Nord de Taza<sup>240</sup>, des Masmouda, au centre-ouest<sup>241</sup> du territoire jbala et d'Anjra à l'extrême nord du Maroc, qui illustrent ce cas. Leur particularité est d'être en contact avec les autres variétés de l'arabe marocain. Le parler des Tsoul est à proximité du parler urbain de Taza et des parlers hilaliens voisins. Celui des Masmouda est en contact avec les parlers hilaliens et celui d'Anjra avec les parlers urbains des villes du Nord<sup>242</sup>.

### 5.2.2 Parlers jbala intermédiaires

Les parlers intermédiaires (L30 à L32) sont ceux qui attestent la spirante *b* sans l'affriquée ġ. Ils sont très peu nombreux et se concentrent comme nous l'avons vu ci-dessus, au sud et à l'ouest de Taza. Ce sont les parlers de la tribu Ghiyata<sup>243</sup>. A l'exception de la spirantisation des occlusives *t*, *d*, *ḍ* et *k*, et de l'affrication, dans une certaine mesure, deux<sup>244</sup> d'entre eux (fraction

---

<sup>239</sup> Ce nombre est sans doute assez représentatif de la situation linguistique des parlers jbala en contact avec les autres variétés de l'arabe marocains. Lévi-Provençal (1922) faisait déjà ce constat pour les parlers de la vallée de L'Ouargha qu'il décrivait. Il relevait l'influence des parlers hilaliens des tribus Hyayna et Chraga sur les parlers jbala des tribus Fichtala, Slès, Bni Ouriaghel et El-Jaïa, chez lesquelles la spirantisation des occlusives est inexistante.

<sup>240</sup> Behnstedt-Benabbou (2002 : 60) rappellent par exemple que la spirantisation de l'occlusive *k* en *ḳ* est stigmatisée dans les parlers du nord de Taza. Les locuteurs évitent cette spirante dans leurs échanges avec les étrangers.

<sup>241</sup> Nous manquons de données suffisantes sur les parlers jbala frontaliers avec la tribu Khlout.

<sup>242</sup> Á. Vicente (2010) ajoute une influence ancienne de l'arabe andalou sur les villes du Nord du Maroc et le parler de la tribu Anjra.



d'Ahl Bou Driss et la localité d'Ouad Amlil) partagent cependant tous les autres traits discriminants avec la plupart des parlers jbala spirants. La question qui se pose pour eux et pour les deux autres « parlers intermédiaires », qui sont ceux de Larache et des Bni Yazgha, est de savoir pourquoi seule la spirante *b* est attestée chez ce groupe.

Il est vraisemblable que la présence de la spirante *b* dans les parlers des deux tribus soit la dernière trace d'une spirantisation plus étendue. Il est tentant d'appliquer à ces parlers ce qu'a rapporté M. Kossmann (2013 : 179) au sujet de la spirantisation de *b* dans les parlers amazighs du Maghreb. D'après M. Kossmann<sup>243</sup>, dans la langue amazighe, lorsqu'un parler connaît la spirantisation des occlusives dans son système phonétique et que les bilabiales sont touchées par la spirantisation, les vélaires et les alvéolaires le sont également. Mais l'inverse n'est pas avéré ; on peut avoir des vélaires et des alvéolaires qui se spirantisent sans que les bilabiales soient touchées. Si l'on applique la règle de M. Kossmann aux parlers arabes de notre tableau n° 30, cela résoudrait le problème des données et des cases non renseignées. Supposons que cela soit vrai. Dans notre tableau, si *b* est spirantisée, alors les dentales *t*, *d* et *ḍ* et la palatale *k* le sont aussi. S'il y a absence de spirantisation de *b*, on pourra alors avoir ou ne pas avoir la spirantisation des autres consonnes occlusives. Les parlers concernés sont au nombre de onze, sur les quarante-neuf cités dans le tableau. Bien que ceci reste du domaine de l'hypothétique, il convient de garder en mémoire l'observation de M. Kossmann, car il se pourrait que dans certaines zones du territoire jbala, les parlers concernés soit à un stade de leur évolution où certaines spirantes ont évolué vers leurs occlusives correspondantes.

Sachant que l'arabisation des populations amazighophones de la région du nord-ouest du Maroc a commencé progressivement, depuis les premières conquêtes arabo-musulmanes, selon la tradition dialectologique maghrébine, ces parlers auraient connu la spirantisation de toutes les occlusives, dû au substrat amazigh. Ensuite, les spirantisées aurait évoluées vers les occlusives correspondantes à travers le contact avec les parlers hilaliens, arrivés plus tard et les parlers citadins. De plus, l'emplacement de ces tribus, en partie situées dans le couloir de Taza, qui est un passage millénaire de l'est du Maroc vers sa partie ouest et vers l'Europe, pourrait avoir

---

<sup>243</sup> Les parlers des Ghiyata sont cités seuls ici, en raison de leur appartenance aux parlers montagnards jbala, d'après la carte de A. Amahan et J. Vignet-Zunz (1991). Les autres parlers intermédiaires de Larache et de la tribu Bni Yazgha n'appartiennent pas aux parlers jbala.

<sup>244</sup> Nous manquons d'informations sur certains traits pour les Ghiyata du sud de Taza (L30), documentés par Behnstedt et Benabbou (2002).

<sup>245</sup> A. Louali (1998) avait constaté que la spirantisation de la labiale *b* est associée à celle des dentales ou des vélaires dans les variétés amazighes (cf. Tableau n° 6, p. 111).

influencé l'évolution des spirantisés vers les occlusives. En tout cas, ce sont des parlers qui ne présentent pas l'affriquée *ǧ*, qui est considérée comme l'un des traits distinctifs des parlers non-hilaliens jbala.

### 5.2.3 L'affrication dans les parlers jbala.

Les données du Tableau n° 30 font apparaître une constance de l'affriquée *ǧ* dans tous les parlers jbala spirants. Il semble qu'il y ait corrélation entre l'apparition de la spirantisation et de cette affriquée dans ces parlers. Alors que dans les parlers intermédiaires, ceux des Ghiyata notamment, il s'agirait du cas inverse. L'absence de l'affriquée *ǧ* est corrélée à l'absence de spirantisation des dentales *t*, *d*, *ɗ* et de la postalatale *k*. Concernant l'origine de cette réalisation, elle apparaît en tant que variante de la prépalatale simple ou/et géminée *ʒ* de l'ADM.

Pour ce qui est de l'affriquée *č*, son apparition semblerait être corrélée à celle de *ǧ*, dans les parlers spirants. Mais l'absence de données pour quelques parlers ne nous permet de le confirmer. Elle apparaît dans les parlers jbala dans les mots arabes, en tant que variante de la chuintante *š* de l'ADM et dans les emprunts aux langues européennes ou encore dans des cas d'assimilation entre consonnes. D'ailleurs, nous avons remarqué que cette affriquée n'est pas productive. Elle apparaît de façon sporadique dans des termes empruntés aux langues étrangères, ou comme variante de *š* de l'ADM. Sa rareté ne permet pas de la considérer comme un trait distinctif entre les parlers jbala et les autres variétés marocaines. Par conséquent, elle pourrait ne pas apparaître dans le tableau comparatif, mais nous l'avons conservé. Car, pensons-nous, elle est corrélée à l'apparition de l'affriquée *ǧ*.

Quant à l'affriquée *tʃ*, malgré l'absence d'information pour certains parlers sur ce trait, elle apparaît dans tous les parlers jbala documentés, sauf dans deux endroits, où son absence est clairement précisée par les auteurs des données. Ils se situent tous les deux chez les Senhaja Mosbah. Chez Oulad Azam son absence est confirmée par R. Chalfi<sup>246</sup>. À Aïn Médiouna, El Ghazaz (2017 : 204) rapporte des articulations identiques à celles indiquées par R. Chalfi. La dentale occlusive *t* est réalisé [t] ou [t̪].

---

<sup>246</sup> Nous remercions Rida Chalfi de nous avoir communiqué cette information. Il nous a bien précisé que le phonème /t/ a deux réalisations chez Oulad Azam : [t] et [t̪].

#### 5.2.4 Le *qāf* : discriminant entre les parlers jbala.

Dans les parlers jbala, le *qāf* s'avèrent être un discriminant important. Il connaît les réalisations suivantes : [q], [ʔ], [g], [ʔ<sup>s</sup>] et [x]. Mais, elles ne présentent pas le même degré de productivité. Les deux premières, [q] et [ʔ] sont les plus employées, avec une prédominance de [q].

Les réalisations sourdes [q] et glottale [ʔ] permettent de distinguer les parlers jbala en deux groupes. La réalisation [q] prédomine dans l'un et la réalisation [ʔ] dans l'autre. Cependant, de façon générale, il n'y a pas de situation exclusive où l'on ne trouverait que l'une ou l'autre des réalisations. Il y a une alternance relative entre les deux réalisations, avec parfois une variation qui apparaît, selon les variables extralinguistiques liées au genre, à l'âge, au contexte de production ou au niveau d'éducation des locuteurs.

La réalisation sonore [g] du *qāf*, connue des parlers hilaliens, est présente également dans les parlers jbala, mais à un degré très réduit. Elle se rencontre dans les mots, considérés généralement comme des emprunts aux parlers bédouins ou chez les jeunes à travers un certain nombre de termes, tels que le verbe *gāl* « dire » (Benítez 2016). On pourrait lui donner le statut de phonème. Mais, sa rareté ne nous permet pas de généraliser. Par exemple, dans le terme *sbeg* « se hâter, se dépêcher, courir », verbe intransitif et *sbag*<sup>247</sup> « devancer », verbe transitif. Parfois, les deux variantes coexistent dans le même terme. Par exemple dans le verbe « prendre soin de, s'occuper de »<sup>248</sup> *gābəl* et *qābəl*.

Quant aux réalisations glottale emphatisée [ʔ<sup>s</sup>]<sup>249</sup> et vélaire [x] du *qāf*, elles sont très rares dans les parlers jbala. La première est relevée dans un seul cas (El Khomsi 2017) dans la région d'Ouazzane. Autrement, elle est connue des parlers arabes citadins. La deuxième apparaît dans les termes en relation avec la notion de « temps » *waqt*<sup>250</sup>.

---

<sup>247</sup> Hachimi (2011 : 32) relève des cas similaires dans le parler des Fassi de Casablanca, en indiquant que « les Fassis ont développé le champ sémantique de quelques mots » avec une variation entre les deux variantes [q] et [g], présente quelques « nuances » et « complexité ».

<sup>248</sup> Hachimi (*ibid.*) relève cette distinction entre les deux variantes en indiquant que « par contre, dans le parler casablançais la variation dans ce sens de 'prendre soin, s'occuper' se fait entre [ga:bəl] et [qa:bəl] avec une voyelle longue /a:/ entre le /q/ et le /b/ ».

<sup>249</sup> Ce sont des assimilations résultant du contact avec un phonème emphatique.

<sup>250</sup> Il convient de noter que la réalisation vélaire [x] du *qāf* existe ailleurs dans des variétés arabes périphériques. Elle est signalée par exemple dans l'arabe de Mardin (Grigore 2007 : 54-55) dans les termes en rapport avec la notion de temps, mais également dans d'autres mots. Par exemple : *wrāq*>*wrāx* « feuille », *baqdunās*>*baqdunāx* « persil ». De

La répartition géographique (carte n° 8, ci-dessous) des deux groupes de parlers montre une distribution des parlers *qāla* sur toute la zone Nord-Ouest du Maroc. Alors que celle des parlers *ṣāla* ne porte que sur deux zones, éloignées géographiquement l'une de l'autre<sup>251</sup>. Il faut noter que les parlers des deux groupes sont tous de type rural et que ceux du groupe *qāla* sont plus nombreux que ceux du groupe *ṣāla*.

Carte n° 8 : Parlers jbala *qāla* et *ṣāla* au nord-ouest du Maroc



Légende : parlers *qāla* (vert), parlers *ṣāla* (bleu).

Source : Carte google complétée par l’auteur.

### 5.2.4.1 Parlers jbala *qāla*

même, elle est présente dans le mot *waxt* « temps » dans le variété arabe de Djibouti (Nous remercions Hawa Abdillahi, enseignante à l’Université de Djibouti, pour cette information). La question reste posée : s’agirait-il d’une réalisation résultant du contact entre la langue arabe et les parlers/dialectes locaux ? ou s’agirait-il d’une réalisation arabe ancienne, diffusée à travers les conquêtes arabo-musulmanes ?

<sup>251</sup> Nous rappelons qu’il s’agit de données disponibles à ce jour et que cette carte ne demande qu’à être améliorée par l’apport de nouvelles données. Il se pourrait que l’espace entre les deux zones atteste la présence de la réalisation glottale [ʔ], comme dans d’autres lieux également. Mis à part ces réserves, la carte n° 8 présente l’avantage de révéler le traitement phonétique de l’uvulaire *q*, en synchronie, dans les parlers jbala du Nord-Ouest du Maroc.

Tableau n° 31 : Parlars jbala *qāla* du nord-ouest du Maroc.

	Lieux d'enquête (auteurs(s))	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
		t>ṭ	d>ḍ	ḍ>ḍ̣	k>ḳ	b>ḅ	ž>ǧ	š>ṣ̌	t>ṭ	q>q	q>ʔ	ḍ>ṭ	t>d-/ḍ	-h	ay	aw	q>x	r>ʀ
1	Branès (Larej 2011-12, 2017)																	
2	Bni Zyat (Naciri A. 2016, Corvam)																	
3	Bni Selmane (Naciri 2016, Corvam)																	
4	Msek (Maghdad 1993/Caubet 2017)																	
5	Aguercif, Mtioua du Rif (Aoulad Abdellah 2008)																	
6	Ourtzagh (Barontini/Ziamani 2008)																	
7	Douar Onsar (Ez-Zriouli/Brigui 2018)																	
8	Bni. Arous (Al-Wahhabi 2014)																	
9	Mokrisset (Malki 2017)																	
10	Douar Tazarane (Laaroussi 2017)																	
11	Douar Bni Imran (Chikhi 2017)																	
12	Talembote (Sadni/Ziani/Brigui 2017)																	
13	Tazghadra (Brigui 2015)																	
14	Jnate (Arsenne 2015)																	
15	Galaz (région de) (Lotfi 2017)																	
16	Bni Hadifa (El Jettari 2017)																	
17	Tafza (Barontoni/Hmimsa, 2017)																	
18	Taounil (Caubet 2018)																	
19	Anjra (Vicente 2000)																	
20	Larbaa de Bni Lent, Tsoul (Benabbou 2017)																	
21	Ghiyata sud Taza (Behnsted/Benabbou 2002)																	
22	Ahl Bou Driss, Ghiyata (Mzarda 2012)																	
23	Ouad Amlil, Ghiyata (Bedra 2017)																	
24	Bni Yezgha (Ouled Amiyer) (Brigui 2017)																	

Légende : gris = présence du trait, beige = absence du trait, blanc = non renseigné

Le tableau n° 31, ci-dessus, regroupe les parlers où la réalisation uvulaire du *qāf* est dominante voire quasi-exclusive. Ces réalisations sont clairement précisées par les auteurs des données. Dans les parlers de l’extrême nord-est de la zone arabophone, à la frontière avec les variétés amazighes rifaines, la réalisation glottale [ʔ] n’est pas signalée dans les lieux ou tribus documentés suivants : Bni Hadifa (Al Jattari 2017), Msek (Maghdad 1993, repris par Caubet 2017, Caubet 2016, 2018), Taounil (Caubet 2016), Jnanate (Arsenne 2016). Cependant, chez la tribu Mtioua du Rif, alors que Aoulad Abdellah (2008) donne [q] comme réalisation du *qāf*, Arssene (2016) indique (*ibid.*, p. 7) que contrairement à Jnanate le *qāf* se réalise [ʔ] chez les Mtioua<sup>252</sup>. Il fournit quelques exemples (*idem.*, p. 75) : *kā-ydāqqu-ha* (Jnanate) > *kā-ydāʔu-ha* (Mtioua) « on la broie », *b-l-ḥaq* (Jnanate) > *b-l-ḥaʔ* (Mtioua) « en réalité »<sup>253</sup>). Les autres parlers du groupe *qāla* sont répartis sur l’ensemble du territoire jbala, sauf dans les espaces où la réalisation glottale domine.

#### 5.2.4.2 Parlers jbala ʔāla

Contrairement aux parlers *qāla*, où nous avons une articulation sourde [q] du *qāf* manifeste, les parlers *ʔāla*, présentent une situation nuancée. Aïn Médiouna (L5) est le seul lieu qui présente, à priori, une réalisation glottale [ʔ] sans véritable partage avec la réalisation sonore [q]. Le témoignage de l’auteur de l’enquête sur le terrain (El Ghazaz 2017 : 203) est on ne peut plus clair : « le /q/ est presque toujours réalisé [ʔ] dans toutes les positions, initiale, médiane et finale ». Nous verrons plus loin que la variabilité est plus ou moins manifeste dans les parlers *ʔāla*.

Tableau n° 32 : Parlers jbala ʔāla du nord-ouest du Maroc

	Lieux d’enquête (auteur(s))	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	
		t>ʔ	d>ʔ	ʔ>ʔ	k>ʔ	b>ʔ	ʒ>ʔ	š>ʔ	t>ʔ	q>q	q>ʔ	ʔ>ʔ	t>d- /d	- h	ay	aw	q>x	r>ʒ	
1	Chefchaoun (Moscoso 2003)																		
2	Belota (Barontini/Hmimsa 2017)																		
3	Ametghar, Branès, (Behnstedt /Benabbou 2002)																		
4	Marrissa-Senhaja (Behnstedt/Benabbou2002)																		
5	Aïn Médiouna (El Ghazaz 2017)																		
6	Oulad Azam (Chelfi 2015-16)																		
7	Ouazzane (région de) (El khomsi 2017)																		
8	Douar Bni Qorra (Abou El Haja 1995/Caubet 2017)																		
9	Masmouda (Vicente 2002)																		

<sup>252</sup> Il faut rappeler que Aoulad Abdellah a réalisé son travail de description à partir de l’idiolecte d’une femme installée en Hollande. Par conséquent, son parler peut présenter une variation au niveau de la réalisation de l’uvulaire *q*.

<sup>253</sup> Notre traduction de « they grind it » et « to tell the truth » (Arsenne 2016 :75)

#### 5.2.4.2.1 Répartition géographique des parlers jbala ṛāla.

Les parlers ṛāla sont répartis sur deux zones. La première se situe, au centre-est du territoire Jbala, dans un triangle reliant Chefchaouen, Ouazzane et Masmouda.. La seconde se situe dans la partie sud-est du territoire, plus précisément au nord-est de la province de Taounate, à une centaine de km à vol d’oiseau de la première zone. Entre les deux zones, et selon les données disponibles à ce jour, la prononciation uvulaire [q] est dominante.

La réalisation glottale [ʔ] est citée dans d’autres lieux, par les auteurs des données utilisées dans la présente étude. Ils sont situés en dehors des deux zones citées ci-dessus. Chez la tribu Mtioua de la mer, cette réalisation est mentionnée par Arsenne. Nous l’avons évoqué plus haut. Chez certaines tribus du Fahs, le témoignage d’Al-Wahhabi (2014 : 75) indique que le *qāf* est réalisé [ʔ]. Chez les Tsoul et les Branès, on retrouve une distribution très sporadique de cette réalisation, chez les enfants et les adultes sans distinction de genre.

Les parlers ṛāla de la zone sud-est jbala se rencontrent chez des tribus situées de part et d’autre en amont de l’oued Ouergha. Elles forment un ensemble<sup>254</sup> dont la taille de certaines tribus est la plus petite de toutes les tribus Jbala. Ce sont les Senhaja Mosbaḥ (42)<sup>255</sup>, Senhaja de Gheddou (41), Bni Oulid (40), Mtioua de l’outa<sup>256</sup> (35) et Marnissa (39). Cet ensemble est situé entre deux aires linguistiques. Dans sa partie nord, se trouve l’aire amazighophone, comprenant les Senhaja de Sraïr et les tribus rifaines Ayt Ammart et Igzenayen. Dans sa partie sud, se situe l’aire arabophone. Cette dernière est occupée dans sa partie sud-est par la tribu Branès, à parler non-hilalien et dans sa partie sud-ouest par la tribu Hyayna, à parler hilalien. Tout cet ensemble se situe dans la partie méridionale de la zone arabophone jbala, dont le parler de la tribu Branès en forme le point extrême.

Dans le tableau n° 33 ci-dessous, sont donnés les noms des lieux ou/et des tribus des deux zones où se rencontre la réalisation glottale, ainsi que les noms des auteurs qui l’ont recueillie. Ils sont cités dans l’ordre géographique, du nord au sud.

---

<sup>254</sup> Nous manquons de données sur trois petites tribus situées sur la rive droite de l’Ouargha et voisines des parlers berbérophones rifains, qui sont les tribus Fenassa (36), Bni Ouensel/Ouetrel/Ouenjel (37) et Oulad Bou Slama (38).

<sup>255</sup> Le nombre entre parenthèses renvoie au numéro de la tribu sur la « carte des populations du Maroc septentrional » de A. Amahan et J. Vignet-Zunz.

<sup>256</sup> Nous disposons de l’information pour la commune de Boudouda seulement. Elle est fournie par R. Chalfi (2015/17). Cette commune se situe à l’est du territoire des Mtioua de l’outa.

Tableau n° 33 : Lieux d'attestation de la variante glottale [ʔ] (< q) sur le territoire Jbala

Lieux	Tribu (fraction)	Auteur (s)
Chefchaouen	Akhmas	Natividad (1998), Moscoso (2003)
Bellota	El-Rhona	Barontini et Hmimsa (2017)
Ouazzane et sa région	(Tribus diverses)	Khoukh (1993, repris par Caubet 2017), El Khomsi (2017), Benítez (2016)
Asjen		El Khomsi (2017)
	Masmouda	Vicente (2002a)
Aïn Médiouna	Senhaja de Mosbah Chems	El Ghazaz (2017)
Oulad Azam	Senhaja de Mosbah dell	Chalfi (2015/16)
Bouadel	Senhaja de Mosbah dell	Chalfi (2015/16) (cité par)
Bni Qorra (douar Srema)	Senhaja de Mosbah dell	Abou El Haja 1995, repris par Caubet (2017)
	Bni Oulid	Chalfi (2015/16) (cité par)
	Marnissa et Senhaja de Gheddou	Behnstedt et Benabbou (2002)
Amtghar	Branès	Behnstedt et Benabbou (2002)

#### 5.2.4.2.2 Variabilité de [ʔ] dans les parlers ʔāla

Les données révèlent une certaine variabilité dans l'utilisation de la glottale [ʔ] sur les deux zones distinguées ci-dessus. Le genre, l'âge, le niveau d'instruction ainsi que les contextes de production semblent être significatifs à des degrés divers et selon les lieux. Dans les parlers de la zone centre-ouest, les femmes ont tendance à utiliser beaucoup plus la réalisation glottale [ʔ] que les hommes. A Chefchaouen, par exemple, Moscoso (2003) indique que les femmes emploient [ʔ] et les hommes [q]. Dans la zone sud-est, la catégorisation entre hommes et femmes ne semble pas pertinente. La réalisation glottale est utilisée indistinctement par les deux genres. La variable de l'âge et celle du contexte de production du discours sont, cependant, mentionnés par les auteurs des enquêtes comme ayant une influence sur la réalisation du *qaf*.



#### 5.2.4.2.2.1 Le genre et la réalisation glottale [ʔ]

Dans certains parlers de la zone centre-ouest, les femmes comme les hommes utilisent la variante [ʔ]. C'est le cas par exemple à Bellota (Barontini et Hmimsa 2017), où elle est utilisée seulement par les hommes et les femmes âgés. De la même façon, dans la région de Ouazzane, les deux genres utilisent trois réalisations [q, ʔ, ʔ<sup>s</sup>], qu'on retrouve parfois chez le même locuteur (El Khomsi 2017 : 160).

Cependant, cette distinction par genre n'apparaît pas dans les parlers de la zone sud-est. Les deux genre utilisent majoritairement la glottale [ʔ]. Dans le parler de Aïn Médiouna, El Ghazaz (2017 : 203) rapporte que « /q/ est presque toujours réalisé [ʔ] dans toutes les positions ». Dans celui des Bni Qorra, Caubet (2017 : 114, reprenant Abou El Haja 1995) indique que « hommes et femmes ont les deux réalisations [q] et [ʔ], mais la réalisation [ʔ] est vraiment très présente, sinon dominante dans les textes<sup>257</sup> ». Dans le parler des Oulad Azam, R. Chalfi (2015/16) signale que la glottale est systématique chez les différentes tranches d'âge, sans distinction de genre. En ajoutant que « l'emploi du /ʔ/ ne constitue pas une particularité phonétique des locuteurs yazamis car il apparaît aussi dans les douars et villages avoisinants » (*ibid.*, p. 88). Ce sont les villages de « Aïn Médiouna, Bouadel, Bni oulid, Bouhouda (mtiwa) » (*ibid.*, note 1, p. 88). A titre d'exemple, citons R. Chalfi (*ibid.* p. 219), qui nous fournit les variantes du *qāf* dans le lexème *qāl* « dire » chez les Oulad Azam. Elles se répartissent de la façon suivante sans distinction d'âge ni de genre : 60,98% pour [ʔ], 32,46% pour [q] et 6,58% pour [g].

#### 5.2.4.2.2.2 L'âge et la réalisation glottale [ʔ]

Quelques auteurs d'enquêtes rapportent une certaine variabilité dans la réalisation de la glottale [ʔ] chez quelques personnes âgées, d'une part, et chez les enfants avant leur scolarisation, de façon plus ou moins courante, d'autre part. Ces cas de figures ne sont pas surprenants dans les zones où l'on rencontre une dominance de la variante [ʔ]. Mais, dans les zones où la variante [q] domine, cela interpelle. C'est ainsi que l'on rencontre dans les parlers du sud-est de la zone jbala, notamment dans la région Nord-Taza, chez les Tsoul (Benabbou 2017, Behnstedt et Benabbou

---

<sup>257</sup> Les textes sont issus des transcriptions du parler des Bni Qorra, réalisées par Abou El Haja (1995).

2002) et les Branès (Behnstedt et Benabbou 2002, Belbaita 2017, Larej 2017) cette particularité chez les locuteurs des deux extrémités de l'âge.

Chez les personnes âgées, généralement non scolarisés, l'explication de la présence de la glottale [ʔ] comme variante du *qāf* pourrait s'expliquer soit par la conservation d'une réalisation autrefois courante sur le territoire de résidence de celles-ci. Ce qui sous-entend qu'il y aurait eu évolution de la réalisation du *qāf* chez les plus jeunes de la communauté. Soit ces personnes se sont déplacées vers leur territoire de résidence actuelle en conservant la réalisation glottale de leur zone d'origine.

Chez les enfants, la réalisation glottale [ʔ] du *qāf* disparaît généralement avec leur scolarisation. Sa présence s'expliquerait par le processus d'acquisition des phonèmes d'une langue chez les enfants, qui s'achève généralement vers l'âge de 7 ans. Ce qui explique parfois les erreurs de prononciation chez cette tranche d'âge. De plus, il faut ajouter que l'articulation de l'uvulaire *q* présente l'une des articulations les plus difficile à acquérir dans l'acquisition de la langue arabe. L'enfant abandonne l'articulation glottale dans la majorité des cas. Le contact avec la norme linguistique enseignée et la pression sociolinguistique fait perdre cette articulation. Cependant, quelques adultes semblent conserver cette réalisation après avoir été scolarisés, en particulier parmi les femmes<sup>258</sup>.

La perception de la réalisation glottale par les autres locuteurs envers cette très petite minorité de locuteurs en *ʔāla* est assez partagée, sans pour autant être stigmatisée. Elle dépend de l'âge et du genre du locuteur. Chez les enfants, on considère que c'est une étape passagère. A la sortie de l'enfance, elle disparaîtra. Chez les locuteurs qui conservent cette réalisation à l'âge d'adolescents et d'adultes, deux comportements existent. Envers les femmes, on souligne la réalisation avec une certaine « taquinerie ». Mais chez les hommes, cela est mis sur le compte d'un trouble du langage, sans pour autant faire l'objet de stigmatisation.

---

<sup>258</sup> Nous avons rencontré quelques cas de jeunes filles et femmes adultes instruites qui conservent cette réalisation, chez les Branès, bien qu'elles sachent articuler, plus ou moins, la variante sonore [q]. Elles évoquent souvent la lourdeur et l'effort qu'elles doivent consentir à réaliser la variante [q]. La loi du « moindre effort articulaire » maintient chez elles la réalisation glottale [ʔ]. Nous avons enregistré une dame de 47, avec un niveau d'études supérieures, qui a conservé la réalisation glottale (cf. en annexe le Texte 9, p. 316).

### **5.3 Récapitulation**

Dans ce chapitre, l'étude comparative entre le parler branès et les autres parlers jbala, sur la base des traits discriminants relatifs à la spirantisation, l'affrication, et les réalisations phonétiques du phonème étymologique arabe *qāf*, nous a permis de parvenir aux résultats suivants :

#### **5.3.1 Distinction des parlers jbala par la spirantisation et l'affrication**

La présence des phonèmes /b/, /t/, /d/, /ḏ/ et /k/ est attestée dans tous les parlers jbala. Ces phonèmes connaissent les réalisations phonétiques occlusives et spirantes. Les variantes spirantes sont respectivement [b], [t], [d], [ḏ] et [k]. Elles apparaissent à des degrés divers, selon les lieux. Le degré de spirantisation et la présence ou l'absence de l'affriquée ġ a permis de distinguer deux groupes de parlers :

- les parlers spirants (groupe A) : ils attestent tous l'affriquée ġ. Ils sont à leur tour subdivisés en deux sous-groupes : les parlers « à spirantisation dominante » (groupe A1) et les parlers à « spirantisation réduite » (groupe A2). Le groupe A1 présentent une majorité de spirantes. Le groupe A2 présente uniquement la spirante *ḥ*.
- les parlers intermédiaires (groupe B) : ce groupe ne représente que trois parlers, ou trois lieux<sup>259</sup>, sur un ensemble de trente-deux parlers de la zone jbala, cités dans la présente étude comparative. Ce sont les parlers de la tribu Ghiyata, qui présentent uniquement la spirante *ḥ* sans l'affriquée ġ. Nous présentons cette répartition dans le tableau et le graphique ci-dessous.

Tableau n° 34 : Répartition des parlers jbala selon le degré de spirantisation.

	parlers à spirantisation dominante	parlers à spirantisation réduite	parlers intermédiaire	total
nombre de parlers (lieux ou tribus)	23	6	3	32
pourcentage	72%	19%	9%	100%

<sup>259</sup> Le parler des Bni Yazgha a été classé également parmi les parlers intermédiaires. Mais, n'étant pas situé dans la zone des parlers jbala, il n'est pas cité ici.

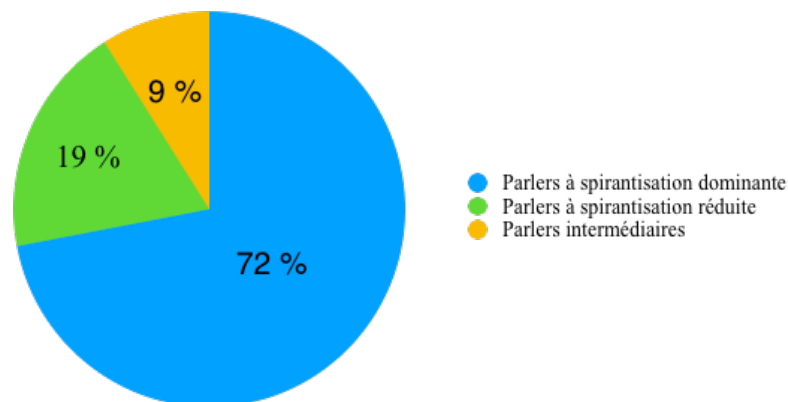


Figure n° 2 : Répartition des parlers jbala selon le degré de spirantisation.

Sur la plan sociolinguistique, les données, hélas peu nombreuses, signalent des variations liées aux variables extralinguistiques, tels que l'âge<sup>260</sup>, le genre ou le statut socio-économique<sup>261</sup>. La spirantisation est commune à tous les locuteurs, avec différents degrés. Cependant, à travers les quelques rares études proprement sociolinguistiques<sup>262</sup>, telles que celles de Benítez (2016, 2019), pour Ouazzane ou R. Chalfi (2015/16) pour Oulad Azam (Senhaja Mosbah), il apparaît que l'âge est un paramètre distinctif dans la réalisation de certains traits caractéristiques des parlers jbala. Par exemples, à Ouazzane, Benítez (2016) indique que pour la dentales *t*, la « jeune génération » alterne entre les variantes [t] et [t̪] sous l'influence sans doute de l'arabe classique pour cette dernière ; alors que la « génération mûre » emploie l'affriquée [t̪]. Quant à R. Chalfi (2015/2016), Il rapporte que l'âge et le genre ne sont pas des variables pertinentes dans le parler de Oulad Azam. Mais le niveau d'éducation l'est cependant. Plus, il est élevé, plus la spirantisation est abandonnée au profit des consonnes occlusives correspondantes. Il précise que les locuteurs azami conservent les caractéristiques du parlers azami lorsqu'ils circulent ou résident dans la zone jbala, mais ils les effacent une fois sortis de cette zone. Par contre ajoute-t-il, plus le nombre d'années passées en dehors du territoire des Oulad Azam est élevé, plus les locuteurs abandonnent les particularités du parler azami. Une situation plus ou moins semblable a

<sup>260</sup> On a relevé, chez les Bni Qorra, de très rares exceptions pour la réalisation de *t* en [t̪] chez les enfants et en [t̪] chez les adultes, ainsi que la réalisation spirante de *k*, qui est rare dans cette fraction, mais qui a été relevé, dans le corpus, seulement chez un enfant, (Abou El Haja 1995, 7 textes, repris par Caubet 2017 : 118)

<sup>261</sup> Dans le parler de Tanger, qui n'est pas compris dans les parlers jbala, on a le témoignage de Assad (1978 : 23) qui rapporte que la variante [t̪] est préférée à [t̪] chez certains locuteurs du milieu social élevé.

<sup>262</sup> Une étude existe sur la parler de Chefchaouen. Mais nous n'avons pu y accéder. Il s'agit de la thèse de doctorat de Abdennour Al-Ḥadri, soutenue en 2009 à l'Université d'Ibn Tofaïl à Kénitra, Maroc, sous la direction de Leïla Messaoudi :

الحضري عبد النور، النوع اللغوي في اللهجة الشفشاونية. مقارنة في اللسانيات الاجتماعية، أطروحة دكتوراه،  
جامعة ابن طفيل، القنيطرة، المغرب، 2009-2008

été observée pour nous-même chez les Branès. Nous avons, en effet, constaté quelques tentatives de nivellement chez certains locuteurs enfants scolarisés et jeunes adultes ayant séjournés longtemps en ville.

### 5.3.2 Distinction des parlers *jbala* par le discriminant *qāf*.

Selon les données utilisées dans le présent travail de comparaison, deux variantes de *qāf* nous ont permis de classer les parlers *jbala* en deux groupes : ceux où la réalisation sourde [q] est dominante, voire exclusive, que l'on a désignés par « parlers *qāla* » et ceux où la réalisation glottale [ʔ] domine, que l'on a désigné par « parlers *ʔala* ». Le premier groupe représente 72% des parlers *jbala* et le second 28%. Mais cette répartition ne doit pas voiler le cas de certaines zones où la coexistence des deux réalisations est présente à divers degrés, sans aller, cependant, jusqu'à remettre en cause cette répartition. Nous la présentons dans le graphique suivant :

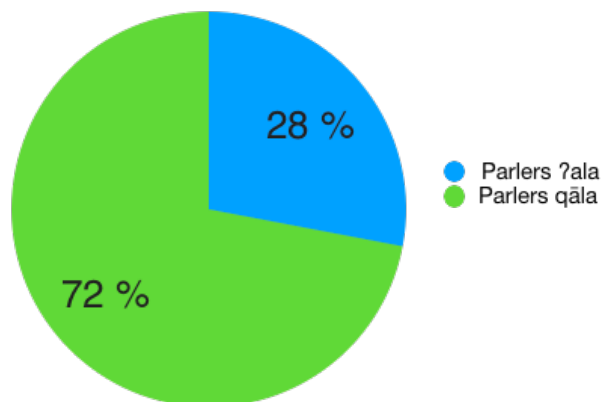


Figure n° 3 : Répartition des parlers *jbala* selon les variantes sourdes [q] et glottale [ʔ] du *qāf*.

Sur le plan géographique, les parlers *qāla* se répartissent sur tous le territoire *jbala*. Alors que les parlers *ʔala* se concentrent essentiellement sur deux zones. L'une se situe au centre-ouest du territoire *jbala*, dans un triangle situé entre Chefchaouen, Ouazzane et Masmouda. L'autre se situe au sud-est du territoire, à l'est de Taounate, dans les zones occupées par les tribus Senhaja de ddell et de Mosbah, Bni Oulid, Marnissa et dans la localité d'Amtghar, un douar situé au nord de la tribu Branès et au Sud de la tribu limitrophe Marnissa. Mais les deux groupes se caractérisent chacun par une variation liée principalement au genre, à l'âge, au niveau d'instruction et/ou au contexte de production.

Sur le plan sociolinguistique, une distinction apparaît entre les parlers du centre-ouest et ceux du sud-est du territoire. Dans les premiers, la variation est liée au genre et à l'âge, entre autres. Elle est beaucoup plus importante que dans les seconds parlers. Ainsi, à Masmouda (Vicente 2002), Chefchaouen (Moscoso 2003) et Ouazzane (Khoukh 1993, repris par Caubet 2017), les femmes, particulièrement celles qui n'ont pas été scolarisées, utilisent [ʔ] et les hommes, de façon générale, emploient [q]. Mais cette situation est en train d'évoluer selon Benítez (2016 : 102). Elle rapporte, en effet, que [q] est la réalisation dominante, que [ʔ] est « en train de devenir une relique du passé », mais [g] fait son apparition comme nouveauté chez les jeunes, et également en raison du contact du parler de Ouazzane avec les autres variétés d'arabe marocain. Quant au groupe de parlers du sud-est du territoire jbala, l'utilisation de la glottale [ʔ] est commune aux hommes et aux femmes, avec parfois une alternance avec la réalisation sourde [q].



## CHAPITRE 6. COMPARAISON INTER-LANGUES : PARLER BRANÈS-PARLERS AMZIGHS DU NORD-OUEST DU MAROC

Après avoir réalisé la comparaison intra-dialectale entre le parler branès et les autres parlers jbala, qui nous a permis d'identifier une nouvelle classification des parlers jbala, nous abordons dans ce dernier chapitre la comparaison entre le parler branès et les variétés amazighes du Nord-Ouest du Maroc, composées de celles du Rif et des Ghomara. Elle portera sur les phénomènes de spirantisation et d'affrication, dont le parler branès se caractérise.

L'objectif visé par cette comparaison est celui d'évaluer l'influence de la langue amazighe sur le parler arabe branès, sur le plan phonétique, à travers les deux phénomènes sélectionnés. Cependant, au vu du nombre important des variétés amazighes rifaines (trente-deux) et de l'importante variation phonique qui les caractérise<sup>263</sup>, nous limitons l'étude contrastive aux variétés qui se trouvent en contact avec les parlers montagnards arabes de la partie orientale du territoire Jbala. Ces derniers se situent entre le nord de Taza et le nord-est de Taounate. Parmi les variétés amazighes, nous avons ceux des tribus<sup>264</sup> amazighophones Igzennayen, Ayt Ammart et Senhaja de Sraïr<sup>265</sup>. Du côté arabophone, nous avons les parlers des tribus Branès, Marnissa, Ouled Bou Slama et Mettioua<sup>266</sup>.

Aux tribus rifaines, nous avons joint les tribus amazighophones Ghomara, bien qu'éloignées géographiquement du parler branès qui nous concerne. En effet, certaines similitudes perçues entre le parler branès et les variétés ghomara, en rapport avec les phénomènes de spirantisation et d'affrication, nous amenèrent à les intégrer dans la présente comparaison. Il

---

<sup>263</sup> Selon M. Kossmann (2000 : 2), « les parlers rifains constituent un continuum dialectal, ce qui implique que des parlers avoisinants sont souvent semblables, tandis que les ressemblances s'effacent à mesure qu'on s'éloigne. Les locuteurs des parlers rifains orientaux ont une grande peine à comprendre les parlers les plus occidentaux ».

<sup>264</sup> Nous conservons le terme « tribu » que M. Lafkioui (2007 : 11, not 4) adopte dans son *Atlas*, malgré la controverse autour de ce concept, souligne-t-elle. Mais elle le retient pour deux raisons. D'une part, son utilisation est attestée chez les amazighophones du Rif pour se désigner entre eux. D'autre part, il existe une correspondance entre certains phénomènes linguistiques et les frontières tribales. Nous conservons également l'orthographe des noms de tribus telle qu'elle apparaît dans l'*Atlas*.

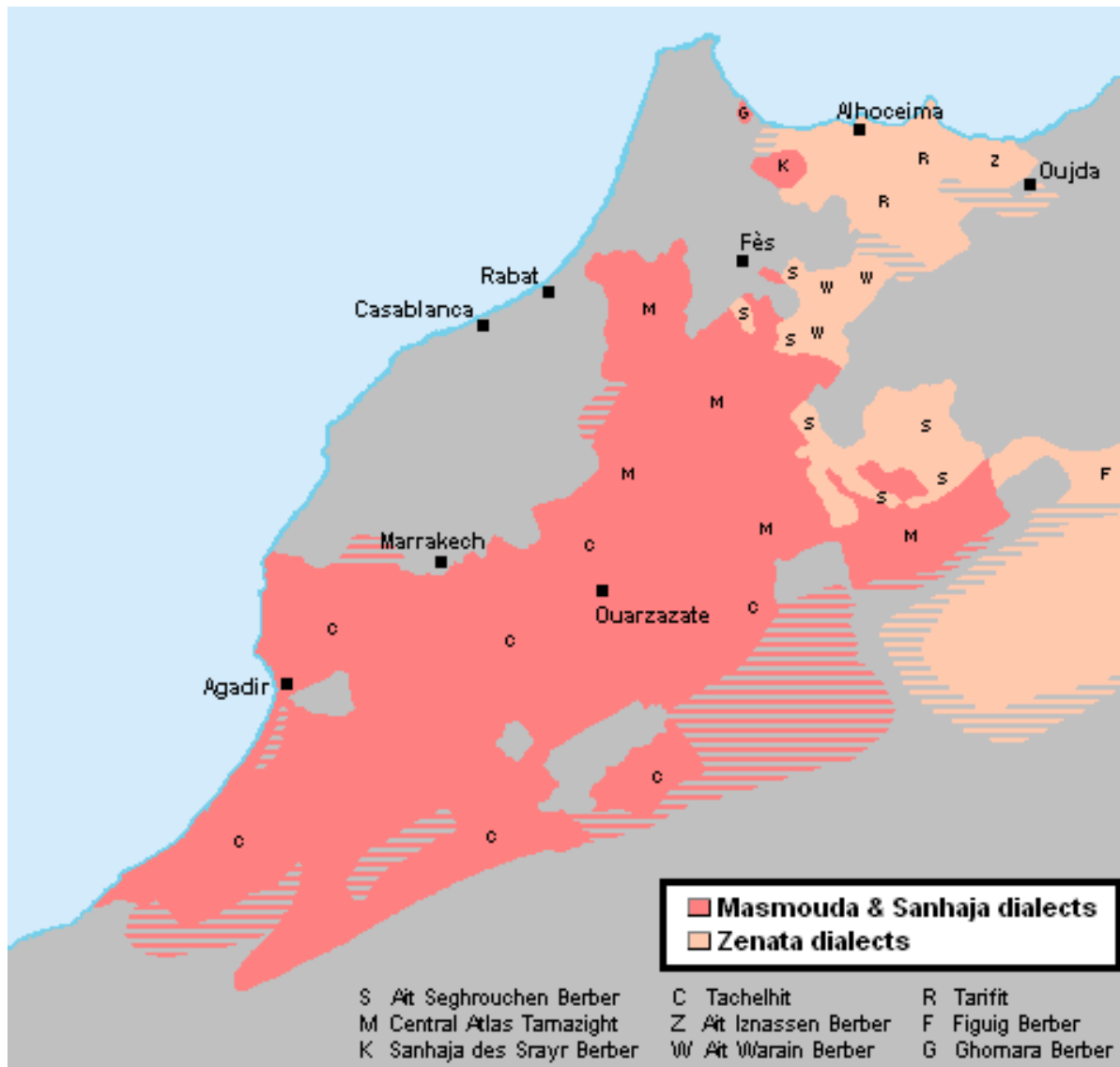
<sup>265</sup> M. Lafkioui (2007) a intégré les Senhaja de Sraïr dans les tribus rifaines. Nous conservons ce groupement. En revanche, les variétés des tribus amazighophones Ghomara n'ont pas été étudiées par l'auteur.

<sup>266</sup> Nous ne disposons pas de données linguistiques sur les parlers des Ouled Bou Slama et des Mettioua (de la plaine).



convient de rappeler que la proximité entre les parlers ne signifie pas systématiquement partage commun de traits linguistiques et l'inverse en cas d'éloignement. Comme l'a signalé M. Kossmann (2000 : 3) pour l'amazigh rifain, « chaque tribu a ses propres caractéristiques et même à l'intérieur d'une tribu se trouvent parfois des variations importantes ». Les cartes ci-dessous permettent de situer les variétés amazighes du Nord du Maroc par rapport au reste du pays (carte n° 9) et les tribus amazighophones rifaines (carte n° 10).

Carte n° 9 : Variétés linguistiques amazighes au Maroc

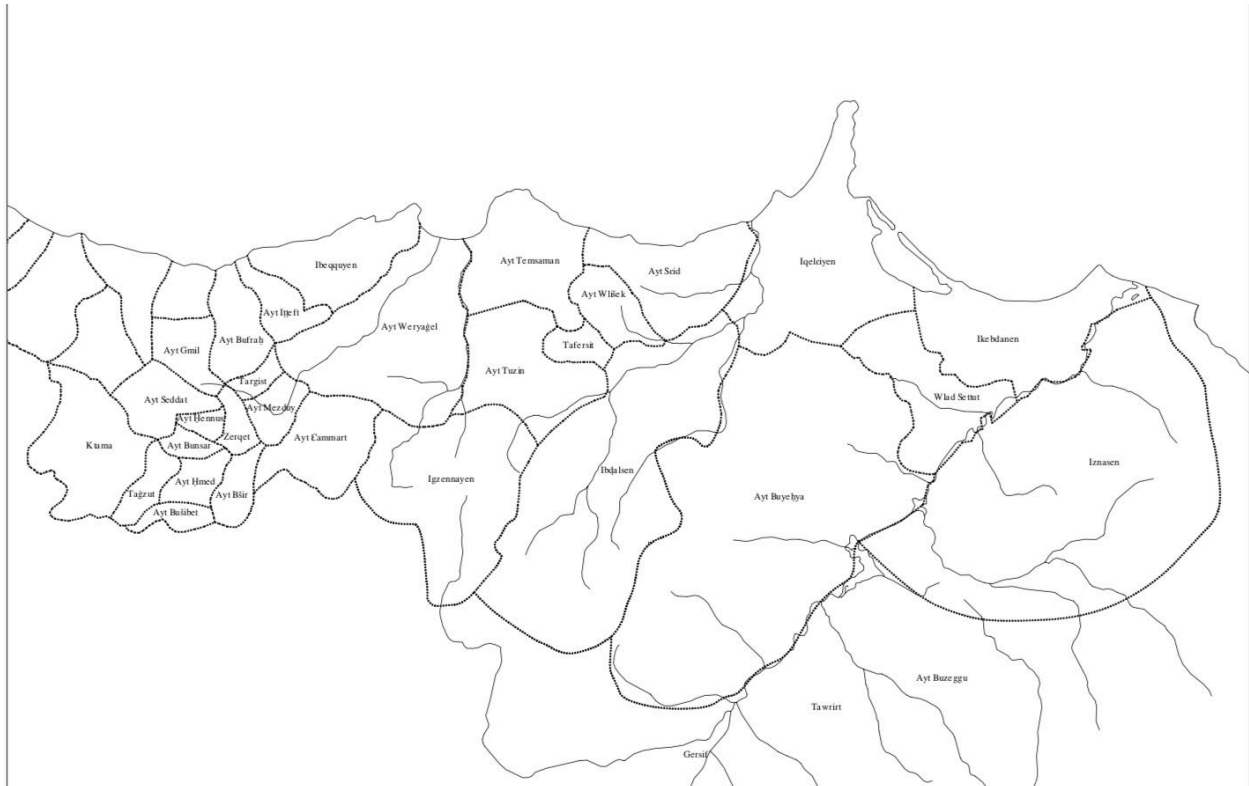


Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues\\_au\\_Maroc](https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_au_Maroc)

Dans son *Atlas linguistique des variétés berbères du Rif*, M. Lafkioui (2007) cite trois zones du Rif amazighophone : Rif oriental, central et occidental. Elle fait appel à ces

dénominations pour la répartition des variétés amazighes du Rif. Une carte des tribus est fournie par l'auteure, mais les limites entre les trois entités citées ne sont pas déterminées.

Carte n° 10 : Tribus amazighophones rifaines



1 Ktama	12 Targist	23 Igzennayen
2 Tağzut	13 Ayt Mezduy	24 Ibdalsen
3 Ayt Bušibet	14 Ayt Ğammart	25 Ayt Buyeḡya
4 Ayt Ĥmed	15 Ayt Iṭṭeft	26 Iznasen
5 Ayt Bunsar	16 Ibeqquyen	27 Ikebdanen
6 Ayt Bšir	17 Ayt Weryaḡel	28 Iqelɛiyen
7 Zerqet	18 Ayt Tamsaman	29 Wlad Settut
8 Ayt Ĥennus	19 Ayt Tuzin	30 Ayt Buzeggu
9 Ayt Seddat	20 Ayt Wlišek	31 Gersif
10 Ayt Gmil	21 Tafersit	32 Tawrirt
11 Ayt Bufraḡ	22 Ayt Seid	

Source : M. Lafkioui (2007 : 14)

Afin de faciliter notre approche comparative, nous avons constitué les groupes ci-dessous à partir des données extraites ici et là dans l'*Atlas* :

- Rif oriental : Iznasen, Ikebdanen, Ayt Buzeggu, Tawrirt.
- Rif central : Iqelɛiyen, Ayt Buyeḡya, Ayt Gersif, Ibdalsen, Igzennayen, Ayt Tuzin,

Tafersit, Ayt Wlišek, Ayt Sfid, Ayt Temsaman, Ayt Weryagel, Ayt Sammart, Ibeqquyen, Ayt Ittreft,

- Rif occidental : Senhaja de Sraïr (dix tribus : Ayt Mezduy, Ayt Zerqet, Ayt Hennis, Ayt Seddat, Ayt Bunsar, Ayt Hmed, Ayt Bšir, Ayt Bušibet, Tagzut, Ktama), Ayt Bufraḥ, Ayt Gmil, Targist.

Parmi les travaux de description disponibles<sup>267</sup> sur les variétés amazighes du Nord du Maroc, nous avons utilisé ceux de A. Renisio (1932), M. Lakhouaja (1982)<sup>268</sup> et M. Lafkioui (2007)<sup>269</sup> pour l'amazigh rifain et ceux de J. El Hannouche (2010)<sup>270</sup> et Kh. Mourigh (2015, 2017) pour l'amazighe ghomara.

Du point de vue méthodologique, nous avons procédé à une comparaison au niveau de la réalisation phonétique des lexèmes d'origine arabe<sup>271</sup> attestés à la fois dans les variétés amazighes et dans le parler arabe branès. Cependant, relever la distribution des phénomènes recherchés dans les lexèmes et morphèmes grammaticaux non partagés par l'arabe s'imposait. Cela permet de conforter ou d'affaiblir les résultats obtenus à travers les emprunts arabes. Pour cette raison, une distinction est opérée au sein des parlers amazighs. Elle est guidée par le matériau recherché. En effet, dans les travaux cités ci-dessus, les emprunts arabes sont beaucoup plus réduits dans les variétés rifaines que dans les variétés ghomara. Dans ces dernières, l'emprunt à l'arabe est conséquent (Mourigh 2015 : 4-5). De ce fait, la comparaison est menée en deux parties : l'une concerne le parler branès et les variétés rifaines et l'autre porte sur le parler branès et les variétés ghomara.

---

<sup>267</sup> Nous n'avons pu consulter les thèses de doctorat de Chtatou (1982) et Chami (1979).

<sup>268</sup> C'est une étude non publiée de Mohamed Lakhouaja, réalisée dans le cadre de son mémoire de DEA (Diplôme d'Études Approfondies), soutenu à l'Université d'Aix, en 1982. Elle porte sur la phonologie du parler d'Imzdourar, une fraction de la tribu Igzenayen, plus précisément dans le douar d'Inahnahen, situé au sud de la tribu. Celui-ci n'est pas en contact direct avec la zone arabophone occupée par les Branès, au sud, mais d'autres douars le séparent de celle-ci. Ce sont les douars de Malal, Teghbouien et Afrzaz, dont les habitants sont tous berbérophones (Lakhouaja 1982 : 19). Il convient d'ajouter que l'auteur est natif du village et qu'il a mené son analyse sur un corpus composé de son idiolecte et d'un enregistrement auprès d'une femme âgée d'environ 35 ans, membre de sa famille. Elle a quitté Inahnahen pour Nador, à l'âge de 10 ans, où elle a séjourné pendant six ans pour ses études primaires. Elle est revenue après cela à Inahnahan qu'elle n'a pas quitté depuis 1964 (*ibid.*, p. 22).

<sup>269</sup> L'*Atlas* de M. Lafkioui est une étude géolinguistique des parlers rifains du nord du Maroc. Ces parlers comprennent ceux du Rif et ceux des Senhaja de Sraïr.

<sup>270</sup> L'auteur ne fournit pas une étude phonologique des variétés amazighes ghomara, mais « un aperçu des caractéristiques phonologiques du berbère ghomara » (2010 : 33). La « la grammaire du berbère ghomara » offre une source complémentaire de Kh. Mourigh (2015).

<sup>271</sup> Nous avons également pris en compte les lexèmes amazighs qui apparaissent à la fois dans les variétés amazighes et dans le parler branès. Mais, ce sont des cas assez rares, au vu des données disponibles.

Les phonèmes retenus pour la comparaison sont :

- ceux dont la spirantisation est connue à la fois dans le parler branès et dans les parlers amazighs : *b*, *t*, *d*, *ḍ* et *k*. La spirantisation de *g* est attestée seulement dans l'amazighe.
- les affriquées *ǧ* et *č*. L'apparition des autres affriquées *ʈ* [ʈs] et *ɗ* [ɗz] dans les parlers rifains est conditionnée. Seuls les verbes sont concernés, où l'on note une « corrélation morphonémique entre la tension articuloire et la formation des thèmes intensifs » (Lafkioui 2007 : 79). Dans ces cas, on passe des thèmes simples où on a *s* et *z* au thèmes intensifs où ces deux phonèmes sont gémérés et réalisés en affriquées, respectivement, /ʈʈ/ et /ɗɗ/ (notés par l'auteur « /ʃʃ/ et /zz/ » (p. 79), respectivement [ʈs] et [ɗz] de l'API). Par ailleurs, leur présence n'est pas attestée dans les variétés amazighes ghomara. Ainsi, l'affriquée *ʈ*, variante de la dentale *t*, telle qu'elle apparaît dans le parler branès, ne semble pas être attestée dans l'amazighe du nord du Maroc<sup>272</sup>, à l'exception des Ayt Hmed et Taǧzut, signalés par M. Lafkioui, comme nous l'avons indiqué plus haut. Le choix s'est donc réduit aux affriquées *ǧ* et *č*.

### **6.1 Spirantisation dans les parlers amazighs du nord du Maroc**

Selon M. Kossmann (2000 : 3), il est difficile de proposer une classification définitive aujourd'hui à l'intérieur des variétés amazighes du nord du Maroc. Mais, ils appartiennent tous au groupe de variétés amazighes désigné par les berbérissants de « parlers spirants » par rapports aux « parlers occlusifs ». Le groupe de parlers spirants est situé par M. Kossmann (2013 : 178-179) au nord du 33° parallèle, dans une zone allant du Maroc à la Tunisie, ainsi que « dans une certaine mesure » dans le berbère zenaga de Mauritanie.

Le phénomène de spirantisation se définit par le passage des occlusives aux fricatives. Mais il ne touche pas toutes les consonnes. Il y a, selon M. Kossmann (2013 : 179) une hiérarchie des consonnes qui se spirantissent. Elle se présente sous la forme suivante : vélaires>alvéolaires> bilabiales. Comme nous l'avons indiqué, cela revient à dire que la spirantisation des bilabiales entraîne systématiquement celle des alvéolaires et des vélaires. Par contre, on peut avoir la spirantisation des vélaires ou des alvéolaires sans avoir celle des bilabiales. Les variétés amazighes du nord du Maroc connaissent le premier scénario, celui de la spirantisation de la

---

<sup>272</sup> En revanche, les quatre affriquées sont bien présentes dans certaines parlers kabyles (Guerrab 2014 : 61).

bilabiale *b* qui provoque celle des consonnes occlusives *k*, *g*, *t*, *d*, et *ḍ*. C'est ce scénario que connaît également le parler arabe<sup>273</sup> des Branès, à l'exclusion de la vélaire *g*.

### ***6.1.1 Spirantisation dans les parlers rifains***

Comme nous l'avons évoqué dans le chapitre 4 (4.1.3) relatif à la spirantisation dans la langue amazighe, l'amazigh rifain se caractérise par la spirantisation des occlusives : *b*, *t*, *d*, *ḍ*, *k* et *g*. Celles-ci sont réalisées respectivement *ḥ*, *ṭ*, *ḍ*, *ḍ̣*, *ḳ* et *ɣ*. Du fait de la variation attestée dans l'amazigh rifain, les phonèmes /t/, /k/ et /g/ connaissent également les variantes *h*, *š* et *y*, respectivement.

#### **6.1.1.1 La bilabiale *b* dans les parlers rifains**

Selon M. Kossmann (2013 : 176), peu de preuves existent en faveur de la présence du phonème *b* dans le proto-berbère. Son absence est constatée dans l'amazigh rifain par Bouarourou (2014 : 17), qui indique que la consonne simple *b* est réalisé systématiquement en fricative *ḥ*. Sa réalisation est occlusive en cas de gémation. Un autre témoignage, portant sur l'intérieur du Rif, dans une fraction des Igzennayen (Lakhouaja 1982) confirme le constat de Bouarourou. L'auteur rapporte que la réalisation spirantisée de *b* est de règle et l'occlusive simple *b* n'est maintenue qu'après la nasale *m* et la latérale *l* (*ibid.*, p. 28). Mais ajoute-t-il, l'occlusive *b* n'a pas, dans son parler, le statut de phonème. Par contre, la fricative *ḥ* est un phonème à part entière (*ibid.*, p. 30). Il est mis en opposition avec la gémation *bb*. Cependant, selon les données de M. Lafkioui (2007 : 38-40), l'occlusive *b* est bien attestée dans le Rif oriental, chez les Iznassen et les Ikebdanen. En somme, les différents constats ne sont pas en contradiction. Ils révèlent plutôt l'importance de la variation dans l'amazigh rifain. Une variation, rappelons-le, qui touche moins la bilabiale *b* que les autres occlusives. L'occlusive *b* est le seul segment qui permet par sa « régularité relative une comparaison synchronique » entre les variétés amazighes du Rif (Lafkioui 2007 : 38).

---

<sup>273</sup> Dans les parlers spirants berbères, « les alvéoles et les bilabiales sont régulièrement spirantisées dans les emprunts arabes. Les exceptions sont rares et concernent principalement les emprunts très récents, semble-t-il, bien que cela soit souvent difficile à prouver » (Kossmann 2013 : 180).

Pour notre comparaison, nous avons sélectionnés, dans l'*Atlas*, les lexèmes<sup>274</sup> d'origine arabes<sup>275</sup>, pour leur majorité. Ils sont constitués de deux substantifs, *adbib* « médecin » (carte 26, p. 39), et *baṭaṭa* « pomme de terre » (carte 29, p. 40) et d'un nom propre, *Nabil* « Nabil » (carte 28, p. 40). Le « b » en gras correspond au phonème *b* dont on observe la spirantisation.

#### 6.1.1.1.1 La spirantisation de *b* dans le mot *adbib*.

La réalisation phonétique de *b* dans le lexème *adbib*<sup>276</sup> (Lafkioui, 2007 : 39, carte 26) ne connaît pas une grande variation. On a *adbib* ou *adbiḅ*. Elle partage le Rif en trois groupes de parlers. Le premier groupe, où seule la forme occlusive *adbib* est attestée, comprend les parlers des Iznasen, dans le Rif oriental, et deux points d'enquête du sud du Rif central, situés pour l'un chez les Igzennayen et pour l'autre chez les Ayt Buyehya. Le deuxième groupe connaît la coexistence des deux formes, *adbib* et *adbiḅ*. Il concerne les tribus situées au sud-est du Rif central. Le troisième groupe et le plus important atteste la forme fricative *adbiḅ* seule. Il renferme la tribu Ikebdanen du Rif oriental, les tribus du Rif central, sauf les Ayt Buyahya, et l'ensemble des tribus du Rif occidental. Comme on peut le constater, tous ces parlers affichent une certaine adaptation du mot arabe à la morphologie et à la phonétique amazighe. L'emphatique arabe *t* passe à *d* et l'occlusive *b* se spirantise.

Quant au parler arabe branès, *adbib* est réalisé *t-ṭiḅ*, avec à la fois le maintien du *t* de l'arabe et la spirantisation de *b*, pourrait-on dire de l'amazighe. Ce lexème est un exemple typique de la coexistence d'un lexique arabe et d'une phonétique amazighe, dans le parler branès.

#### 6.1.1.1.2 La spirantisation de *b* dans *baṭaṭa* et *nabil*.

La spirantisation de *b* dans *baṭaṭa* et *nabil* partagent les parlers rifains en deux groupes. Dans le premier groupe, certains parlers connaissent la forme fricative seule, tandis que d'autres utilisent les deux formes, occlusive et fricative. Ce premier groupe comprend les parlers situés dans le nord du Rif central et dans le Rif occidental. Le deuxième groupe conserve le *b* occlusif

<sup>274</sup> La notation des phonèmes, dont le changement phonétique est observé, est en gras minuscule dans notre étude. Celle de M. Lafkioui (2007) dans l'*Atlas* est en gras majuscule.

<sup>275</sup> Sur un total de cinq termes utilisés par M. Lafkioui (2007) pour la spirantisation de *b* dans les parlers rifains, deux sont d'origine amazighe ((*a*)*baw* « fève » et *bedd* « se lever, être debout (aoriste) »), deux d'origine arabes (*adbib* « médecin », *nabil* « Nabil »), et de *baṭaṭa* « pomme de terre ».

Les mots de l'ADM sont : *adbib* < *t-ṭiḅ*, *baṭaṭa* et *Nabil*.

<sup>276</sup> Le phonème *t* n'existe pas dans le système phonologique berbère commun. Ce qui fait que dans les emprunts arabes, ce phonème a été réalisé en *d*, d'où le terme *adbib* (< *tabib*). Mais dans les emprunts arabes récents, le *t* arabe est conservé dans le berbère (Chaker 2015 : 10).

des emprunts arabes. Il concerne les parlers situés au sud du Rif central et celles du Rif oriental. Les parlers des Igzennayen, concerné par notre étude, ne spirantisent pas *b* des emprunts arabes. Alors que pour les mots amazighs ((*a*)*baw* « fève » (carte 25) et *bedd* « se lever, être debout (aoriste) (carte 27), ils alternent entre l'occlusive et la fricative.

Globalement, la spirantisation de l'occlusive *b* connaît un échelonnement d'est en ouest du Rif. On passe de l'occlusive à l'extrême est, chez les Iznassen, à la fricative à l'extrême ouest, chez les Senhaja. Le centre du Rif connaît la fricative dans sa partie nord et l'occlusive ou une alternance entre l'occlusive et la fricative dans sa partie sud.

Du côté des Branès, le *b* de *baṭaṭa* et *nabil* connaît les deux réalisations, l'occlusive et la fricative. Elles sont en distribution libre, dans les deux termes. Nous avons une alternance entre *baṭaṭa*/*baṭaṭa* et *nabil*/*nabil*. Il faut noter cependant que la forme à fricative, *nabil*, se rencontre davantage chez les personnes âgées.

En somme, le parler branès partage la spirantisation de *b* avec les variétés amazighes situées au nord-ouest de la tribu Branès ; ce sont celles des tribus Bni Ammart et Senhaja de Sraïr, qui spirantisent *b* à la fois des mots amazighs et des mots arabes. En revanche, il s'éloigne des parlers des Igzennayen voisins, qui conservent l'occlusive *b* dans les emprunts arabes, et alternent entre l'occlusive et sa fricative dans les mots amazighs.

#### 6.1.1.2 La vélaire *k* dans les parlers rifains

Dans les parlers rifains, les consonnes *k* et *g* connaissent une évolution diachronique qui se caractérise par « un affaiblissement de la tension articuloire et de changement de lieu d'articulation par palatalisation : occlusive > fricative > semi-voyelle > (>voyelle) » (Lafkioui 2007 : 41). Cela se traduit aujourd'hui par une variation dans la réalisation de ces consonnes et un aboutissement différent du processus d'affaiblissement dans les différentes zones du Rif.

La spirantisation diachronique de la vélaire simple *k* présente une variation de dix réalisations phonétiques accompagnées pour certaines d'entre elles « d'articulations palatales secondaires », dont « le résultat est une gamme de variantes polymorphes qui, dans une même variété, peuvent se présenter en cooccurrence libre ou conditionnée par des contraintes phonétiques ou morphologiques » (Lafkioui 2007 : 41).

Pour la consonne *k*, nous disposons de peu d'éléments communs à l'arabe et à l'amazighe. Sur les onze lexèmes observés par M. Lafkioui (2007 : 42-48, carte 30 à 40), seuls deux d'entre eux, empruntés à l'arabe, sont comparables. Le premier est un nom intégré à l'amazighe, se présentant sous un schéma morphologique amazigh : *takettant* « bout de tissu » (*ibid.*, p. 44), rendu dans le parler branès par *k-kəṭṭān* « tissu, en tissu ». Le second est le verbe : *sker* « devenir/être ivre » (*ibid.*, p. 48). Il est rendu dans le parler branès par *skər*, avec le même sens qu'en rifain ; l'adjectif contient cependant un *k* spirantisé : *səkrān* « être ivre (masc.) ».

La rareté des lexèmes communs à l'arabe et à l'amazighe nous pousse à examiner les réalisations phonétiques de *k* dans les termes amazighs, afin de compléter l'observation de la spirantisation dans les parlers rifains. Nous présentons ci-dessous la distribution des variantes de *k* dans les parlers rifains nécessaires à notre comparaison. Il s'agit des tribus Igzennayen, Ayt Ammart et Senhaja. Sur un total de onze lexèmes, la distribution de *k* se présente ainsi :

variantes de <i>k</i>	Igzennayen	Ayt Ḥammart	Senhaja
[k] <sup>277</sup>	2	1	0
[ḳ], [ḳ̣]	0	1	4 <sup>278</sup> (sauf Ktama)
[ḳ̣], [ḳ̣ <sup>w</sup> ]	0	0	1 (chez Ktama)
[ḳ̣̣]	2	8	5
[š]	6	0	0
[y]	1	1	1 <sup>279</sup>

La réalisation phonétique de l'occlusive *k* dans les onze lexèmes amazighs (Lafkioui 2007 : 42-48) révèle une répartition des parlers considérés en deux groupes. Celui qui spirantise majoritairement *k* en *ḳ* et celui qui le palatalise majoritairement en *š*. Le groupe où la spirantisation est dominante, et la palatalisation inexistante, comprend les parlers des Ayt Ammart et des Senhaja. On note à l'intérieur de ce groupe trois sous-groupes, parmi lesquels, certains utilisent uniquement la fricative *ḳ*, d'autres utilisent l'occlusive et la fricative indistinctement et enfin la tribu Ktama qui emploie la fricative *ḳ* et la labio-vélaire *ḳ<sup>w</sup>*. Quant au second groupe où la palatalisation de *k* est majoritaire, il concerne les parlers Igzennayen.

<sup>277</sup> M. Lafkioui (2007 : 48) indique que *k* du segment *sk* est rarement occlusif en dehors des emprunts. Dans le parler branès, *k* est toujours occlusif dans le segment *sk*.

<sup>278</sup> Il faut préciser que l'occlusive *k* du lexème *t(a)fukt* « soleil » est en alternance avec sa fricative *ḳ*, à Tağzut, il est réalisé *tafukṭ* ou *tafukṭ̣*. La tribu Ayt Ḥennus le réalise *tafiwyṭ* et le reste des tribus Senhaja *tafukṭ̣*.

<sup>279</sup> La réalisation du mot /ksi/ chez les Senhaja présente plusieurs variantes. Chez toutes les tribus, on a *asi* et *asyi* alors que chez les Ayt Mezduy, on a *asi*, *asyi* et *ḳsi*.



L'absence de spirantisation de *k* chez les Igzennayen est corroborée par les données recueillies par M. Lakhouaja (1982), à travers le parler d'Inahnahen. L'occlusive *k* y est attestée en tant que phonème, opposé à la gémignée *kk*. Son statut phonologique est démontré par des paires minimales (*ibid.*, pp. 52-53). Mais, nous ne savons pas si *k* se palatalise en *š*, comme dans les autres parlers Igzennayen. On note par contre le phonème labio-vélaire *kʷ* dans le parler de cette fraction. Il est mis en commutation avec la gémignée *kk* dont voici un exemple (*ibid.*, p. 53) : *kka* « lève-toi » ≠ *kʷa* « insulte ».

Il convient de noter que les phénomènes de spirantisation et de palatalisation de *k* se répartissent de façon variable dans les parlers du Rif, excepté dans les parlers Senhaja, où seule la spirantisation de *k* est attestée. On constate d'ailleurs qu'ils sont plus proches des parlers du Rif oriental pour l'affaiblissement de *k* en *k̤* que des parlers voisins du Rif central.

Selon la répartition des réalisations phonétiques de *k*, ci-dessus, il semble que le parler branès est plus proche des variétés amazighes des Ayt Œammart et des Senhaja que de ceux des Igzennayen. En effet, les parlers des Branès, des Senhaja et des Ayt Ammart spirantisent majoritairement *k* et ne connaissent pas sa palatalisation. Inversement, les parlers des Igzennayen palatalisent *k* et connaissent sa spirantisation dans de rares cas. M. Lafkioui (2007 : 59) précise au sujet de la palatalisation de *k* que « certaines variétés du Rif occidental auraient suivi l'exemple non-zénète, alors que l'ensemble des autres variétés du Rif aurait fait l'objet des transformations zénètes ». Il faut préciser que les parlers non-zénètes ne palatalisent pas le *k*.

### 6.1.1.3 Les dentales dans les parlers rifains.

La spirantisation des occlusives dentales simples<sup>280</sup> *t*, *d* et *ɖ* en fricatives interdentes, respectivement, *t̥*, *d̥* et *ɖ̥*, est dominante dans les parlers rifains. Cependant, ces dentales conservent souvent leur occlusion quand elles apparaissent après les liquides *l*, *m* ou *n* (Lafkioui 2007 : 38). De même, l'occlusion est maintenue en cas de gémination, qui bloque la spirantisation (Bouarourou 2014 : 17, 54). Le même phénomène, relevé par M. Lafkioui, est

---

<sup>280</sup> A. Renisio (1932 : 18-20) notait que les dentales *t* et *d* étaient rares dans le rifain et apparaissaient dans certaines conditions. Ce sont les fricatives correspondantes, respectivement, *t̥* et *d̥* qui sont employées « constamment sauf dans les cas signalés pour *t* [...] et] pour l'occlusive *d*). Nous avons relevé, dans son lexique berbère-français, la distribution des deux fricatives. Elles apparaissent en position initiale (pré/postvocalique), médiane (en positions intervocalique et pré/postconsonantique) et en position finale postvocalique et postconsonantique. Kh. Mourigh (2017 : 260) relève également, dans les parlers rifains cités dans l'*Atlas* de M. Lafkioui (2007), l'apparition des spirantes dans tous les contextes.

constaté par M. Kossmann (2000 : 10) dans les parlers des Ikebdanen et des Iznassen, du rifain oriental. En outre, dans la plupart des cas, les emprunts à l'arabe sont également affectés par la spirantisation de *d*, *t* et *k*, dans ces parlers rifains orientaux.

Parmi les fricatives interdentes attestées dans le rifain, la fricative *t̥*<sup>281</sup> a connu une évolution diachronique dans deux directions (Lafkioui 2007 : 57). L'une concerne certaines variétés du Rif occidental et du Rif central, et se caractérise par l'affaiblissement de *t̥* jusqu'à son amuïssement complet, selon le processus suivant : /*t̥*/ > /*h*/ > Ø. Cette évolution porte essentiellement sur les morphèmes grammaticaux (indice du féminin et indice de la 2e personne du singulier et du pluriel). Elle se « trouvent souvent à l'initiale absolue du lexème » (*ibid.*, p. 57). L'autre évolution diachronique concerne le voisement de *t̥* en *d̥*, qui touche le début des mots uniquement. Elle est systématique chez les Ayt Weryāgel.

En ce qui concerne les parlers qui nous occupent, on constate qu'ils attestent tous la fricative *t̥*, avec quelques particularités pour les parlers senhaja de l'ouest. En effet, les parlers des tribus des Ayt Bušibet, Tagsut et Ktama connaissent l'évolution de *t̥* en *h*, allant parfois jusqu'à la disparition de *t̥*. Une distribution libre entre la fricative *t̥*, sa variante *h* et sa disparition se rencontre dans ces parlers (Lafkioui 2007 : 57 (carte 53), 58 (carte 55)). Dans les parlers des Ayt Ammart, on a soit le maintien de la fricative *t̥* dans certains lexèmes, soit une alternance entre *t̥* et sa disparition totale. Chez les Igzenayen, les parlers du nord du territoire ont soit la fricative *t̥* soit une alternance entre *t̥* et sa disparition ; les parlers du sud de la tribu présentent exclusivement *t̥*, sans affaiblissement.

Pour ce qui concerne la spirantisation de *d̥*<sup>282</sup>, les parlers rifains connaissent cette modifications phonétiques à divers degrés. Par exemple, pour ceux du Rif oriental, M. Kossmann (2000 : 10) indique qu'il n'a pas relevé d'exemples d'emprunt arabes avec un *d̥*. L'explication viendrait, selon l'auteur, de la réalisation phonétique de l'occlusive dentale *d̥* de l'arabe ancien

---

<sup>281</sup> Dans l'*Atlas*, elles apparaît dans toutes les positions. Nous avons par exemple (carte 4, p. 20) le lexème *txatemt* « bague », de l'ADM *xatəm*. Dans l'ensemble des parlers rifains, les deux dentales *t*, en initiale et finale, passent à *t̥*. La variation porte sur le *t* du milieu. Les parlers situés à l'est de l'oued Nukur le réalise en *d̥* (< *t*) et celles situées à l'ouest de l'oued le réalisent en *t̥* (< *t*). Ex. : *txademt/txadent/...* à l'est du Rif et *taxutemt/txa(u)tent* à l'ouest du Rif.

<sup>282</sup> L'emphatique dentale *d̥* est très rare dans les parlers rifains étudiés par A. Renisio (1932). Mais l'emphatique *d̥* « est assez fréquent » et il remplace le *t̥* des mots arabes empruntés par le berbère du Rif (*ibid.*, p. 20). A. Renisio indique (*ibid.*, p. 40-41) que les occlusives *t*, *d*, et *t̥* se spirantisent, respectivement, en *t̥*, *d̥* et *d̥* dans les emprunts arabes et dans les mots berbères. Il ajoute que le *t̥* de l'arabe peut parfois être conservé par le berbère tel quel dans les emprunts (*ibid.*, p. 41).

dans les parlers arabes voisins. Elle est, en effet, rendue par l'emphatique  $\text{ḍ}^{283}$ . Donc les mots arabes passent à l'amazighe avec un  $\text{ḍ}$ .

L'évolution des occlusives dentales en fricatives interdentes et la conservation des occlusives dans certains contextes phonétiques pose la question du statut phonémique des fricatives. Sont-elles des phonèmes à part entière ou sont-elles simplement les variantes des occlusives correspondantes ? Les points de vue, des auteurs cités dans notre étude, vont dans le sens d'une opposition entre les occlusives et les fricatives. Selon M. Lafkioui (2007 : 38), il existe en rifain une opposition tripartite entre la consonne géminée, l'occlusive simple et la fricative simple, par exemple : *idder* « il vit » ~ *ider* (Md) ~ *īder* « avec ». Cette opposition résulte du phénomène de spirantisation de l'occlusive et du dédoublement d'anciennes géminées. D'après M. Lakhouaja (1982), dans le parler des Inahnahen, le statut phonologique des dentales occlusives et de leurs interdentes correspondantes est bien attesté (*ibid.*, pp. 34-35). Quant à M. Kossmann (2000 : 10-11), il indique, pour les parlers du Rif oriental, que l'on « est tenté de voir dans  $\text{ḍ-d}$ ,  $\text{ḍ-ḍ}$ ,  $\text{t-t}$  et  $\text{k-k}$  des réalisations conditionnées d'un seul phonème. Cependant, il y a des exceptions qui nous forcent à considérer  $\text{d}$ ,  $\text{ḍ}$ ,  $\text{t}$  et  $\text{k}$  comme des phonèmes indépendants. Le nombre d'exceptions avec les dentales est petit : dans le cas de  $\text{ḍ-ḍ}$  nous n'en avons trouvé qu'une. Avec  $\text{k-k}$ , leur nombre est plus important ».

Enfin, ce que l'on peut retenir de la spirantisation des dentales est qu'elle est attestée dans les parlers rifains comme dans le parler branès. La différence entre les deux situations réside dans le statut phonologique des fricatives interdentes. Dans les parlers rifains, elles sont en opposition avec les occlusives correspondantes, tandis que dans le parler branès, elles sont des variantes d'occlusives correspondantes.

### **6.1.2 Spirantisation dans les parlers ghomara**

À l'instar des autres variétés amazighes du nord du Maroc, les parlers ghomara connaissent la spirantisation des occlusives simples  $\text{b}$ ,  $\text{t}$ ,  $\text{d}$ ,  $\text{ḍ}$ ,  $\text{k}$  et  $\text{g}$  ( $\text{b} > \text{ḅ}$ ,  $\text{t} > \text{ṭ}$ ,  $\text{d} > \text{ḍ}$ ,  $\text{ḍ} > \text{ḍ}$ ,  $\text{k} > \text{k}$  et  $\text{g} > \text{ḡ}$ ). Elle touche à la fois les mots d'origine amazighe et arabe ; les emprunts arabes sont présents dans tous les champs lexicaux. Ils font partie intégrante de l'amazighe ghomara, et par

---

<sup>283</sup> Le passage de  $\text{ḍ}$  à  $\text{ḍ}$  se rencontre également ailleurs dans le Rif. Dans l'*Atlas* (carte 330, p. 266), le  $\text{ḍ}$  du mot « *ḥḍaš* » (onze) de l'ADM connaît une variation phonétique où apparaissent trois variantes de  $\text{ḍ}$  :  $\text{ḍ}$ ,  $\text{ḍ}$  et  $\text{ṭ}$  : *ḥḍaš*, rencontré uniquement dans les parlers senhaja, *ḥ(i)ḍaš*, *ḥiṭaš* ... dans les autres parlers rifains.

conséquent subissent la spirantisation au même titre que les mots d'origine amazighe (Mourigh 2017 : 253).

#### 6.1.2.1 La bilabiale *b* dans les parlers ghomara

La spirantisation de la bilabiale *b* en *β* est très rare en amazighe ghomara<sup>284</sup>. Les deux réalisations ne sont pas en opposition d'après El Hannouche (2010 : 41, 43). Le même constat sur la rareté de *β* est rapporté par Kh. Mourigh (2017 : 253- 54), qui ajoute que la distinction entre les réalisations occlusive et fricative est difficile à percevoir. Mais ce dernier expose leur distribution. Ainsi, en position initiale, les deux peuvent apparaître, avec cependant une prévalence de l'occlusive. En position médiane, l'apparition de l'une ou de l'autre est imprédictible. En position finale l'occlusive apparaît à la suite d'une consonne et la fricative à la suite d'une voyelle, mais Kh. Mourigh (2017 : 254) ajoute qu'il existe peu d'exemples illustrant cette situation.

Néanmoins, les données des deux auteurs présentent des différences. Les emprunts arabes relevés par J. El Hannouche conservent le *b* occlusif et ceux relevés par Kh. Mourigh présentent les deux réalisations. Cette situation semble signaler la présence d'une variation dans la réalisation phonétique de *b* dans les parlers ghomara.

Une comparaison entre la réalisation de *b* dans les parlers ghomara, d'après les relevées de Kh. Mourigh (2015) et dans le parler branès montre une similitude dans sa réalisation dans les mots arabes attestés dans l'amazighe ghomara et dans l'arabe des Branès. L'alternance entre les réalisations occlusive et fricative est dominante dans les deux langues et leur distribution y est similaire.

#### 6.1.2.2 La vélaire *k* dans les parlers ghomara

Dans les variétés amazighes ghomara, la vélaire *k* se spirantise en *ḳ*<sup>285</sup>. Les deux réalisations, occlusive et fricative, se rencontrent en position initiale du mot. Mais, dans les mots d'origine amazighe, la fricative *ḳ* l'emporte sur l'occlusive. En position médiane, elles sont en

---

<sup>284</sup> Nous avons relevé chez J. El Hannouche (2010 : 261-288) des emprunts arabes intégrés ou non avec l'utilisation exclusive de l'occlusive *b*. Alors que chez Kh. Mourigh (2015 : 449-529), on relève la présence de la fricative dans les mots arabes intégrés et dans les mots amazighs.

<sup>285</sup> Mais il arrive que *k* subisse une labialisation et se prononce *kʷ* dans les mots à morphologie berbère (Mourigh 2017 : 257).

distribution libre. En position finale, *k* apparaît après une consonne et *ḳ* après une voyelle (Mourigh 2017 : 257). D'autre part, l'amazighe ghomara connaît une altération de *k* en *ḳ<sup>w</sup>*, dans les mots à morphologie amazighe. Ex. : *taḱ<sup>w</sup>mamt* « muselière ». Cette particularité est connue également par les variétés amazighes des Ktama. Il faut signaler que les parlers ghomara ne connaissent pas la palatalisation de *k*, comme c'est le cas dans certains parlers rifains.

Un autre affaiblissement de l'occlusive *k* est signalé par J. El Hannouche (2010 : 40), qui reste marginal cependant. Elle connaît deux variantes : soit *k* se réalise *h* (*k* > *h*), ex. : \**nšterku* > *nšterhu* « nous coopérerons », qui vient du mot arabe *štarek* ; soit c'est *ḳ* qui se réalise *h* (*ḳ* > *h*), dans les pronoms de la première et la troisième personne du pluriel. Ex. : *nuḳna* > *nuhna* « nous » et *niḳna* > *nihna* « ils<sup>286</sup> ». Kh. Mourigh reconnaît ne pas avoir rencontré ce cas de figure dans les parlers qu'il a décrits.

### 6.1.2.3 Les dentales dans les parlers ghomara

La spirantisation des occlusives dentales dans les parlers ghomara est similaire à celle rencontrée dans le rifain. Elle affecte les mots amazighs et les emprunts arabes. Ainsi, *t* > *ṭ*, *d* > *ḍ* et *d* > *ḍ̣*. Les occlusives *t* et *d* et leurs fricatives correspondantes sont des phonèmes distincts. La dentale *t* s'oppose à la fricative *ṭ* et *d* s'oppose à *ḍ* selon J. El Hannouche (2014 : 37). Les exemples sont peu nombreux. L'auteur relève un exemple par cas : *t* ≠ *ṭ* dans le pronom suffixe COD de la 3PS : *issnaṭ* « il le connaît » ≠ *issnat* « il la connaît » et *d* ≠ *ḍ* dans *ddat* « corps » ≠ *ddaṭ* « tu es allé(e)/vous êtes allés(es) » (El Hannouche 2010 : 42). Ce statut phonologique des deux fricatives n'apparaît pas dans le travail de Kh. Mourigh (2015, 2017). De plus, le peu d'occurrences citées par l'auteur autorise-t-il à reconnaître les fricatives *ṭ* et *ḍ* comme des phonèmes dans l'amazighe ghomara ?

Dans les données de Kh. Mourigh (2015 : 19-21), les occlusives *t* et *d* et leurs fricatives correspondantes connaissent la même distribution. En position initiale des mots, ce sont les occlusives *t* et *d* qui apparaissent. En position médiane, *t/ṭ* et *d/ḍ* apparaissent indistinctement, en intervocalique comme en position adjacente à une consonne. En position finale, les occlusives apparaissent après une consonne et les fricatives après une voyelle. On relève cependant un phénomène qui touche la dentale *t* uniquement. Il porte, dans certaines conditions, sur l'affaiblissement de *t* en *h* ou l'amuïssement de *t* complètement (*t* > *h* >  $\emptyset$ ) (El Hannouche 2010 :

<sup>286</sup> Il n'y a pas de distinction de genre au pluriel dans le berbère ghomara (El Hannouche 2010 : 113).

37-38, Mourigh 2015 : 20).

L'interdentale emphatique *ḏ* n'est pas attestée dans les données de J. El Hannouche (2010). La spirantisation de l'emphatique *ḏ* n'est pas signalée par l'auteur, ni dans les emprunts arabes ni dans les mots amazighs. Cependant, nous avons relevés des cas d'assourdissement de *ḏ* en *t* dans quelques emprunts arabes. Il s'agit de deux substantifs : *ṭhar*<sup>287</sup> « dos » (*ibid.*, p. 282) et *muṭaṣ* « endroit » (*ibid.*, p. 274). Dans l'ensemble des autres emprunts arabes, le *ḏ* étymologique est conservé. Pour ce qui est des mots amazighs, nous avons relevé le mot *aḡərḏay* « souris », cité par J. El Hannouche (2010 : 267) et Kh. Mourigh (2015 : 24), où apparaît une variation de réalisation du *ḏ*. Nous avons *aḡərḏay* chez le premier et *aḡərḏay* chez le second. On pourrait trouver une explication à cette variation dans les relevés de Kh. Mourigh (2015) sur la variante de *t* (que nous avons relevé comme étant elle-même une variante de *ḏ*). Il signale que certaines personnes réalisent le *t* en *ḏ*. Cela signifierait alors que certains parlers ghomara connaissent une seule variante de *ḏ*, qui est *t*, et d'autres en connaissent deux : *t* et *ḏ*.

L'interdentale *ḏ* est très rare dans les parlers ghomara (Mourigh 2015, 2017). Quand elle existe, elle apparaît comme variante de *t*, après une voyelle ou une consonne sonore, dans les mots amazighs et arabes, chez certains locuteurs. On a les exemples suivants (Mourigh 2015 : 21) : *ayəffəṭ* > *ayəffəḏ* « bétail », *lmuṭaṣ* > *lmuḏaṣ* « endroit », *baṣṭəm* > *baṣḏəm* « les uns aux autres », *mriṭ* > *mriḏ* « malade ». Elle apparaît également comme variante libre de *ḏ* dans les emprunts arabes. On a par exemple : *ḥḏi/hḏi* « garder un œil sur », *ṛṛəmḏan/ṛṛəmḏan* « ramadan » (Mourigh 2015 : 24)<sup>288</sup>. Ces exemples témoignent d'une réalité bien connue des parlers arabes dits « non-hilaliens » du Nord-Ouest du Maroc, auxquels appartiennent le parler branès et les autres parlers jbala. Elle porte sur les deux modifications phonétiques qu'affectent l'emphatique *ḏ* de l'arabe : son assourdissement en *t* et sa spirantisation en *ḏ*. La rareté de la présence de *ḏ* relevée par l'auteur dans les parlers ghomara est également relevée dans le parler branès. La question reste de savoir quelles sont les conditions d'apparition de l'une et l'autre des variantes.

<sup>287</sup> L'assourdissement de *ḏ* en *t* a été relevé également chez Kh. Mourigh (2015) à plusieurs endroits. Nous avons par exemple : p. 435 : *təhr-i* « mon dos » ; p. 454 : *byət/bəyt-a/buyət* « blanc » ; p. 517 : *tṭhər - tṭhura, tṭheyyer* (diminutif) « dos » et *təhhək / tṭəhhək* « faire rire », *tṭahk* « rire ».

<sup>288</sup> Dans le parler branès, nous retrouvons tous les mots arabes cités par les auteurs, avec des sens identiques. Ils se présentent de la façon suivante (amazigh ghomara – arabe branès) : *ṭhar - ṭhar ; lmuṭaṣ/lmuḏaṣ - lmuṭaṣ ; baṣṭəm/baṣḏəm - baṣḏəm ; mriṭ/mriḏ - mriṭ ; ḥḏi/hḏi - ḥṭi/hḏi ; ṛṛəmḏan/ṛṛəmḏan - ṛəmḏan/rəmḏan*.

### 6.1.3 Spirantisation dans les parlers amazighs ghomara et les parlers arabes jbala

Dans son article intitulé « la spirantisation en berbère ghomara », Kh. Mourigh (2017) aborde le phénomène de spirantisation dans le berbère ghomara, en le confrontant aux parlers rifains, indiqués dans l'*Atlas* de M. Lafkioui (2007), et à quelques parlers jbala. L'objectif étant de situer le berbère ghomara par rapport au berbère rifain d'une part et d'apprécier l'influence du berbère sur les parlers arabes voisins, d'autres part.

La comparaison intra-dialectale berbère fait apparaître des similitudes sur le plan phonétique entre les parlers ghomara et les parlers senhaja. Ils spirantisent les mêmes consonnes (*ibid.*, p. 253) :  $b > \underline{b}$ ,  $t > \underline{t}$  (ou  $h$ ),  $d > \underline{d}$ ,  $\text{ɖ} > \underline{\text{ɖ}}$ ,  $k > \underline{k}$  ou  $\text{ʃ}$  et  $g > \underline{g}$  [IPA :  $\gamma$ ] ou  $y$ .

La comparaison entre le berbère ghomara et les parlers arabes jbala (Mourigh 2017 : 259) révèle une proximité entre les variétés amazighes ghomara est le parler arabe de Chefchaouen, décrit par F. Moscoso (2003). La spirantisation affecte les mêmes consonnes dans les deux types de parlers. Sauf que l'apparition des fricatives dans le parler de Chefchaouen n'est attestée qu'après une voyelle, alors que dans les variétés amazighes ghomara, elle est attestée également après une consonne. En revanche, l'auteur constate une similitude des contextes d'apparition des fricatives dans les parlers de la région de Taza, étudiés par P. Behnstedt et M. Benabbou (2002 : 59), et le berbère ghomara.

Kh. Mourigh (2017 : 260) conclue que la spirantisation des variétés amazighes ghomara est plus proche du parler arabe de Chefchaouen que des variétés amazighes rifaines. Une ressemblance qui porte une exception sur la différence phonétique en position médiane que connaît le berbère ghomara, alors que la spirantisation est prédictible dans l'arabe de chefchaouen.

De même, il entrevoit une similitude entre le berbère ghomara et les parlers arabes du nord de Taza des tribus Branès/Tsoul et Marnissa/Senhaja de Ghaddou, sur la base des données de P. Behnstedt et M. Benabbou (2002), dont une partie est constituée des relevées de G. S. Colin (1921). Cependant, la constatation de Kh. Mourigh a été quelque peu infléchie par les données des deux auteurs. En effet, sachant les difficultés d'interprétation des signes de transcription utilisés par G. S. Colin (1921), dans sa description du parler branès, les deux auteurs ont été confrontés à certaines de ces difficultés. Il nous semble que les variantes de l'occlusive  $t$  ont fait l'objet d'une

lecture erronée<sup>289</sup> de la part des deux auteurs. Cela explique la contradiction relevée entre les données de G. S. Colin (1921) et les leurs. De ce fait, l'hésitation de Kh. Mourigh, en direction d'un rapprochement entre les variétés amazighes ghomara et les parlers arabes du nord de Taza, s'explique.

En confrontant les données sur le berbère ghomara (Mourigh 2015, 2017) à celles sur le parler branès, que nous avons recueillies pour cette recherche, nous avons confirmé le point de vue de Kh. Mourigh sur la similitude entre le parler branès Nord-Taza et le berbère ghomara pour la spirantisation et les contextes d'apparition des occlusives et leurs corolaires fricatifs. Nous les exposons dans le tableau suivant<sup>290</sup> :

Tableau n° 35 : Distribution des occlusives et fricatives correspondantes dans les parlers amazighs ghomara et le parler arabe branès

consonne	Parlers	Position		
		Initiale	Médiane	Finale
<i>b</i>	Agh	<i>b - <u>b</u></i>	<i>b - <u>b</u></i>	<i>Cb - V<u>b</u></i>
	Ab	<i>b - <u>b</u></i>	<i>b - <u>b</u></i>	<i>Cb - V<u>b</u></i>
<i>t</i>	Agh	<i>t</i>	<i>t - <u>t</u></i>	<i>Ct - V<u>t</u></i>
	Ab	<i>t - <u>t</u></i>	<i>t - <u>t</u></i>	<i>C<u>t</u> - V<u>t</u></i>
<i>d</i>	Agh	<i>d - (<u>d</u>)</i>	<i>d - <u>d</u></i>	<i>Cd - V<u>d</u></i>
	Ab	<i>d - <u>d</u></i>	<i>d - <u>d</u></i>	<i>Cd - V<u>d</u></i>
<i>ḍ</i>	Agh	<i>ḍ</i>	<i>ḍ - <u>ḍ</u></i>	<i>(X - V<u>ḍ</u>)<sup>291</sup></i>
	Ab	<i>ḍ - <u>t</u></i>	<i>ḍ - <u>ḍ</u> - <u>t</u></i>	<i>V<u>ḍ</u> - C<u>t</u>/V<u>t</u> - Cd</i>
<i>k</i>	Agh	<i>k - <u>k</u></i>	<i>k - <u>k</u></i>	<i>Ck - V<u>k</u></i>
	Ab	<i>k - <u>k</u></i>	<i>k - <u>k</u></i>	<i>Ck - V<u>k</u></i>
<i>g</i>	Agh	<i>g</i>	<i>g - <u>ḡ</u></i>	<i>Cg - V<u>ḡ</u> (g)</i>
	Ab	non attestée		

Légende : Agh = Amazighe ghomara, Ab = Arabe branès.

Nous constatons dans le tableau n° 35, ci-dessus, à l'exception de la spirantisation de *g*,

<sup>289</sup> Cf. 4.1.2.2.1, pp. 121-122.

<sup>290</sup> Nous rappelons, à l'instar de Kh. Mourigh (2017 : 258) qu'il s'agit de tendances et que des exceptions existent dans la distribution des consonnes occlusives et fricatives, qui relèvent de la variation diaphasique.

<sup>291</sup> On note une contradiction entre les données de Kh. Mourigh (2015 : 40) dans sa « grammaire » et celles de Kh. Mourigh (2017), dans son article sur la spirantisation dans le parler ghomara, relatives à la réalisation de la consonne *ḍ* en position finale. On a « v+ḍ » dans sa « grammaire » et « v+ḍ » dans son article (Mourigh 2017 : 258). Par analogie avec la position des autres consonnes qui sont affectées par la spirantisation et au vu de ses observations selon lesquelles, la fricative apparaît après la voyelle en position finale et « This phoneme [i.e ḍ] is not found in word-final position » (Mourigh 2015 : 24), nous comprendrons qu'il s'agit de « v+ḍ ».



non attestée dans le parler branès, une similitude entre le berbère ghomara et le parler arabe Branès pour la spirantisation de *b*, *d*, *k* ainsi que pour la position qu'occupent leurs correspondantes fricatives dans le mot<sup>292</sup>. Quant à *t* et *ɟ*, les divergences portent davantage sur les variantes de ces deux consonnes que sur la position que ces dernières occupent dans le mot.

Les divergences relatives à la dentale *t* s'expliqueraient par la présence de sa variante affriquée *tʃ* dans le parler branès et l'absence de cette variante dans le berbère ghomara. En effet, on sait que *tʃ* est non attestée dans les variétés amazighes du nord du Maroc, alors qu'elle est caractéristique des parlers dits non-hilaliens. Par conséquent, le parler branès possède trois réalisations du phonème *t* : *t*, *tʃ* et *ṭ*, alors que le berbère ghomara n'en possède que deux : *t* et *ṭ*. Là où le berbère ghomara atteste *t* en position initiale, le parler branès atteste *t* ou *tʃ* et là où il atteste *t* en positions médiane et finale, le parler branès atteste *tʃ*.

Pour ce qui est de la divergence portant sur l'emphatique *ɟ̣*<sup>293</sup>, il convient de l'expliquer à travers ses variantes, attestées dans l'arabe jbala et dans l'amazighe ghomara. L'occlusive *ɟ* se réalise en *tʃ* et *ɟ̣* dans les deux langues. L'absence de *tʃ* (< *ɟ*), dans le berbère ghomara pourrait s'expliquer par l'interprétation que fait Kh. Mourigh de l'origine de *tʃ* des termes arabes empruntés par les parlers ghomara. Comme nous l'avons indiqué, il affirme que *tʃ* se réalise *ɟ̣* chez certains locuteurs et que *ɟ̣* est en variation libre avec *ɟ*, en position médiane. Il signale (Mourigh 2017 : 256), d'autre part, que si *ɟ̣* est très rare en position finale, c'est que cette position est occupée par *tʃ*<sup>294</sup>. De tout ceci, il semble qu'il manque le lien entre les trois consonnes. En effet, les consonnes *tʃ* et *ɟ̣* sont les variantes du phonème *ɟ*. Par conséquent, il conviendrait de voir une similitude entre les variétés amazighes et les parler branès quant aux réalisations et à la distribution de *ɟ*, en position initiale et médiane. Cela revient à dire que l'on aurait « *ɟ* - *tʃ* » en position initiale et « *ɟ* - *ɟ̣* - *tʃ* » en position médiane pour le berbère ghomara et l'arabe des Branès. Quant à la position finale, le manque de données plus abondantes des deux côtés empêche d'aboutir à un constat de similitude entre les deux parlers.

---

<sup>292</sup> S'agissant des parlers rifains, Kh. Mourigh (2017 : 260) note que seules les fricatives apparaissent dans toutes les positions des mots.

<sup>293</sup> L'emphatique *ɟ̣* de l'ADM (issue de la fusion du *ɟ* et *ɟ̣* de l'arabe ancien) connaît deux variantes dans le parler branès et les parlers jbala, qui sont *tʃ* et *ɟ̣*.

<sup>294</sup> Compte tenu de la proximité des variétés amazighes ghomara avec les parlers jbala, Kh. Mourigh (2017 : 256) sous-entend une influence de l'arabe jbala sur le berbère, pour ce qui est de la présence de *tʃ* dans les emprunts arabes.

## 6.2 Affrication dans les parlers amazighs du nord-ouest du Maroc

Les affriquées n'apparaissent pas dans le système phonologique commun à la langue amazighe établi par S. Chaker (1984), à partir des travaux des berbérissants précédents (Basset 1952, Galand 1960, Prasse 1972). Elles seraient les résultats de phénomènes diachroniques tels que l'affrication<sup>295</sup> et la palatalisation ou d'innovations locales. L'affrication est connue de la majorité des variétés amazighes. Dans leur quasi-totalité, les géminées *šš* se réalisent en *č* et *žž* en *ǧ*, excepté dans le Touareg (Boukous, 2009 : 70). Le phénomène de palatalisation touche les vélaires géminées *kk* qui se réalise en *č* (qui peut se désaffriquer en *šš*) et *gg* en *ǧ* (qui peut se désaffriquer en *žž*), dans certains parlers dits « zénètes », auxquelles appartient le rifain. Quant aux innovations, elles concernent la majorité des parlers rifains et consiste en la réalisation de la géminée *ll* en *ǧ* et du groupe consonantique *l̥t* en *č* ( Lafkioui 2007 : 72-76, Kossmann 2013 :181).

### 6.2.1 Affriquée [d̥ʒ] dans l'amazigh rifain

L'amazigh rifain connaît les affriquées *ǧ*<sup>296</sup> et *č*. Elles proviennent soit du phénomène de palatalisation, soit d'innovations locales. La palatalisation, connaît une corrélation qui se présente sous la forme suivante (Kossmann 1999a, cité par M. Lafkioui 2007 : 59) :

- *k* s'oppose à *š* et *kk* s'oppose à *č* (donne *šš*)
- *g* s'oppose à *ž* et *gg* s'oppose à *ǧ* (donne *žž*)
- Les affriquées proviennent également des innovations qui touchent, en général, les mots d'origine berbères et les emprunts arabes (Kossmann 2013 : 181) : *ll* > *ǧ* et *l̥t* > *č*.

#### 6.2.1.1 Palatalisation de la vélaire *gg* en [d̥ʒ]

Selon M. Kossmann (1999a, cité par Lafkioui 2007 : 68), « la vélaire *gg* s'est palatalisée en *ǧ* ou en *žž* », dans les parlers zénètes. Dans les parlers non-zénètes, la géminée *gg* s'est

---

<sup>295</sup> Comme la spirantisation, l'assibilation et le rhotacisme, l'affrication serait à l'origine de la dialectalisation de la langue berbère (Boukous 2009 : 69) (« Une langue se *dialectalise* quand elle prend, selon les régions où elle est parlée, des formes nettement différenciées entre elles ; la notion de dialectisation présuppose l'unité antérieure [de la langue] » Dubois, J., 2002 : 143, *Dictionnaire de linguistique*). Cependant, au lieu d'une « dialectalisation », A. Allati (2017 : 112) y voit plutôt « une fragmentation progressive due essentiellement au processus de l'arabisation de l'Afrique du Nord et du Sahara qui est entamé au VIIe siècle ».

<sup>296</sup> Dans les titres et sous-titres, nous utilisons les symboles de l'API. Ailleurs, nous utilisons ceux de la dialectologie arabe.

conservée. Dans les parlers rifains, M. Lafkioui (2007 : 68, carte 68) observe la distribution des variantes de *gg* dans un seul lexème : *aggag* « tonnerre ». Elle révèle une répartition des parlers assez nette. A l'est, on rencontre *ağaž* et à l'ouest *ažžaž*, à l'exception des parlers senhaja où l'on rencontre les trois variantes : *ažžaž* à l'est et à l'ouest du territoire, *ağaž* et *aggag* au centre. Le même constat est fait par M. Kossmann (2000 : 2). Il indique que les affriquées *ğ* et *č* sont conservées dans les parlers du Rif oriental et qu'elles sont devenues *žž* et *šš* dans les parlers plus occidentaux ». M. Lafkioui précise (*ibid.*, p. 68) que les parlers senhaja qui attestent la forme *aggag* auraient suivis les parlers non-zénètes dans l'absence de palatalisation de *gg*.

Nous avons évoqué ici la palatalisation de *gg*, que le parler branès ne connaît pas, afin de situer les variétés amazighes qui nous concernent. En effet, il est intéressant de voir que les parlers entourant la zone arabophone, ceux des Senhaja en particulier, montrent une si grande variation, sur un territoire réduit, que l'ensemble du Rif n'affiche pas. Les Ayt Ammart et les Igzenayen par exemple utilisent la variante *ažžaž*, à l'instar des autres parlers rifains.

#### 6.2.1.2 Réalisation phonétique de žž en [dʒ]

Dans certains parlers rifains, la gémée *žž* se réalise en *ğ* dans les mots berbères comme dans les emprunts arabes. Dans l'*Atlas* (carte 86, p. 80), nous avons un seul exemple d'emprunt arabe : *hažžal* « veuf ». Selon les parlers, il se présente sous forme *hažžal*, *hağal* ou une alternance des deux. Les parlers senhaja, sauf ceux des Ktama, le sud-est et le Rif oriental réalisent *žž* en *ğ* ; tandis que dans le reste des parlers, *žž* est maintenu. Concernant les parlers qui nous concernent, la forme *hažžal* est utilisée chez les Igzenayen et les Ayt Ammart. Les Senhaja utilisent *hağal* sauf les Ktama, ils emploient *hažžal*.

#### 6.2.1.3 Réalisation phonétique de ll en [dʒ] : innovation locale

Cette innovation, caractéristique de certains parlers rifains, fait l'objet de variation que M. Kossmann (1999 :148) répartit en trois groupes :

- le groupe « Keddanna et Ayt Iznassen », où *ll* est maintenue et est opposée au phonème *ğ*. Ex : *yella* « il est » et *yeğa* « il a laissé ».
- le groupe « Metalsa Beni Bou Yhi », où *ll* peut être prononcée comme « une dorsale alvéodentale sonore un peu palatalisée (notée *dd'*) », et s'oppose au phonème *ğ*. Ex. chez les Metalsa : *yedd'a* « il est » et *yeğa* « il a laissé ».

- le groupe « autres parlers rifains<sup>297</sup> », où *ll* est réalisée « comme une alvéopalatale [ǧ] (tendue ou non) ». Groupe chez lequel l'ancien \*ǧ est devenu žž. Ex. : *yeǧa* « il est » et *yežža* « il a laissé ».

Selon l'auteur (*ibid.*, p.148), la prononciation [ǧ] de *ll* du groupe « autres parlers rifains » se serait développée à partir de la prononciation [dd'] du groupe « Metalsa Beni Bou Yhi ». On aurait, selon lui, le développement suivant : *ll* > *dd'* > *ǧ*. Ce qui le pousse à penser au phénomène de « push-chains » (chaînes de propulsion) qu'aurait provoqué la géminée *ll*. Elle serait passée à *ǧ* en poussant l'ancien \*ǧ vers une prononciation non affriquée (Kossmann 1999 : 150).

Dans l'*Atlas* (Lafkioui 2007 : 72-74), l'affriquée *ǧ* apparaît comme une des variantes de *ll*, dont la variabilité est importante<sup>298</sup> (cf. le tableau des différentes réalisations dans Lafkioui 2007 : 69). Nous retenons pour notre cas la variante *ǧ* uniquement. Cette innovation, *ll* > *ǧ*, qui porte à la fois sur les mots berbères et les emprunts arabes, est attestée dans les variétés amazighes concernés par notre comparaison, à des degrés divers. Certains d'entre eux utilisent *ǧ* comme variante unique de *ll*, d'autres emploient *ǧ* en alternance avec d'autres variantes. Seuls quatre parlers senhaja du sud-ouest conservent la géminée *ll* telle quelle, dans quatre lexèmes analysés dans l'*Atlas* (cartes 73-77, pp. 72-74) : *ulli*, *azellif*, *lluz*, *sellem*. Il s'agit des parlers des tribus Ayt Boušibet, Ayt Hmed, Taǧzut et Ktama. Il faut noter que ces derniers sont plus proches des parlers du Rif oriental que ceux du Rif central et occidental, pour la conservation de *ll*.

Dans le parler d'Inahnahen (tribu Igzenayen), M. Lakhouaja (1982) fournit quelques informations sur l'origine des affriquées. S'agissant de *ǧ*, il indique que « le phonème /ǧǧ/ remplace le phonème /ll/ des mots d'emprunt arabe » (*ibid.*, p. 50). Cela rejoint les données de M. Lafkioui (2007) sur les parlers de la tribu Igzenayen. Il ajoute d'ailleurs que *ǧ* s'oppose à *ž*. Quelques exemples sont fournis par l'auteur dont la paire minimale suivante : *raǧa* « celle à qui j'appartiens » ≠ *raža* « attends (aoriste) ».

<sup>297</sup> Zone qui correspond au nord et sud-ouest du Rif central et au Rif occidental.

<sup>298</sup> « La mutation de la liquide tendue *ll* connaît une productivité considérable dans plusieurs variétés du Rif pour les lexèmes proprement berbères autant que pour les emprunts. Elle a produit de nombreuses variantes à articulation complexe. Seuls quelques cas exceptionnels tels que /lla/ (non) n'ont pas été soumis à cette règle de transformation phonétique » (Lafkioui 2007 : 72).

## 6.2.2 Origine de l'affriquée [tʃ] dans l'amazigh rifain

### 6.2.2.1 Palatalisation de la vélaire *kk* en [tʃ]

Dans l'*Atlas*, les lexèmes observés pour ce phénomène (cartes 60-63) sont au nombre de quatre, tous d'origine berbères. La géminée *kk* est palatalisée en *č*, *šš* ou *š*, dans les quatre termes, dans la quasi-totalité des parlers rifains. L'exception apparaît chez les parlers senhaja ; ils ne palatalisent qu'un seul lexème. Cela rejoint ce qu'a été dit précédemment sur la palatalisation de *gg* en *ğ*, que les parlers senhaja connaissent peu. Dans le cas des Ayt Ammart et des Igzenayen, la géminée *kk* est palatalisée en chuintante simple *š* ou en géminée *šš* dans les parlers des deux tribus. Par comparaison avec les variétés amazighes qui nous intéressent, le parler branès, qui ignore le phénomène de palatalisation des vélares, semble plus proche des parlers senhaja que des parlers voisins des Igzenayen.

### 6.2.2.2 Réalisation de *lt* en [tʃ] : innovation locale

Le passage du groupe consonantique *lt*<sup>299</sup> à *č* est une évolution phonétique spécifique aux parlers rifains, tel que celle de *ll* en /ğ/ (Kossmann 2013 : 181). Elle touche les mots berbères et les emprunts arabes<sup>300</sup>.

Pour ce qui est des parlers des tribus qui nous occupent, frontalières avec la zone arabophone :

- chez les Igzenayen<sup>301</sup> : *lt* > *č* sur tous les points d'enquête, pour les trois lexèmes.
- chez les Ayt Ammart : *lt* > *rt* sur tous les points d'enquête, pour deux lexème et *lt* > *č* pour un lexème.

<sup>299</sup> La séquence *lt* peut apparaître en position médiane ou finale du lexème, ex. : *weltma* « sœur », : *taqbilt* « tribu », *tağyult* « ânesse ». En position finale, le *-t* peut correspondre à l'indice du féminin ou du diminutif (Lafkioui 2007 : 75).

<sup>300</sup> M. Kossmann (Kossmann 2013 : 181) ajoute une information intéressante sur les emprunts arabes qui subissent l'affrication en berbère. Il dit que ces emprunts devaient être présents au moment du changement phonétique.

<sup>301</sup> Concernant les parlers des Igzenayen, nous avons relevé, à travers les données de Lakhouaja (1982 : 51), quelques situations d'apparition de l'affriquée *č*. Elle peut provenir de deux segments : du segment *št* (*ibid.*, p.51). Ex. : *təḥsač* (< *tabššt*) ou du segment *lt* (*ibid.*, p. 50) Ex. : *taməğgač* (< *taməllalt*) « l'œuf ». Elle apparaît également en opposition avec *ž*. Ex. : *čan(čuna)* « instrument de musique » ≠ *šan(gura)* « sorte de plante », *(i)ničan* « les bergers » ≠ *nišan* « tout droit ».

- chez les Senhaja, la variation est importante. La réalisation de *l̥* en *č* est très minoritaire. Elle apparaît seulement en trois points d'enquêtes, situés au nord des Senhaja, sur un total de seize points. Elle apparaît dans les parlers des Ayt Mezduy, Ayt Ḥennous et Ayt Seddat. Il faut ajouter que *č* coexiste avec d'autres variantes et qu'elle est minoritaire également.

On retiendra donc que seuls les parlers Igzennayen connaissent systématiquement le changement de *l̥* en *č*, parmi les variétés amazighes qui nous occupent.

### **6.2.3 Affrication dans les parlers amazighs ghomara**

En premier lieu, il convient de rappeler que les parlers ghomara ignorent les innovations rencontrées dans les parlers rifaines, qui sont à l'origine des affriquées *ğ* et *č*. Ensuite, il faut ajouter que la majorité des termes contenant l'affriquée *ğ*, dans les parlers ghomara, sont des emprunts arabes.

#### 6.2.3.1 Affriquée [d̥ʒ] dans les parlers amazighs ghomara

##### 6.2.3.1.1 Affriquée [d̥ʒ] dans les emprunts arabes

Dans les mots d'origine arabe collectés par Kh. Mourigh (Mourigh 2015 : 26-28), l'affriquée *ğ* apparaît comme une variante libre de la chuintante simple *ž* ou de la géminée *žž* de l'ADM, dans les conditions suivantes :

- *ž* > *ğ* : dans les cas où *ž* apparaît après les consonnes *l*, *n*, ou *r*<sup>302</sup>. Ex. : *lğešda* « carottes », *lğeld* « peau », *lğmel* « chameau », *lbelğ* « verrou », *nğer* « fabriquer des meuble », *lxurğa* « sortie ».
- *l+ž* > *lğ* : après l'article arabe, *ž* se réalise *ğ*, avec quelques très rares exceptions cependant, comme *lžaw* « météo ». Le *l* de l'article ne s'assimile pas à *ğ*. Dans la liste des racines collectées par Kh. Mourigh (2015 : 470-71), composée d'une trentaine de racines arabes et moins de dix racines berbères, le *l* de l'article est maintenu. On constate une grande similitude entre les mots dérivés des racines arabes dans le berbère

---

<sup>302</sup> Dans le parler branès, ce n'est pas le cas. Nous avons quelques ex. : *əl-lžām* « bride », *ən-nžūm* « étoiles », *žəržəž* « traîner qqch ».

ghomara et le parler branès pour un grand nombre<sup>303</sup> d'entre eux. Sauf que le *l* de l'article s'assimile à *ğ* dans le parler branès.

- *žž* > *ğ* : *ğ* correspond souvent à la gémignée *žž* de l'ADM (*ibid.*, p. 28). Les mots cités par l'auteur se retrouve de façon identique dans le parler branès : *leqmiğa* « chemise », *lhağ* « pèlerin », *tuğar* « marchand, homme riche » (*ibid.*, p. 28).
- *t+ž* > *ğ*. un seul exemple a été donné par l'auteur : *tžewwi* « être enveloppé » (*ibid.*, p. 29).

Dans les données de J. El Hannouche (2010)<sup>304</sup>, les symboles utilisés dans les emprunts arabes rapportées par l'auteur sont *ž* et *dž*<sup>305</sup>. La chuintante simple *ž* de l'ADM est maintenue et la gémignée est réalisée en *ğ*. On peut résumer la distribution de *ž* et *ğ*, chez J. El Hannouche, ainsi :

- *l+ž* > *lž* : la chuintante simple *ž* est maintenue après l'article *l-*. Ex. : *lžemša* « groupe », *lžiran* « voisins » (p. 222), *lžed/želd/lželdeł* « peau, cuir » (p. 286), *lžarida* « journal » (p. 102), *lžawb*<sup>306</sup> « la/une réponse » (p. 63).
- *ž* > *ž* : *ž* de l'arabe est maintenu dans les emprunts. Ex.: *nežma-nžum* « étoile-s » (p. 275).
- *žž* > *ğ* : ex. : *tuwğad-en* « elles préparent » (p. 228), *leğri* « vitesse » et *ğağda* « carottes » (p. 264), *heğal (uhğal)* (pl.) *lehžazel* « veuf » (p. 268), *ağar* « voisin » (p. 235).

Les données de J. El Hannouche (2010) et de Kh. Mourigh (2015) font apparaître une variation dans la réalisation de la chuintante *ž* des mots arabes emprunté par l'amazighe ghomara, que l'on pourrait résumer de la façon suivante :

<sup>303</sup> Nous citons quelques exemples extraits de la liste de Kh. Mourigh (2015 : 470-71), où apparaissent quelques divergences de réalisations : *ž*>*g* ou *z*):

parler ghomara	parler branès
<i>lğuğəł</i> « noix »	<i>g-guzāł</i> « noix » ou « noyers » au pluriel tous les deux, le coll. est <i>g-gūz</i> et le fém. est <i>g-gūza</i> pour le fruit et l'arbre.
<i>lğayš</i> « armée »	<i>z-zīš</i> « armée ».

<sup>304</sup> Les données de J. El Hannouche sont issues de l'enquête qu'il a réalisée en décembre 2006, mai 2007 et août 2009, représentant cinq semaines de terrain. Son informateur principal est « un homme d'âge moyen qui vit avec sa famille à Bni Buzra dans le douar *Amṭiqan* (rbaš de Bni Musa). Il travaille dans le conseil de la *žamaša*, comme représentant du peuple » (El Hannouche 2010 : 24). L'objectif de l'auteur est « de faire une étude grammaticale des aspects les plus importants de la phonologie, morphologie et de la syntaxe du berbère ghomara ». L'auteur s'est intéressé à « la distribution du berbère ghomara, le nombre de locuteurs et l'interférence avec l'arabe marocain » (El Hannouche 2010 : 24).

<sup>305</sup> Le symbole *dž* utilisé par l'auteur équivaut à celui de *ğ*, qu'utilise Kh. Mourigh et nous-même.

<sup>306</sup> J. El Hannouche (2010 : 63) indique que l'article défini arabe « *l-* » a perdu sa fonction de marqueur de définition dans les emprunts arabes du berbère ghomara. On peut avoir par exemple *lektab* « le/un livre » (*ibid.*, p. 63), *šam* « l'/une année » (*ibid.*, p. 64).

ADM	Amazighe ghomara
ž	ž, ğ
l-+ ž	lž, lġ
žž	ġ

#### 6.2.3.1.2 Affriquée [dʒ] dans les mots amazighs ghomara

Les mots amazighs contenant une affriquée ġ sont peu nombreux. Dans certains cas, ġ correspond à žž. Le verbe ġ « laisser, partir », par exemple, connaît la désaffrication à la fin d'un énoncé ou avant une consonne (Mourigh 2015 : 28). Nous relevons le même verbe ġ « quitter » et *keġin/keġi/keġ* « tu (2PSM) » chez El Hannouche (2010 : 255).

#### 6.2.3.2 Affriquée [tʃ] dans les parlers amazighs ghomara

L'affriquée č est rare dans l'amazighe ghomara. Elle apparaît dans quelques emprunts espagnols et dans des onomatopées (Mourigh 2015 : 26). Cependant l'auteur la considère comme un phonème, car elle apparaît dans un verbe qui présente une opposition morphophonologique entre č et š, dans la formation imperfective : *ikšem* « il est entré » et *ikečem* « il entre toujours » (*ibid.*, p. 26). A l'instar de l'affriqué ġ, l'affriquée č n'assimile pas le *l* de l'article arabe. L'agglutination de l'article aux mots étrangers n'a aucune fonction de définition (El Hannouche 2010 : 63, note 32) dans les exemples suivants (Mourigh 2015 : 26) : *lčuppa* « sucette », *lčimineyya* « cheminée », *lčerqun* « crasse sur la peau » (p. 26). Nous avons relevé chez Kh. Mourigh (2015 : 485) le mot *lečin/talečint/tilečinan* « orange ».

### **6.3 Récapitulation**

Les résultats de l'observation des phénomènes de spirantisation et d'affrication dans le parler arabe branès et les variétés amazighes du Nord-Ouest du Maroc, en particulier ceux des tribus Ghomara, Senhaja, Ayt Ammart et Igzenayen, montrent la présence des deux phénomènes dans tous les parlers, à des degrés divers. Ils sont résumés dans les tableaux ci-dessus. Le tableau n° 36 affiche les données obtenues pour la spirantisation et le tableau n° 37 affiche celles de l'affrication. Un commentaire vient à la suite de chacun des tableaux. Les symboles utilisés dans les tableaux sont : + : existe, Ø : n'existe pas, +/- : existe plus ou moins.



Tableau n° 36 : Spirantisation dans le parler branès et les parlers amazighs du nord-ouest du Maroc.

La spirantisation des occlusives <i>b, k, t, d, ḍ</i>							
Consonne occlusive	fricative correspondante	Parlers					
		Branès	Ghomara	Rifains			
Senhaja	Ayt Ammart			Igzennayen			
<i>b</i> >	<u><i>b</i></u>	+	+	+	+	+	
<i>k</i> >	<u><i>k</i></u>	+	+	+	+	+	
	<i>š</i>	∅	∅	∅	∅	+	
	<u><i>k</i><sup>w</sup></u>	∅	+	+	(chez Ktama)	∅	
	<i>y</i>	∅	∅	+	+	+	
	<i>h</i> (rare)	∅	+	∅	∅	∅	
<i>t</i> >	<u><i>t</i></u>	+	+	+	+	+	
	<u><i>t</i></u> >	<i>h</i>	∅	∅	+/-	∅	∅
		<i>zéro</i>	∅	∅	+/-	+/-	+/-
	<i>h</i>	∅	+	∅	∅	∅	
	<i>zéro</i>	∅	+	∅	∅	∅	
<i>d</i> >	<u><i>d</i></u>	+	+	+	+	+	
<i>ḍ</i> >	<u><i>ḍ</i></u>	+	+	+	+	+	

Le tableau ci-dessus résumant le phénomène de spirantisation, fait apparaître des similitudes (cases grisées) entre toutes les variétés amazighes et l'arabe des Branès ainsi que des divergences. Les similitudes, partagées par tous les parlers, portent sur la spirantisation des occlusives *b, k, t, d* et *ḍ* en *b, t, d, ḍ* et *k*, respectivement. Les divergences portent sur la variation relative à l'affaiblissement des deux occlusives *k* et *t*, qui caractérise chaque variété ou groupe de variétés. Elle se décline ainsi :

- *k* > *š* chez les Igzennayen
- *k* > *k*<sup>w</sup> chez les Ktama (Senhaja) et les Ghomara.
- *k* > *h* chez les Ghomara
- *k* > *y* chez les Senhaja, Ayt Ammart et Igzennayen.
- *t* > *h, ∅* chez les Senhaja (trois tribus à l'ouest du territoire des Senhaja, dont Ktama)

- $t > h, \emptyset$  chez les Ghomara.

De l'ensemble des variations ci-dessus, seule la palatalisation de  $k$  en  $\check{s}$  semble représenter un trait pertinent. Elle est connue des parlers amazighs Igzennayen seulement. Les parlers amazighs Ghomara, Senhaja, Ayt Ammart et le parler arabe branès l'ignore. Cette absence de palatalisation, partagée avec les parlers de l'Ouest du Rif, semble indiquer que le parler branès est plus proche de ces parlers-là que des parlers Igzennayen voisins.

Il convient de préciser qu'un autre élément vient corroborer la proximité du parler branès avec les parlers amazighs ghomara. Il porte sur la distribution des fricatives  $\underline{b}$ ,  $\underline{t}$ ,  $\underline{d}$ ,  $\underline{\check{d}}$  et  $\underline{k}$ , relevées par Kh. Mourigh (2017 : 260), dans les parlers ghomara, les parlers rifains et le parler arabe de Chefchaouen. Cette distribution montre, selon Kh. Mourigh (2017), une proximité avec le parler de Chefchaouen plutôt qu'avec les parlers rifains. Nous avons confronté, à notre tour, cette distribution à celle du parler branès. Les résultats montrent une proximité du berbère ghomara avec le parler branès encore plus importante que celle observée avec le parler de Chefchaouen. De plus, l'auteur avait également perçu le rapprochement entre le berbère ghomara et le parler branès sur ce point. Cette proximité semble être confirmée par le deuxième phénomène analysé dans notre comparaison, l'affrication. En effet, d'après l'analyse des données de l'amazighe ghomara, présentées ci-dessus, l'affriquée  $\check{g}$  est attestée essentiellement dans les termes arabes empruntés par ces variétés ghomara. Termes que l'on rencontre également dans leur grande majorité dans le parler branès. C'est particulièrement à ce niveau où se situe la proximité de l'arabe des Branès et des variétés ghomara sur le plan de l'affrication. L'affriquée  $\check{g}$  que l'on retrouve dans l'amazighe ghomara serait passée dans ces variétés amazighes sans aucun doute par l'intermédiaire des parlers jbala, où la présence de  $\check{g}$  est bien attestée, comme nous l'avons relevé plus haut (cf. Tableau n° 30). Dans le tableau ci-dessous, nous présentons un résumé de la distribution des affriquées  $\check{g}$  et  $\check{c}$  dans les parlers observés.

Tableau n° 37 : Affrication dans le parler branès et les variétés amazighes du nord-ouest du Maroc

Les affriquées ġ et ċ						
		Parlers				
		Branès	Ghomara	Senhaja	Rifains	
					Ayt Ammart	Igzennayen
palatalisation	<i>kk</i> > ċ	∅	∅	+/-	∅	∅
	<i>kk</i> > šš, š	∅	∅	+/-	+	+
	<i>gg</i> > ġ	∅	∅	+/-	∅	∅
	<i>gg</i> > žž, ž	∅	∅	+/-	+	+
mutation des liquides	<i>l̥t</i> > ċ	∅	∅	+/-	+/-	+
	<i>ll</i> > ġ	∅	∅	+/-	+/-	+/-
<i>žž, ž =&gt; ġ</i>	<i>žž</i> => ġ	+	+	+	∅	∅
	<i>žž</i> => žž	∅	∅	∅	+	+
	<i>ž</i> => ġ	+	+	+	+	
<i>šš, š =&gt; ċ</i>	<i>šš</i> => ċ	+	+	+		

Le tableau ci-dessus fait apparaître une répartition des parlers en deux groupes. Un premier groupe présente des similitudes sur tous les points (zone grisée) et un deuxième se caractérise par une variation plus ou moins importante. Le premier groupe, composé du parler branès et des parlers ghomara, ignore les phénomènes de palatalisation des vélares *kk* et *gg* et les évolutions des liquides *l̥t* et *ll*. Il atteste les affriquées ġ et ċ, comme variantes des chuintantes simples *ž, š* ou doubles *žž, šš*. Avec une distinction entre l'amazighe et l'arabe sur l'assimilation du *l* de l'article arabe par *ž* et *ġ*. Dans le berbère ghomara, l'article est conservé avec les deux consonnes<sup>307</sup> ; alors que dans le parler arabe branès, il est assimilé par *ġ*, sachant que *əl-+ž* n'y est pas attesté. Quant au deuxième groupe, il connaît les deux phénomènes à des degrés divers et partage la troisième origine des affriquées avec le premier groupe, particulièrement pour les emprunts arabes.

Au terme de cette étude comparative des phénomènes de spirantisation et d'affrication entre le parler arabe des Branès et les variétés amazighes du Nord-Ouest du Maroc, en particulier ceux des tribus Igzennayen, Ayt Ammart, Senhaja de Sraïr et Ghomara, on peut affirmer que des

<sup>307</sup> C'est le cas dans les parlers jbala étudiés par Lévy-Provençal (1922) et L. Messaoudi (1996), où l'article est conservé avec *ġ* (cf. Tableau n° 24, p. 169).

ressemblances évidentes apparaissent entre les variétés amazighes du nord-ouest du Maroc et le parler branès. La présence des deux phénomènes est attestée dans le berbère et dans l'arabe. Toutefois, si tous les parlers partagent le principal point commun au niveau de la spirantisation, qui concerne les consonnes occlusives communes au berbère et à l'arabe (*b, k, t, d, ḍ*) affectées par le phénomène, ils divergent sur le plan de la distribution des fricatives correspondantes aux occlusives et de leur statut, ainsi que sur l'affrication.

Aux divergences citées ci-dessus, il convient d'ajouter celle qui porte sur le statut des fricatives dans les différents parlers. Dans l'amazighe rifain, il semble qu'elles aient atteint un statut phonologique, qui les oppose aux occlusives. À l'inverse, dans les parlers amazighs ghomara, à priori, et dans le parler branès, elles ont un statut phonétique et sont considérées comme les variantes des occlusives correspondantes.

En guise de conclusion, les divergences relevées à travers notre travail de comparaison, entre le parler arabe des Branès et les parlers rifains des Senhaja, Ayt Ammart et Igzennayen et des Ghomara, permettent de distinguer un groupe de parlers, pour le moins inattendu, présentant une grande similitude pour les phénomènes de spirantisation et d'affrication. Il réunit les variétés amazighes des Ghomara et le parler arabe des Branès. Ce groupe partage les similitudes relatives aux points suivants, outre la spirantisation : contexte d'apparition des fricatives, statut des fricatives, origine des affriquées *ǧ* et *č*.

Compte tenu de ce qui précède, et en réponse à notre objectif, celui de situer les caractéristiques du parler arabe branès, par rapport à l'amazighe du nord du Maroc, il semblerait que le parler branès est proche des variétés amazighes ghomara, et dans une moindre mesure de Senhaja, que des variétés amazighes rifaines. On est tenté de voir un substrat amazigh non-zénète dans l'arabe des Branès Nord-Taza.

## **6.4 Substrat amazigh et parlers jbala sud-est**

### ***6.3.1 Bilabiale spirantisée b et postpalatale spirantisée k : substrat amazigh.***

Le parler branès ayant servi de référence à la comparaison intra-dialectale, les résultats comparatifs montrent une similitude des traits discriminants comparés entre le parler branès et les

autres parlers jbala, excepté les parlers de la tribu Ghiyata. Sachant qu'il présente des similitudes et des différences avec les variétés amazighes cités plus haut, les parlers jbala connaissent par conséquent globalement la même situation. Ainsi, les deux systèmes linguistiques du Nord-Ouest du Maroc, l'arabe jebli et l'amazighe, présentent des similitudes sur le plan de la spirantisation et des divergences sur le plan de l'affrication, avec les variétés rifaines. Nous avons détaillé ces faits ci-dessus à travers le parler branès. Mais, comment expliquer la présence de la spirantisation dans les deux systèmes ? Nous avons présenté les points de vue des linguistes en rapport avec cette présence simultanée dans les variétés des deux langues, non seulement au nord-ouest du Maroc mais également au nord de l'Algérie ; la spirantisation constitue, selon eux, un substrat amazigh dans ces parlers.

L'hypothèse que l'on pourrait avancer sur ce phénomène, à l'issue de cette étude, est de dire que le substrat amazigh de l'arabe jebli est apparent pour deux spirantes. Il s'agit de la spirante bilabiale  $b^{308}$  et de la postalatale  $k$ . Quant aux fricatives interdentes  $t$ ,  $d$ , et  $\underline{d}$ , du fait de leur attestation dans l'arabe, l'influence amazighe sur l'arabe jebli, et de façon générale sur les parlers non-hilalien, n'est pas aisée à délimiter. En effet, rien ne permet aujourd'hui de dire si les fricatives interdentes ne faisaient pas partie du système phonologique des premiers parlers arabes arrivés au Maghreb, comme l'a rappelé Guerrero (2020). Leur maintien dans les parlers non-hilalien aurait été favorisé par la présence du phénomène de spirantisation, connu des variétés amazighes du nord du Maghreb. Elles se seraient ainsi maintenues parallèlement à ce phénomène. Cela pourrait expliquer l'attestation de nombreux termes dans le parler branès et d'autres parlers jbala dont la distribution de ces consonnes dans la racine arabe est en partie identique. Ex. : *tlāta* « trois », *ṭlāta* « mardi », *ldīd* « savoureux », *ḥafiḍ(a)* qui est un prénom, *hāda* « ce (proximité) ». En parallèle, nous avons des termes où apparaît, à priori, à la fois une fricative interdente de l'arabe et une spirantisée de l'amazighe : *dāk* « ce (éloignement) ».

Les arguments en faveur d'un substrat amazigh des spirantisées  $b$  et  $k$  pourraient être invoqués principalement à travers les commentaires des grammairiens anciens sur *ṭibdāl al-ḥurūf* « la substitution d'un phonème par un autre »<sup>309</sup>, où les deux fricatives seraient inexistantes dans les dialectes arabes anciens. Ce qui signifierait que les parlers arabes arrivés au Maghreb, lors des premières conquêtes arabo-musulmanes, ne présentaient pas ces deux spirantisées.

<sup>308</sup> Ph. Marçais (1956 : 607) indique pour le parler de Djidjelli que les cas de passages de  $b > \underline{b}$  et  $g > y$  « paraissent typiquement berbères ».

<sup>309</sup> Cf. As-Sahīmī (1995).

Un autre argument, vraisemblable, apparaît dans les données que nous avons réunies sur les parlers jbala. Il concerne le parler de la fraction Bni Qorra, de la tribu Senhaja Mosbah. Nous avons noté que ce parler est le seul parmi les parlers jbala à spirantisation dominante à ne pas afficher, à priori, les deux spirantisées *b* et *k*<sup>310</sup>. L'explication serait à chercher du côté de l'activité religieuse par laquelle ils seraient connus et qui se manifeste à travers leur ethnonyme. Selon R. Chalfi (2015-2016) Bni Qorra signifierait *Bani l-qurrāʔ* « les fils des lecteurs du Coran » ( *ibid.*, p. 21, note 4). D'ailleurs l'auteur (*ibid.*, p. 31-32) rapporte un témoignage intéressant de A. Mouliéras (1895) selon lequel les Senhaja sont « une tribu savante ». Ceci sous-entend que les Bni Qorra ont été certainement influencé par la langue du Coran, d'où l'absence des deux spirantisées ainsi que l'absence de l'assourdissement de *d* en *t*<sup>311</sup> dans leur parler, et la conservation des trois interdentes de l'arabe ou de dentales spirantisées<sup>312</sup> *t*, *d*, et *ḏ*, comme dans les autres parlers de la tribu Senhaja Mosbah de Aïn Médiouna et d'Oulad Azam, vient renforcer l'hypothèse d'une influence de la langue arabe classique sur le plan phonétique de leur parler<sup>313</sup>.

### 6.3.2 Affriquée [*dʒ*] : trace de l'arabe ancien

Comme nous l'avons noté pour le parler branès, les parlers jbala diffèrent des variétés amazighes rifaines et se rapprochent des parlers ghomara sur l'affrication. Les variétés amazighes du nord-ouest du Maroc attestent peu l'affriquée dentale *t*. Mais, comme le rappelle M. Kossmann (2013 : 176), « sur le plan phonétique, la prononciation de /t/ en spirantisée [t<sup>s</sup>] est commune à de nombreuses variétés berbères et arabes ; il est impossible de dire de quelle langue cette prononciation est originaire »<sup>314</sup>. De leur côté, les parlers jbala ignorent la palatalisation des vélaires géminées *kk* en *č* et *gg* en *ǧ*. Mais, ils partagent l'origine des affriquées *ǧ* (< *žž* ou *ž*) et *č* (< *šš*) avec les parlers amazighs ghomara et dans une moindre mesure avec les variétés amazighes senhaja.

<sup>310</sup> Le phénomène de variation est naturellement présent. Caubet (2017 : 120, d'après Abou El Haja 1995) indique pour /k/ que "la réalisation spirantisée est très rare [...] et la règle générale est bien l'absence de spirantisation", sauf chez un enfant de 10 ans, ajoute-t-elle.

<sup>311</sup> Le phonème /d/ de l'arabe classique est réalisé [t], entre autres, dans les parlers jbala. Alors que chez les Senhaja, il est réalisé [d].

<sup>312</sup> Pour la dentale /t/, chez les enfants /t/ > [t] et chez les adultes /t/ > [t̪] (Caubet 2017 : 118).

<sup>313</sup> On note paradoxalement une réalisation glottale [ʔ] de l'uvulaire *q*, chez les Bni Qorra et les autres fractions des Senhaja arabophones. S'agirait-il d'une prononciation considérée prestigieuse par eux ?

<sup>314</sup> « Phonetically, the pronunciation of /t/ as assimilated [t<sup>s</sup>] is common to many Berber and Arabic varieties ; it is impossible to decide in which language this pronunciation originates » Kossmann (2013 : 176).

Il semblerait que le phénomène d’affrication que connaissent les parlers jbala dans leur quasi-totalité, ne soit pas lié à une influence berbère. Pour l’affriquée dentale *t̪*, elle peut provenir de l’arabe comme du berbère. L’affriquée *č* pourrait être le produit d’une évolution parallèle des deux systèmes. Il reste l’affriquée *ğ* qui paraît être un héritage des premiers parlers arabes arrivés au Maghreb, que les dialectologues ont signalé depuis les débuts de la dialectologie maghrébine.

### 6.3.3 Parlers jbala sud-est : similitudes et divergences

Tableau n° 38 : Parlers jbala sud-est : traits phonétiques distinctifs

		1	2	3	4	5	6	7	8	9	1	1	1	1	1	1	1	1
	Lieux d’enquête (auteur(s))	t>t̪	d>d̪	ɖ>ɖ̪	k>k̪	b>b̪	ʒ>ʒ̪	s>č	t̪>t̪	q>q̪	q̪>ʔ	ɖ̪>t̪	t̪>d̪	-h	ay	aw	q>x	r>ʁ
1	Aïn Mediouna (El Ghazaz 2017)																	
2	Oulad Azam (Chelfi 2015-16)																	
3	Douar Bni Qorra (Abou El Haja 1995/Caubet (2017)																	
4	Marnissa-Senhaja (Behnstedt/Benabbou 2002)																	
5	Ametghar (Branès) (Behnstedt /Benabbou 2002)																	
6	Branès (Larej 2011-12, 2017)																	
7	Larbaa de Bni Lent (Benabbou 2017)																	
8	Ghiyata sud Taza (Behnstedt/Benabbou 2002)																	
9	Ahl Bou Driss (Mzarda 2012)																	
10	Ouad Amlil (Bedra 2017)																	
11	Taza ville nouvelle ((Behnstedt/Benabbou 2002)									g								

Dans le tableau ci-dessus, nous avons reporté les parlers situés entre le sud de Taza et l’est de Taounate, que l’on a désignés par « parlers jbala sud-est ». Ils sont classés plus ou moins du nord au Sud. Le parler de Taza ville (TA2) est intégré au tableau (L11), à titre de comparaison. Comme on peut le remarquer, la variation est assez importante entre les parlers de la première moitié du tableau et ceux de la deuxième moitié, concernant la spirantisation et l’affrication. Comme nous les avons distingués plus haut, ces parlers se répartissent entre parlers à spirantisation dominante (L1 à L6), parler à spirantisation réduite (L7), celui de Bni Lent, dans la tribu Tsoul et parlers intermédiaires (L8 à L10), ceux de la tribu Ghiyata.

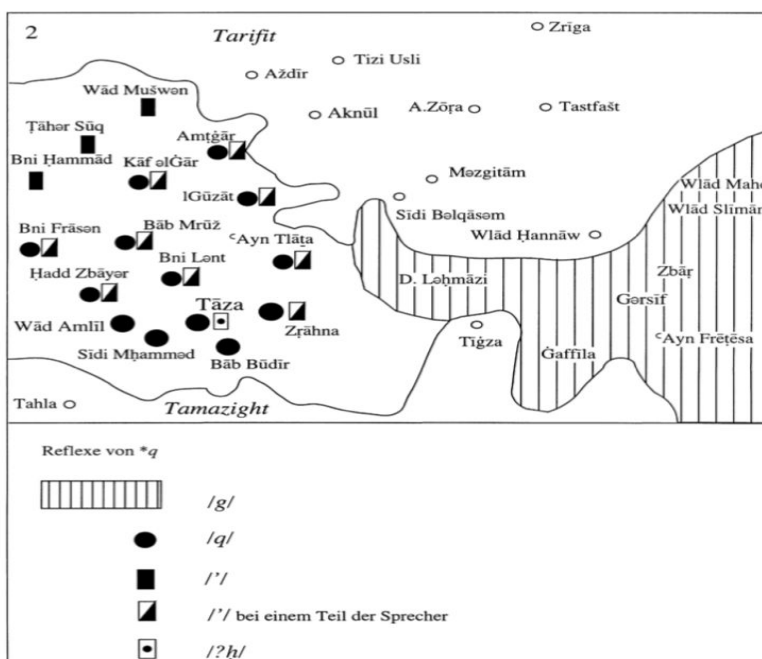
Sur le plan de la spirantisation, plus on s’éloigne de la ville de Taza, plus celles-ci se maintiennent. On a ainsi une régression du phénomène en partant du territoire des Ghiyata, du sud de Taza jusqu’à Bni Lent, au sud du territoire de la tribu Tsoul. Par contre, à partir du nord de la tribu Tsoul, en passant par les tribus Branès, les deux Senhaja, Bni oulid, jusqu’à Marnissa, la spirantisation est dominante et stable, à l’exception de Bni Qorra. Ces derniers ne connaissent pas les spirantes *b̪* et *k̪*, dont nous avons parlées supra. L’affrication suit globalement le même

<sup>315</sup> g/q

schéma que la spirantisation. La présence de l'affriquée  $\text{ǧ}$  se rencontre à partir du territoire des Tsoul. Le couloir de Taza semble ignorer cette réalisation phonétique.

Quant à la réalisation du  $q\bar{a}f$  (L9-10), comme nous l'avons rappelé supra, elle représente un critère de distinction indéniable dans le cas de nos parlers. Ceux qui sont situés au nord du territoire Branès présentent la variante glottale [ʔ] de  $q$ . Ceux qui sont situés sur le territoire Branès jusqu'au sud de Taza présentent la réalisation sourde [q] de  $q$ . P. Behnstedt et M. Benabbou (2002) avaient rapporté le phénomène il y a près de vingt ans. Ils ont dressé la carte ci-dessous pour la réalisation phonétique de l'uvulaire /q/.

Carte n° 11 : Réalisations phonétiques du  $q\bar{a}f$  (q) dans les parlers arabes Nord-Taza<sup>316</sup>



Source : P. Behnstedt et M. Benabbou (2002).

La carte ci-dessus indique clairement que la réalisation glottale de /q/ est attestée en s'éloignant de la ville de Taza, vers le nord. Ne disposant pas à l'époque de données sur les Senhaja Mosbah et Bni Oulid, les auteurs auraient sans doute ajoutés que cette réalisation allait en s'affirmant jusqu'à l'est de Taounate, tout le long de l'oued Ourgha.

<sup>316</sup> Les symboles utilisés par les auteurs dans la légende de leur carte, pour transcrire les réalisations phonétiques observées, ont pour équivalents en API les signes suivants : /ʔ/ = [ʔ], /ʔh/ = [ʔh]).



Dans le tableau suivant, nous présentons un résumé des similitudes et des divergences entre les parlers jbala sud-est, relatives aux traits discriminants sélectionnés pour l'approche comparative menée dans cette étude.

Tableau n° 39 : Similitudes et différences des traits discriminants dans les parlers jbala sud-est.

Traits discriminants	Partagés par les parlers :	Non partagés par les parlers de :
Spirantisation	tous	ghiyata (partagent <b>h</b> seulement)
L'affriquée ġ	tous	ghiyata
l'affriqué ṭ	tous	Aïn Médiouna et Oulad Azam
[ʔ] (</q/)	marnissa, senhaja Gheddou et Mosbah, bni Oulid.	Nord-Taza
[q](</q/)	Nord-Taza	marnissa, senhaja Gheddou et Mosbah, bni Oulid.
d > ṭ	tous	senhaja Mosbah
amuïssement de "h"	tous	
diphthongues : -ay et -aw	tous	
/q/ > x	tous	ghiyata (GH : sud de Taza)

Le tableau ci-dessus montre plus de similitudes entre les parlers que de points de divergence. Mais, le point de divergence représente un poids important. Comme nous l'avons signalé plus haut, les variantes de *qāf* sont décisives dans la répartition de ces parlers. La question qui vient à l'esprit est : pourquoi cette différence, sur une zone montagneuse assez réduite ? Bien entendu, il convient de rappeler que l'on n'est pas dans une situation de distinction géographique nette entre les deux groupes de parlers. Les frontières linguistiques<sup>317</sup> sont poreuses et ne correspondent pas souvent aux frontières physiques ou « claniques ».

Répondre à cette question revient à faire appel à une approche méthodologique interdisciplinaire<sup>318</sup> élargie, croisant les données de différentes disciplines ; ainsi qu'à des modèles théoriques sur la diffusion et le contact des langues. Ce qui est loin de notre projet de recherche. Cependant, cela ne nous empêche pas d'avancer quelques interprétations sur la répartition des variantes de *q*.

<sup>317</sup> La notion de frontière est problématique. Peut-elle être utilisée dans le cas des parlers qui nous concernent, où nous sommes en présence de parlers d'un même dialecte. Ne doit-on pas évoquer plutôt le terme de « discontinuité ».

<sup>318</sup> La première initiative interdisciplinaire a eu lieu en 1998. Elle a réuni plusieurs spécialistes, de différentes disciplines scientifiques, sur le thème de *Peuplement et arabisation au Maghreb occidental. Dialectologie et histoire* (J. Aguadé, P. Cressier et Á. Vicente (éds., 1998).

Rappelons, avant cela, que quelques maigres données historiques en notre possession, relatives à l'arabisation des tribus<sup>319</sup> qui nous intéressent. G. S. Colin (1945 : 221), indiquent qu'« au XIIe siècle, le géographe Idrissi signale déjà que dans la région de Fès, de Sefrou et de Taza, de nombreuses tribus berbères (Benu Youssef, Fendlaoua, Bhalil, Souaoua, Selalgoun, Meggasa et Ghiyyata) parlaient arabe ». A. Mouliéras (1899 : 357) rapporte qu'à son époque les Branès sont « tout à fait arabisés ». De même, les Senhaja, les Tsoul et les autres tribus jbala cités dans son ouvrage (partie 2) sont déjà arabisés à son époque. Ceci nous donne une période d'arabisation située entre le XIIe et le XIXe siècles, dont les modalités de la diffusion de l'arabe au nord de Taza restent à étudier.

En tout cas, au vu de cette distribution, on pourrait émettre l'hypothèse d'une arabisation qui proviendrait de deux foyers de diffusion. Les parlers Nord-Taza, parlers *qāla* auraient fait l'objet d'une diffusion de l'arabe à partir de la ville de Taza<sup>320</sup>. Les parlers *ʔāla* seraient issues d'une diffusion à partir de l'ouest, en provenance de la zone d'Ouazzane<sup>321</sup>. Les seconds seraient plus récents que les premiers, en raison de l'apparition de la réalisation glottale [ʔ], à priori apparue après le XVIe siècle. Aucune référence écrite disponible ne nous renseigne sur la réalisation glottale dans les parlers jbala. Cependant, les recherches sur les parlers judéo-arabe marocains nous permettent d'avancer cette hypothèse. En effet, selon J. Chetrit (2015), la réalisation glottale de /q/ serait apparue chez les communautés juives *Megorashim*, expulsées de la Péninsule Ibérique, entre 1492 et 1497, vers le nord du Maghreb ; elle se serait « façonnée » au cours du XVIe-XVIIIe siècles lorsqu'ils ont commencé à délaisser les dialectes ibériques qu'ils parlaient pour le judéo-arabe (*ibid.*, p. 29). Il ajoute que « les parlers [judéo-arabes] de Meknès et Ouazzane sont les meilleurs représentants du groupe *ʔal* »<sup>322</sup> (*ibid.*, p. 31). Par conséquent, il n'est pas impossible que cette réalisation soit parvenue aux Senhaja arabophones à partir de l'arabe de la région d'Ouazzane, notamment par l'intermédiaire des Chorfa dont G. S. Colin (1921 : 40) rapportait la réalisation glottale de /q/ parmi ceux présents chez les Branès. Cette

<sup>319</sup> Sur l'arabisation d'autres tribus qui ne font pas partie des Jbala, les Ghomara, Mezzine (2003 : 316) indique qu'une partie de la confédération des Ghomara semble être arabisée au XVIe siècle.

<sup>320</sup> Taza est considérée comme l'une des anciennes cités marocaines à parler arabe citadin non-hilalien. On pense ici au modèle de diffusion d'une langue, basé sur la théorie des vagues et à l'explication de la diffusion des parlers non-hilaliens par W. Marçais au début du XXe siècle.

<sup>321</sup> On pourrait invoquer une provenance depuis Fès, où l'arabe citadin atteste la glottale [ʔ]. Mais, comment expliquer la présence de la spirantisation, l'affrication et d'autres phénomènes phonétiques dans les parlers arabes des Senhaja et non dans le parler citadin de Fès. Ce sont essentiellement les ressemblances entre les parlers Senhaja et ceux de la région d'Ouazzane qui nous poussent à émettre l'hypothèse d'une provenance de la zone d'Ouazzane.

<sup>322</sup> « the dialects of Meknes and Wazzan [Ouazzane] are the best representatives of the *ʔāl* group » (Chetrit 2015 : 31).

hypothèse pourrait être confortée par une explication d'ordre géographique. En effet, en observant les reliefs<sup>323</sup> des deux zones, on s'aperçoit qu'elles sont séparées par une frontière naturelle constituée de hautes montagnes. Celles-ci auraient sans doute participer au maintien de chacune des variantes dans sa zone d'implantation.

---

<sup>323</sup> Pour l'altitude des lieux, voir le site suivant : <https://fr-fr.topographic-map.com/maps/l6b/Maroc/>

## CONCLUSION

Cette étude a porté sur le parler arabe de la tribu Branès Nord-Taza. L'objectif initial était de vérifier si le parler branès présentait des traits phonétiques spécifiques et une influence amazighe qui le distingueraient des autres parles jbala. Ce parler apparaît, indirectement, dans la littérature dialectologique marocaine comme étant le représentant des parlers arabes de la région nord de Taza. Il a fait l'objet d'une description par G. S. Colin (1921) il y a exactement un siècle. Elle fut par ailleurs la première description d'un parler *jebli* (montagnard) de la région Jbala, au nord-ouest du Maroc. Nous l'avons considéré par conséquent comme le parler de référence des parlers de la région nord de Taza. D'autant plus qu'il n'existe pas d'autres études descriptives détaillées de l'un des parlers de cette région.

G. S. Colin (1945 [1937]) distinguait les parlers arabes du territoire Jbala en deux groupes. Le premier groupe, situé entre le détroit de Gibraltar et Ouazzane, est désigné par le groupe de « parlers septentrionaux » ; le second, entre Ouazzane et Taza, est qualifié de « parlers méridionaux ». Le parler branès appartient au deuxième groupe. L'auteur indiquait que les parlers du deuxième groupe étaient plus marqués par le substrat amazigh et dataient d'une arabisation récente que ceux du premier groupe. La littérature a repris le constat de l'auteur depuis. Sauf que ce constat n'est basé sur aucune étude. Il résulte de suppositions et d'hypothèses, jamais vérifiées. Quelques chercheurs avant nous et très récemment (Messaoudi 2001, Brigui 2019) se sont interrogés sur le bien-fondé de la répartition des parles jbala en deux groupes.

### ➤ Étapes et résultats de la recherche

A travers l'étude du parler branès, nous avons tenté de vérifier la validité des propos de G. S. Colin. Pour cela, l'approche comparative nous a semblé la plus appropriée. Nous avons procédé dans un premier temps à l'analyse interne du parler, sur le plan phonologique et phonétique, afin de dégager les discriminants phonétiques à utiliser dans un deuxième temps consacré à la comparaison. Ainsi, nous avons réparti la recherche en trois parties :

- Dans la première partie, nous avons questionner la notion de *tribu* afin de comprendre la structure sociale des locuteurs Branès, dont l'ethnonyme « Barānis/Branès » qui les qualifie, a été rendu célèbre par Ibn Khaldoun (1332-1406) dans la répartition des

Amazighs. Nous nous sommes intéressés également aux deux langues en contact, l'arabe et l'amazighe, qui sont à la base du parler branès.

- Dans la deuxième partie, nous avons présenté le cadre théorique et la méthodologie qui nous a permis de recueillir les données linguistiques sur le terrain. Données que nous avons analysées en synchronie et diachronie avec celles de G. S. Colin (1921).
- Dans la troisième partie, nous avons mené les études comparatives intra-dialectale et inter-langues. Une première comparaison, basée sur les discriminants relevés dans le parler branès, a été réalisée entre le parler branès et les autres parlers jbala. Une deuxième comparaison a été effectuée entre le parler branès et les variétés amazighes du nord-ouest du Maroc, basée sur deux phénomènes linguistiques : la spirantisation et l'affrication.

Ainsi, à travers l'analyse des traits phonétiques distinctifs du parler branès, en synchronie et diachronie, et l'approche comparative adoptée, nous avons mis en évidence les faits suivants :

1. Sur le plan interne :

- l'étude en synchronie a permis de relever les traits distinctifs les plus significatifs suivants :
  - la spirantisation des occlusives /b/, /t/, /d/, /ḍ/ et /k/, respectivement, en [b], [t], [ḍ], [ḍ̣] et [k].
  - l'attestation des affriquées [ṭ], [g̣], [č] et [ḍ]. L'affriqué [ṭ] est l'une des variantes de /t/. C'est une réalisation dominante, qui représente 67% des utilisations par rapport aux autres variantes [ṭ] (18%) et [t] (15%). L'affriquée [g̣] apparaît en cas d'assimilation du /l/ de l'article par la fricative ž, en cas de gémination de ž de l'arabe dialectal marocain et également en distribution libre avec ž. Cependant, Elle ne représente que 9% des réalisations contre 91% pour la fricative ž. Pour ce qui est de l'affriqué [č], elle n'est pas le produit d'une palatalisation. Elle apparaît soit comme variante du /š/ de l'arabe soit dans les emprunts aux langues étrangères. Elle représente une fréquence de 10% par rapport à la fricative š. Quant à l'affriquée [ḍ], elle apparaît dans certains cas d'assimilation.
  - l'assourdissement de /d/ en [ṭ]
  - la sonorisation du préfixe *t* en *d* ou en *ḍ*
  - l'amuïssement du suffixe *-h* de la 3PFS et du 3PMP après une consonne.
  - la réalisation uvulaire du /q/
  - l'attestation des diphtongues *aw* et *ay*

- l'étude en diachronie a révélé une situation, aujourd'hui, nettement différente de celle rapportée par G. S. Colin (1921) au sujet de l' « atténuation des occlusives » et de la mouillure constante de /k/. La « tendance générale » de /b/, /t/ et /d/ à passer à leur fricative correspondante représente moins de 50% des réalisations fricatives aujourd'hui (sauf pour [b] qui semble légèrement résister). L'analyse détaillée de la distribution des fricatives par rapport aux occlusives, dans un échantillon de sept enregistrements de locuteurs de tous âges et des deux genres, contenant 228 mots<sup>324</sup> chacun, issus de nos enquêtes de terrain, a montré la fréquence des fricatives suivantes par rapport aux occlusives : [b] : 52% ; [t] : 18% ; [d] : 25%. Quant à /k/, sa réalisation fricative représente 43% et occlusive 57% des réalisations. Ces résultats révèlent une régression de l'influence amazighe dans le parler des Branès Nord-Taza, aujourd'hui, à travers le phénomène de spirantisation, par rapport à la situation décrite par G. S. Colin (1921) au début du XXe siècle.

Cette étude interne en diachronie a également permis de relever l'existence de la variante fricative [ɖ] de /d/ dans le parler branès que G. S. Colin (1921) n'avait pas notée. Elle représente une fréquence de 12% des utilisations par rapport aux autres variantes de /d/, qui sont [t] (16%) et [d] (72%).

2. Sur le plan comparatif, on a relevé :

- *Une nouvelle répartition des parlers jbala.* Elle est basée sur des critères linguistiques et non sur une répartition géographique binaire comme cela a été le cas auparavant. Deux phénomènes ont permis d'établir cette distinction : la spirantisation des occlusives *b, t, d, ɖ* et *k* et les réalisations phonétiques du *qāf*.

- Au niveau de la spirantisation, deux groupes de parlers se distinguent. Les parlers spirants (à spirantisation dominante ou réduite) et les parlers intermédiaires. Les parlers spirants affichent tous l'affriquée *ǧ*. Ceux à spirantisation dominante se situent à l'intérieur des territoires Jbala, dans les montagnes du Rif. Leur situation géographique et l'absence de contact direct avec les autres variétés d'arabe marocain leur permet de conserver aujourd'hui un grand nombre de traits non-hilaliens. Sur les trente-deux

---

<sup>324</sup> Ces enregistrements de 228 mots chacun ont été utilisés pour le relevé des fréquences pour les différents traits relevés dans le parler branès.

parlers analysés, ils en représentent 72%. Quant à ceux qui présentent une spirantisation réduite, ce sont les parlers qui se situent sur les franges de la zone Jbala. Il s'agit des parlers des tribus Anjra, Masmouda et Tsoul (partie sud-est du territoire jbala). Ils sont soit influencés par l'arabe andalou, anciennement, pour le cas des Anjra, soit par l'arabe urbain ou bédouin pour les deux autres. Ils représentent 19% de l'ensemble. Pour ce qui est des parlers intermédiaires. Ils présentent à la fois des particularités des parlers spirants et des parlers hilaliens et urbains. Mais, ils ne connaissent pas l'affriquée ġ. Ce sont ceux de la tribu Ghiyata, située dans le couloir de Taza. Ils représentent 9% du total.

- Au niveau du discriminant *qāf*, deux groupes de parler se distinguent : les parlers *qāla* et les parlers *ʔala*. Les premiers se répartissent sur tout le territoire Jbala, en dehors de la zone où dominent les parlers *ʔala*. Ils représentent 72% des parlers jbala analysés dans cette recherche par rapport aux parlers *ʔala* (28%). Les seconds se rencontrent dans deux zones distinctes. L'une se situe dans la partie centrale du territoire Jbala, comprise entre Chefchaouen, Ouazzane et Masmouda. L'autre se situe dans la partie méridionale, autour du cours supérieur de l'oued Ouargha, entre Taounate et la zone amazighophone rifaine. Mais, une différence apparaît au niveau de la fréquence de la glottale [ʔ] dans les deux zones. On constate une utilisation moins dominante dans la première zone que dans la deuxième. Ce qui nous permet de conclure que la variante glottale [ʔ] de l'uvulaire *q* n'est réellement bien implantée, sans distinction de genre ni d'âge, que dans la deuxième zone, occupée principalement par les tribus Senhaja arabophones et Marnissa.
- Un substrat amazigh, habituellement admis par les linguistes, difficile à délimiter clairement sur le plan phonétique. La spirantisation, l'affrication et l'assourdissement de la dentale emphatique *ḡ* sont attestés dans les parlers arabes jbala et dans les parlers amazighs du nord-ouest du Maroc. Nous pensons cependant que la spirantisation de l'occlusive *k* peut être identifiée clairement comme une trace du substrat amazigh. Les arguments qui nous ont permis d'avancer l'origine amazighe de la spirante *ḳ* [ç (API)] se trouvent dans le phénomène que les grammairiens arabes anciens ont désigné par « *ibdal al-ḥurūf* » (substitution d'un phonème par un autre) dans les dialectes arabes anciens. Il se trouve que l'occlusive *k* (*kāf*) semble ne pas connaître de passage à *ḳ* [ç] dans ces dialectes.

- Une influence amazighe d'origine non-zénète dans le parler branès. Ainsi, le parler branès ne partage pas le phénomène de spirantisation, dans son ensemble, avec les parlers voisins de la tribu Igzennayen, qui sont considérés des Zénètes. Il montre des similitudes avec les parlers amazighs ghomara, plus éloignés géographiquement, sur la spirantisation de toutes les occlusives (*b, t, d, k, ɗ*) et particulièrement sur leur distribution. Ce constat nous permet donc d'avancer l'hypothèse d'un substrat amazigh du parler branès non-zénète.

Au terme de cette étude, on peut dire que l'hypothèse de départ a été vérifiée. L'approche contrastive employée a permis de démontrer que le parle branès Nord-Taza ne se distingue pas des autres parlers jbala sur le plan phonétique et sur le substrat amazigh qu'il contient. La répartition géographique des parlers jbala proposée par G. S. Colin et réitérée par la littérature, en parlers septentrionaux et parlers méridionaux, n'est donc pas fondée, car c'est le degré de spirantisation des occlusives et la présence ou l'absence de l'affriquée prépalatale sonore *ǧ*, qui s'est révélé pertinent dans la classification de ces parlers.

Enfin, nous pensons avoir contribué à l'avancement de la réflexion sur les parlers jbala. Nous avons ainsi réalisé une synthèse des travaux existants, inédite nous semble-t-il à ce jour, sur les parlers arabes de la région nord-ouest du Maroc, sur le plan phonologique-phonétique. Nous avons ainsi esquissé une image de la répartition des parles jbala, selon le critère le plus important qui est le degré de spirantisation. Par ailleurs, nos résultats pourraient participer à la compréhension des modalités d'arabisation de la région nord de Taza et plus largement de la région Jbala. Enfin, les données linguistiques de notre thèse pourraient trouver une utilité auprès des chercheurs qui s'intéressent aux parlers non-hilaliens de façons générale et aux mouvements de populations dans la région Jbala.

### ➤ **Limites de la recherche et perspectives**

L'objectif d'une approche comparative n'est pas seulement de comparer, mais il est également de comprendre, d'expliquer et d'apporter de nouvelles données. Nous avons tenté tout au long de notre thèse de concilier ces différentes attentes. Sans doute avons-nous développé un phénomène linguistique plus qu'un autre, démontré celui-ci au détriment d'un autre. Il manque



également une approche comparative sur les plans morphosyntaxique et lexical. Mais, ce qui nous a fait défaut dans cette recherche est certainement notre absence de maîtrise d'une variété amazighe. Aborder l'étude d'un parler arabe de contact de langues, amazighe et arabe au Maghreb, de deux points de vue linguistiques ne pouvait qu'enrichir la réflexion et les résultats de la recherche.

Notre recherche mérite d'être approfondie par une étude comparative sur les plans morphosyntaxique et lexical entre les parlers jbala, d'une part et entre les parlers jbala et les parlers amazighs du nord du Maroc, d'autres part. L'objectif serait de vérifier la classification de ces parlers que nous avons proposée dans cette recherche et de mesurer l'influence du substrat amazigh qu'ils renferment. Cette étude permettra également, à travers une collecte de données sur les lieux non encore documentés, de participer à la sauvegarde des parlers jbala, entamée par Ángeles Vicente depuis quelques années. Ces parlers qui « s'accrochent » encore aux montagnes du Rif, mais pour combien de temps. Certes, ils ne sont pas menacés à court terme, à notre avis. Mais, l'arabe urbain des villes voisines aura raison, à long terme, de ces parlers représentatifs de la première couche d'arabisation.

Notre seconde perspective, complémentaire à la première, est apparue en filigrane tout au long de ce travail. Elle concerne la compréhension du processus d'arabisation de la région Nord-Taza. Cette zone nous intéresse en raison de sa situation géographique. Elle est en effet située à l'extrême zone arabophone méridionale de la région Jbala. Elle se trouve en contact avec la zone amazirophone rifaine. De par son relief escarpé, ses hautes montagnes et l'isolement de sa population, dont les usages linguistiques et les traditions sont encore conservés, une recherche sur la diffusion historique de l'arabe dans ces lieux nous semble plus accessible. Elle serait menée dans le cadre théorique de la sociolinguistique de contact, entre autres. L'idéal serait de l'entreprendre en collaboration avec des berbérissants.

## BIBLIOGRAPHIE<sup>325</sup>

### A

ABOU EL HAJA H., 1994-1995, « árabe en duwař Sřema (tribu Bni Qorřa, provincia Taunat). Textos (transcripci3n, tracucci3n y notas) y estudio fon3tico y morfol3gico », M3moire de Licence d'Espagnol non publi3, sous la direction de Simon L3vy, Rabat, Universit3 Mohamed V, 95 p.

řAbd el-řāl, řAbd al-Munřim, 1968, *Lahřat řamāl al-Mařrib : Tiřawān wa mā řawlahā*, Dār al-kātib al-řarabi li-ř-řibāřa wa n-nařr, le Caire, Égypte.

عبد العال عبد المنعم، ١٩٦٨، لهجة شمال المغرب: تطوان وما حولها، دار الكاتب العربي للطباعة والنشر، القاهرة.

řAb del-řāl, řAbd al-Munřim, 1968, *Muřřam řamāl al-Mařrib : Tiřawān wa mā řawlahā*, Dār al-kātib al-řarabi li-ř-řibāřa wa n-nařr, le Caire, Égypte.

عبد العال عبد المنعم، ١٩٦٨، معجم شمال المغرب: تطوان وما حولها، دار الكاتب العربي للطباعة والنشر، القاهرة.

ABU ELHIJA D., DAVIS S., 2016, « On the Status of derived affricates in Arabic dialects », in *Perspectives on Arabic Linguistics 28*, pp. 89-104, Y. A. Haddad and E. Potsdam (Eds.)

ADARDAK Ch., 2016, « Processus d'organisation territoriale de la r3gion de « Senhaja Sraīr » jusqu'à la fin du protectorat espagnol (1956) », *Tidighim*, n° 5, 4<sup>e</sup> ann3e, pp. 14-50.

Al-HADRI A., 2008-2009, « an-nawř al-luřawī fi al-lahřa ař-řafřāwuniyya. muřāraba fi l-lisāniyyāt al-ijtimā'iyya », Th3se de doctorat, Universit3 Ibn Tufaīl, L. Messaoudi (dir.), Qu3nitra, Maroc.

الحضري عبد النور، 2009-2008، النوع اللغوي في اللهجة الشفشاونية. مقارنة في اللسانيات الاجتماعية، أطروحة دكتوراه، جامعة ابن طفيل، القنيطرة، المغرب.

AGUADÉ J., 2003, « Estudio descriptivo y comparativo de los fonemas del árabe dialectal marroquí », in *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí* (EDNA) 7, pp. 59-109.

AKKA M., 1991, « Contact inter-dialectes, variation intra-dialectale : perm3abilité au berb3re du parler d'une population arabophone du Haouz de Marrakech : les Nouasser de Chichaoua », Abdallah Bounfour (dir.), Universit3 Paris V, France.

---

<sup>325</sup> Les sources arabes m3di3vales ont 3t3 consult3es en ligne sur le site *alwaraq.net*. Elles sont plac3es à la fin de la bibliographie, ci-dessous. Les r3f3rences des dictionnaires et les sites consult3s sont 3galement plac3s à la fin de cette bibliographie.

La date 3crite entre crochets renvoie à la premi3re 3dition du document. Elle est plac3e à la suite de la derni3re date d'3dition.

AL-FIGUIGUI H., 2001, « جبالة تاريخ ومجال (žbāla tārīx wa mažāl) », *Les Jbala. Espace et pratiques*. Kénitra, Publications de la FLSH, Maroc, pp. 7-13.

AL-HARNANE M., 2017, *al-buḥd al-watanī fi fan al-fraja ṣinda qabāʿil ḥawḍ īnāwin : al-barānis, at-tsūl, ḡayyāta, banī warāyin*, Dār Abī Raqrāq li-ṭ-ṭībāṣa wa n-našr, Maroc.

الهرنان، محمد، 2017، البعد الوطني في فن الفراجة عند قبائل حوض ايناون : اليرانس، التسول، غيائة، بني وراين، دارابي رقرق للطباعة والنشر، المغرب.

AL-SHARKAWI M., 2010, *The Ecology of Arabic: a study of arabicization*, Leiden, Pays-Bas, 266 p.

AL-SHARKAQUI M., 2016, « Arabic language: pre-classical », *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*.

[En ligne] [https://www.academia.edu/26039701/Arabic\\_language\\_pre-classical](https://www.academia.edu/26039701/Arabic_language_pre-classical)

AL-SHARKAWI M., 2017, *History and development of the Arabic language: from pre-Islamic times to the age of conquests*, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 243 p.

AL-WAHHĀBI A., 2014, *faṣl fī l-lisāniyyāt t-tārīxiyya : al-uṣūl l-'arabiyya l-faṣīḥa li-lahajāt qabā'il jabāla bi-š-šamāl al-Maḡribī fī ḍaw' ilmayyi t-ta'īl wa-d-dalāla : Banī 'Arūs namūdažan, aṭ-ṭab'a 1, manšūrāt Slaiki 'axawayn, Tanger, Maroc, 388 p.*

الوهابي، عبد اللطيف، 2014، فصل في اللسانيات التاريخية : الأصول العربية الفصيحة لهجات قبائل جبالة بالشمال المغربي في ضوء علمي التأثيل والدلالة : بني عروس نموذجاً. الطبعة الاولى، سليكي أخوين، طنجة، المغرب.

ALLATI A., 2017, « Sur les classifications berbères », *Etudes et Documents Berbères*, 38, pp. 105-116. [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-etudes-et-documents-berberes-2017-2-page-105.htm>

AMEUR M., 1990, « A propos de la classification des dialectes berbères », *Études et documents berbères*, Vol. 7, pp. 15-27.

ALRASHEEDI E. S., 2015, « Affrication in Ha'ili Arabic: A Rule-Based Approach », in *International Journal of Linguistics*, Vol. 7, No. 4.

[En ligne] <http://dx.doi.org/10.5296/ijl.v7i4.8017>.

AMRAOUI S., 2017, « La dynamique langagière dans le parler d'Asilah », *langues, cultures et sociétés*, Vol. 3, n°1, pp. 31-44.

AMRAOUI S., 2018, « Le parler d'Asilah (Nord-Ouest du Maroc) », *Jbala : Peuplement, langue et ruralité*, Acte des colloques de Chefchaouen, Taounate et Larache 2011, 2012, 2014, 2015, M. Mezzine, J. Vignet-Zunz et F. Brigui (coord.), Centre d'Études et de Recherches Interdisciplinaires sur les Jbala (CÉRIJ), Rabat, Maroc, pp. 84-96.

ARSENNE J., 2016, « Preliminary Results on the Arabic Spoken in Jnanate, Northern Morocco », *Arabic Varieties: Wide. Proceedings of the 11<sup>th</sup> International Conference of AIDA – Bucharest (2015)*. G. Grigore & G. Biṭună (eds.). Bucharest, Editura Universităţii din Bucureşti, pp. 73-78.

As-SAHĪMĪ S., 1995, *Ibdāl al-ḥurūf fi l-lahazāt al-ṣarabiyya*, Maktabat al Ġurabāʿ al-Ṭatariyya, Médine, Arabie Saoudite.

السحيمي سلمان بن سالم بن رجاء، 1995، إبدال الحروف في اللهجات العربية، مكتبة الغرباء الأثرية، المملكة العربية السعودية.

ASSAD M., 1978 « Le parler arabe de Tanger », Thèse de doctorat, Universidad de Gotemburgo.

## B

BARKAT M., 2000, « Détermination d'indices acoustiques robustes pour l'identification automatique des parlers arabes », Thèse de doctorat, Université Lyon 2.

[En ligne] [http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2000/barkat\\_m#p=0&a=top](http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2000/barkat_m#p=0&a=top).

BARONTINI A., HMIMSA Y., 2017, « Agrobiodiversité et pratiques agricoles dans le pays Jbala (Tafza et Bellota) », *Revue d'ethnoécologie*, Supplément 1, 2017. [En ligne] <http://ethnoecologie.revues.org/3217>

BEDRA S., 2017, « Quelques particularités linguistiques du parler des Ghiata d'Oued Amlil (province de Taza) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet et A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 327-354.

BEHNSTEDT P., « La frontera entre el bereber y el árabe en el Rif », *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí* 6 (Cádiz: Universidad de Cádiz, 2002).

BEHNSTEDT P., BENABBOU M., 2002. « Zu den arabischen Dialekten der Gegend von Tāza (Nordmarokko) ». « Sprich doch mit deinen Knechten aramäisch, wir verstehen es! », 60 Beiträge zur Semitistik Festschrift für Otto Jastrow zum 60. Geburtstag, W. Arnold & H. Bobzin (éds.). Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, pp. 53-72.

BEHNSTEDT P., 2003, « Zwei texte im altstadt-dialekt (T3) von Taza (marokko) », *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí* 7, pp. 165-171.

BELBAITA Y., 2011-2012, « Le parler des Branès. Parler arabe du nord de la région de Taza : particularités phonétiques, morphosyntaxiques et lexicales », Mémoire pour l'obtention du Master en science du langage, F. Brigui (dir.), Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fès, Maroc. (Non publié).

BELBAITA Y., 2017, « Le parler des Branès (Province de Taza) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet, A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, p. 275-286.

BEN FARAH A., 2008, « Les affriquées en dialectal tunisien : la « tachtacha » comme exemple ». *L'Atlas tunisien*, Sousse, Tunisie.

BEN HOUNET Y., 2009, « Le Concept de tribu en anthropologie », *Revue africaine des livres*, Volume 5, n° 1, pp. 11-13.

BEN HOUNET Y., BONTE P., 2009, « La tribu à l'heure de la globalisation », *Etudes rurales*, 2009, n° 184, pp. 13-32.

BENABBOU M., 2012, « Questionnaire pour l'atlas linguistique des Jbala » (non publié).

BENABBOU M., 2017, « Un parler arabe des Tsoul : Larbaa de Beni Lent (province de Taza) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet et A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 305-314.

BENÍTEZ M., MILLER C., RUITER J. J., TAMER Y., 2013, *Evolution des pratiques et représentations langagières dans le Maroc du XXI<sup>e</sup> siècle*, Editions L'Harmattan, 306 p.

BENÍTEZ M., 2016, « Notes sur le sociolecte des jeunes d'Ouazzane (nord du Maroc) », *Arabic Varieties : Far and Wide. Proceedings of the 11th International Conference of AIDA*, Grigore G. & Bițună G., Bucarest, Editura Universității din București : pp. 99-105.

BENÍTEZ M., 2019, « Une approche sociolinguistique du parler arabe de Ouazzane depuis la perspective du genre », *Studies on Arabic Dialectology and Sociolinguistics*, Proceedings of the 12th International Conference of AIDA held in Marseille from May 30th to June 2nd, 2017.

BENNIS S., 1998, « Contact des langues dans le Piémont de Béni-Mellal », *Plurilinguisme* n° 16 (Revue du Centre d'Etudes et de Recherche en Planification Linguistique. Université René Descartes), décembre 1998, Paris, pp. 231-251.

BERNS J., 2016, « The Phonological Representation of Affricates », *Language and Linguistics Compass*, 2016, 10/3, pp. 142-156.

BERQUE J., 1954, « Qu'est-ce qu'une tribu nord-africaine ? », in *L'Éventail de l'histoire vivante : Hommage à Lucien Fèvre*, Armand Colin, 1954.

BIARNAY S., 1917, *Étude sur les dialectes berbères du Rif: lexique, textes et notes de phonétique*. Paris : Ernest Leroux. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k826284>.

BLANC H., 1969, « The fronting of semitic g and the qāl-gāl dialect split in Arabic », *Proceedings of the International Conference on Semitic Studies*, Jérusalem: The Israel Academy of Sciences and Humanities, 7-37.

BLANC L. R., 1906, « Deux contes marocains de Tanger », dans *Archives Marocaines*, Tome VII, p. 415.

BLANC L. R., 1906, « El-maṣānī. Conte en dialecte marocain », dans *Archives Marocaines*, vol. 6.

BONTE P., 1987, « Tribus en Afrique du Nord et au Moyen-Orient. », *L'Homme*, vol. 27, n° 102, pp. 7-11.

BONTE P., (dir.), 1991, *Al-Ansāb, la quête des origines : anthropologie historique de la société tribale arabe*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 260 p.

BONTE P., 2004, « Tribus, hiérarchies et pouvoirs dans le nord de l'Afrique », *Tribus et pouvoirs en terre d'islam*, Paris, Armand Colin.

BONTE P., BEN HOUNET Y., 2010, « Introduction », *Etudes rurales*, 7 avril 2010, n° 184, pp. 13-32.

BOUAROUROU F., 2014, « La gémination en tarifit : considérations phonologiques, étude acoustique et articulatoire », thèse de doctorat, Université de Strasbourg, France.

BOUKOUS A., 2009, *Phonologie de l'amazighe*, Institut Royal de la Culture Amazighe, Rabat, Maroc.

BOUKOUS A., 2013, « Revitalisation de l'amazighe Enjeux et stratégies », *Langage et société*, n° 143, pp. 9-26.

BOUZID A., 1996, « Les Awraba de Kusayla. Essai de localisation et d'identification d'une entité berbère », *IBLA*, t. 59, n° 178, pp. 217-232.

BRIGUI F., 2015, « Parlers arabes hilaliens du Nord-Ouest de Fès : Chraga, Hramssa et Ouled Aissa », *Actes de la Journée d'études Linguistique de terrain : Description de faits et présentation de modèles*, Organisée par le Groupe de Recherches et d'Etudes Linguistiques, le mercredi 11 mai 2011, Fès. Textes réunis par Fouad Brigui.

BRIGUI F., 2016, « De quelques traits d'une variante jebli : le parler de Tazghadra (région de Ghafsay) », *Enseignement, langues et cultures au Maroc*, A. Ibn El Farouk et A. Mabrou (coord.), pp. 189-199.

BRIGUI F., 2017, « Un parler pré-hilalien de la région de Sefrou. Le parler des Bni Yezgha », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet et A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 343-354.

BRIGUI F., 2019, « De la continuité linguistique du préhilalien de type jebli au-delà du territoire des jbala », *Revista al-Andalus Magreb*, Vol. 26, Núm. 1.

BROCKELMANN C., 1910, *Précis de linguistique sémitique* (traduit de l'allemand par W. Marçais et M. Cohen), Paris, France, Librairie Paul Geuthner.

BRUNOT L., 1926, « Le parler arabe des Jbala », *Rif et Jbala*, Bulletin de l'enseignement public du Maroc, Paris, É. Larose, pp. 84-86.

## C

CHAÏB M., 1976, « Al-'arabiyya al-wusta (l'arabe intermédiaire) », *Revue Tunisienne des Sciences Sociales*, n° 46, Publication du CERES, pp. 47-66, Tunis.

CAMPS G., 1984. « *Rex gentium Maurorum et Romanorum* », *Antiquités africaines*, t. 20, pp. 183-218.

CAMPS G, « Branès », *Encyclopédie berbère*, 11.  
[En ligne] <http://encyclopedieberbere.revues.org/1836>

CANTINEAU J., 1936, *Géographie linguistique des parlers arabes algériens*, Alger, Algérie, Société historique algérienne.

CANTINEAU J., 1936-1937, « Étude de quelques parlers nomades d'Orient », *AEIOA* 2, pp. 1-119, 119-237.

CANTINEAU J., 1960, *Cours de phonétique arabe suivi de Notions générales de phonétiques et phonologie*, Paris, C. Klincksieck.

CATTIN M.-I., 2018, « Territoire Jbala et enquêtes PCD », *Jbala : Peuplement, langue et ruralité*, Acte des colloques de Chefchaouen, Taounate et Larache 2011, 2012, 2014, 2015, M. Mezzine, J. Vignet-Zunz et F. Brigui (coord.), Centre d'Études et de Recherches Interdisciplinaires sur les Jbala (CÉRIJ), Rabat, Maroc. pp. 154-164.

CAUBET D., 1993. *L'arabe marocain*. Volume I. Paris-Louvain, Peeters.

CAUBET D., 1996b, « La négation en arabe maghrébin », in *La négation en berbère et en arabe maghrébin*, Paris-Montréal, L'Harmattan, pp. 79-97.

CAUBET D., 1998, « Étude sociolinguistique des traits préhilaliens dans un dialecte en voie d'urbanisation à Fès », *Peuplement et arabisation au Maghreb occidental : Dialectologie et histoire*, J. Aguadé, P. Cressier & Á. Vicente (éds), Madrid/Saragosse, Casa de Velázquez, Universidad de Zaragoza, Área de Estudios Árabes e Islámicos, pp. 165-175.

CAUBET D., 2000-2001, « Questionnaire de dialectologie du Maghreb (d'après les travaux de W. Marçais, M. Cohen, G S. Colin, J. Cantineau, D. Cohen, Ph. Marçais, S. Lévy, etc.) », *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí* 5, pp. 73-92.

CAUBET D., 2004, « Dialectologie et histoire au Maghreb : pour une sociolinguistique historique », in Jocelyne DAKHLIA (dir.), *Trames de langues : Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Tunis, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, Connaissance du Maghreb, 2004, pp. 59-70. [En ligne] <http://books.openedition.org/irmc/1454>

CAUBET D., 2016, « The dialect of Msek-Beni Itteft (Al Hoceima), on the borders with Berber - revisited in 2014 ». *Arabic Varieties: Wide. Proceedings of the 11<sup>th</sup> International Conference of AIDA – Bucharest (2015)*. G. Grigore & G. Bițună (eds.). Bucharest, Editura Universității din București, p.163-173.

CAUBET D., 2017, « Les parlers žbāla à partir de corpus recueillis dans la région en 1992-1995 (sous la direction de Simon Lévy) », *La région du Nord-Ouest marocain : parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet, A. Naciri-Azzouz (éds.). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza.

CAUBET D., 2018, « Arabic and Berber in contact: Arabic in a minority situation in Al Hoceima region ». *Arabic in Contact*, S. Manfredi, M. Tosco & G. Banti (eds.), Studies in Arabic Linguistics Series. Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company.

CHAKER S., 1984, *Textes en Linguistique Berbère. (Introduction audomaine berbère)*, Paris, Editions du CNRS.

CHAKER S., 1989, « Apparemment (de la langue berbère) », in Gabriel Camps (dir.), 6 | *Antilopes – Arzuges*, Aix-en-Provence, Edisud (« Volumes », n° 6).  
[En ligne] <http://encyclopedieberbere.revues.org/2564>

CHACKER S., 1995, « Dialecte », *Encyclopédie berbère*, Vol. 15, Aix-en-Provence, Edisud.  
[En ligne] : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2252>

CHAKER S., CAUBET, D., (éds.) 1996, *La négation en berbère et en arabe maghrébin*, Paris-Montréal, L'Harmattan.

CHAKER S., 2003, « Le berbère », *Les langues de France*, Bernard Cerquiglini (dir.), Paris, PUF, 2003, p. 215-227.

CHAKER S., METTOUCH A., 2006, « Berber », *Concise encyclopedia of languages of the world*, Keith Brown (dir.), 1. ed., Amsterdam, Elsevier, pp. 152-158.

CHAKER S., 2013, « L'officialisation de tamazight (Maroc/Algérie) : quelques réflexions et interrogations sur une dynamique aux incidences potentielles considérables », *Asinag* n°8 (revue de l'IRCAM), Top Press, Rabat, Maroc, pp. 35-50.

CHAKER S., 2015, « Phonologie & Phonétique » *Encyclopédie Berbère*, Aix-en-Provence : IREMAM-MMSH, 2015. hal-01780808.

CHALFI R., 2015/16, « Étude de la variation langagière et des technolectes dans le parler jebli des Oulad Azam. Province de Taounate », Thèse de doctorat, L. Messaoudi (dir), Université Ibn Tofaïl-Kénitra, Maroc.

CHAMI N., 1990, « Assimilation, accentuation et phénomènes connexes dans le parler arabe de Tanger », thèse de doctorat, G. Bohas (dir), Paris 8.

CHETRIT J., 2015, « Diversity of Judeo-Arabic Dialects in North-Africa: Eqal, Wqal, k<sup>j</sup>al and ?al Dialects », *Journal of Jewish Languages* 4, pp. 1-43.

CHIKHI A., 2017, « Traits linguistiques d'un parler žebli : Douar Beni Imran (province de Taounate) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet, A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 177-188.

COHEN D., 1966, « Le système phonologique du maltais. Aspects synchroniques et diachroniques », in *Journal of Maltese Studies*, 3, pp. 1-26.  
[En ligne] <https://www.um.edu.mt/library/oar/handle/123456789/26016>



COHEN D., 1974, « Ouverture » des *Actes du premier congrès international de linguistique sémitique et chamito-sémitique*, Paris 16-19 juillet 1969, réunis par A. Caquot et D. Cohen, Mouton, pp. 11-20.

COHEN M., 1912, *Le parler arabe des Juifs d'Alger*, Paris, France, H. Champion.

COLIN G.S. 1921. « Notes sur le parler arabe du nord de la région de Taza ». Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale 18, pp. 33-119.

[En ligne] <https://www.ifao.egnet.net/bifao/018/03/>

COLIN G.S., 1945 [1937], « Les parlers : l'arabe », *Initiation au Maroc*. Rabat, Institut des Hautes Etudes Marocaines, pp. 219-235. [En ligne] <http://arb.crasc.dz/index.php/fr/18-vol-05-n-01/132-le-concept-de-tribu-en-anthropologie>.

Comité du Maroc (Publication du), 1912, *Notes sur les tribus du Maroc oriental. Notice dressée par les officiers de renseignements du cercle de Fès*.

[en ligne] : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6548162f.texteImage>

COON CARLETON S., 1931, *Tribes of the Rif*, Cambridge, Mass., États-Unis d'Amérique, Peabody museum of Harvard university.

CORRIENTE F., 1978, « “D-L” doublets in Classical Arabic as evidence of the process of delateralisation of “dad” and development of its standard reflex », *Journal of Semitic Studies* 23.

CORRIENTE F., VICENTE, Á. (eds.), 2008, *Manual de dialectología neoárabe*, Zaragoza, Espagne, Instituto de estudios islámicos y del Oriente Próximo, 526 p.

CORRIENTE F., PEREIRA Ch., VICENTE Á. (éds.), 2015. *Aperçu grammatical du faisceau dialectal arabe andalou. Perspectives synchroniques, diachroniques et panchroniques*. Berlin-Boston, De Gruyter.

## D

DASHTI A., 2015, « A Change of a Consonant Status: the Bedouinisation of the [j] Sound in the Speech of Kuwaitis: A Case Study », *International Journal of Applied Linguistics & English Literature*, vol. 4, n° 5.

DESTAING E., 1928, « Notes sur l'expression verbale de la durée et du temps en berbère et en arabe marocain (parlers des chleuhs du Sous) », in B.S.L.P., t. XXIX, fasc. 1 (Paris), pp. 45-73.

DICHY J., 1994, « La pluriglossie de l'arabe », *Bulletin d'Études orientales*, Institut français d'Études arabes de Damas (IFEAD), tome XLVI, pp. 19-42.

Dozy R., 1881, *Supplément aux Dictionnaires Arabes*, Leyden.

## E

EL GHAZAZ F., 2017, « Le parler žebli d'Aïn Mediouna (province de Taounate) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet, A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 201-218.

EL HANNOUCHE J., 2010. « Arabic influence in Ghomara Berber », Universiteit Leiden (Mémoire de fin d'études).

EL JETTARI Kh., 2017, « Contact de langues arabe et berbère en zone du Rif. Région de Bni Itteft (Province d'Al Hoceima) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet et A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 315-326.

EL KHOMSI R., 2017, « Étude des particularités linguistiques du parler žebli de la région d'Ouazzane », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet, A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 159-175.

EL OUARDI M., 2017, *qabīlat al-Barānis fī muwāḏahat al-iḥtilāl al-ḡaskarī al-faransī. dawr az-zaḡāmāt fī qiyādat al-muqāwama (1912-1926)*, Dār Abī Raqrāq li-ṭ-ṭibāḡa wa n-našr, Maroc.  
الوردي محمد، قبيلة البرانس في مواجهة الاحتلال العسكري. دور الزعامات في قيادة المقاومة (1912-1926)، دارابي رفران للطباعة والنشر، المغرب.

EMBARKI M., KONOPCZYNSKI G., 1997, « Les parlers arabes ou le passage de la filiation-dominance à l'indépendance ? Le cas de l'arabe marocain », Symposium international « Contact + Conflit » IV, Bruxelles, 28-31 mai 1997.

[En ligne] <http://cled.free.fr/embarki/articles/1996-1997/article3.html>.

EMBARKI M., 2008, « L'évolution du phonétisme arabe et la résistance coarticulatoire », *JEP*, Juin 2008, Avignon, France. pp.305-308.

EMBARKI M., 2014, « Évolution et conservatisme phonétiques dans le domaine arabe » in *Diachronica*, 31 : 4, pp. 506-534.

EMBARKI M., 2015, « Les motivations phonétiques du mouvement d'antériorisation des consonnes de l'arabe classique », in *Sémiotique du mouvement : du geste à la parole*, Edition : PEI-Bruxelles, Publisher : Peter Lang, Editors : Sylvie Freyermuth, Dominique Keller & Jean-François P. Bonnot, pp.236-254.

EVANS-PRITCHARD E., DUMENTD L., 1968, *Les Nuer : description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*, L. EVRARD (trad.), Gallimard, Paris, France.

EZ-ZRIOULI S., BRIGUI F., 2018, « Le parler de douar Onsar (Rghioua, tribu Mezraoua, cercle et province de Taounate) », *Jbala : Peuplement, langue et ruralité*, Acte des colloques de Chefchaouen, Taounate et Larache 2011, 2012, 2014, 2015, M. Mezzine, J. Vignet-Zunz, F. Brigui (coord.), Centre d'Études et de Recherches Interdisciplinaires sur les Jbala (CÉRIJ), Rabat, Maroc. p. 105-117.

## F

FALCHETTA J., 2019, « The social connotations of linguistic variation in a Moroccan urban context: the case of Temara », Thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille.

FERGUSON Ch. A., 1959, « Diglossia », *Word*, vol. 15, pp. 325-340.

FERRANDO I., 2001, *Introducción a la historia de la lengua árabe: nuevas perspectivas*, Zaragoza: Navarro y Navarro.

FERRANDO I., 2002b, « L'arabe andalou et la classification des dialectes néo-arabes », *Aspects of the Dialects of Arabic Today*, Proceedings of the 4<sup>th</sup> Conference of AIDA, Rabat, Maroc, pp. 189-200.

FLIKEID K., 1994, « L'éclairage réciproque de la sociolinguistique et de la dialectologie », in *Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord*, C. Poirier (dir.) Presses Université Laval, 514 p.

FÜCK J., CANTINEAU J., 1955, *'Arabīya : recherches sur l'histoire de la langue et du style arabe*, C. Denizeau (trad.), Paris, France, M. Didier, 239 p.

## G

GAUTIER F., 1952, *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, éd. Payot.

GÉLARD M.-L., 2003, *Le pilier de la tente : rituels et représentations de l'honneur chez les Aït Khebbach (Tafilalt)*, Paris, France, Maison des sciences de l'homme.

GELLNER E., ALBERGONI, G., 2003, *Les Saints de l'Atlas*, Paul COATALEN (trad.), Saint-Denis, France, Éd. Bouchene.

GERMANOS M.-A., MILLER, C., 2011, « Introduction. Sociolinguistique urbaine en domaine arabophone : quels enjeux ? », *Langage et société* 2011/4 (n° 138), pp. 5-19.

GUERRERO J., 2015, *El dialecto árabe hablado en la ciudad marroquí de Larache*. Zaragoza: Prensas de la Universidad de Zaragoza.

GERRERO J., 2018, « Les parlers jbala-villageois. Étude grammaticale d'une typologie rurale de l'arabe dialectal maghrébin », *Dialectologia* 20, pp. 85-105.

GERRERO J., 2019, « Reflexes of Old Arabic \*/ǧ/ in the Maghrebi Dialects », *Arabica*, Vol. 66, Issue 1-2.

GUERRERO J., 2019, « Did early Pre-Hilali Arabic Dialects have interdental? », 13e conference d'AIDA.

GODELIER M., 1973, « Le concept de tribu – crise d'un concept ou crise des fondements empiriques de l'anthropologie », *Diogenes*, n° 85, pp. 3-28.

GRAND'HENRY J., 1972, *Le parler arabe de Cherchell (Algérie)*, Louvain-la-Neuve, Belgique, Université catholique de Louvain, Institut orientaliste.

GREENBERG J. H. 1950, « The patterning of Root Morphemes in Semitic », in *Word*, 6:2, pp. 162-181. [en ligne] <https://doi.org/10.1080/00437956.1950.11659378>

GREENBERG J. H., 1952, « The Afro-Asiatic (Hamito-Semitic) Present », *Journal of the American Oriental Society*, Vol. 72, No. 1 (Jan. - Mar., 1952), pp. 1-9, Published by: American Oriental Society Stable. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/595321>

GREENBERG J. H., 1966, *The languages of Africa*, 2nd revised edition, Bloomington: Indiana University.

GRIGORE G., 2007, *L'arabe parlé à Mardine. Monographie d'un parler arabe « périphérique »*, Ed. I. București : Editura Universității din București,

GUERRAB S., 2014, « Analyse dialectométrique des variétés amazighes de Kabylie », Thèse de doctorat, Institut national des langues et civilisations orientales, Paris, France,

## H

HACHIMI A., 2011, « Réinterprétation sociale d'un vieux parler citadin maghrébin à Casablanca », Édition de la Maison des sciences de l'homme, *Langage et société*, 2011/4 n° 138, pp. 21-42. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2011-4-page-21.htm>

HART D. M., 1976, *The Aith Waryaghar of the Moroccan Rif: an ethnography and history*, Tucson (Ariz.), Etats-Unis d'Amérique, University of Arizona Press.

HEATH J., 1989b, « Moroccan Affricates », in *Studia linguistica et Orientalia memoriae Haim Blanc dedicate*, Wiesbaden: Harrassowitz.

HEATH J., 2002, *Jewish and Muslim Dialects of Moroccan Arabic*, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Routledge Curzon.

HILILI A., 1979, « Phonologie et morphologie de l'ancien fassi (parler arabe marocain) », thèse de doctorat, David Cohen (dir.), Paris III.

HOLE C., 1980, « Phonological variation in Bahraini Arabic: the [j] and [y] allophone of /j/ », in *Zeitschrift für Arabische Linguistik*, N° 4, pp. 72-89.

HOLE C., 1986, « The social motivation for phonological convergence in three Arabic dialects », in *International Journal of the Sociology of Language*.

HOLE C., 1991, « Kashkasha and the fronting and affrication of the velar stops revisited: a contribution to the historical phonology of the Peninsular Arabic Dialects », in *Semitic Studies in Honor of Wolf Leslau*, Vol. 1, ed. by Alan Kaye, pp. 653-78, Wiesbaden: Harrassowitz,

HOLES C., 2004, *Modern Arabic, Structures, Functions and Varieties*, Washington: Georgetown University Press. [En ligne] <https://www.jstor.org/stable/43530351>

HUDSON A., 1996, *Sociolinguistics*. 2<sup>nd</sup> Edition, Cambridge: Cambridge University Press. [En ligne] <https://fr.scribd.com/document/343876934/Sociolinguistics-by-R-A-Hudson-Second-edition-free-download>

HUDSON A., 2002, « Outline of a theory of Diglossia », *International Journal of the Sociology of Language*, 157, p. 1-48.

## I

IBN KHALDŪN, *Le livre des exemples*, traduit de l'arabe par A. Cheddad, Gallimard, 2012.

IRAQUI-SINACEUR Z., 1998, « Le dialecte de Tanger ». *Peuplement et arabisation au Maghreb Occidental (Dialectologie et histoire)*, J. Aguadé, P. Cressier & Á. Vicente (éds.). Madrid-Zaragoza, Casa de Velázquez-Universidad de Zaragoza, 131-140.

## J

JAMOUS R., 1981, *Honneur et baraka : les structures sociales traditionnelles dans le Rif*, Paris/ Cambridge, Éditions de la MSH/Cambridge University Press.

JAOUHARI M., 1986, « Étude du système verbal de l'arabe marocain : aspect, expression du mode et du temps : parler de base, l'arabe d'Ouazzane », Thèse de doctorat, Paris 5, France.

JOHNSTONE Th. M., 1963, « The affrication of «kaf» and «gaf» in the Arabic dialects of the Arabian Peninsula », in *Journal of Semitic Studies*, vol. 8, issue 2, pp. 210-226. [En ligne] <https://academic.oup.com/jss/article/8/2/210/1661541>

JOHNSTONE Th. M., 1967, *Eastern Arabian dialect studies*. Londres : Oxford University Press.

## K

KAYE A., 1972. « Arabic /ziim/. A synchronic and diachronic study », *Linguistics*, vol. 10, issue 79 : 31-72.

KOSSMANN M., 1995, « La spirantisation dans les parlers zénètes : aperçu historique », in : Bos, Petra (éd.), *Langues du Maroc : Aperçu linguistique dans un contexte minoritaire*, Université Press. Tilburg, pp. 11-19.

KOSSMANN M., 2000. *Esquisse grammaticale du rifain oriental*. Paris- Louvain, Peeters.

KOSSMANN M., 2013, *The Arabic influence on Northern Berber*, Leiden ; Boston, Brill, Studies in Semitic languages and linguistics, n° volume 67, 461 p.

KOULOUGHLI D.-E., 2007, *L'arabe*, Presses Universitaires de France, Paris.

## L

LAAROUSSI M., 2017, « Le parler žebli du Douar Tazaran (province de Taounate) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet et A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 219-230.

LAFKIOUI M. 2007, *Atlas linguistique des variétés berbères du Rif*, Köln, Rüdiger Köppe Verlag.

LAFLIOUI M. (ed.), 2013, *African Arabic: Approaches to Dialectology*, Berlin/Boston, De Gruyter-Mouton, 301 p.

LAFKIOUI Mena, 2017, « Le rifain (tarifit) ». *Encyclopédie Berbère*, 41, Aix-en-Provence : IREMAM-MMSH, France.

LAKHOUAJA M., 1982, « Analyse phonologique du parler de Gzennaia du Rif », Mémoire de DEA, Université de Provence (Aix-Marseille Université), France.

LA MARTINIÈRE H.-M.-P. DE, LACROIX N., *Documents pour servir à l'étude du Nord-Ouest africain, T. 1*, édité par le Gouvernement général de l'Algérie, services des affaires indigènes (Alger). [En ligne] <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1060665/f10.item>

LANE, E. W., 1863, *An Arabic-English Lexicon*, London and Edinburgh.

LAOUST Émile, 1927, *Le dialecte berbère du Rif*, Paris, France, Larose.

LARCHER P., 2001, « Introduction », *Arabica*, vol. 48, n° 4, pp. 417-418.

LAREJ S., 2012, « Parler des Branès : évolution ou continuité depuis l'étude de G. S. Colin en 1917 ? », Mémoire de Master 2, Université d'Aix-Marseille, France, (non publié).

LAREJ S., 2017, « Une étude comparative des données linguistiques sur le parler des Branès (province de Taza) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet et A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 287-304.

LAROUSHI F., 2002, « La diglossie arabe revisitée. Quelques réflexions à propos de la situation », *Insaniyat / إنسانيات* [En ligne] <http://insaniyat.revues.org/8583>

LE CHATELIER A., 1902, *Notes sur les villes et tribus du Maroc en 1890*, Angers, Impr. De A. Burdin. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k103551n/f7.image.r=tribu%20maroc>

LENTIN J., 2003. « Le gîm déguisé et le qâf masqué », *Mélanges David Cohen. Études sur le langage, les langues, les dialectes, les littératures, offertes par ses élèves, ses collègues, ses amis présentées à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire*, Jérôme Lentin & Antoine Lonnet (éds.), Paris : Maisonneuve & Larose, pp. 401–412.

LÉVI-PROVENÇAL É., 1922, *Textes arabes de l'Ouargha (dialectes des Jbala Maroc septentrional)*, Paris, éditions Ernest Leroux.

LEVY S., 1998, « Problème historique du processus d'arabisation au Maroc : pour une histoire linguistique du Maroc », dans AGUADE Jordi, CRESSIER Patrice et VICENTE Ángeles, *Peuplement et arabisation au Maghreb occidental : dialectologie et histoire*, Casa de Velázquez, 1998, 184 p., pp. 11-26.

LOTFI M., 2017, « Le parler de la région de Galaz (province de Taounate) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet et A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 189-200.

LOUALI N., 1999, « La spirantisation en berbère », *Afroasiatica tergestina: papers from the 9th Italian meeting of Afro-Asiatic (Hamito-Semitic) linguistics, Trieste, April 23-24, 1998 = contributi presentati al 9° incontro di linguistica afro-asiatica (camito-semitica) : Trieste, 23-24 aprile 1998*, M. LAMBERTI ET L. TONELLI, (ED.), Padova, Italie, Unipress, 450 p.

## M

MAGHDAD A., 1993 « *El habla árabe en el Aduar de Msek (Textos, Traducciones, Notas y Compendio)* », Mémoire de licence d'espagnol non publié sous la direction de Simon Lévy, Rabat, Université Mohamed V, 1992-1993, 88 p.

MALKI M., 2017, « Quelques traits linguistiques du parler de Mokrisset (province d'Ouazzane) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet et A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 143-158.

MARÇAIS Ph., 1952, *Le parler arabe de Djidjelli (Nord Constantinois, Algérie)*, Paris, France, Adrien-Maisonneuve.

MARÇAIS Ph., 1977, *Esquisse grammaticale de l'arabe maghrébin*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient.

MARÇAIS W., 1902, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, Paris, Ernest Leroux.

MARÇAIS W., 1911, *Textes arabes de Tanger. Transcription, traduction annotée, glossaire*. Paris, E. Leroux.

[En ligne] <http://archive.org/stream/textesarabesdeta00maruoft#page/xii/mode/2up>

MARÇAIS W., 1920, « M.T. Feghali. Le parler arabe de\_Kfár 'Abīda (Liban-Syrie),1919 », (compte-rendu), *Revue des Études anciennes*, 22-1, pp. 70-72. [en ligne] : [https://www.persee.fr/doc/rea\\_0035-2004\\_1920\\_num\\_22\\_1\\_2102\\_t1\\_0070\\_0000\\_2](https://www.persee.fr/doc/rea_0035-2004_1920_num_22_1_2102_t1_0070_0000_2)

MARÇAIS W., GUĪGA A., 1925, *Textes arabes de Takrouna. Textes, transcription et traduction annotée*, Paris, Ernest Leroux.

MARÇAIS W., 1930, « La diglossie arabe dans l'enseignement public », Alger, *Revue pédagogique*, tome CIV, n° 12, 1930, p. 401-409.

MARÇAIS W., 1961, « Comment l'Afrique du Nord a été arabisée », in *Articles et conférences*, Paris, A. Maisonneuve, 1961, pp. 171-192. Article issue d'une conférence qu'il a donné à Londres le 29/01/1939 et qui a été publié auparavant dans les *Annales de l'Institut d'études orientales* de la Faculté des lettres de l'Université d'Alger, IV, 1938.

MARÇAIS W., FLEISCH H., BURTON-PAGE, J., « Djim », *Encyclopédie de l'Islam* 2,

MARTINET A., 1975, « La palatalisation 'spontanée' de g en arabe », in *Évolution des langues et reconstruction*, PUF.

FERNÁNDEZ M., 1995. « Los orígenes del término *digosia*. Historia de una historia mal contada », *Historiographia Linguistica* XXII: 1/2, p. 163-195.

MERCIER L., 1906, « Influence des langues berbère et espagnole sur le dialecte arabe marocain », in *Archives Marocaines*, N° 6, pp. 417-422.

[En ligne] : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k106570s/f468.image.r=mercier>

MESSAOUDI L., 1996, « Note sur l'affriquée /ğ/ dans le parler Jbala (Nord du Maroc) », *EDNA* 1, 1996, pp. 167-175.

MESSAOUDI L., 1998, « Traits linguistiques du parler ancien de Rabat », *Peuplement et Arabisation au Maghreb occidental : Dialectologie et histoire*, J. Aguadé, P. Cressier & Á. Vicente (éds), Madrid/Saragosse, Casa de Velázquez, Universidad de Zaragoza, Área de Estudios Árabes e Islámicos, p. 157-163.

MESSAOUDI L., 1999, « Étude de la variation dans le parler des Jbala (Nord-Ouest du Maroc) », *EDNA* 4, pp. 167-176.

MESSAOUDI L., 2001. « Le parler des *Jbala*. Questions de phonologie », *Les Jbala. Espace et pratiques*. Kénitra, Publications de la FLSH, Maroc, pp. 147-155.

MESSAOUDI L., 2017 [2003], « Parler citadin, parler urbain. Quelles différences ? », *Revue Langues, cultures et sociétés*, Volume 3, n°1, juin 2017.

MEZZINE M., 2003, *Fuqaha à l'épreuve de l'histoire, sainteté, pouvoir et société au Maroc au début des temps modernes, XVIème et XVIIème siècles*, Fès, Publications de la faculté des lettres et des sciences humaines, Fès, Maroc.

MEZZINE M., 2012, « Le peuplement du Maghreb. Une histoire de migrations plurielles », p. 39-55, in *La bienvenue et l'adieu, migrants juifs et musulman au Maghreb (XVe-XXe siècle)*, Abécassise, F., Dirèche, K., Aouad, R., (dir.), éd. Centre Jacques Berque, Casablanca. Maroc.

MILLER C., 2007, « Arabic urban vernaculars. Development and change », in MILLER C., EL-WER E., CAUBET D et WATSON Janet C. E., *Arabic in the City: Issues in Dialect Contact and Language Variation*, Routledge, 2007, 369 p.

MILLER C., 2009, « L'arabe : le poids du passé plombe-t-il les espoirs de l'avenir ? in M. Gasquet Cyrus et C. Petitjean (éds.). *Le poids des langues (Dynamiques, représentations,*



*contacts, conflits*), l'Harmattan, pp.141-162.

MODERAN Y., 2003, *Les Maures et l'Afrique romaine (IV<sup>o</sup>-VII<sup>o</sup> siècle)*, École Française de Rome.

MONTAGNE R., *Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc, Essai sur la transformation politique des Berbères sédentaires (groupe Chleuh)*, Paris, Alcan, 1930.

MOSCOSO F., 2003b, *El dialecto árabe de Chauen (Norte de Marruecos). Estudio lingüístico y textos*. Cádiz, Universidad de Cádiz.

MOSCOSO F., 2000-2001, « Estudio lingüístico de un cuento en dialecto Árabe de Tánger publicado en 1906 por L. R. Blanc », *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí* 5, pp. 49-60.

MOULIÉRAS A., 1899, *Le Maroc Inconnu. Deuxième partie : exploration des Djebala (Maroc septentrional)*, A. Challamel, Paris.

[En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k83137z/f12.item.r>

MOURIGH Kh., 2015. *A Grammar of Ghomara Berber*, Universiteit Leiden, [en ligne] : <https://openaccess.leidenuniv.nl/bitstream/handle/1887/31685/FinalVersionProefschriftKhalidMDrukken.pdf?sequence=4>

MOURIGH Kh., 2017, « La spirantisation en berbère ghmari (Province de Chefchaouen) », dans *La région du Nord-Ouest marocain : parlars et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet, A. Naciri-Azzouz (éds), Zaragoza : Prensas de la Universidad de Zaragoza.

MUNSON H. JR, 1981, « The mountain people of northwest Morocco: tribesmen or peasants », *Middle Eastern Studies*, n° 17.

MUNSON H. JR, 1991, « The Segmentary Lineage Model in the Jbalan Hi-ghlands of Morocco » », in *Tribe and State in Northwest Africa. Essays in Honor of David M. Hart*, Cambridge, Menas Press., JOFFÉ and PENNEL (dir.).

MUSTAFAWI E. M., 2006, « An Optimality Theoretic Approach to Variable Consonantal Alternations in Qatari Arabic », Thèse, Faculty of Arts, University of Ottawa, Canada.

## N

NACIRI-AZZOUZ A., 2016, « Les variétés arabes de Ghomara ? s-saḥəl vs. əğ-ğbəl (la côte vs. la montagne) », *Arabic Varieties: Wide. Proceedings of the 11<sup>th</sup> International Conference of AIDA – Bucharest (2015)*. G. Grigore & G. Biṭună (eds.). Bucharest, Editura Universităţii din Bucureşti, pp. 405-412.

NACIRI Y., 2014, « spirantisation of the Voiceless Dental Stop in Rbati-Moroccan Arabic », Licence Degree in English Studies, Mohammed V University-Agdal, Rabat, Maroc.

NATIVIDAD E., RAHMOUNI A. 1996. « Textos árabes de Chefchaouen: Transcripción, traducción y glosario », EDNA 1, 139-155.

NATIVIDAD E., 1998, « Le dialecte arabe de Chefchaouen », *Peuplement et arabisation au Maghreb occidental, Dialectologie et histoire*, Actes réunis et préparés par Jordi Aguadé, Patrice Cressier et Ángeles Vicente, Casa De Velásquez, Universidad de Zaragoza, Área de Estudios Árabes e Islámicos, Madrid, Zaragoza, pp. 109-120

NICOLAS G., 1961, « La sociologie rurale au Maroc pendant les cinquante dernières années : évolution des thèmes de recherche », *Tiers-Monde*, vol. 2, n° 8, pp. 527-543.

## O

OWENS J., 2009 [2006], *A linguistic history of Arabic*, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Oxford, New York, Oxford University Press.

OWENS J., 2013, « Chapter 504 and modern Arabic dialectology: What are kaškaša and kaskasa, really ? », in *Ingham of Arabia: A collection of articles presented as a tribute to the career of Bruce Ingham*, edited by Clive Holes and Rudolf de Jong, , Leiden: Brill, pp. 173-202.

OWENS J., 2013, *The Oxford handbook of Arabic linguistics*, Oxford New York, Oxford University Press, Oxford Handbooks in linguistics.

## P

PALVA H., 1995, « The Unconditioned affrication of \*k in Palestinian Arabic: A Bedouin Feature or a Spontaneous Development ? », *Proceedings of the 2nd International Conference of AIDA*, held in Cambridge 10-14 September 1995, pp. 181-187

PEREIRA Ch., 2018, « Waves of Arabization and the vernaculars of North Africa », *The Routledge Handbook of Arabic Linguistics*, ed. Elabbas Benmamoun and Reem Bassiouney.

PRÉMARE A.-L. de, 1986, *La tradition orale du Mejdūb. Récits et quatrains inédits*. Aix-en-Provence, Edisud.

PROCHÁZKA S., 2002, « Les mots turcs dans l'arabe marocain », In *Dynamiques langagières en Arabophonies : variations, contacts, migrations et créations artistiques*. Hommage offert à Dominique Caubet par ses élèves et collègues, A. Barontini, C. Pereira, Á. Vicente, K. Ziamari (eds.), Zaragoza/Paris, p. 201-222.

PRUDENT L.-F., 1981, « Diglossie et interlecte », *Langages*, 15e année, n°61, Bilinguisme et diglossie. pp. 13-38.

## R

RABIN Ch., KHALAFALLAH M., FÜCK J., WEHR H., « Arabiyya », *Encyclopédie de l'Islam*.

RABIN Ch., 1951, *Ancient West-Arabian*, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Taylor's Foreign press, 226 p.

REBUFFAT R., 2011, « les peuples du Nord du Maroc », dans *Provinces et identités provinciales dans l'Afrique romaine*, C. Braiand-Ponsart et Y. Modéran (dir), Publication CRAHM, Caen, France.

RENISIO A., 1932, *Étude sur les dialectes berbères des Beni Iznassen, du Rif, et des Senhaja de Sraïr : grammaire, textes et lexique*, Paris, France, E. Leroux, 465 p.

RIDOUANE R., 2008, « L'inaltérabilité des gémées et la spirantisation », *Etudes et documents berbères*, pp. 127-149.

[En ligne] <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00384930/document>

ROBERTS H., 2005, « Perspectives sur les systèmes politiques berbères : à propos de Gellner et de Masqueray, ou l'erreur de Durkheim », *Insaniyat / إنسانيات. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, 31 mars 2005, n° 27, pp. 29-54.

[En ligne] <http://insaniyat.revues.org/7642>

ROMAN A., 1974, « Le système phonologique de l'arabe « classique » contemporain. », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 18, pp. 125-130.

## S

SADNI K., ZIANI K., BRIGUI F., 2017, « Le parler de Talembote. Douar Ouslaf (Province de Chefchaouen) », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet, A. Naciri-Azzouz (éds). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, pp. 231-249.

SÁNCHEZ P., VICENTE Á., 2012, « Variación dialectal en árabe marroquí: *al-haḍra š-šāmālīya u la-hḍra l-marṛākšīya* », *Dynamiques langagières en Arabophonies : variations, contacts, migrations et créations artistiques. Hommage offert à Dominique Caubet par ses élèves et collègues*, éds. A. Barontini, Ch. Pereira, Á. Vicente & K. Ziamari. Zaragoza, Universidad de Zaragoza, 223-252.

SIRAJ A., 1995, *L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'Antiquité nord africaine*, Ecole Française de Rome.

STILMANN N. A., 1988, *The Language and culture of the Jews of Sefrou, Morocco : an ethnolinguistic study*, Manchester, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, University of Manchester.

## T

TABOURET-KELLERT A., 2006, « à propos de la notion de diglossie. La malencontreuse opposition entre « haute » et « basse » : ses sources et ses effets », *Langage et société*, 2006/4 (n° 118), pp. 109-128.

TAINÉ-CHEIKH C., 1999. « Deux macro-discriminants de la dialectologie arabe (la réalisation du *qāf* et des interdentes) », *MAS-GUELLAS 9* (Nouvelle série), pp. 11–50.

TALBI M., « Kusayla », *Encyclopédie de l'Islam 2*, t. IV, 1978.

TALEB IBRAHIMI Kh., 2004, « L'Algérie : coexistence et concurrence des langues », *L'Année du Maghreb*. [En ligne] <http://journals.openedition.org/anneemaghreb/305>

TILMATINE M., 1999, « Substrat et convergences : le berbère et l'arabe nord-africain », *E.D.N.A* 4, pp. 99-119.

TOZY M., LAKHASSI A., 2004, « Le Maroc des tribus. Mythes et réalités », *Tribus et pouvoirs en terre d'islam*, Paris, Armand Colin, 2004.

TRENGA G., 1916, « Les Branès : notes pour servir à une monographie des tribus berbères de la région de Fès », *Les Archives berbères*, Vol. 1, fascicules 3 et 4, Ernest Leroux, éditeur, Paris, France.

## V

VANHOVE M., 1998, « De quelques traits préhilaliens en maltais », *Peuplement et Arabisation au Maghreb occidental : Dialectologie et histoire*, J. Aguadé, P. Cressier & Á. Vicente (éds), Madrid/Saragosse, Casa de Velázquez, Universidad de Zaragoza, Área de Estudios Árabes e Islámicos, p. 97-108.

VANHOVE M., 2011, « Les langues afroasiatiques », *Dictionnaire des langues*, Paris, PUF, pp. 237-242.

VERSTEEGH K., 2011, « Les dialectes arabes », [En ligne] : [https://www.academia.edu/9058163/Les\\_dialectes\\_arabes\\_2011](https://www.academia.edu/9058163/Les_dialectes_arabes_2011).

VERSTEEGH K., 2014, *The Arabic Language*, New York: Columbia University Press, (1ère édition 1997).

VICENTE Á., 2007, « Two cases of moroccan arabic in the diaspora », *Arabic in the City. Issues in dialect contact and language variation*. Edited by Catherine Miller, Enam Al-Wer, Dominique Caubet and Janet C. E. Watson, Routledge.

VICENTE Á., 2020, « *l-hadra b-əl-qāla* (ou la réalisation [ʔ] de /q/) dans les parlers arabes du Nord-Ouest du Maroc », (à paraître).

VICENTE Á., 1998, « Un dialecte de type montagnard au Maroc : le parler d'Anjra », J. Aguadé, P. Cressier & Á. Vicente (éds.), *Peuplement et arabisation au Maghreb occidental : dialectologie et histoire*. Madrid/Zaragoza: Casa de Velázquez/Área de Estudios Árabes e Islámicos, pp. 121-130.

VICENTE Á., 2000, *El dialecto árabe de Anjra (norte de Marruecos): estudio lingüístico y textos*, Zaragoza, Espagne, Universidad de Zaragoza.

VICENTE Á., 2002, « El dialecto árabe de los Masmûda (norte de Marruecos) », *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* 6. Zaragoza: IEIOP-Institución «Fernando el Católico», pp. 221-231.

VICENTE A., 2010, « Andalusian influence on Northern Morocco following various centuries of linguistic interference », *The Arabic language across the ages*. Juan Pedro Monferrer-Sala & Nader Al Jallad (eds.), Wiesbaden, Reichert Verlag, pp. 141-159.

VICENTE Á., 2013. « The past and present of a conservative Arabic dialect: Tetouan (Morocco) », *Proceedings of the 10th AIDA conference*. Doha, Qatar University.

VICENTE Á., 2017, « Les parlers arabes montagnards du Nord du Maroc. Une question d'identité langagière », *La région du Nord-Ouest marocain : parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet, A. Naciri-Azzouz (éds.). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, p. 29-49.

VICENTE Ángeles, CAUBET, Dominique, NACIRI-AZZOUZ, Amina (eds), *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2017, 364 p.

VIGNET-ZUNZ J., *Les Jbala du Rif : des lettrés en montagne*, Casablanca, Maroc, Croisée des chemins, 2014, 409 p.

VIGNET-ZUNZ J., 2017, « Jbala : identités et frontières », *La région du Nord-Ouest marocain : Parlers et pratiques sociales et culturelles*, Á. Vicente, D. Caubet et A. Naciri-Azzouz (éds.). Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, p. 19-27.

## W

WESTERMARCK E., 1930, *Wit and Wisdom in Morocco (A study of Native Proverbs)*, London, G. Routledge and Sons.

WOIDICH M., ZACK L., 2009, « The g/ğ-Question In Egyptian Arabic Revisited », In *Arabic dialectology: in honor of Clive Holes on the occasion of his sixtieth birthday*, Al-WER E. et DE JONG R. (eds.), Leiden, Pays-Bas.

## Y

YOUSSEF I., 2014, « Affrication in Baghdadi Arabic: Synchrony and Diachrony », in *Arabica*, 61, 2014, pp. 746-757.

YOUSSEF A., 1983, « La triglossie dans la typologie linguistique », in *La Linguistique*, n°19, 1983-2, Paris : P.U.F.

YOUSSEF A., 1992, « Communauté linguistique et fonctions communicatives : le cas berbère ». In *Actes du Colloque : Unité et diversité de Tamazight*. (Ghardaïa, Algérie, 20-21 avril 1991) : Agraw Adelsan Amazigh. Tome I ; p. 42-60.

YOUSSEF A., 2013, « Impératifs linguistiques, inerties socioculturelles », *Langage et société* 2013/1 (n° 143), p. 27-40.

## Z

ZABORSKI A., 2007, « *Jīm* », in *Encyclopedia of arabic language and linguistics*, vol III, pp. 494-496.

ZIAMARI K., BARONTINI A., 2008. « Quelques éléments de description d'un parler jebli (Ourtzagh, Maroc) », *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí* 12, pp. 43-59.

ZOUGGARI A., VINET-ZUNZ J. (coord.), 1991, *Jbala : Histoire et société. Étude sur le Maroc du Nord-Ouest*. Casablanca, CNRS, Wallada.

### Sites consultés pour la bibliographie en langue arabe

AL BAKRĪ, Abū ſUbayd, *Al-Masālik wa l-Mamālik*. أبو عبيد البكري، المسالك والممالك.  
[En ligne] : <http://www.alwaraq.net/Core/waraq/coverpage?bookid=1127>

AL WAZZAN, H., *wasf Ifriqiya*. [En ligne] <http://ia600302.us.archive.org/20/items/wasf-efrykya/wasf-efrykya.pdf> ابن الوزان الزيات ، وصف افريقيا ، ترجمة عبد الله حميدة، 2005، مصر

AL YAŒQŪBĪ, *al-Buldān*. اليعقوبي، البلدان.  
[En ligne] <http://www.alwaraq.net/Core/waraq/coverpage?bookid=202>

AL HIMYARĪ, *Al-Rawd al-Mi'tār fī khabar al-Œaqtār* الحميري، كتاب الروض المعطار في خبر الأقطار  
[En ligne] <http://www.alwaraq.net/Core/AlwaraqSrv/bookpage?book=407&session=ABBBVFAGFGFHAAWER&fkey=2&page=1&option=1>

AL ISTAKHRĪ, *al-Masālik wa l-Mamālik*. الاصطخري، المسالك والممالك.  
[En ligne] <http://www.alwaraq.net/Core/waraq/coverpage?bookid=2032>

ALSAKHĀWĪ, *al-dawʿ al-lamiŒ li ahli al-qarni al-tasiŒ*. السخاوي، الضوء الامع لأهل القرن التاسع.  
[En ligne] <http://www.alwaraq.net/Core/AlwaraqSrv/bookpage?book=274&session=ABBBVFAGFGFHAAWER&fkey=2&page=1&option=1>

IBN ʿIDHĀRĪ, *Al-Bayān al-Mughrib fī Akhbār al-Andalus wa l-Maghrib*

[en ligne]

ابن عذاعي، البيان المغرب في أخبار الأندلس والمغرب.

[http://www.alwaraq.net/Core/AlwaraqSrv/bookpage?book=3151&session=ABBBVFAGFGFHA\\_AWER&fkey=2&page=1&option=1](http://www.alwaraq.net/Core/AlwaraqSrv/bookpage?book=3151&session=ABBBVFAGFGFHA_AWER&fkey=2&page=1&option=1)

IBN KHALDŪN, *Tārīkh Ibn Khaldūn*. ابن خلدون، تاريخ ابن خلدون

[En ligne] <http://www.alwaraq.net/Core/waraq/coverpage?bookid=116>

SIBAWAYHI, *Al-Kitāb*. سيبويه، الكتاب.

[En ligne] <http://www.alwaraq.net/Core/waraq/coverpage?bookid=33>.

## **Site consulté pour les documents audio**

CORVAM : <http://corvam.unizar.es/>

## **Dictionnaires**

DUBOIS, J., 2002 [1994], *Dictionnaire de linguistique*, Larousse.

IBN MANDHŪR, *Lisān al-ʿArab*, dār ṣaḍir, Beyrouth, 3<sup>e</sup> édition, 1994.

ابن منظور، لسان العرب، دار صادر، بيروت، الطبعة الثالثة، 1994.

IRAQUI-SINACEUR, Z., (Dir.) 1993, *Le dictionnaire Colin d'arabe dialectal marocain (arabe français)*, Rabat : Ed. Al Manahil, Ministère des Affaires Culturelles, Maroc., 2107 p. (8 volumes).

KAZIMIRSKI BIBERSTEIN, A. de, 1960, *Dictionnaire arabe-français contenant toutes les racines de la langue arabe*. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3413091k>.

PRÉMARE, A.-L. de, 1993-1999b, *Dictionnaire arabe-français*, (12 volumes), L'Harmattan, Paris, France.

## ANNEXES

### 1. Cartes et tableaux

Carte n° 12 : Carte ethnolinguistique du nord du Maroc

Carte n° 13 : Parlers jbala dans la première moitié du XXe siècle

Carte n° 14 : Tribus de la région nord de Taza au début du XXe siècle

Tableau n° 40 : Parlers arabes du nord du Maroc : traits phonétiques distinctifs



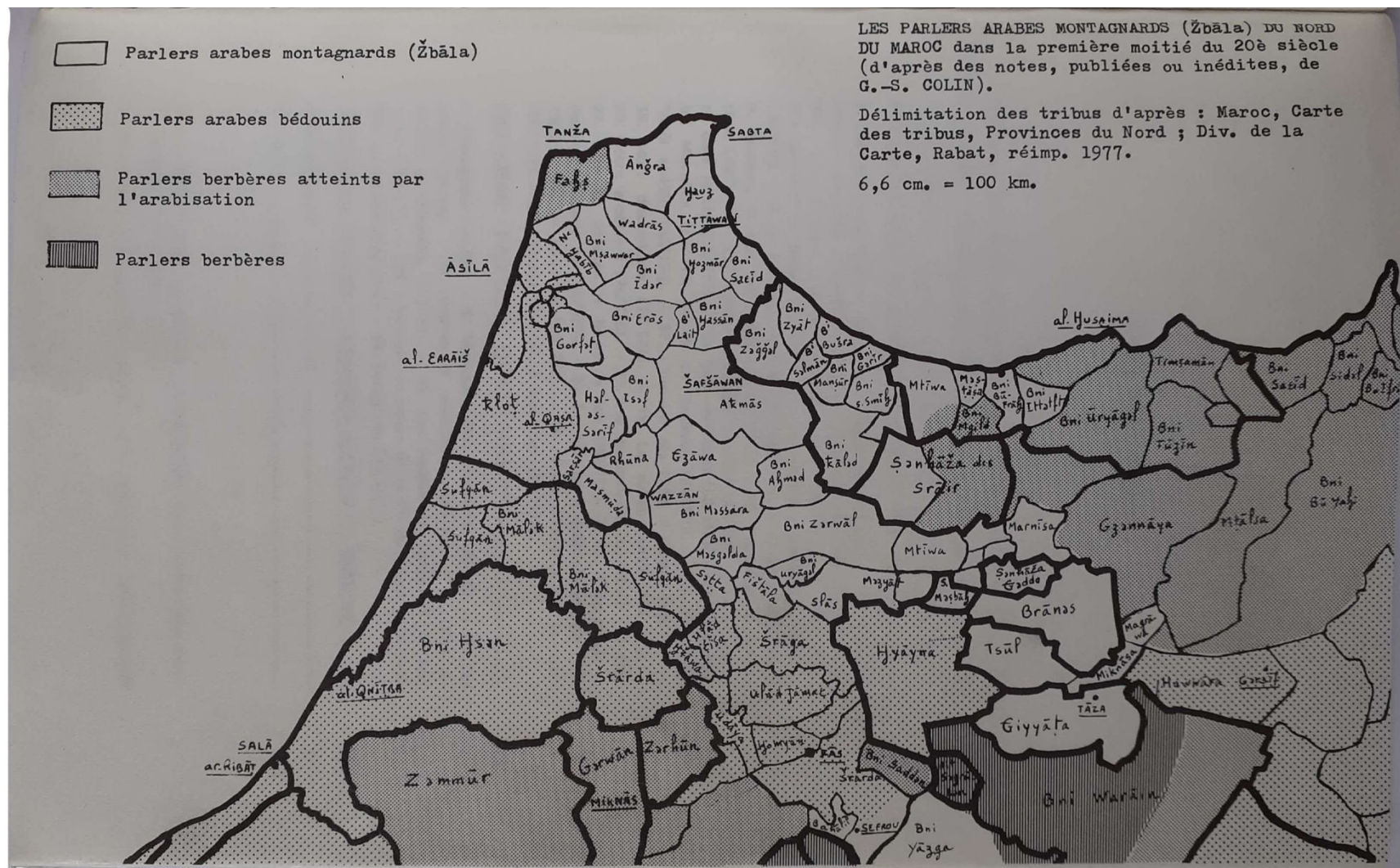
Carte n° 12 : Carte ethnolinguistique du nord du Maroc



- Parlers arabes pré-hilaliens montagnards
- Autres parlers arabes pré-hilaliens
- Parlers arabes hilaliens
- Parlers arabes "mixtes" (hilalien & montagnard)
- Parlers berbères zénètes
- Parlers berbères sanhajiens & masmoudiens
- Enclaves ethnolinguistiques citadines
- Autres enclaves ethnolinguistiques

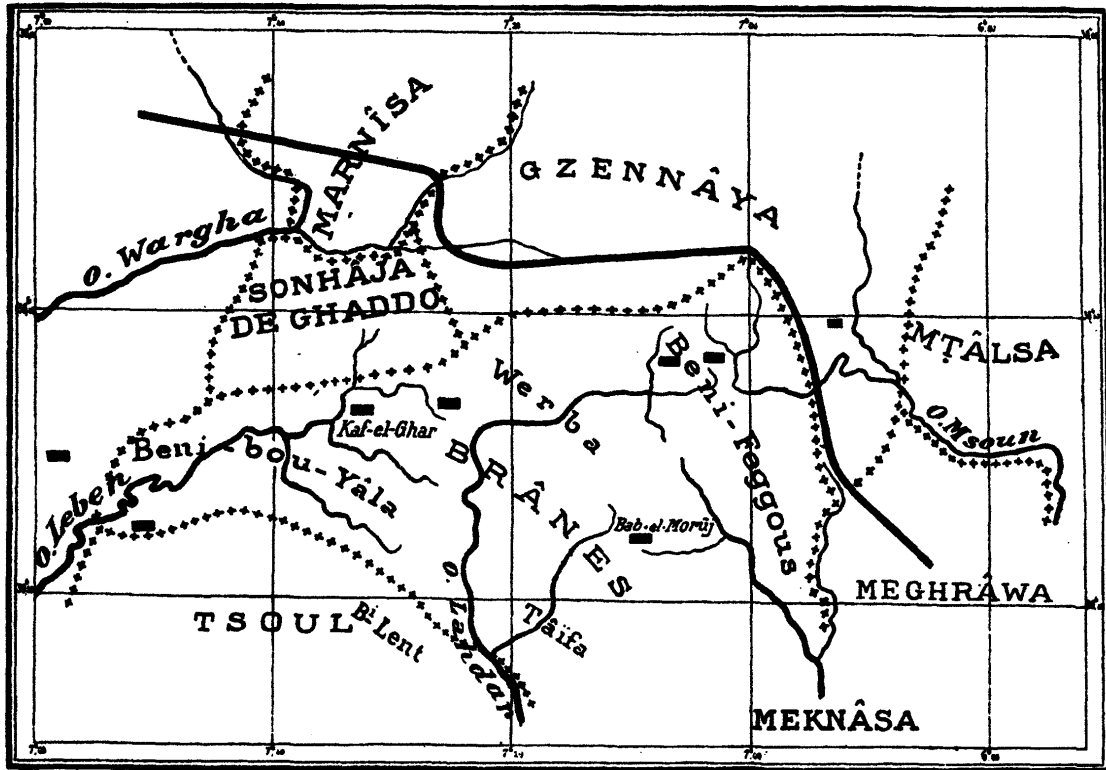
Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues\\_au\\_Maroc](https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_au_Maroc)

Carte n° 13 : Parlers jbala dans la première moitié du XXe siècle



Source : De Prémare (1986 : 381)

Carte n° 14 : Tribus de la région nord de Taza au début du XXe siècle



Croquis du Nord de la région de Taza. — Approximativement : au 1/400.000.

- : Limite méridionale des parlers berbères.
- +++ : Limite de tribus.
- : Postes militaires (1919).

- BRANES : nom de tribu.
- Tâifa : nom de fraction

Source : G. S. Colin (1921 : 120)

Tableau n° 40 : Parlers arabes du nord du Maroc : traits phonétiques distinctifs

Lieux d'enquête (auteur(s))	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
	t>t	d>d	d>d	k>k	b>b	z>g	š>š	t>t	q>q	q>ʔ	d>t	t>d-/d-	-h	ay	aw	q>x	r>ʁ
Bni Zvat (Naciri A. 2016, Corvann)																	
Bni Selmane (Naciri A. 2016, Corvann)																	
Tafza (Barontini/Hmimsa, 2017)																	
Anira ( Westermarck 1930, Vicente 1998)																	
Anira (Vicente 2000)																	
Sebta/Ceuta (Vicente, 2007)																	
B. Arous (Al-Wahhabi 2014)																	
Parler Jbala (Messaoudi 1999)																	
Parlers arabes des Jbala (Brunot 1926)																	
Chefchaoun (Moscoso 2003)																	
Chefchaoun (Natividad 1998)																	
Chefchaouen (Natividad/Rahmouni 1996)																	
Bni Ahmed (Marsni 2014)																	
Talembote (Sadni/Ziani/Brigui 2017)																	
Mokrisset (Maliki 2017)																	
Parler jebli (Bakkali/Er-Rouïhi 2013-14)																	
Ouazzane (khoukh 1993/Caubet 2017)																	
Ouazzane (région de) (El khoumsi 2017)																	
Ouazzane ( Corvann, Benitez)																	
Ouazzane (Benitez 2019)																	
Belota (Barontini/Hmimsa 2017)																	
Douar Tazarane (Laaroussi 2017)																	
Tazghadra (Brigui 2015)																	
Douar Bni Oorra (Abou El Haja)1995/Caubet 2017)																	
Ourtzagh (Barontini/Ziamani 2008)																	
Douar Bni Imran (Chikhi 2017)																	
Galaz, région de (Lotfi 2017)																	
Douar Onsar (Ez-Zriouli/Brigui 2018)																	
Marmissa-Senhaja (Behnstedt/Benabbou 2002)																	
Oulad Azam (Chelfi 2015-16)																	
Aïn Mediouna (El Ghazaz 2017)																	
Branès (Larej 2012, 2017)																	
Branès (Belbaïta 2011-12, 2017)																	
Branès-Tsouï (Behnstedt /Benabbou 2002)																	
Amsetghar, Branès (Behnstedt /Benabbou 2002)																	
Bni Hadifa (El Jettari 2017)																	
Msek (Maehdad 1993/Caubet 2017)																	
Msek (Caubet 2016)																	
Msek (Caubet 2018)																	
Taounil (Caubet 2018)																	
Aguercef, Mtioua du Rif (Aoulad Abdellah 2008)																	
Jnanate (Arsenne 2015)																	
Anira (Vicente 2000)																	
Tétouan (Vicente 2013)																	
Tanger (Chami 1990)																	
Tanger (Iraqi-Sinaceur 1998)																	
Tanger (Assad 1978)																	
Asilah (Amraoui 2017)																	
Asilah (Amraoui 2018)																	
Larache (Guerrero 2015)																	
Masmouda (Vicente 2002)																	
Vallée Ourouja (Lévy-Provençal 1922)																	
Larbaa de Bni Lem, Tsouï (Benabbou 2017)																	
Ahl Bou Driss, Ghivata (Mzarda 2012)																	
Ouad Amlil, Ghivata (Bedra 2017)																	
Ghivata sud Taza (Behnsted/Benabbou 2002)																	
Taza TAI Zrahna (Behnsted/Benabbou 2002)										g/q							
Taza ville nouvelle ((Behnsted/Benabbou 2002)										g/q							
Taza vieille ville ((Behnsted/Benabbou 2002)																	
Taza parler ancien (Behnsted 2003)																	
Fès parler ancien (Hilili 1979)																	
Fès parler ancien (Caubet 1998)										q/ʔ							
Fès parler actuel (Caubet 1998)																	
Fès parler actuel (Caubet 1993)																	
Bni Yezgha (Oulad Amiver) (Brigui 2017)																	
Bni Yezgha (Sefrou) (Brigui 2018)										g/q							
Bni Yezgha (Brigui 2019)																	
Zerhoun (Brigui 2019)																	
Bhalil (Brigui 2019)																	
Azzaba (Brigui 2019)																	
Nord-Ouest de Fès (Brigui 2015)										g/q							
Rabat (Messaoudi 1998)										q/ʔ							

Légende : gris = existe, beige = n'existe pas, blanc = non renseigné.

## 2. Corpus transcrit et traduit

Texte 1 : Silo, raisin sec et vinaigre

Texte 2 : Le mariage dans les années 1960

Texte 3 : La cigogne et l'aigle

Texte 4 : La poterie

Texte 5 : le parler des Branès

Texte 6 : les jeux d'enfants

Texte 7 : la campagne et la ville

Texte 8 : Le poète-chanteur et le fqih

Texte 9 : parler avec *el-ʔa*

## Texte 1. Transcription : ət-ʔəna w-əz-zbīb w-l-xall<sup>326</sup>

- (1) *E* : ʔā TMZ, hɔərna ʕla ʔ-ʔəṇ.
- (2) *TMZ* : ʕla ʔ-ʔəṇ, w-nməslu dāk ʔ-ʔəṇna w-nkəbrūha w-nʔəlʕu ʕa-nməslu ʕa-nməslu ʕa-nməslu w-nkəbrūha kbīra dī dərʔəd tlātīn, ʕuʕrīn
- (3) *E* : daʕ ʕuʕrīn ?
- (4) *TMZ* : ʕuʕrīn də-k-kərmūs
- (5) *E* : ʕuʕrīn kīlu ?
- (6) *TMZ* : ʔā ::: ʕuʕrīn mūd
- (7) *E* : šhāl ? ʔāh ...
- (8) *TMZ* : ʔāyyəh, dāba kāyən d-ʔa-dərʔəd ʔa rəbʕīn, w-ndaxlūha w-ndəkku fiha dāk k-kərmūs, dəkk dəkk dəkk dəkk, w-mənnāy nōḏu nəmšīw līla nʔəbdūha, bhāl d-ka ʔa-yʔbəd ʔmər mədquqa. dāk k-kərmūs šbiha, w-dərri ʕlīha šw(i)ya d-əʔ-ʔhīn w-ʕ-ʕaḥṭər. mənnāy də-mši dākul k-kərmūs, əl fiha d-əʕ-ʕaḥṭər :::
- (9) *E* : w-ʔ-ʔhīn, lāš kuʔu ʔa-d-lqīw ʔ-ʔhīn ?
- (10) *TMZ* : ʔ-ʔhīn bāš ʔa-ʔʕassəl. ʔ-ʔhīn w-ʕ-ʕaḥṭər w-šwiyya l-mlah, ʔāyh y-wāra dək ::: mənnāy d-ʕabbīha l-əs-sūq d-bīʕa ʔa-ytxāʔfu ʕlīha.
- (11) *E* : dāba, ma bqiʔu-š ʔa-d-lqīw dāk š-ši k-kul ?
- (12) *TMZ* : dāba ma ʔa-lqīw-šay, dāba k-kərmūs wālu, š-šzura gəbsu la kəʔmūs la ʕinəb.
- (13) *E* : w-zbīb ?
- (14) *TMZ* : zbīb ʕāwət kunna ʔa-nḡaʔšōh, kunna ʔa-nʔību l-lyān :::
- (15) *E* : šna huwa l-lyān ?
- (16) *TMZ* : əʔ-ʔmād, əl-qʕəb d-əl-fūl w-nḡarqūhəm w-nḡarblūh w-nʕamlūh f-əg-gəsʕa w-nʔəlʔlūh b-əl-ma w-nʕamlūh f-ək-kəskās w-nqatṭrōh. nqatṭru dāk l-lyān ʔīwa w-nəmšīw lə-ḡnān, nʕabbīw dāk l-lyān, nʔərḡūh ḡdāna f-əʕ-ʕtōla w-əḡ-ḡəsʕa w-nəbdāw nkəbbu šwiyya d-əz-zīt, əz-zīt l-bəldi dyāna l-ḡur, ʔīwa hāw lə-ʕlāləʒ d-əl-ʕinəb w-nʔina ʔa-dḡaʔṭəʕ w-nšər ḡaʔṭəʕ w-nšər ḡaʔṭəʕ w-nšər, mənnāy kunna ʔa-nəmšīw nʔəmʕūh, ʔā žmaʕ ʔamār l-ḡāh d-əl-ʕinəb, z-zbīb.

<sup>326</sup> *E* : = enquêtrice.

Dans les textes transcrits, les mots en caractères gras représentent les 228 mots que nous avons utilisés dans l'analyse du parler branès, dans le chapitre 4, afin de comptabiliser les fréquences.

- (17) *E* : ma kuṭu-šay ʔa-ṭāwḅu ḥāža x<sup>w</sup>ra b-əl-ṣīnəḅ ?
- (18) *TMZ* : **kunna ʔa-nšāwḅu l-xall**
- (19) *E* : ʔīwa, qul li kīf kuṭu ʔaḍ-lqīw l-lxall ?
- (20) *TMZ* : **kunna ʔa-nžīw l-dāk l-xall. kunna ʔa-nšoṭu ṣīh, kunna ʔa-nšoṭu ṣla ḍak l-ṣīnəḅ, nḥaṭṭūh w-əl-qarṣa w-əl-qulla ḍ-ku ždīda**
- (21) *E* : dāš l-qulla ? d-əṭrāḅ ?
- (22) *TMZ* : ʔāyyəḥ, d-əṭrāḅ, žəḅda m-əl-mṭəḅxa ždīda w-šoṭ ṣla ḍak əl-ṣīnəḅ w-sərmu sərmu sərmu w-ṣammər ḍak əl-qulla b-ḍak əl-ṣīnəḅ w-ṣməl fiha žwīyya ḍ-əl-xmīra
- (23) *E* : əl-xmīra d-əl-xuḅz ?
- (24) *TMZ* : **əl-xmīra l-bəldiyya**
- (25) *E* : d-əl-xuḅz ?
- (26) *TMZ* : **d-əl-xuḅz**
- (27) *E* : ʔāyh
- (28) *TMZ* : ʔēwa, w-ṣammər w-xallīha w-zəyyər ṣīha, w-əl-lāh ya lə-ḥḅība l-xall ḍyālu **šḥāl šḅēḥ, kunna ʔa-lqīw bih lə-ḥrīra.**
- (29) *E* : ṣāwdli m-əl-ləwwəl, dāḅa ʔana ma fham-č ::: dāḅa ʔa-ḡīḅu l-ṣīnəḅ :::
- (30) *TMZ* : **kunna ʔa-nšāwḅu l-qulla, əl-bərrāda muši l-qulla, əl-bərrāda kbīra**
- (31) *E* : qaddāšni, qaddāšni ṭaqrīḅan ?
- (32) *TMZ* : ḍi ḍə-rfəḍ ṣašra kīlu
- (33) *E* : āyyeh
- (34) *TMZ* : ʔīwa, w-nəmšīw l-əl-ṣīnəḅ w-nzīḅu ḍak draṣ(i), dāk sləl, w-nṭəṭḥuhəm, ʔīwa w-nsəyḅu fiha fritna d-əl-xmīra f-əl-qāṣ d-əl-bərrāda w-nṣamrūha b-dāk l-ṣīnəḅ
- (35) *E* : b-əl-ḥḅūḅ d-əl-ṣīnəḅ ?
- (36) *TMZ* : b-əl-ḥḅūḅ d-əl-ṣīnəḅ, ḡē l-ḥabba lə-xṭa, ḡē l-məzyān, ʔīwa ṣamra w-dəkka w-ləṭṭma
- (37) *E* : ləṭṭma bāš ?
- (38) *TMZ* : ṣmälla ṭāswareṭ, əl-qšər
- (39) *E* : əl-qšər ?
- (40) *TMZ* : ʔāyyəḥ,
- (41) *E* : w-ləṭṭmu b-ši ḥāža x<sup>w</sup>ra ?
- (42) *TMZ* : ʔāyyəḥ, w-ləṭṭma bə-ḡīr
- (43) *E* : bə-ḡīr ?
- (44) *TMZ* : ḡīr byəṭ
- (45) *E* : ʔāyyəḥ,

(46) *TMZ* : ʔīwa w-xallīha ʔ-ʔūl, w-mənnāy də-mši ʔuqba ha šwīš m-əʔ-ʔrəyyəf d-fāha, ʔb dāk l-fīha d-əl-xal šbīha.

## Texte 1. Traduction : Silo, raisin sec et vinaigre

- (1) *E* : *TMZ*, parle-moi des silos en argile
- (2) *TMZ* : sur les silos ; on fait le modelage du silo, on l'agrandit et on le monte en lissant, jusqu'à ce qu'il soit grand, d'une contenance de trente, vingt
- (3) *E* : vingt quoi ?
- (4) *TMZ* : vingt, de figues
- (5) *E* : vingt kilogrammes ?
- (6) *TMZ* : non ::: vingt *mūd*<sup>327</sup>
- (7) *E* : combien ? Ah :::
- (8) *TMZ* : mais oui, il y en a qui ont une capacité de quarante (kilogrammes). On le rentre et on entasse dedans ces figues, on entasse, entasse, entasse, entasse. Quand on se met à les sortir, c'est comme si on sortait des dattes écrasées. Ces figues sont alors magnifiques. On les saupoudre avec un peu de farine et du thym. Quand tu te mets à manger ces figues, l'arôme du thym :::
- (9) *E* : et la farine, pourquoi mettiez-vous la farine ?
- (10) *TMZ* : la farine, c'est pour la rendre mielleuse. La farine, le thym et un peu de sel, mais oui. je ne te dis pas ce ::: lorsqu'on les amenait au marché pour les vendre, on se les arrachait
- (11) *E* : aujourd'hui, vous ne faites plus ça du tout ?
- (12) *TMZ* : non, aujourd'hui, on ne le fait pas. Il n'y a plus de figues, les figuiers ont séchés. On a ni figues, ni raisin.
- (13) *E* : et le raisin sec ?
- (14) *TMZ* : oui, on le trempait, on prenait *llyān* :::
- (15) *E* : qu'est-ce que c'est *llyān* ?
- (16) *TMZ* : ce sont des cendres à base de tiges de fèves sèches, qu'on brûle et qu'on tamise. On met les cendres dans une bassine, on les asperge d'eau et on les roule en grains. On les

---

327 Un *mūd* équivaut à dix *gamila*. Cela représente environ 12 kg.



met ensuite dans le haut du couscoussier pour les égoutter. On égoutte ce *llyān*, ensuite on va au champ. On prend ce *llyān*, on le met dans des seaux et des bassines près de nous. On commence par verser dessus un peu d'huile d'olive, la nôtre, la pure. On prend ensuite les grappes de raisin et on commence à les tremper et à les étaler (au soleil), à tremper et à étaler. Quand on allait le ramasser, il y avait une grande quantité de raisin, (plutôt) de raisin sec.

(17) *E* : vous ne faisiez pas autre chose avec le raisin ?

(18) *TMZ* : on faisait du vinaigre

(19) *E* : dis-moi, comment faisiez-vous le vinaigre ?

(20) *TMZ* : on prenait ce vinaigre et on soufflait dessus. On soufflait sur le raisin et on l'égrappait. La bouteille, non la jarre doit être neuve

(21) *E* : de quelle matière était la jarre ? en argile ?

(22) *TMZ* : c'est ça, en argile. Tu la sors neuve du four à poterie. Tu souffle sur le raisin et tu égrappes, égrappes, égrappes. Tu remplis la jarre avec ce raisin et tu y ajoute un peu de levain.

(23) *E* : le levain à pain ?

(24) *TMZ* : le levain traditionnel

(25) *E* : à pain ?

(26) *TMZ* : oui, à pain

(27) *E* : Ah oui !

(28) *TMZ* : ensuite, tu la remplis, tu la fermes bien et tu la laisses. Par Dieu, ma chère, comme son vinaigre est succulent. On préparait la soupe (*harira*) avec.

(29) *E* : Excuse-moi, peux-tu reprendre depuis le début ? Je n'ai pas compris ::: vous preniez du raisin ::: ?

(30) *TMZ* : on fabriquait une jarre, non, plutôt une cruche, une grande cruche

(31) *E* : de quelle taille était-elle à peu près ?

(32) *TMZ* : d'une capacité de dix kilogrammes

(33) *E* : Ah oui !

(34) *TMZ* : donc, on allait chercher le raisin dans des paniers, on les déposait. On mettait une pincé de levain au fond de la cruche et on la remplissait avec ce raisin.

(35) *E* : avec les graines de raisin ?

(36) *TMZ* : avec les graines de raisin, seulement les belles graines. Ensuite, tu la remplis bien en tassant et tu la fermes.

- (37) *E* : avec quoi tu la fermes ?
- (38) *TMZ* : tu lui mets *tāswərṭ*, c'est du liège
- (39) *E* : du liège ?
- (40) *TMZ* : c'est bien ça
- (41) *E* : vous la fermiez avec autre chose ?
- (42) *TMZ* : oui, on la plâtrait avec la chaux
- (43) *E* : avec la chaux ?
- (44) *TMZ* : avec la chaux blanche
- (45) *E* : Ah oui !
- (46) *TMZ* : ensuite, tu la laisses au repos. Quand tu faisais un petit trou sur le bord du couvercle, tu sentais un arôme de vinaigre délicieux.

## Texte 2. Transcription: əl-ʕurs fə-stīnāt

- (1) **E** : hǝdǝrli ʔa **HL** ʕla lə-ʕrōʕa hādi šhāl f-s-stīnāt kīf kānu ʔa-ywəǧǧduha qbəl ma də-mši l-d-dār dyāla ?
- (2) **HL** : kīf kānu ʔa -ywəǧǧduha ? euh ʔāna kuṭ dāk s-sāʕa mazāla ʕǧēra wa lākṭayni ʕaqla ʕla kull ši kuṭ ʔa-nšūf kull ši w-əl-ʕqal d-ʕǧōr ʔa-yṭbət məzyān. kānu ʔa-y ::: ʔa-yṭw əl-xuṭṭāb ʔa-yxuṭṭu w-ǧi l-ʕāʕila d-r-rāžəl w-əl-ʕāʕila d-əl-mra w-yxuṭṭu w-l-mūhim yəṭfāhmu w-yzəwzu, r-rāžəl ma-kāš ʔa-yəmši ma-kān y....
- (3) **E** : ma-kān-š yži l-lə-xṭāba ?
- (4) **HL** : ma-kā-š ʔa-yə ::: ma-kā-š ʔa-yəmši, ma-kā-š ʔa-yəṭrādaw hūwa w-əl-bənt ma-kān-š, ma ǧē yla šāfa f-əl-bʕīd w-šāfi, ma-kān-š dāk š-ši ma-kān-š dāk š-ši kima dāba. ēwa yṭw qotlək yəṭʕaššāw w-yəṭfāhmu w-yəṭhāddu ēwa šāfi yəṭēwha ləm. yži n-nhār d-bāš ywaqfu ʕla l-ʕurs dyāləm, ǧi l-ʕāʕila d-r-rāžəl w-d-əl-mra, yži bəbāyən r-rāžəl w-bəbāyən əl-mra, wāhīd m-t-ṭaraf d-əl-mra w-wāhīd m-t-ṭaraf d-r-rāžəl w-ʕa-yəmšiw yʕuqdu k-karaṭ, wāxxa ma yəhǧǧər-š r-rāžəl, l-bənt baʕda xlāš ma-kāč ʔa-dəhǧǧər, yəhǧǧər wāhīd m-l-ʕāʕila d-r-rāžəl w-wāhīd m-l-ʕāʕila d-əl-mra w-əl-qrābīn ydīru k-karaṭ mən baʕd.
- (5) **E** : fāy kānu ʔa-ykəṭṭu k-karaṭ ?
- (6) **HL** : ʕand əl-ʕdūl
- (7) **E** : fāyən ? fə d-dār ? ʔāw ...
- (8) **HL** : ʔālla, f ::: f-dāk əl-žṭima d-əl-ʕdūl ʔa-ykunu f-əl-swāq wəlla f ::: əl-muhim f-ši maḥāl ʔa-ykūn məxṭəšš b-əl-ʕdūl, əl-muhim s-sūq ši maḥāl ši... əl-muhim ydīru k-karaṭ yəṭēwhəm l-flūs d ::: d-zhāž yəṭēwhəm l-ʕāʕila d-r-rāžəl l-əl-mra l-əl-ʕāʕila d-əl-mra, əl-mra ma ʔa-čəd-š l-flūs
- (9) **E** : ʔāh
- (10) **HL** : ēwa yəmšiw yzahzu ma yəhǧǧər la rāžəl la mra
- (11) **E** : šna huwa ha z-zhāž ?
- (12) **HL** : haḍ z-zhāž euh ::: hna kunna ʔanqūlu l-qšāšəb
- (13) **E** : ʔāyh
- (14) **HL** : kānu yzahzu žuž d-əl-qšāšəb w-žuž d-əl-funaṭ w-žuž d-əš-šrāwəl, ma kāš la suṭyamāt la ::: la slībāt la ::: əl-muhim žuž d-əl-fwānəṭ žuž d ::: d-əl-qšāšəb d-dfīna
- (15) **E** : šna hiya d-dfīna ?

- (16) **HL** : d-dfina ʔa-yqulūla dāba ʔəkšīta
- (17) **E** : ʔāyyīh
- (18) **HL** : hna f-dāk s-sāf ka ʔa-yqulūla d-dfina w-d-dfina ka ʔa-yšrīwha ka ʔa-yšrīw wəhda ʔla hšāb dāk l-līla dī ʔa-d ::: ʔa-yʔabbīw l-ʔrōša ʔa-y... ʔa-d-ləbsa
- (19) **E** : l-lūn dyāla ki ykun ?
- (20) **HL** : l-lūn ʔādī, byəṭ kayən əl-byəṭ kayən əl-qahwi, kull wāhiḍ w-kīfāš kān ʔa- ::: ma kāš lə-xṭiyār d-əl-ʔrōša, əl-xṭiyār di ʔa-yzahzu d-əl-ʔāʔilat ēwa yzību dāk ž-žuž m-əl-hāža w-s-səbniyya bāš mōnnāy ʔa-d... ʔa-d-ğattē wžāha ma kān-š wžāha ʔa-ybān
- (21) **E** : mōnnāy d-kun māšya lə-d-dār d ::: ?
- (22) **HL** : ʔāyh, fāš yxaržuha m-d-dār d-babāha w-ykūnu māšyən bīha l-d-dār d-ṛ-ṛāžəl wžāha ma ybān-š, kānu ʔa-yʔamlūla dāk s-səbniyya bəldiyya d... bə-š-šrāyər, dāk əl-ğlātēn w-ydirūla l-qobba
- (23) **E** : w-mən baʔd qul li ki ʔa-ğī d-xrəž, dāba gē ʔahna f-z-zhāž, dāba z-zhāž zid f-z-zhāž
- (24) **HL** : ʔāyyīh ēwa ydiru da da... yzību dāk z-zhāž yzəğərtu ʔlīh ywəʔlūh lə-d-dār d-əl-mṛa yzəğərtu ʔlīh ydəbḥu ʔlīh fəṛṛōž ::: ʔafi ydəxlu ʔafi yəṭāfqu ʔla l-ʔurs foqāš, ēwa mōnnāy yəṭāfqu ʔla l-ʔurs foqāš, əl-līla d-māš də-bda l-mṛa lə-ʔrōša, əl-līla d-māš d ::: əl-ʔrōša l-hənnā, māš yzību yğəmʔu ġīrān w-yʔārṭu l-əl-ʔaʔilāt l-ğīrān l ::: əl-muhim d ::: ġmāʔa d ::: kīma ʔa-d-ʔrəf m-hna hābəṭ ma kan-š əl-fərq, yʔārṭu ləm yḥannīw yḥannīw bnāt w-nsa w-kull-ši, wa lāqṭayni kānu n-nsa bwaḥdəm w-r-ržal bwaḥdəm, ma kā-š ž-žṭimāʔ ki l-yūm, yḥannīw yšəṭḥu y ::: yəṭḥawdu wa lāqṭayni l-hənnā d-əl-ʔrōša kānu ʔa ::: ʔa-yʔamlūla l-hənnā b ::: ba-ğədwān
- (25) **E** : šna hūma ġədwān ?
- (26) **HL** : ġədwān, ka ʔa-yšāwḥəhəm b-š-šəf ka ʔa-yləwwīwhəm m-hna ʔla k-kaʔba d ::: ʔla l-frēxa d ::: d-hna d-əl-yədd
- (27) **E** : mšāwḥ ::: m-š-šəf w-məbṛomīn ?
- (28) **HL** : ʔāyh məbṛomīn w-yšāwḥəhəm zaʔma bā-š əl-hənnā ma d ::: d ::: ʔ-ṭlaʔlā-š əl-fōq də-bqa l-hənnā mdəwṛa məzyāna ʔl ::: ʔla l-x<sup>w</sup>lxāl d-yədda, ġədwān ka ʔa-yqūlu ləm
- (29) **E** : w-rəžlāha
- (30) **HL** : ki rəžlāha ki yəddāha ma ka la nqīš la ḥṭa ši hāža ēwa yḥannīwla d-baṭ əl-mṛa m ::: mḥunniya y ::: yəṭḥawdu yəṭʔaššāw yšəṭḥu y ::: ʔafi yəṭṛqu ēwa l-ğadda rāhəm məʔrūdīn d-māš yduṛu mʔāha

- (31) **E** : l-ŋrōša ?
- (32) **HL** : mŋa l-ŋrōša (4 :50)
- (33) **E** : bḥāl :::
- (34) **HL** : kāyən l-bnāt kāyən n-nsa ::: yəbqāw simāna
- (35) **E** : šnu hiyya d-duṛān ?
- (36) **HL** : d-duṛān f ::: f-d-duwār, kull mərṛa ḡa-yŋārət ləm m-l-ḡāŋila ḡaw m-ḡmāŋa ḡaw m ::: l-muhim m-l-ḡāŋila ḡ :: l-žədda m ::: m-l-xāla m ::: m-l-ŋamma m ::: m ::: l-muhim ḡmāŋa kūlši, simāna l-mṛa ma ṭŋaššā-š ma ṭḡaddā-š f-ḡ-dār dyāla
- (37) **E** : hiyya w-əl-b ::: w ::: w-təflāt d-mŋāha ?
- (38) **HL** : w-ṛ-ṛfāga ḡ-mŋāha l-bnāt w ::: w-n-nsa ḡ-r-ržāl, ēwa ykūnu nāštēn ha š-štēh ha ::: l-mhīwḡa ha ṭ-ṭaḥk ha :::
- (39) **E** : mənnāyn yxaržuha, yxaržuha bāš ?
- (40) **HL** : kīf yxuržu m-ḡ-dār d-babāha yxuržu ḡa-yšəṭḡu ḡṭa ywəšlu l-ḡ-dār d ::: d-māš yṭḡaddāw ḡaw d-māš yṭŋaššāw w-huma ḡa-yšəṭḡu
- (41) **E** : d :::
- (42) **HL** : ::: ṭaŋrēža w-l-bəndīr ḡāywa kānu ymšīw hāyṭək ḡṭa ywəšlu l-ḡ-dār d ::: d-māš yṭḡaddāw fiha aw d-māš yṭŋaššāw fiha, ḡāywa yduxlu yšəṭḡu yəṭhāwḡu yṭaḥku ēwa yṭŋaššāw ḡaw yṭḡaddāw, ēwa ṣafi yrṭāḡu, yəŋtēwha ḡāk šwīš d-əl-ḡəhna ḡ-fərka f-yədda
- (43) **E** : škun lli ḡa-d-dīr əl-ḡəhna ? mulāt ḡ-dār ?
- (44) **HL** : hādək mulāt ḡ-dār d-ŋtēha l-əl-ŋrōša
- (45) **E** : l-ḡəhna b-l-wraq ?
- (46) **HL** : b-l-wraq ḡāyh b-l-wraq ḡ-ŋtēhala ḡ-ḡukka f-yedda w-ḡ-rmiha f ::: f-əl-məžmər, d-rmiha f-əl-məžmər, əl-məžmər fēh ḡmər, ṣāfi kaṭ māš ḡ ::: ḡ-bāt ṣāfi ṛāham šāddīn l-byāṭa ṛāham mazālīn nāštēn ḡa-ybātu yšəṭḡu yṭaḥku yṭŋaššāw ynaŋsu ŋāwṭani mən baŋd ṛāham məŋrūdēn l-blaša x<sup>w</sup>ra, ymšīw ŋāwṭani [...] l-muhim simāna wa lāḡṭayni ki l-mṛa ki ṛ-rāžəl ṭa ṛ-rāžəl ra(h) ḡa-yḡanni, ṛ-rāžəl ŋāwṭani yla walāt baŋd əl-mərṛa ḡa-yṭxa::: ḡa-yṭlāqaw f-ṭ-ṭrēq ṛ-ṛfāga d::: əl-ŋrōša w-ṛ-ṛfāga dyāla māšyīn
- (47) **E** : ḡāyyīh
- (48) **HL** : w-l-ŋrīs w-ṛ-ṛfāga dyālu māžyīn
- (49) **E** : əl-ŋrīs ṭəmnəyyām u-huw yḡur ḡṭa huwa ?
- (50) **HL** : bḥāl bḥāl

- (51) *E* : ʔāh
- (52) *HL* : bhāl l-ʕrīs bhāl ::: l-ʕrīs ʕāwṭani nəfs ::: nəfs əl-ḥāla l-līla fāš ʔa-dəbda l-ʕrōša ʔa-yəbda l-ʕrīs, huwa ʕandu ʕ-ʕfāga dyālu w-hiyya ʕanda ʕ-ʕfāga dyāla, ʕa hūma l-bnādər w-l-ʕrārəž w-z-zrīʕ w-štēh w::: dāk š-ši šaʕbi ʕādi ::: ʔāywa ʕāwṭani simāna ::: šafi l-līla d-māši y::: d-māš yqafu simāna dāk n-nhār d-simāna ʕandəm l-ʕurs (b)āš yʕəwḥu l-mʕa l-d-dār dyāla, l-d-dār d-ʕ-rāžəl ʔəwa yləbsū dāk ::: yləbsūla dāk d-dfina ydirūla l-qobba
- (53) *E* : ʔāyyīh
- (54) *HL* : (62) *HL* : ʔa-ydīru ʕlīha s-səbniyya
- (55) *E* : ʔāyyīh
- (56) *HL* : šāfi dāk s-səbniyya ʔa-d-bqa mdəllēyya, lə-mʕa labsa
- (57) *E* : ʕla wžāha ?
- (58) *HL* : ʕla wžāha, wžāha mgottē ma ybān-š, hiyya lābsa d-dfina dāyra l-bəlgā bīṭa, šāfi yrəkbūha ʕla l-ḥağla ēwa zīd štaḥ w-ğanni, n-nsa b-waḥdəm w-r-ržāl b-waḥdəm, šaʕbi
- (59) *E* : w-l-ʕrīs fāy ʕāh ?
- (60) *HL* : ʕāh f-d-dār
- (61) *E* : ʕāh yṭənnā f-ddār ?
- (62) *HL* : əl-la lə-ʕrīs ma ymšī-š
- (63) *E* : ʔāyh
- (64) *HL* : kān dāk š-ši ʕayb bəḳri, ēwa ywəslu yəʕtēw ::: l-mʕa ::: l-ʕrōša ʕād ʕla l-ḥağla ʔaw əl-ʕawda w-hūma yzību midūna d-z-zraʕ w-yəʕtēwha l-əl-ʕrōša d-ḥarṕək fiha zaʕma bāš d-dxol b-r-rəzq w-dāk š-ši d ::: zaʕma ġīb r-rəzq
- (65) *E* : l-baṕaḳa
- (66) *HL* : ʔāh zaʕma ġī ::: ki ʔa-ysəmmiwha yqūlu məbṕūḳa
- (67) *E* : ʔāyh
- (68) *HL* : ʔāyh w-yəʕtēwha dāk əl-midūna d-əz-zraʕ d-bqa d-ḥarṕək hāyṭa b-yəddāha fiha ʔəwa šāfi yḥatṭo dāk əl-midūna b-əš-šah dāk əl-midūna ma yy... ma yy... ma ydəyʕūhā-š, māš yəʕtēwha lə-l-ḥağla d-ʕalfa, k-kra d-əl-ḥağla w- w-l-ḥāhīla, ʔəwa m-baʕd lə-ʕrōša šāfi ma zāla ma nəzzlūhā-š ḥaydu dāk əl-midūna d-z-zraʕ, māši yzībūla ṭrīd ṭrīd m::: mbəḳṭəṭ b-əṭ-ṭrōfa māši yzībūhla f::: f-əl-midūna ʕāwṭani, ma ka la ṭəbšəl la siniyya la ::: əl-midūna, māši yzībūla dāk ṭrīd f-əl-midūna, māš d-bqa d-ʕmīh ʕla dāk š-šaʕb, māši də-ʕmi šwīš l-ha ġīh w-šwīš l-

ha ġih w-šwīš l ::: l-muhim f̄la yədda l-ha ġih w-f̄la yədda lōr w-f̄la yədda l-qoddām w-f̄la ::: l-muhim ma d-xtē ʔa žiha, hāw ʔib n-nās ġē ʔa-d-sābaq f̄la dāk ʔ-ʔrəyfin d ::: d-əʔrīd, ʔ-ʔrīd ʔ-ʔrīd zaʔma ʔawbuh bāš ʔa-d-ʔmīh əl-f̄rōša w-f̄lāš hiyya ʔa-yqul lək :::

(69) *E* : fih əl- ʔarāka

(70) *HL* : ʔāyh lāš ʔa-yqul lək ʔrīd eh::: d-əl-f̄rōša ʔēwa ʔmāt ləm dāk ʔrīd ʔēwa ʔāfi dāk s-sāfa māš ::: mnūf lə-f̄rōša d-ħaʔt rəzla f-əl-ʔarḍ ʔa-yqul lək māši yžina l-žafāf ::: yrəfda ši wāhid m-əl-ʔāf̄ila d-əl-f̄rīs ʔaw ši wāhid m-əl- ʔāf̄ila dyāla ::: yrəfdūhā ħta yħaʔtūha f-əl-ħāla swa mənnāy xaržūha ʔand ʔabāha ʔaw mənnāy daxlūha l-ḍār rāzla mnūf d-ħaʔt rəzla f ::: f-əl-ʔarḍ māš d-qisna l-žafāf ʔēwa yħaʔtūha ydaxlūha l-ḥlāšta yħaʔtūhā ʔēwa yḍoʔu yəʔtēw dāk z-zraʔ l-əl-ħaḡlā ħta d-ʔalfu ʔād yʔabbīw l-ħaḡlā l-mwalīha māy ::: ma yḍeyʔu ʔa ħabba m-dāk z-zraʔ ::: ʔēwa yʔa... y... y... yʔabbī(w) ::: yšə... yšəddu l-ħaḡlā d-mši, ʔāfi n-nās d-rḥāh ʔēwa yži l-līl yəʔʔaššāw n-nās ʔēwa dāk s-sāf ʔawḥani māši yšəḥu māš yəḥdāw yəḥbādlu ::: l-məžmūʔa d-r-ržāl d-xrəž w-əl-məžmuʔa d-n-nsa d-dxul əl-məžmuʔa d-n-nsa d- ::: d-xrəž w-əl-məžmuʔa d-r-ržāl ydəxlu [...].

## Texte 2. Traduction : le mariage dans les années 1960

(1) *E* : parle-moi *HL* de la mariée d'autrefois, des années 1960. Comment la préparait-on avant qu'elle aille chez elle ?

(2) *HL* : comment on la préparait ? euh, moi, j'étais encore petite à cette époque. Mais, je me souviens de tout, je voyais tout et la mémoire de l'enfance conserve bien les choses. Ils ::: ceux qui étaient chargés de demander la main venaient. La famille de l'homme et la famille de la femme étaient présentes. On demandait la main de la femme. Bref, ils se mettaient d'accord et il se mariaient. L'homme n'allait pas, il ne :::

(3) *E* : il ne venait pas à la demande de mariage ?

(4) *HL* : il ne ::: non, il n'y allait pas. Il ne voyait pas la fille pour échanger leur consentement. Cela ne se faisait pas, excepté s'il l'apercevait de loin. Les choses n'étaient pas, les choses n'étaient pas comme aujourd'hui. Donc, ils venaient dîner, se mettaient d'accord, fixaient la dot et la leur remettaient. Quand le jour du mariage arrivait, la famille de l'homme et celle de la

femme se retrouvaient. Le père de l'homme et celui de la femme, ou quelqu'un du côté de la femme et quelqu'un du côté de l'homme, vont rédiger l'acte de mariage. L'homme ne dit rien. Quant à la femme, n'en parlons pas, elle ne disait rien. C'était quelqu'un du côté de l'homme et quelqu'un du côté de la femme qui parlait. Ceux qui étaient proches, ils font rédiger l'acte plus tard.

(5) **E** : où font-ils rédiger l'acte de mariage ?

(6) **HL** : chez les *adoul*<sup>328</sup>

(7) **E** : où ? à la maison ? ou bien :::

(8) **HL** : non, cela se faisait chez les *adoul*. Ils étaient dans les marchés ou bien dans ::: en tout cas dans un local qui est réservé aux *adoul*, au marché ou un local où ::: ils font rédiger l'acte. La famille de l'homme donne l'argent du trousseau de la mariée à la famille de la femme. La femme ne prend pas l'argent.

(9) **E** : Ah !

(10) **HL** : donc, ils vont acheter le trousseau et ni l'homme ni la femme ne sont présents.

(11) **E** : qu'est-ce que c'est ce trousseau ?

(12) **HL** : ce trousseau, nous, on l'appelait *el-qchacheb*<sup>329</sup>

(13) **E** : d'accord

(14) **HL** : ils achetaient deux robes, deux foulards, deux pantalons. Il n'y avait pas de soutien-gorge, pas ::: pas de culottes, pas de ::: en tout cas, deux foulards, deux robes, *dfina*<sup>330</sup>.

(15) **E** : qu'est-ce qu'une *dfina* ?

(16) **HL** : on dit aujourd'hui *takchita* pour *dfina*

(17) **E** : d'accord

(18) **HL** : à cette époque, on disait *dfina* et la *dfina*, on l'achetait, on en achetait une pour la soirée où on venait chercher la mariée ::: elle la portait

(19) **E** : comment était sa couleur ?

(20) **HL** : une couleur quelconque, blanc, il y a le blanc, le marron, chacun faisait comme ::: Le choix ne revenait pas à la mariée. C'était le choix de ceux qui achetaient, qui appartenaient aux deux familles. Donc, ils amenaient une paire de chaque chose et la *sebniyya*<sup>331</sup> pour se couvrir le visage. Son visage était couvert.

---

328 Le *adel* (pl. *adoul*) est l'assesseur du juge (*qadi*)

329 *qchacheb* est le pluriel de *qachab* qui signifie « robe ».

330 *ed-dfina* ou *takchita* : ensemble de cérémonie, constitué de deux robes longues. Elles se portent ensemble, l'une par-dessus l'autre. Elles sont délicatement travaillées et ornées.

331 *sebniya* : un grand foulard orné de longues franges.



- (21) **E** : au moment où elle partait à la maison de ::: ?
- (22) **HL** : c'est ça. Quand on la sortait de la maison de son père et on l'emmenait à la maison du mari, son visage était couvert. On lui mettait la *sebniyya* traditionnelle avec ::: des franges ; celles (les *sebniyya*) qui sont épaisses et on lui mettait une coiffe en forme de dôme<sup>332</sup>.
- (23) **E** : tu me diras après comment elle sortait (de chez ses parents). On parle encore du trousseau, poursuivons sur le trousseau.
- (24) **HL** : d'accord. Donc, ils font ce ::: ils amènent ce trousseau, en poussant des youyous jusqu'à la maison de la femme. On pousse des youyous, on sacrifie un coq<sup>333</sup> ::: Ils rentrent (à la maison de la femme) et ils fixent la date du mariage. Quand la date est fixée, la nuit où la femme, la mariée commence ::: la cérémonie du henné, les voisins se réunissent et on invite les familles, les voisins, les ::: bref, toute la communauté ::: Comme tu sais, avant, on ne faisait pas de différence. On les invitait pour la cérémonie, pour la cérémonie, jeunes filles, femmes, tout le monde. Mais, les femmes étaient de leur côté et les hommes du leur. Ce n'était pas mixte comme aujourd'hui. Ils fêtaient la cérémonie du henné, dansaient ::: discutaient. Mais, pour appliquer le henné à la mariée, on utilisait *ghedwan*.
- (25) **E** : qu'est-ce que c'est *ghedwan* ?
- (26) **HL** : *ghedwan*, ils les faisaient avec de la laine. Ils les enroulaient ici, autour de l'articulation de ::: du poignet, ici, de la main.
- (27) **E** : faits avec ::: de la laine et entortillés ?
- (28) **HL** : tout à fait, entortillés. Ils les faisait, pour ainsi dire, pour que le henné ne ::: ne ::: s'étale pas au-dessus (du poignet) et qu'il reste en rond bien tracé sur ::: sur le poignet de sa main. Ils les appelaient *ghedwan*.
- (29) **E** : et ses pieds ?
- (30) **HL** : à ses pieds comme à ses mains, il n'y avait ni décoration avec des motifs ni rien. Ils lui mettaient le henné, pour qu'elle passe la nuit avec ::: Ils discutaient, dînaient, chantaient et dansaient ::: ça s'arrêtait là. Chacun rentrait chez soi. Le lendemain, sont invitées celles qui vont faire la tournée avec elle.
- (31) **E** : la mariée ?
- (32) **HL** : avec la mariée
- (33) **E** : comme :::
- (34) **HL** : il y a des jeunes filles et des femmes ::: elles restent une semaine

---

332 La *sebniyya* était placée sur cette coiffe en forme de dôme et couvrait le visage de la mariée.

333 Un sacrifice symbolique.

(35) **E** : qu'est-ce que c'est « faire la tournée » ?

(36) **HL** : faire la tournée dans ::: dans le douar, chaque fois elles sont invitées par une famille ou quelqu'un de la communauté ou de ::: bref, quelqu'un de la famille de ::: la grand-mère ::: de la tante maternelle, de ::: la tante paternelle, de :::, de ::: bref, quelqu'un de la communauté. Pendant une semaine, la femme (la mariée) ne dîne pas et ne déjeune pas dans sa maison.

(37) **E** : elle et les ::: filles qui sont avec elle ?

(38) **HL** : et la compagnie qui est avec elle, jeunes filles et ::: femmes mariées. Elles se divertissent par le chant et la danse, par ::: les discussions, par les rires, par :::

(39) **E** : quand elles la sortent, elles la sortent comment ?

(40) **HL** : quand elles sortent de la maison de son père, elles la sortent en chantant et dansant jusqu'à la maison où ::: elles vont déjeuner ou dîner.

(41) **E** : de :::

(42) **HL** : ::: (avec) *taarija*<sup>334</sup> et tambourins, elles marchaient ainsi jusqu'à arriver à la maison où ::: elles déjeunaient ou dînaient. Elles entraient (dans cette maison), chantaient et dansaient, discutaient et riaient. Elles dînaient ou déjeunaient et se reposaient. On lui donnait (à la mariée) un peu de henné, qu'elle frottait entre les mains.

(43) **E** : qui met le henné ? la maîtresse de maison ?

(44) **HL** : la maîtresse de maison le donne à la mariée

(45) **E** : le henné en feuille ?

(46) **HL** : en feuille, c'est ça, en feuille ; elle le lui donne pour le frotter entre ses mains et le jeter dans ::: dans le brasero, le jeter dans le brasero. Dans le brasero, il y a des braises. Si elle devait ::: passer la nuit, alors, on veillait en se divertissant, par le chant, la danse et les rires. Elles dînaient et dormaient. Ensuite, si elles sont invitées à un autre endroit. Elles s'y rendaient [...] En tout cas, ça durait une semaine. Mais, ceci était fait pour la femme et l'homme. L'homme faisait aussi la cérémonie du henné. Ils pouvaient, parfois, ::: croiser la mariée et ses compagnes sur la route.

(47) **E** : Ah oui !

(48) **HL** : si le marié et ses compagnons se trouvaient sur la route

(49) **E** : le marié fait une tournée de huit jours aussi ?

(50) **HL** : ils font la même chose

(51) **E** : Ah oui !

---

334 Tambours en terre cuite.

(52) **HL** : le marié fait la même chose ::: La même chose pour le marié. Le marié commençait la même soirée que la mariée. Lui, il avait ses compagnons et elle, elle avait ses compagnes. Ils ont eux aussi des tambourins, des tambours et ils chantent et dansent. C'était une chose appréciée et commune. Cela durait une semaine. Enfin, la nuit où ::: où ils auront atteint une semaine, ils font la cérémonie du mariage. Ils amènent la mariée à sa maison, à la maison du mari. Alors, ils lui mettent pour cela la *dfina* et la coiffe en forme de dôme [...].

(53) **E** : Ah oui !

(54) **HL** : ils mettent la *sebniyya* par-dessus.

(55) **E** : Ah oui !

(56) **HL** : de cette façon, la *sebniyya* retombe. La femme est ainsi prête.

(57) **E** : sur son visage ?

(58) : **HL** : oui, sur son visage. Son visage est couvert, on ne le voit pas. Elle porte la *dfina* et les babouches blanches. Ils la montent sur une mule et on continue à danser et chanter, les femmes de leur côté et les hommes du leur, c'était normal.

(59) **E** : et le marié, il est où ?

(60) **HL** : il est à la maison

(61) **E** : il attend à la maison ?

(62) **HL** : non, le marié n'y allait pas

(63) **E** : Ah oui !

(64) **HL** : c'était mal vu autrefois. Donc, ils arrivent (à la maison du marié), ils donnent à ::: La femme (la mariée) ::: la mariée est encore sur la mule ou la jument. Ils amènent une *midouna*<sup>335</sup> remplie d'orge, ils la donnent à la mariée pour qu'elle le remue avec ses mains. C'est, pour ainsi dire, qu'elle puisse rentrer (à la maison du marié) en y amenant la prospérité ; ceci ::: donc pour qu'elle amène avec elle la prospérité.

(65) **E** : la bénédiction ?

(66) **HL** : oui, pour ainsi dire, quand elle arrive ::: on dira d'elle qu'elle est bénie.

(67) **E** : Ah oui !

(68) **HL** : donc, ils lui donnent cette *midouna* d'orge. Elle commence à le remuer, comme ça, avec ses mains. Ensuite, ils posent cette *midouna*. Mais, l'orge de cette *midouna*, il ne doit pas ::: ne doit pas ::: être gaspillé. Ils le donnent à manger à la mule, c'est pour la location de la mule, je t'assure. Ensuite, ils enlèvent la *midouna* d'orge. La mariée est encore sur la mule. Ils lui

---

335 Une large corbeille en alfa, qui sert à rouler le couscous.

amènent *tride*<sup>336</sup>, *tride* ::: coupé en morceaux. Ils le lui donnent dans une *midouna* aussi. Il n'y avait ni plat (en faïence), ni plateau, ni :::, seulement la *midouna*. Donc, ils lui donne ce *tride* dans la *midouna*. Elle commence alors à le jeter sur les gens. Elle jette un peu de ce côté-ci, un peu de ce côté-là, un peu de ::: bref, de ce côté-là de sa main, derrière elle, devant elle, vers :::, bref, elle ne doit rater aucune direction. Les gens se ruent alors sur ces morceaux de ::: *tride*. *tride*, ce *tride* est soi-disant a été préparé pour que la mariée le jette. C'est pour cela qu'on dit :::

(69) **E** : il est béni

(70) **HL** : tout à fait, c'est pour cela qu'on dit que c'est le *tride* ::: de la mariée. Donc, elle leur jette ce *tride* et à ce moment-là ::: il est interdit à la mariée de poser son pied sur le sol. Sinon, on dit que la sécheresse va s'abattre sur nous. C'est quelqu'un de la famille du marié ou de sa famille ::: qui la porte. Ils la portent jusqu'à l'intérieur de la maison. Ils la portent soit en sortant de chez son père, soit en entrant dans la maison du marié. Il lui est interdit de poser le pied par terre. On risque d'être touché par la sécheresse. Ils la déposent donc à l'intérieur, à sa place. Ensuite, ils reviennent donner cet orge à la mule. Ils ne rendent la mule à ses propriétaires<sup>337</sup> que lorsqu'elle aura tout mangé. Ils ne ::: ils ne gaspille pas un grain de cet orge ::: Ensuite, ils rendent ::: ils rendent la mule. Après ça, les gens se reposent. A la nuit tombée, ils dînent et se remettent encore à chanter et danser. Ils commenceront par permuter (pour la danse) ::: La troupe des hommes laisse la place à la troupe des femmes. Ensuite, la troupe des femmes laisse la place à celle des hommes [...].

---

336 Nom donné au galettes feuilletées molles.

337 Lorsque l'on ne possède pas une mule ou une jument, on l'emprunte à ceux qui en possède.

### Texte 3 . Transcription : bəllārəž w-ṭēr əl-ḥorṛ

(1) qallək hāda bəllārəž bga yzəwwəž hnu, (2) dak t-tfəl d-bəllārəž qallu ?ā hni ?ā baba ?ana šāyəf ha t-təfla sand ṭēr əl-ḥorṛ, xaşşək d-zəwwəžni m-ṭēr əl-ḥorṛ, (3) qallu babāh ?ā hni ?ana hna ?a-naklu q"rāqēr w-huwwa ṭēr əl-ḥorṛ ?a-yākul gē lə-ḥžəl w-əl-ḥmām w-əl-flāləs, qallu hna ma māš də-şdaqna-şay bənṭu, (4) qallu lla wālu gē t-təfla d-ṭēr əl-ḥorṛ ?aw rabbi kbīr. (5) ṭəlsu xaṭbuha (6) qallu ywa na bənṭi raha ma ?a-daku-şay q"rāqēr xaşşu yəmşi yəşşād-la w-yžīb-la w-ma ?a-də-skun-şay f-əl-wād hiyya ?a-də-skun f-əş-şəf, (7) qallu nsəkkna f-əş-şəf w-nəşşād-la, qallu wāxxa. zəwžu žāba l-dāk ş-şəf w-ṭərḥa, mša qayyāl ydūr bāš yžīb-la lə-ḥmām ?aw lə-ḥžəl, ma žbər-şay hawwəd l-əl-wād sarğa q"rāqēr w-ṭlaṭ l-şanda, mənna yṭlaṭ sāba harbət ?iwa hiyya hādək ṭlaṭ l-şand babāha yrədda (8) qallu ?ā ṭēr əl-ḥorṛ gē rədda-li dāba māš ::: qallu ?āna ma ?a-nəsrəf-şay nəşşād (9) qallu ywa yxaşşək ::: ?āna nşallmək ?āžī ṭlaṭ şla žnāhi nşallmək, mənna yṭəlsu şla žnāhu qallək ṭlaṭ bih fə-sma ṭa ma bqāš bəllārəž ::: ?a-ymşi gē mša lwād ma bqāč ?a-dḥarlu d-dənya, (10) qallu ?ā n-nsīb rāham ši ḥažlāt ?a-yərşāw şqot žnāhək w-nhawdu mkuwbīn ?āna wə-yāk nṭi rfəd waḥda w-āna waḥda, (11) ṭēr əl-ḥorṛ şqot žnāhu w-hawwəd žū::: ṭrəb əl-ḥmāma ṭālşa lāxur ṭəmm hawwad w-şāqat žnāhu şāqat şāqat şāqat fāš qarrəb lə-ḥda dak lə-ḥžəl bda ?a-yṭrəb bə žnāhu şya, lə-ḥžəl ṭāru w-mšāw bḥāləm w-huwwa ža f-əs-sədra, xalṭu şlīh s-surrāh qabṭōh xaržūh lə-l-mənžūra lqāw-lu lə-ḥbiyyəl f-şunqu ?iwa w-ṭəmmu ?a-ygəwdūh fə-l-mənžūra (12) qalləm yyīh şā wlīdi d-ma zwwə-şi m-şrūqu şa-ytgəwwəd mə-şnūqu).

### Texte 3. Traduction : La cigogne et l'aigle

- (1) On raconte que la cigogne (mâle) voulait marier son fils.  
(2) - père, dit le fils à son père, j'ai vu une fille chez l'aigle, il faudrait que tu lui demandes de me donner la main de sa fille.  
(3) - Mon fils, répondit le père, nous, nous mangeons des grenouilles et lui, l'aigle, ne mange que des perdrix, des pigeons et des poussins. Sa fille ne nous conviendra pas.

(4) - Non, répondit le fils, je veux la fille de l'aigle et personne d'autre.

(5) Ainsi, ils montèrent (au rocher) la demander en mariage.

(6) - ma fille ne mange pas de grenouilles, dit l'aigle. Il faudrait qu'il chasse pour elle et qu'il lui amène (le gibier à plumes). De plus, elle n'habite pas dans l'oued, elle habite dans le rocher.

(7) - je la logerai dans le rocher et je lui chasserai, répondit le fils.

L'aigle donna son accord. Ils se marièrent. Il l'installa dans le rocher. Il passa la journée à chercher des pigeons ou des perdrix. Il n'en trouva pas. Il descendit à l'oued, se régala de grenouilles, et remonta la voir. Elle était partie. Il monta chez son père pour la ramener avec lui.

(8) - Monsieur l'aigle, lui dit-il, rendez-la moi maintenant, je ::: Moi, je ne sais pas chasser, ajouta-t-il.

(9) - Eh bien, il faudrait que :::, lui répondit-il. Moi, je vais vous apprendre. Monte sur mes ailes, je vais vous apprendre.

On raconte que lorsqu'il le plaça sur ses ailes, il monta tellement haut dans le ciel que la cigogne, qui avait pour habitude de longer l'oued, ne voyait plus rien.

(10) - mon cher gendre, dit-il, regardez ces perdrix là-bas qui sont en train de becqueter, ramassez vos ailes, nous allons descendre en piqué vous et moi. Vous, vous en prenez une et moi une.

(11) L'aigle plia ses ailes, fondit *zouuu* et remonta avec un pigeon. L'autre commença sa descente avec les ailes pliées, pliées, pliées, pliées et au moment où il s'approcha de ces perdrix, il se mit à battre des ailes ; il était trop fatigué. Les perdrix s'envolèrent et lui, il tomba dans un jujubier sauvage. Des bergers le capturèrent et le posèrent sur la route. Ils lui mirent une cordelette autour du coup et se mirent à le tirer en marchant.

(12) - mais oui, vous avez raison, leur dit-il, celui qui ne se marie pas de son milieu se retrouve à être tiré par son coup.

## Texte 4. Transcription : ət-ətəmsāl

- (1) *E* : fāwədənnā dāba *HZ* fīlā tətəmsāl w-l-xidma dyālək
- (2) *HZ* : dāba tətəmsāl ?a-nzību tṛāb d-adoqqa nzībuh nduqqōh w-ndōru nšəyrōh b-əl-ğorbāl w-nləytōh b-əl-ma w-ndōru ?a-nxaltōh b-ər-rəmla nəlqīw žūž gamilāt d-ər-rəmla w-tlāṭa d-ətṛāb w-nxallīwah yəgbəs w-nləytōh b-əl-ma w-ndōru nməsslūh w-nxallīwah yəgbəs w-f-tāli di yəgbəs təlṭ-y-yām wəlla mūdḍa ṭa l-rəbfa-y-yām w-ndōru nḥarfūh fāwṭani ṭāni mərṛa xṛa w-ndəlkūh ndīru fāwəd əl-ma w-nḥarfūh, ndīru əl-ma fāwəd w-ğ<sup>w</sup>lāl ndəlkūh mən dāxal, fāwət ndīru n-nār, nəlqīw l-fwād w-ndōru nqalbūh gəṣfa m-əl-ṭaḥṭ w-nṭəlqu l-fāfya w-nḥažrōh b-əl-fwād w-ndəwṛōh b-əl-ḥžər w-əl-ğ<sup>w</sup>bār, fāwət yəbqa ṭa lə-š-šbaḥ, fāwṭani w-nžəbdūh mənnāy nžəbdūh fādi dāk s-saf ṭāyəb, nəlqīw g-gšāf lə-ḥmāmī lə-mqāli də-xrīngu d-bū-šərṛa d-əl-mlāwi ṭ-ṭwāžən əl-frārah d-əl-makla fīlā::: grārəž šəkwa d-əl-mxīd d-əl-ḥlīb l-qasriāt l- ::: ?ayyi ḥāža ?īwa šāfi.
- (3) *E* : fuqāš ?a-d-qattṣu dāk š-ši ?
- (4) *HZ* : ḥṭa yəqfəl rabfa-y-yām, ḥākka mənnāy ?a-nmasslu, bḥāl dāba ḥād nḥār nmasslu nmasslu l-lətnāyən tlāṭa laṛbaṣ nḥarrfūh fawṭāni
- (5) *E* : d-fawṭo ?
- (6) *HZ* : bāš nḥawṭo mən bərṛa nmasslūh w-fawət nḥukūh mən dāxal
- (7) *E* : ?a-d-ḥukūh b :::
- (8) *HZ* : ba-ğ<sup>w</sup>lāl
- (9) *E* : ba-ğ<sup>w</sup>lāl ? əl-qašra da-ğ<sup>w</sup>lāl ?
- (10) *HZ* : l-qašra da-ğ<sup>w</sup>lāl nḥukūh mən dāxal fawṭāni ṭāni nqalbūh šāfi ḥāw yṭəb ndīru l-fwād w-nṭəybūh
- (11) *E* : ṭ-ṭəybūh, šāfi w-mən baṣd d-biṣūh ?
- (12) *HZ* : əh w-m-baṣd nəddīwah l-š-šōq w-nbiṣūh
- (13) *E* : w-z-zwaq ma fəndək-š nṭi z-zwaq f-ḥād š-ši dyālək ?
- (14) *HZ* : la la nqəddu, ?a-nzību dāk š-šbāgā baṣd əl-xaṭra ?a-ndirūha, baṣd əl-xaṭrā ?a-dəkməl, ma ?a-nzībūhā-š ?a-nzību dāk l-ḥažra m-ğayyāṭa
- (15) *E* : ki dāyra əl-ḥažra ?

- (16) **HZ** : kaḥla
- (17) **E** : ki smīta ?
- (18) **HZ** : s-syu
- (19) **E** : smīta s-syu w-čəd məzyān ?
- (20) **HZ** : ḡa-čəd məzyān ṭa yətharrəs l-qašš w-də-ḥqa hiyya
- (21) **E** : w-ṛ-ṛəsm dyāləḵ nṭi šna ḡa-də-ṛsəm ?
- (22) **HZ** : ḡa-ṛsəm ḡāna ṭa :: hi z-zwaq w-šāfi bḥāl d-n-nəḡāfāt šāfi ṣādī zwīqāt šāfi bḥāl d-əl-ḥanna wāh
- (23) **E** : ma kayən-š ši zwaq yaḥnī dyāl hnāya dyāl hād əl-miṭṭaqa hādi ?
- (24) **HZ** : ḡalla bḥāl hākka dāk zwīqāt bḥāl bū ḡrīrəž w-šāfi ma kān-ši :: zwaq
- (25) **E** : šna huwa bū ḡrīrəž ?
- (26) **HZ** : hi zwaq hākka bḥāl muṭallaṭāt
- (27) **E** : hi xṭōṭ ?
- (28) **HZ** : hi xṭōṭ wāh ḡēwa w-šāfi, ḡa-ndīru l-bəyyāṭa ṣawṭāni yla ḥḡīna nzəwqu b-əl-bəyyāṭa
- (29) **E** : šna hiyya l-bəyyata ?
- (30) **HZ** : l-bəyyāṭa hi ṭṛāb byəḍ

## Texte 4. Traduction : La poterie

- (1) **E** : Parle-nous **HZ** de la poterie et de ton métier
- (2) **HZ** : pour faire de la poterie, on prend l'argile, on la broie, on la tamise ensuite avec un tamis et on la mélange avec de l'eau. Ensuite, on lui ajoute du sable. On met deux mesures<sup>338</sup> de sable et trois d'argile. On laisse l'ensemble sécher et ensuite on mélange le tout avec de l'eau et on la façonne. On la laisse sécher (la poterie). Un fois séchée, trois jours après, voire quatre, on la découpe encore une fois. On la lisse, puis on badigeonne avec de l'eau et on la découpe. On badigeonne avec de l'eau et on la lisse encore avec l'escargot. On lisse l'intérieur. On prépare alors le feu. On met des morceaux de bois et on la place (la poterie) dessus à l'envers, en mettant la grande jatte en dessous. On allume le feu, on la couvre (la poterie) avec des morceaux de

<sup>338</sup> La mesure est ici une *gamila* (environ 1,2 kg).



bois, on l'entoure avec des pierres et du fumier. Elle reste ainsi jusqu'au lendemain matin. On la retire ensuite. Quand on la retire, elle est alors cuite. On fabrique des jattes, des plats de cuisson, des poêles pour les crêpes mille trous, des poêles à *meloui*<sup>339</sup> en forme de cône, des marmites, des plats pour servir à manger ::: des jarres, des barattes pour baratter le lait, des plats à couscous, des ::: toute sorte de choses, voilà.

- (3) **E** : quand est-ce que vous découpez ça ?
- (4) **HZ** : au bout de quatre jours. Ainsi, si on façonne la poterie, par exemple aujourd'hui, on attend lundi, mardi et mercredi on la découpe de nouveau.
- (5) **E** : vous finalisez ?
- (6) **HZ** : pour finaliser on lisse l'extérieur, puis on gratte l'intérieur
- (7) **E** : vous gratter avec :::
- (8) **HZ** : avec l'escargot
- (9) **E** : avec l'escargot ? avec la coquille d'escargot ?
- (10) **HZ** : avec la coquille d'escargot, on en (poterie) gratte l'intérieur, ensuite on la retourne et on la met à cuire. On met le bois et on la cuit.
- (11) **E** : vous la cuisez et c'est terminé. Vous la vendez ensuite ?
- (12) **HZ** : oui, et après, on l'amène au marché pour la vendre
- (13) **E** : le décor, tu n'en as pas toi dans ce que tu fais ?
- (14) **HZ** : non, non, mais on peut. Parfois, on amène une teinte et on la met. Mais parfois, elle n'est pas disponible, on n'en amène pas. On prend alors la pierre de Ghiyyata.
- (15) **E** : comment est-elle la pierre ?
- (16) **HZ** : noire
- (17) **E** : comment s'appelle-t-elle ?
- (18) **HZ** : *s-syou*
- (19) **E** : elle s'appelle *s-syou* et elle tient bien ?
- (20) **HZ** : oui, elle résiste bien. Elle se conserve sur la poterie jusqu'à ce que celle-ci se brise ».
- (21) **E** : et ton décor à toi, qu'est-ce que tu dessines ?
- (22) **HZ** : moi, je dessine ::: quelques motifs, c'est tout, comme ceux des *neggafates*<sup>340</sup>, des motifs simples comme ceux qu'on fait avec le henné.
- (23) **E** : il n'y a pas des motifs d'ici, de cette région-ci ?

---

<sup>339</sup> Galettes feuilletées.

<sup>340</sup> Ce sont les femmes qui habillent et accompagnent la mariée tout au long de sa cérémonie de mariage.

- (24) **HZ** : non, on a ces décors qui ressemblent à des *bou řrirǎž*<sup>341</sup>, c'est tout. On n'a pas des ::: décors
- (25) **E** : qu'est-ce que c'est *bou řrirǎž* ?
- (26) **HZ** : un dessin qui ressemble à des triangles
- (27) **E** : des traits ?
- (28) **HZ** : oui, des traits, c'est tout. On décore aussi avec la *beyyata*, si on veut décorer avec la *beyyata*.
- (29) qu'est-ce que la *beyyata* ?
- (30) la *beyyata*, c'est tout simplement de la terre blanche.

---

<sup>341</sup> des traits en zigzag.

## Texte 5. Transcription : əl-haḍra d-əl-brānəs

(1) FA : t-ṭūl wə-l-brānəs w-ğayyāta ʔa-nṭṣārṣu binātna gē bə-l-haḍra [...] liʔanna huma ɣayyāta ʔa-yṣārṣu l-haḍra d-əl-bəṛṇōsi əl-brānəs ::: mbədlīn lə-ḥṛōf bḥāl dāba nqulu huwa ʔa-yqul-ləḵ ʔāwəddi fin ɣādi ::: daḵ l-haḍra dyāləm ʔaqrīban ʔa-yxaddmu l-ya bəzzāf fin ɣādi w-āna ʔa-nqul-lu māši gē lə-hna [...] ʔa-nqulu ʔāzi dā-ḵul ma ʔa-nqulū-š ḥna ʔāzi ʔā-kūl, ʔāzi dā-ḵul hnāya l-brānəs [...] ʔāzi ʔā-kūl :::, t-ṭūl ʔa-yqulu ʔāzi dāḵul, ḵa hūma ʔa-yhaḍru bə-ḵa.

(2) E : šna hiyya žbāla bə-n-nəsba ləḵ nṭa ?

(3) FA : žbāla ? əl-haḍra dyāləm b-n-nisba lili ʔāna hiyya t-ṭqārəb mṣa dyāna l-bəṛṇōsiyya liʔanna l-haḍra d-žbāla ʔaqrīban f-ši ḥāža t-ṭqārəb mṣa l-brānəs, bḥāl huma ʔa-yqulu yəmma ḥna ʔa-nqulu yəmma huma ʔa-yqulu bāba ḥna ʔa-nqulu bāba [...] b-nnisba lə-brānəs wə-žbāla ʔandəm ši hi ši ḥurof qlālīn mbədlīn ʔla l-brānəs, ʔandəm hūma mbədlīn wa-lāḵayni hi l-haḍra dyāləm ʔaḡi qriḇa mṣa d-əl-brānəs məṭqārḇa, muši hiyya bḥāl r-ṛḇāt wəlla məḵnās wəlla fās wəlla q<sup>w</sup>nēṭra wəlla l-mdūn d-dāxiliyya [...] ʔāwəṭ l-haḍra dyāləm ::: ʔaqrīban ha l-haḍra hādi mṭāḇqa d-əl-mdīna mṭāḇqa kima ʔa-nqulu ḥna [...] liʔanna šuf š-šamāl w-māžya hākkāḵ ::: š-šamāl ʔa-yḇda ʔaqrīban ʔaqrīban ʔāna ʔla ma ʔārəf ʔa-yḇda m-əl-ʔrāyəš ʔazēla mən ʔazēla ʔanža ʔa-yzi mən ʔəmma ʔiṭwān w-āzi mən ʔəmma eh... zīd zīd zīd ḥṭa də-xrəž ləhna l-ṭawnāt [...] ʔa ::: n-nḍāmmu l-ʔand žbāla ḥna hē b-əl-haḍra hē b- əl-haḍra [...] ʔaqrīban l-haḍra dyāna w-dyāləm eh... qriḇa mbədlīn ši ḥurof qlālīn [...] gē huma ḇaṣd ši kalimāt mbədlīn ʔlīna kima qut-ləḵ ʔa-yqulūnna l-haḍra dyakkum ʔaqrīban bḥāl dyāna wāh huma ::: ma ʔa-yfahmū-š ha də-n-nās hādun maṭalan fās məḵnās rḇā<sup>f</sup> dār əl-bīḍa q<sup>w</sup>nēṭra əl-haḍra d-əl-mdīna.

## Texte 5. Traduction : Le parler des Branès

(1) FA : Entre les Tsoul, les Branès et les Ghiyata, on se reconnaît par le parler [...] Les Ghiyata reconnaissent, en fait, le parler d'un bernoussi. Les Branès ::: ont des sons différents. Par

exemple, lui<sup>342</sup> te diras : « *fīn ḡādi ?* »<sup>343</sup>. Dans leur parler, ils utilisent beaucoup le *i* comme dans « *fīn ḡādi* ». Moi, je répondrai « *māši ḡē lə-hna* »<sup>344</sup>. Nous, on dit « *ʔāži dā-ḵul* »<sup>345</sup>. On ne dit pas « *ʔāži ʔā-kūl* »<sup>346</sup>. Ici, chez les Branès, on dit « *ʔāži dā-ḵul* » [...] « *ʔāži ʔā-kūl* :: Les Tsoul disent « *ʔāži dā-ḵul* ». Ils parlent avec le « *ḵa* ».

(2) E : qu'est-ce que c'est Jbala pour toi ?

(3) Fa : Les Jbala ? Leur parler, à mon avis, est presque comme nôtre parler bernoussi. Sur quelques points, leur parler est proche du parler des Branès. Par exemple, eux disent « *yəm̄ma* »<sup>347</sup>, nous aussi, on dit « *yəm̄ma* » ; eux disent « *bāḇa* »<sup>348</sup>, nous aussi, on dit « *bāḇa* » [...] En ce qui concerne les Branès et les Jbala, ils<sup>349</sup> ont juste quelques sons qui diffèrent par rapport aux Branès. Ils ont des sons différents, mais leur parler est proche de celui des Branès. Ce n'est pas le cas avec les parlers de Rabat, Meknès, Fès, Kénitra ou des villes de l'intérieur<sup>350</sup> [...] En plus, leurs parlers sont :: ces parlers des villes sont identiques, comme on dit chez nous [...] En fait, en venant depuis *shamal*<sup>351</sup> jusqu'au :: Le *Shamal* commence à-peu-près, à-peu-près, selon moi, il commence depuis Larache, Asilah et Tanger, en passant par Tétouan ; et depuis Tétouan eh :: tu avances jusqu'à ce que tu arrives, à côté, là, à Taounate [...] Nous, on appartient à Jbala que par le parler, par le parler seulement [...] Notre parler et le leur eh :: est proche. Ils ne se distinguent que par quelques sons [...] C'est vrai, ils ont quelques mots qui diffèrent des nôtres. Comme je t'ai dit, ils nous disent : « votre parler est à-peu-près comme le nôtre ». Oui, eux :: ils ne comprennent pas les parlers de ces gens-là, comme ceux par exemple de Fès, Meknès, Rabat, Casablanca, Kénitra, qui sont des parlers de la ville.

---

<sup>342</sup> Le locuteur ghyati.

<sup>343</sup> « où vas-tu ? ».

<sup>344</sup> « je vais juste là ».

<sup>345</sup> « Viens manger ». Le locuteur explique ici une différence qui porte sur le lexique. Un ghyati dira *ḡādi* pour le verbe « aller », alors qu'un bernoussi dira *māši*.

<sup>346</sup> « Viens manger ». Le locuteur fait la distinction entre le parler des Branès et celui des Ghyata sur deux points. Le premier concerne l'assourdissement du préfixe de l'inaccompli *t-* en *d-* chez les Branès et son affrication chez les Ghyata. Le second porte sur la spirantisation du *k* chez les Branès et non chez les Ghyata.

<sup>347</sup> « maman ».

<sup>348</sup> « papa ».

<sup>349</sup> Les Jbala.

<sup>350</sup> Les villes de l'intérieur du Maroc.

<sup>351</sup> Le Nord-Ouest du Maroc.

## Texte 6. Transcription : əl-ʔalʕāb də-d-drāri

(1) ʕanna žamīʕ l-ʔalʕāb kāyən l-ləʕbāt dyāl fawākih wa xoḍar kāyən dyāl s-sī məsyu dəbān w-kāyən dyāl ḥbīla w-kāyən ʔa dyāl ž-žra ::: dyāl eh::: (2) dyāl fawākih wa xoḍar kāyən l-fawākih wa xoḍar ::: dāba dāk l-xoḍar ʔa-ygəssū ʔa-ygəssū f-əl-ma ::: makān dyāləm w-əl-ğōl ʔa-yḥqa yduqq f-əl-bāb w-m ::: (3) mši ġī ši xaddāma dyāl l-fawākih w-ʔa hiyya ʔa-ʔanna w-ʔa hiyya ʔa-džrī dāba dāk::: hiyya ʔa-ğī l-ʕandəm ʔa-ğī l-ʕand dāk l-ğōl ʔa-d-ḥul-lu l-bāb w-huwwa ʔa-yqūl-la fin əl-malika w-hiyya ʔa-d-qūl-lu ʔāha ʔa-ʔšəlli w-qāl-la s::: eh::: (4) mša yʕayyət l-əl-malika ʕaytət-lu w-žāt əl::: žā hādək žāt hādək əl-malika l-ʕandu w-dāk əl-xaddāma mšāt l-blāʕta, ʔa-yqūl-la səlləkni m-əl-wād, ʔa-d-qūl-lu llā, qāl-la bāba dāba yəsrīli bāʕta w-ḥīmū bḥāl həyṭa, w-hiyya ʔa-d-qul::: wāxxa, (5) w-huwwa ʔa-yəmši w-ʔa-ydīr məssū ʔāḥ līh s-səbbāt, w-ʔa-d-ləbsu-lu ʔa-d-ləbsu-lu w-ʔa-yəmšiw ʔa-yqūl-la ḥāgi nəxsəl yəddi, žībi əl-qahwa ḥ-ḥlīb, (6) ʔa-<sup>d</sup>mši ġīb-lu l-qahwa w-ḥlīb, ʔa-yqūl-la məssūsīn, ʔa-ğīb-lu l-qahwa x<sup>w</sup>ra, ʔa-d-qul ::: ḥluwwa, (7) qāl-la sīr ži::: wəžžəd-lī fawākih wa xoḍar, huwwa yəmši yəxsəl yəddu, ʕāfi hiyya ʔa-d-əmši ʔəmīhəm fawākih bḥāl banān ləčīn ʔaṇanāš bəzzāf farāwla bḥāl həyṭa əl-xoḍar xəzzū maṭēša baṭāta l-ləfṭ bḥāl həyṭa w-əl-kok (8) l-muhim mənnāy ʔa-y::: huwwa ʔa-yḥqa yqūl-ləm ha š-ši w-llī ʔa-yəlqa smiyṭu bḥāl dāba ʔāna sməʔtnī faw::: banāna w-huwwa yqūl banāna ʔāna ʔa-nōḍ w-huwwa (y)la lḥaqni yaḥunn(i) yʕabbīni w-yaḥunni walākin ::: (d-)ma laḥqam-š ʔa-yḥqāw mʕa l-malika ::: (9) w-dāba l-luʕba ʔāl ::: ʔālya dyāl ḥbīla, ḥbīla sāhla ʔa hiyya bḥāl dāba ʔa-ğī ʔī b::: ši qənba qənba w-ʔa-də-ḥqa də-lʕib bīha [...].

## Texte 6 . Traduction : Les jeux d'enfants

(1) On a toute sorte de jeux. Il y a le jeu des fruits et légumes, celui de Monsieur Debane, celui de la corde à sauter, ainsi que celui de la course ::: celui de eh ::: (2) Pour celui des fruits et légumes, on a les fruits et les légumes ::: Les légumes s'assoient, s'assoient à leur ::: place et l'ogre commence à frapper à la porte. (3) Une servante des fruits, qui attend et qui court elle aussi, vient

les voir et va ensuite ouvrir la porte à l'ogre. Il lui dit : « où est la reine ? ». Elle répond : « elle est en train de prier ». Il lui dit ::: **(4)** Il se met à appeler la reine. La reine répond et se présente à lui. La servante prend alors sa place. Il lui dit : « aide-moi à traverser la rivière ». Elle lui répond : « non ». Il lui dit : « mon père va m'acheter des gaufrettes et *bimou*<sup>352</sup> ». Il dit des choses comme ça. Elle lui dit d'accord. **(5)** Ensuite, il fait tomber sa chaussure exprès. Elle la lui remet. Il lui dit : « je veux me laver les mains » et « amène moi du café au lait ». **(6)** Elle va lui chercher le café au lait. Il lui dit : « ça manque de sucre ». Elle lui amène un autre café. Elle dit ::: « il est sucré ». **(7)** Il lui dit : « va ::: me préparer des fruits et des légumes ». Lui, il va se laver les mains. Elle, elle va nommer les fruits, comme : banane, orange, ananas, et beaucoup d'autres noms, comme par exemple : fraise. Pour les légumes, il y a : carotte, tomate, pomme de terre, radis, et ainsi de suite, et noix de coco. **(8)** Bref, quand il commence à les appeler et qu'il tombe sur leur nom, comme par exemple, moi, je m'appelle banane, s'il appelle banane, je me lève (et je cours) et s'il m'attrape, il me mange, il me prend et il me mange. Mais, ceux qu'il n'arrive pas à attraper, ils restent avec la reine :::

**(9)** Pour le dernier jeu, il y a celui de la corde à sauter. La corde à sauter est un jeu facile. Tu prends une corde, une corde, et tu commences à jouer avec [...]

---

<sup>352</sup> Il s'agit du nom d'une gaufrette.

## Texte 7. Transcription : lə-ŋrōbiyya w-əl-mdīna

- (1) E : ɲhār l-ḥadd fāy mšītu ?
- (2) Ch : mšīt l-Tāza mŋa ŋamṭī w-xūṭi ::: mšīna bāš n::: nṭsāraw
- (3) Fa : mšīna l-Tāza dōṛna mšīna l-məṭŋam ɾamšēs eh::: mšīna lə-žərḍa lə-žərḍa :::
- (4) Ch : ɬlaŋna l-Tāza l-fōq w-dōṛna w-s-sāraṭ bī-na ŋamṭī
- (5) Na : mšīna l-maržān w-ḥqīna ʔa--nṭsəwqu f-Tāza
- (6) E : ɣla šhāl noṭu baɣda fə-ŋ-šbāḥ ?
- (7) Na : mŋa sṭa
- (8) E : w-mən baɣd ?
- (9) Ch : lḥəsna ɣlī-na
- (10) Ma : w-lbəsna w-ftəṛṇa
- (11) Ch : [...] mənṇāy mšīna l-dāk l-məṭŋam ɾamšēs mšāt Na səwləṭ ŋamṭi qāt-la wāš  
ʔa-yaklu ma yxalšū-š
- (12) E : Fa, kif žātək dāk əl-xurža ?
- (13) Fa : kunṭ ʔa-nfəkkər bəlla zwīna w-lāxor ::: mənṇāy xružṭ yəḥsābtli fiha l-ŋimarāt  
bəzzāf mənṇāy xružṭ ma žā-č məzyāna
- (14) E : ɣlāš ?
- (15) Fa : bḥāl lə-ŋrōbiyya
- (16) E : kifāš zaŋma ?
- (17) Fa : ʔāna yəḥsābtli dyōṛ w-fiha bəzzāf d-lāxor :::
- (18) E : mēllī ḥsən ? lə-mdīna wəlla lə-ŋrōbiyya ?
- (19) Fa : lə-ŋrōbiyya ḥsən
- (20) E : ɣlāš ?
- (21) Fa : lə-ŋrōbiyya fiha čūf kull-ši ṭəmma žaṭ mdiyyaq eh:::
- (22) Ch : fiha ɬa l-hwa čəmму ::: ɣla ḥaqqāš hna kāyən::: mənṇāy də-xrəž ::: hna f-  
ṭaynāst mennāyn ṭəxrəž w::: zaŋma t::: (y)la ḥgīt də-gləs bərra də-gləs ʔamma  
ṭəmmāk ::: ṭəmmāk wāxxa ġi čəm lə-hwa ġē ḥa šwiyya ma də-lqā-š bḥāl hnāya d-  
ṭaynāst ṭaynāst məzyāna
- (23) E : w-əl ḥadd ?
- (24) Ch : ɬa l-ḥadd məzyāna

- (25) E : w-tāza ?
- (26) Ch : **blāša mälliḥa ḡa--d-kūn fiha dāk ::: w-dāk š-ši eh:::**
- (27) E : šna klītu ṭemma?
- (28) Ch : **l-pīdza žūž ḡanwāš w-hadāk::: mkən smiṭu panani d-əl-fərmāž w-d-əl-kəfta eh::: d-əl-lḡam məṭhōna**
- (29) E : ēwa ?
- (30) Ch : **w-baṭāṭa məqliyya mfāha::: la šōš :::**
- (31) E : w-ḡažbək dāk š-ši ?
- (32) Ch : **məzyān**
- (33) E : ḡawdu-li šna ḡa-dəlqīw nhār l-ləṭnāyən ?
- (34) Ma : **ḡa-nōḍ mḡa šṭa ::: nəḡsəl baḡda wžāy w-yəddāy ::: w-ḡād nəmši ::: lə-ftōr w-ḡād mənṅāy nfəṭru nəmši nəlbəs ḡliyya w-n:::**
- (35) E : fāš ḡa-d-mšīw lə-l-mədrāsa ?
- (36) Ma : **fə-naql madṛāsi baḡd l-mərrāt ::: baḡd l-mərrāt ḡa-nmšīw f-naql madṛāsi**
- (37) E : w-baḡ l-mərrāt ?
- (38) Ma : **ḡa-nmši ḡla rəžli**
- (39) E : šḡāl d-əl-waqt ?
- (40) Ma : **yəmkən nəšš sāḡa**
- (41) N : **nəšš sāḡa mənəhnā lə-s-sūq ?**
- (42) E : fāyn ḡa-da-klu fə-ṭnāš ?
- (43) Ma : **ṭa ḡa-nžīw l-əḍ-dār**

## Texte 7. Traduction : La champagne et la ville

- (1) E : Dimanche, vous êtes allez où ?
- (2) Ch : je suis allée à Taza, avec ma tante et mes sœurs ::: on est sorti pour nous promener
- (3) Fa : on est allé à Taza. On a mangé dans le restaurant Ramsès eh::: on est allé au jardin
- (4) Ch : on est monté à Taza haut et notre tante nous a fait visiter (la ville)
- (5) Na : on est allé au *Marjane* et on a fait des courses à Taza
- (6) E : en fait, à quelle heure vous êtes-vous levées le matin ?
- (7) les filles en même temps : à six heures



- (8) **E** : et ensuite ?
- (9) **Ch** : on s'est habillé
- (10) **Ma** : on s'est habillé et on a pris notre petit déjeuner
- (11) **Ch** : [...] quand on est allé au restaurant *Ramsès*, **Na** a demandé à notre tante si on mange gratuitement, on ne paie pas.
- (12) **E** : **Fa**, que pense-tu de cette sortie ?
- (13) **Fa** : je pensais que c'était joli et ::: quand je suis sortie, je pensais qu'il y avait beaucoup d'immeubles, mais je n'ai pas trouvé ça super.
- (14) **E** : pourquoi ?
- (15) **Fa** : c'est comme la campagne
- (16) **E** : comment ça ?
- (17) **Fa** : je pensais qu'il y avait des maisons et qu'il y avait beaucoup de :::
- (18) **E** : qu'est-ce que vous préférez ? la ville ou la campagne ?
- (19) **Fa** : la campagne
- (20) **E** : pourquoi ?
- (21) **Fa** : dans la campagne, tu vois tous, là-bas, c'est étroit :::
- (22) **Ch** : on y trouve au moins l'air à respirer ::: parce qu'ici, il y a ::: quand tu sors ::: ici, à Taïnaste, tu peux t'asseoir dehors, mais là-bas ::: l'air n'est pas le même que celui de Taïnaste ; l'air de Taïnaste est meilleur.
- (23) **E** : et Hadd Msila ?
- (24) **Ch** : El-Hadd est jolie aussi
- (25) **E** : et Taza ?
- (26) **Ch** : c'est un endroit joli, il y a ce :::
- (27) **E** : qu'est-ce que vous avez mangé là-bas ?
- (28) **Ch** : de la pizza, de deux sortes et cet ::: je crois qu'il s'appelle panini, au fromage, à la *kefta*<sup>353</sup> eh::: à la viande hachée.
- (29) **E** : ensuite ?
- (30) **Ch** : et des frites avec ça ::: la sauce :::
- (31) **E** : tu as aimé ça ?
- (32) **Ch** : c'était bon
- (33) **E** : racontez-moi ce que vous faites lundi

---

<sup>353</sup> De la viande hachée.

- (34) **Ma** : je me lève à six heure ::: je fais d'abord ma toilette, je me lave les mains ::: et je vais prendre mon petit déjeuner. Après le petit-déjeuner, on va s'habiller et on :::
- (35) **E** : comment vous rendez-vous à l'école ?
- (36) **Ma** : en transport scolaire parfois ::: parfois, on y va en transport scolaire
- (37) **E** : et d'autres fois ?
- (38) **Ma** : j'y vais à pied
- (39) **E** : vous en avez pour combien de temps ?
- (40) **Ma** : peut-être une demi-heure
- (41) **Na** : une demi-heure d'ici au marché<sup>354</sup> ?
- (42) **E** : où est-ce que vous mangez à midi ?
- (43) **Ma** : quand on rentre à la maison.

---

<sup>354</sup> Lieu où se trouve l'école.

## Texte 8 . Transcription : əl-frāyži w-əl-fqēh

(1) [...] ēwa mšīt laṭemma. qālu li dāk ər-rbāsa də-n-nās, qālu li : « yā wəddi ?a LM<sup>355</sup> ha l-līla ma ṣanna frāža ». quṭ ləm : « ṣlāš ? ». qāl lək : « kāyən ha l-fqēh hna ma ka-yəhməl-ši zaḡba f-əl-frāyžiyya w-ka-yxaṣra ləm, waxxa ḡi dquḷa ṭwəddəṛ lək ». w-huwa dāba ::: w-dāk l-līla žabtu l-ḡafla laṭemma, l-ṣāṭila dyālu. w-huwa dāba ḡē ka-d-qūl ši klām ma ka-yṣəžbu-šay [...] w-huwa ka-ṭ-tēr lu, da l-līla žabtu l-ḡafla laṭemm. (2) ēwa ṣəṛṛəḡna hna f-ḡāḡ ::: f-ḡa s-sāḡa w-l-ḡəmhūr ža fūqna w-dāk l-fqēh ža f-r-rāš d-əl-žəmhōṛ w-ḡləss [...] f-t-tīra ṭla bəṛra. (3) bdāw dak drāri yqūlu, ēwa quṭ ləm : « hāḡi ṣandik », w-n-səbbaq mənnu huwa l-ləwwəl. qut lu :

« smaṣ ?a siḡi l-fqēh :

əntīna lli qrēṭa saṣdātək

w ṣandək stīn ḡizb b-žufək

w ka-d-ḡaddət w-n-nās ?a-ṭənnət ṣlək

xaṣṣək d-smaḡ li yla səwwəltək

?āna ma qrēčay bḡālək

rāni qubbān mḡannək ».

(4) qut lu:

« dāba ?āna mzāwəḡ f-d-wəldatək

?āna w-hāda māš n-dāṣaw l-ṣandək

w-fraq ṣlīna bāš rəbbi ṣallmək

ḡada ka-yqūl li mṭāṣ n-nās ḡrām ṣlək

w-xayrāt rəbbi mnəzzlīn q<sup>w</sup>bāltək

w-nṭīna ḡūṣ f-kəṣək

qālu l-sadatna quddāmək

ḡa l-ḡāža yla ṣažbatək

yla ma kliči mənna n-nəfs d-ḡāsbək

ēwa fəsser li ḡadi w-ṣad n-wāžbək »

(5) w-l-llāh ma ?aynoḡ yla mə-hnāk yži yləssaḡ li rəbṣa mya doro w-yəḡḡaṣ.

(6) dorṭ fēh, qut lu :

« smaṣ ?a siḡi l-fqēh :

---

<sup>355</sup> LM : ce sont les initiales du nom et prénom du poète-chanteur danseur (*frāyži*) que nous avons enregistré. C'est un homme de 90 ans.

saḏdātək yā ṭṣām b-šaḏbān ṣṭi y-yām wəlla səḏḏa  
w-ynōḏ quddām l-fžər b-saḏḏa  
w-yəṭwəḏḏa yṣəlli rəkḏa  
w yēṭləḏ mül d-dūḏa  
wlādu yḏallməm ṣ-ṣənḏa  
wa ma yəḥsəḏ ma yəḏḏaḏa  
l-haḏra l-ḏayyāna ma yqulā-š lə-n-nās ṭəmḏa  
l-mudiyya bə-syās ygərḏa  
w-yəsmah f-əl-hāža dyalu ḏāyḏa »

(7) qut lu :

« Ḥa sidi, mu-ši ḏḥāli yāna qlīl ḏ-ḏəḏḏa  
ka də-ḥrəṭ gamila, l-xoḏz yṣəḏḏa ?  
Ḥāna māš n-xalli wlāḏi səḏḏa ?  
ṣ-ṣāla ṭrəkṭa w-l-fraža ṭabḏa »

(8) w-l-llāh ma Ḥynōḏ yla mə-hnāk w-yləssaḏ l-flūs fə r-rəzza.

## Texte 8. Traduction : Le poète-chanteur et le fqih

(1) [...] Donc, je suis allé là-bas. L'assemblée de gens me dit, on me dit : « Eh bien, *LM*, il n'y a pas de *fraža*<sup>356</sup> ce soir ». Je leur demande : « pourquoi ? ». On me répond : « il y a ici un *fqih* qui ne supporte pas les *frayjiyya*. Il la<sup>357</sup> leur sabote. Quand bien même tu essaierais, tu n'y arriverais pas ». Lui (*l-fqih*), cette fois ::: Ce soir-là, il était présent à la fête. Elle avait lieu chez sa famille. En fait, dès que quelqu'un dit des paroles qu'il n'apprécie pas [...], il se fâche. Ce soir-là, il était venu pour la fête. (2) On<sup>358</sup> s'est mis en place dans une :::, dans une cour. L'assistance s'est installée en hauteur par rapport à nous. Le *fqih* s'est placé à sa tête [...]. C'était dans un terrain, à l'extérieur. (3) Les garçons (*frayjiyya*) ont commencé à déclamer leurs vers. Je leur dis : « parfait ». Ensuite, j'ai commencé par m'adresser à lui en premier. Je lui dis : « écoutez Monsieur *l-fqih* :

<sup>356</sup> *əl-fraža* : c'est un art qui combine à la fois « la poésie, la danse et la musique » (AL-Harnane 2017 : 15). Celui qui pratique cet art est un *frāyzi*, pl. *frāyziyya*.

<sup>357</sup> Il s'agit ici de l'improvisation des vers de poésie.

<sup>358</sup> Les *frāyziyya*.

vous avez de la chance d'être instruit,  
d'avoir appris les soixante chapitres (du Coran),  
de parler de la tradition du Prophète et les gens vous écoutent,  
je vous prie de m'excuser pour ce que je vais vous demander  
moi, qui n'ait pas eu d'instruction comme vous,  
moi, qui suis un illettré fini ».

(4) J'ai ajouté :

« maintenant, au nom de celle qui vous a mis au monde,  
cet homme et moi, nous demandons votre arbitrage,  
départagez-nous selon ce que Dieu vous a appris.  
cet homme me dit que les biens d'autrui te sont interdits  
alors que les bienfaits de Dieu sont étalés devant moi  
et la faim me taraude  
on a dit à ces messieurs qui sont devant vous,  
si une chose te plait  
et tu n'en manges pas, l'âme te le reprochera  
donc, expliquez-moi d'abord ceci et ensuite je vous répondrai ».

(5) Je te jure qu'il s'est levé et qu'il est venu m'accrocher un billet de vingt dirhams. Ensuite, il est retourné à sa place.

(6) Je me suis retourné à nouveau vers lui. Je lui ai dit :

« écoutez Monsieur *l-fqih* :  
chanceux est celui qui jeune six jours ou sept au mois de *chaabane*<sup>359</sup>,  
qui se lève une heure avant l'aube,  
qui fait ses ablutions, se prosterne une fois,  
et implore Celui qui exauce les vœux,  
celui qui apprend à ses enfants un métier,  
et qui ne jalouse ni n'accuse personne,  
celui dont les gens n'entendent jamais de mauvaises paroles,  
qui arrête délicatement le troupeau en divagation,  
et qui donne la priorité aux autres avant ses affaires ».

(7) J'ai poursuivi :

---

<sup>359</sup> *Chaabane* est le huitième mois de l'année musulmane.

« Monsieur, ce n'est pas comme moi, qui suis un fainéant.

Est-ce que celui qui sème une poignée<sup>360</sup> de grains mangera à sa faim ?

vous pensez que je vais abandonner mes sept enfants ?

la prière, je l'ai abandonnée et *l-fraja*, je la poursuis ».

**(8)** Je te jure qu'il s'est levé et qu'il est venu accrocher de l'argent à mon turban.

---

<sup>360</sup> la « gamila » est l'unité de mesure des grains. Elle équivaut à environ 1,2 kg. Nous avons traduit cette unité par « une poignée », en raison de l'image exprimée par le poète.

## Texte 9. Transcription : əl-haḍra b-əl-ʔa<sup>361</sup>

(1) HB : ʕlāš ʔa-nəhdəʔ b-əl-ʔa ? dāba hād š-ši ʔa-yʒīni ʕādi m-šoḡrē w-āna ʔa-nəhdəʔ b-əl-ʔa  
(2) yəmma kānəʔ ʔa-dəhdəʔ b-əl-ʔa ʔāna ʒāni dāk š-ši ::: hādək hiyya l-haḍra (3) xūti kānu  
yhaḍru b-əl-ʔa kīf yəmma w-mənnāy kəbru hūma ʔ ::: huma bəddlu dāk š-ši labari səmʕu n-nās  
ʔa-dəhdəʔ b-əl-qa ēwa ʔa huma ʕfallmu yhaḍru b-əl-ʔa ::: bə-l-qa (4) dāba ʔāna ʔa-ḡīni wāʕra  
bəzzāf ::: wāʕra bəzzāf bāš nəhdəʔ bə-l-qa (5) dāba məna ::: ʔa-n ::: ʔa-yʒi nʔūl qa ma-nʔid-š  
ma-nʔid-š nʔūl hād š-ši f-əl-ḥarf (6) w-mənnāy kuʔ ʕḡēra mənnāy bdiṭ əl-məḍrāša [...] bdiṭ nəʔra  
b-əl-ʔa ʒāni dāk š-ši ʕādi (7) dāba ma-nʔid-š nbəddəl hād š-ši hāyʔa l-haḍra dyāli [...] (8) dāba  
mənnāy ʔa-nəhdəʔ mʕa n-nās ʔa-nšūf bāš dāk š-ši ::: ʔa-yəbḡēw ydaḥku [...] (9) ʔa-nəḥsəm  
nəhdəʔ b-əl-ʔa ʕla ḥaʔāš ::: hi ʔāna nəḥda nəhdəʔ b-əl-ʔa w-huma ʔəmmāk yəbʔāw ʔa-yšūfu  
fiyya w-yʒihəm d-ḍaḥk [...] (10) mənnāy ʔa-nəʔra l-ʕarbiyya ʔa-nəʔrāha b-əl-ʔa ʔa-ḡīni ::: ʕādi  
dāk š-ši.

## Texte 9. Traduction : parler avec *el-ʔa*

(1) HB : Pourquoi je parle avec le *ʔa* ? En fait, je trouve cela normal. C'est depuis mon enfant que je parle avec le *ʔa*. (2) Maman parlait avec le *ʔa*, ceci ::: pour moi, c'était de cette façon qu'on devait parler. (3) Mes frères parlaient avec le *ʔa* comme maman, mais quand ils ont grandi ::: ils ont changé ceci (leur façon de parler). Peut-être ont-ils entendu les gens parler avec le *qa* et de là ils ont eux aussi appris à parler avec le *ʔa* ::: le *qa* (plutôt). (4) En réalité, je trouve cela très difficile ::: très difficile de parler avec le *qa*. (5) Maintenant, quand ::: je ::: veux parler avec le *qa*, je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à dire ceci (le *qa*) dans la lettre<sup>362</sup>. (6) Quand j'étais petite et je suis allée à l'école [...] j'ai commencé à lire avec le *ʔa*. J'ai trouvé cela normal. (7) Aujourd'hui, je ne peux pas changé cela (ma façon de parler) ::: c'est ma façon de parler. (8) Quand je me mets à parler avec les gens, je remarque que cela (ma façon de parler) ::: provoque chez eux une envie de rire [...] (9) Je ressens de la gêne à parler avec le *ʔa*, parce que ::: dès que je me mets à parler avec le *ʔa*, ils commencent à me regarder et à avoir envie de rire [...]. (10) Quand je lis l'arabe, je le lis avec le *ʔa*. Je trouve ::: cela normal.

<sup>361</sup> La locutrice HB nous raconte pourquoi elle réalise le *qāf* (*q*) en glottale [ʔ], alors que le reste de sa famille le réalise en [q]. Elle est enseignante en France. Elle est âgée de

<sup>362</sup> La locutrice voulait dire le *mot* et non la *lettre*.